



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

40597.15.7 B1.2



Harvard College Library

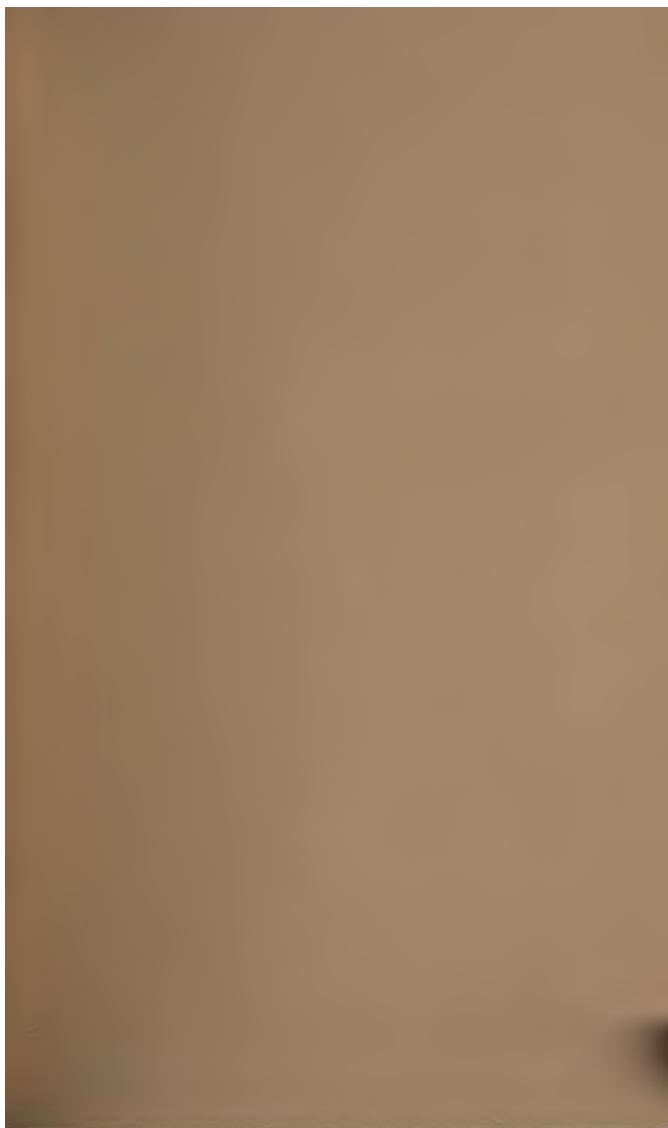
FROM

Mrs. Edward Moore.....

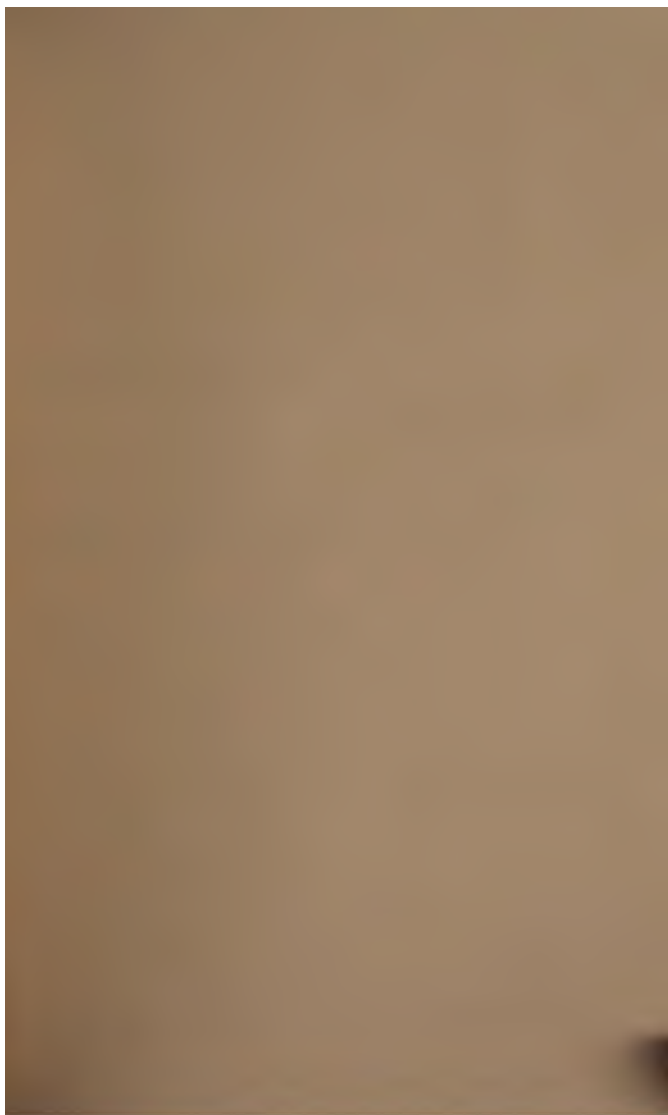
.....

.....











ŒUVRES COMPLÈTES DE BALZAC

LE COUSIN PONS



H. DE BALZAC

— ŒUVRES COMPLÈTES —

SCÈNES DE LA VIE PARISIENNE

LES PARENTS PAUVRES

LE

COUSIN PONS

NOUVELLE ÉDITION



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE AUBER, 8, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 45, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1873

Droits de reproduction et de traduction réservés

40597.15.7



LES PARENTS PAUVRES

LE

COUSIN PONS

CHAPITRE PREMIER

Un glorieux débris de l'Empire.

Vers trois heures de l'après-midi, dans le mois d'octobre de l'année 1844, un homme âgé d'une soixantaine d'années, mais à qui tout le monde eût donné plus que cet âge, allait le long du boulevard des Italiens, le nez à la piste, les lèvres papelardes, comme un négociant qui vient de conclure une excellente affaire, ou comme un garçon content de lui-même au sortir d'un boudoir. C'est à Paris la plus grande expression connue de la satisfaction personnelle chez l'homme. En apercevant de loin ce vieillard, les personnes qui sont là tous les jours assises sur des chaises, livrées au plaisir d'analyser les passants, laissaient toutes poindre dans leurs physionomies ce sourire particulier aux gens de Paris, et qui dit tant de choses ironiques, moqueuses ou compatissantes, mais qui, pour animer le visage du Parisien, blasé sur tous les spectacles possibles, exigent de hautes curiosités vivantes. Un mot fera comprendre et la valeur archéolo-

gique de ce bonhomme et la raison du sourire qui se répétait comme un écho dans tous les yeux. On demandait à Hyacinthe, un acteur célèbre par ses saillies, où il faisait faire les chapeaux à la vue desquels la salle pousse de rire : « — Je ne les fais point faire, je les garde ! » répondit-il. En bien, il se rencontre dans le million d'acteurs qui composent la grande troupe de Paris, des Hyacinthes sans le savoir qui gardent sur eux tous les ridicules d'un temps, et qui vous apparaissent comme la personnification de toute une époque pour vous arracher une bouffée de gaieté quand vous vous promenez en dévorant quelque chagrin amer causé par la trahison d'un ex-ami.

En conservant dans quelques détails de sa mise une fidélité *quand même* aux modes de l'an 1806, ce passant rappelait l'Empire sans être par trop caricature. Pour les observateurs, cette finesse rend ces sortes d'évocations extrêmement précieuses. Mais cet ensemble de petites choses voulait l'attention analytique dont sont doués les connaisseurs en flânerie; et, pour exciter le rire à distance, le passant devait offrir une de ces énormités à crever les yeux, comme on dit, et que les acteurs recherchent pour assurer le succès de leurs entrées. Ce vieillard, sec et maigre, portait un spencer couleur noisette sur un habit verdâtre à boutons de métal blanc!... Un homme en spencer, en 1844, c'est, voyez-vous, comme si Napoléon eût daigné ressusciter pour deux heures.

Le spencer fut inventé, comme son nom l'indique, par un lord sans doute vain de sa jolie taille. Avant la paix d'Amiens, cet Anglais avait résolu le problème de couvrir le buste sans assommer le corps par le poids de cet affreux carrick qui finit aujourd'hui sur le dos des vieux cochers *de fiacre*; mais comme les fines tailles sont en minorité, la mode du spencer pour homme n'eut en France qu'un succès passager, quoique ce fût une invention anglaise.

A la vue du spencer, les gens de quarante à cinquante ans retombaient par la pensée ce monsieur de bottes à revers, d'une culotte de casimir vert-pistache à nœud de rubans, et se revoyaient dans le costume de leur jeunesse ! Les vieilles femmes se remémoraient leurs conquêtes ! Quant aux jeunes gens, ils se demandaient pourquoi ce vieil Alcibiade avait coupé la queue à son papebot. Tout concordait si bien à ce spencer que vous n'eussiez pas hésité à nommer ce passant un homme-Empire, comme on dit un meuble-Empire ; mais il ne symbolisait l'Empire que pour ceux à qui cette magnifique et grandiose époque est connue, au moins *de visu* ; car il exigeait une certaine fidélité de souvenirs quant aux modes. L'Empire est déjà si loin de nous, que tout le monde ne peut pas se le figurer dans sa réalité gallo-grecque.

Le chapeau mis en arrière découvrait presque tout le front avec cette espèce de crânerie par laquelle les administrateurs et les pékins essayèrent alors de répondre à celle des militaires. C'était d'ailleurs un horrible chapeau de soie à quatorze francs, aux bords intérieurs duquel de hautes et larges oreilles imprimaient des marques blanchâtres, vainement combattues par la brosse. Le tissu de soie mal appliqué, comme toujours, sur le carton de la forme, se plissait en quelques endroits, et semblait être attaqué de la lèpre, en dépit de la main qui le pansait tous les matins.

Sous ce chapeau, qui paraissait près de tomber, s'étendait une de ces figures falotes et drôlatiques, comme les Chinois seuls en savent inventer pour leurs magots. Ce vaste visage percé comme une écumoire, où les trous produisaient des ombres, et refouillé comme un masque romain, démentait toutes les lois de l'anatomie. Le regard n'y sentait point de charpente. Là où le dessin voulait des os, la chair offrait des méplats gélatineux, et là où les figures présentent ordinairement des creux, ceux

là se contournait en bosses flasques. Cette face grotesque, écrasée en forme de potiron, attristée par des yeux gris surmontés de deux lignes rouges au lieu de sourcils, était commandée par un nez à la Don Quichotte, comme une plaine est dominée par un bloc erratique. Ce nez exprime, ainsi que Cervantes avait dû le remarquer, une disposition native à ce dévouement aux grandes choses qui dégénère en duperie. Cette laideur, poussée tout au comique, n'excitait cependant point le rire. La mélancolie excessive qui débordait par les yeux pâles de ce pauvre homme atteignait le moqueur et lui glaçait la plaisanterie sur les lèvres. On pensait aussitôt que la nature avait interdit à ce bonhomme d'exprimer la tendresse, sous peine de faire rire une femme ou de l'affliger. Le Français se tait devant ce malheur, qui lui paraît le plus cruel de tous les malheurs : ne pouvoir plaire !

Cet homme si disgracié par la nature était mis comme le sont les pauvres de la bonne compagnie, à qui les riches essayent assez souvent de ressembler. Il portait des souliers cachés par des guêtres faites sur le modèle de celles de la garde impériale, et qui lui permettaient sans doute de garder les mêmes chaussettes pendant un certain temps. Son pantalon en drap noir présentait des reflets rougeâtres, et sur les plis des lignes blanches ou luisantes qui, non moins que la façon, assignaient à trois ans la date de l'acquisition. L'ampleur de ce vêtement déguisait assez mal une maigreur provenue plutôt de la constitution que d'un régime pythagoricien ; car le bonhomme, doué d'une bouche sensuelle à lèvres lippues, montrait en souriant des dents blanches dignes d'un requin. Le gilet à châle, également en drap noir, mais doublé d'un gilet blanc sous lequel brillait en troisième ligne le bord d'un tricot rouge vous remettait en mémoire les cinq gilets de Garat. Une *énorme cravate en mousseline blanche*, dont le nœud *prétentieux* avait été cherché par un Beau pour charme

les *femmes charmantes* de 1809, dépassait si bien le menton que la figure semblait s'y plonger comme dans un abîme. Un cordon de soie tressée, jouant les cheveux, traversait la chemise et protégeait la montre contre un vol improbable. L'habit verdâtre, d'une propreté remarquable, comptait quelque trois ans de plus que le pantalon ; mais le collet en velours noir et les boutons en métal blanc récemment renouvelés trahissaient les soins domestiques poussés jusqu'à la minutie.

Cette manière de retenir le chapeau par l'occiput, le triple gilet, l'immense cravate où plongeait le menton, les guêtres, les boutons de métal sur l'habit verdâtre, tous ces prestiges des modes impériales s'harmonisaient aux parfums arriérés de la coquetterie des Incroyables, à je ne sais quoi de menu dans les plis, de correct et de sec dans l'ensemble, qui sentait l'école de David, qui rappelait les meubles grêles de Jacob. On reconnaissait d'ailleurs à la première vue un homme bien élevé en proie à quelque vice secret, ou l'un de ces petits rentiers dont toutes les dépenses sont si nettement déterminées par la médiocrité du revenu, qu'une vitre cassée, un habit déchiré, ou la peste philanthropique d'une quête, suppriment leurs menus plaisirs pendant un mois. Si vous eussiez été là, vous vous seriez demandé pourquoi le sourire animait cette figure grotesque dont l'expression habituelle devait être triste et froide, comme celle de tous ceux qui luttent obscurément pour obtenir les triviales nécessités de l'existence. Mais en remarquant la précaution maternelle avec laquelle ce vieillard singulier tenait de sa main droite un objet évidemment précieux, sous les deux basques gauches de son double habit, pour le garantir des chocs imprévus ; en lui voyant surtout l'air affairé que prennent les oisifs chargés d'une commission, vous l'auriez soupçonné d'avoir retrouvé quelque *chose d'équivalent* au bichon d'une marquise et de l'ap-

porter triomphalement, avec la galanterie empressée d'un homme-Empire, à la charmante femme de soixante ans qui n'a pas encore su renoncer à la visite journalière de son *attentif*. Paris est la seule ville du monde où vous rencontriez de pareils spectacles, qui font de ses boulevards un drame continu joué gratis par les Français, au profit de l'Art.

CHAPITRE II

La fin d'un grand prix de Rome

D'après le galbe de cet homme osseux, et malgré son hardi spencer, vous l'eussiez difficilement classé parmi les artistes parisiens, nature de convention dont le privilège, assez semblable à celui du gamin de Paris, est de réveiller dans les imaginations bourgeoises les jovialités les plus mirobolantes, puisqu'on a remis en honneur ce vieux mot drôlatique. Ce passant était pourtant un grand prix, l'auteur de la première cantate, couronnée à l'institut, lors du rétablissement de l'Académie de Rome, enfin, M. Sylvain Pons !... l'auteur de célèbres romances roucoulées par nos mères, de deux ou trois opéras joués en 1815 et 1816, puis de quelques partitions inédites. Ce digne homme finissait chef d'orchestre à un théâtre des boulevards. Il était, grâce à sa figure, professeur dans quelques pensionnats de demoiselles, et n'avait pas d'autres revenus que ses appointements et ses cachets. Courir le cachet à cet âge !... Combien de mystères dans cette situation peu romanesque !

Ce dernier porte-spencer portait donc sur lui plus que les symboles de l'Empire, il portait encore un grand enseignement écrit sur ses trois gilets. Il montrait gratis une des nombreuses victimes du fatal et funeste système, nommé *Concours*, qui règne encore en France après cent ans de

pratique sans résultat. Cette presse des intelligences fut inventée par Poisson de Marigny, le frère de madame de Pompadour, nommé, vers 1746, directeur des Beaux-Arts. Or, tâchez de compter sur vos doigts les gens de génie fournis depuis un siècle par les lauréats. D'abord, jamais aucun effet administratif ou scolaire ne remplacera les miracles du hasard auquel on doit les grands hommes. C'est, entre tous les mystères de la génération, le plus inaccessible à notre ambitieuse analyse moderne. Puis, que penseriez-vous des Egyptiens qui, dit-on, inventèrent des fours pour faire éclore des poulets, s'ils n'eussent point immédiatement donné la becquée à ces mêmes poulets ? Ainsi se comporte cependant la France qui tâche de produire des artistes par la serre chaude du Concours ; et, une fois le statuaire, le peintre, le graveur, le musicien obtenus par ce procédé mécanique, elle ne s'en inquiète pas plus que le dandy ne se soucie le soir des fleurs qu'il a mises à sa boutonnière. Il se trouve que l'homme de talent est Greuze ou Watteau, Félicien Dayid ou Pagnest, Géricault ou Decamps, Auber ou David d'Angers, Eugène Delacroix ou Meissonnier, gens peu soucieux des grands prix et poussés en pleine terre sous les rayons de ce soleil invisible nommé la Vocation.

Envoyé par l'État à Rome, pour devenir un grand musicien, Sylvain Pons en avait rapporté le goût des antiquités et des belles choses d'art. Il se connaissait admirablement en tous ces travaux, chefs-d'œuvre de la main et de la Pensée, compris depuis peu dans ce mot populaire, le Bric-à-Brac. Cet enfant d'Euterpe revint donc à Paris, vers 1810, collectionneur féroce, chargé de tableaux, de statuettes, de cadres, de sculptures en ivoire, en bois d'émaux, porcelaines, etc., qui, pendant son séjour académique à Rome, avaient absorbé la plus grande partie de l'héritage paternel, autant par les frais de tran -

sport que par les prix d'acquisition. Il avait employé de la même manière la succession de sa mère durant le voyage qu'il fit en Italie, après ces trois ans officiels passés à Rome. Il voulut visiter à loisir Venise, Milan, Florence, Bologne, Naples, séjournant dans chaque ville en rêveur, en philosophe, avec l'insouciance de l'artiste qui, pour vivre, compte sur son talent, comme les filles de joie comptent sur leur beauté. Pons fut heureux pendant ce splendide voyage autant que pouvait l'être un homme plein d'âme et de délicatesse, à qui sa laideur interdisait *des succès auprès des femmes*, selon la phrase consacrée en 1809, et qui trouvait les choses de la vie toujours au-dessous du type idéal qu'il s'en était créé; mais il avait pris son parti sur cette discordance entre le son de son âme et les réalités. Ce sentiment du beau, conservé pur et vif dans son cœur, fut sans doute le principe des mélodies ingénieuses, fines, pleines de grâce qui lui valurent une réputation de 1810 à 1814. Toute réputation qui se fonde en France sur la vogue, sur la mode, sur les folies éphémères de Paris, produit des Pons. Il n'est pas de pays où l'on soit si sévère pour les grandes choses et si dédaigneusement indulgent pour les petites. Bientôt noyé dans les flots d'harmonie allemande, et dans la production rossinienne, si Pons fut encore, en 1824, un musicien agréable et connu par quelques dernières romances, jugez de ce qu'il pouvait être en 1831 ! Aussi, en 1844, l'année où il commença le seul drame de cette vie obscure, Sylvain Pons avait-il atteint à la valeur d'une croche antédiluvienne; les marchands de musique ignoraient complètement son existence, quoiqu'il fit à des prix médiocres la musique de quelques pièces à son théâtre et aux théâtres voisins.

Ce bonhomme rendait d'ailleurs justice aux fameux maîtres de notre époque; une belle exécution de quelques morceaux d'élite le faisait pleurer; mais sa religion

n'arrivait pas à ce point où elle frise la manie, comme chez les Kreisler d'Hoffmann; il n'en laissait rien paraître, il jouissait en lui-même à la façon des *Hatchischins* ou des Tériaskis. Le génie de l'admiration, de la compréhension, la seule faculté par laquelle un homme ordinaire devient le frère d'un grand poète, est si rare à Paris, où toutes les idées ressemblent à des voyageurs passant dans une hôtellerie, que l'on doit accorder à Pons une respectueuse estime. Le fait de l'insuccès du bonhomme peut sembler exorbitant; mais il avouait naïvement sa faiblesse relativement à l'harmonie; il avait négligé l'étude du Contrepoint; et l'orchestration moderne, grandie outre mesure, lui parut inabordable au moment où, par de nouvelles études, il aurait pu se maintenir parmi les compositeurs modernes, devenir, non pas Rossini, mais Hérold. Enfin, il trouva dans les plaisirs de collectionneur de si vives compensations à la faillite de la gloire, que s'il lui eût fallu choisir entre la possession de ses curiosités et le nom de Rossini, le croirait-on? Pons aurait opté pour son cher cabinet. Le vieux musicien pratiquait l'axiome de Chenavard, le savant collectionneur de gravures précieuses, qui prétend qu'on ne peut avoir de plaisir à regarder un Ruysdaël, un Hobbéma, un Holbein, un Raphaël, un Murillo, un Greuze, un Sébatien del Piombo, un Giorgione, un Albert Durer, qu'autant que le tableau n'a coûté que cinquante francs. Pons n'admettait pas d'acquisition au-dessus de cent francs; et, pour qu'il payât un objet cinquante francs, cet objet devait en valoir trois mille. La plus belle chose du monde, qui coûtait trois cents francs, n'existait plus pour lui. Rares avaient été les occasions; mais il possédait les trois éléments du succès: les jambes du cerf, le temps des flâneurs et la patience de l'Israélite.

Ce système pratiqué pendant quarante ans, à Rome comme à Paris, avait porté ses fruits. Après avoir dé-

pensé, depuis son retour de Rome, environ deux mille francs par an, Pons cachait à tous les regards une collection de chefs-d'œuvre en tout genre, dont le catalogue atteignait au fabuleux numéro 1907. De 1811 à 1816, pendant ses courses à travers Paris, il avait trouvé pour dix francs ce qui se paye aujourd'hui mille à douze cents francs. C'étaient des tableaux triés dans les quarante-cinq mille tableaux qui s'exposent par an dans les ventes parisiennes ; des porcelaines de Sèvres, pâte tendre, achetées chez les Auvergnats, ces satellites de la Bande-Noire, qui ramenaient sur des charrettes les merveilles de la France-Pompadour. Enfin, il avait ramassé les débris du dix-septième et du dix-huitième siècle, en rendant justice aux gens d'esprit et de génie de l'école française, ces grands inconnus, les Lepautre, les Lavallée-Poussin, etc., qui ont créé le genre Louis XV, le genre Louis XVI, et dont les œuvres défrayaient aujourd'hui les prétendues inventions de nos artistes, incessamment courbés sur les trésors du Cabinet des Estampes pour faire du nouveau, en faisant d'adroits pastiches. Pons devait beaucoup de morceaux à ces échanges, bonheur ineffable des collectionneurs ! Le plaisir d'acheter des curiosités n'est que le second, le premier c'est de les brocanter. Le premier, Pons avait collectionné les tabatières et les miniatures. Sans célébrité dans la bricabracologie, car il ne hantait pas les ventes, il ne se montrait pas chez les illustres marchands, Pons ignorait la valeur vénale de son trésor.

Feu Dusommerard avait bien essayé de se lier avec le musicien, mais le prince du Bric-à-Brac mourut sans avoir pu pénétrer dans le musée Pons, le seul qui pût être comparé à la célèbre collection Sauvageot. Entre Pons et M. Sauvageot, il se rencontrait quelques ressemblances. M. Sauvageot, musicien comme Pons, sans grande fortune aussi, a procédé de la même manière, par

es moyens, avec le même amour de l'art, avec la haine contre ces illustres riches qui se font des statues pour faire une habile concurrence aux marbres. De même que son rival, son émule, son antagoniste, par toutes ces œuvres de la main, pour ces prodiges de travail, Pons se sentait au cœur une avarice inextinguible. L'amour de l'amant pour une belle maîtresse, et le goût, dans la salle de la rue des Jeûneurs, aux coups de marteau des commissaires priseurs, lui semblait le plus noble de lèse-Brie-à-Brac. Il possédait son musée pour en jouir à toute heure; car les âmes créées pour les grandes œuvres ont la faculté sublime des enfants; ils éprouvent autant de plaisir aujourd'hui qu'ils ne se lassent jamais, et les chefs-d'œuvre restent éternellement jeunes. Aussi l'objet tenu si précieusement devait-il être une de ces trouvailles inestimables emportée, avec quel amour ! amateurs, vous le

premier contours de cette esquisse biographique, le monde va s'écrier : « — Voilà, malgré sa laideur, le plus heureux de la terre ! » En effet, aucun spleen ne résiste au moxa qu'on se pose à soi-même en se donnant une manie. Vous tous qui ne pouvez résister à ce que, dans tous les temps, on a nommé *le plaisir*, prenez à tâche de collectionner quoi qu'il vous plaira (on a collectionné des affiches !), et vous retrouverez le lingot du bonheur en petite monnaie. Une manie est le plaisir passé à l'état d'idée. Néanmoins, n'en faites pas le bonhomme Pons, ce sentiment se reposerait, sous tous les mouvements de ce genre, sur une erreur. Comme, plein de délicatesse, dont l'âme vivait par l'aspiration infatigable pour la magnificence du Trainain, cette belle lutte avec les travaux de la navigation, l'esclave de celui des sept péchés capitaux qu'on ne punit le moins sévèrement : Pons était gour-

mand. Son peu de fortune et sa passion pour le Bric-Brac lui commandait un régime diététique tellement à l'horreur avec sa *gueule fine*, que le célibataire avait tout d'abord tranché la question en allant dîner tous les jours en ville. Or, sous l'Empire, on eut bien plus que de nos jours un culte pour les gens célèbres, peut-être à cause de leur petit nombre et de leur peu de prétentions politiques. On devenait poète, écrivain, musicien à si peu de frais ! Pons, regardé comme le rival probable des Nicolo, des Paër et des Berton, reçut alors tant d'invitations, qu'il fut obligé de les écrire sur un agenda, comme les avocats écrivent leurs causes. Se comportant d'ailleurs en artiste, il offrait des exemplaires de ses romances à tous ses amphitryons, il *touchait le forté* chez eux, il leur apportait des loges à Feydeau, théâtre pour lequel il travaillait ; il y organisait des concerts ; il jouait même quelquefois du violon chez ses parents en improvisant un petit bal. Les plus beaux hommes de la France échangeaient en ce temps-là des coups de sabre avec les plus beaux hommes de la coalition ; la laideur de Pons s'appela donc *originalité*, d'après la grande loi promulguée par Molière dans le fameux couplet d'Éliante. Quand il avait rendu quelque service à quelque *belle dame*, il s'entendit appeler quelquefois un homme charmant ; mais son bonheur n'alla jamais plus loin que cette parole.

Pendant cette période, qui dura six ans environ, de 1810 à 1816, l'ons contracta la funeste habitude de bien dîner, de voir les personnes qui l'invitaient se mettant en frais, se procurant des primeurs, débouchant leurs meilleurs vins, soignant le dessert, le café, les liqueurs, et le traitant de leur mieux, comme on traitait sous l'Empire, où beaucoup de maisons imitaient les splendeurs des rois, des reines, des princes dont regorgeait Paris. On *jouait beaucoup* alors à la royauté, comme on joue aujourd'hui à la Chambre en créant une foule de Sociétés

présidents, vice-présidents et secrétaires; Société li-
ère, vinicole, séricicole, agricole, de l'industrie, etc.
n est arrivé jusqu'à chercher des plaies sociales pour
nstituer les guérisseurs en société! Un estomac dont
éducation se fait ainsi réagit nécessairement sur le mo-
l et le corrompt en raison de la haute sagesse culi-
aire qu'il acquiert. La volupté, tapie dans tous les plis
u cœur, y parle en souveraine, elle bat en brèche la
olonté, l'honneur, elle veut à tout prix sa satisfaction.
n n'a jamais peint les exigences de la Gueule, eiles
chappent à la critique littéraire par la nécessité de
ivre; mais on ne se figure pas le nombre de gens que
Table a ruinés. La Table est, à Paris, sous ce rapport,
émule de la courtisane; c'est, d'ailleurs, la Recette dont
elle-ci est la Dépense. Lorsque, d'invité perpétuel, Pons
riva, par sa décadence comme artiste, à l'état de pique-
ssiette, il lui fut impossible de passer de ces tables si
ien servies au brouet lacédémonien d'un restaurant à
arante sous. Hélas! il lui prit des frissons en pensant
ue son indépendance tenait à de si grands sacrifices,
t il se sentit capable des plus grandes lâchetés pour
ontinuer à bien vivre, à savourer toutes les primeurs à
eur date, enfin à *gobichonner* (mot populaire, mais ex-
ressif) de bons petits plats soignés. Oiseau picoreur,
enfuyant le gosier plein, et gazouillant un air pour tout
emercément, Pons éprouvait d'ailleurs un certain plaisir
bien vivre aux dépens de la société qui lui demandait,
ui? de la monnaie de singe. Habitué, comme tous les
élibataires, qui ont le chez soi en horreur et qui vivent
hez les autres, à ces formules, à ces grimaces sociales
ar lesquelles on remplace les sentiments dans le monde,
l se servait des compliments comme de *menue mon-
naie*; et, à l'égard des personnes, il se contentait des étii-
quettes, sans plonger une main curieuse dans les sacs.
Cette phase assez supportable dura dix années; mais

quelles années ! Ce fut un automne pluvieux. Pendant tout ce temps, Pons se maintint gratuitement à table, en se rendant nécessaire dans toutes les maisons où il allait. Il entra dans une voie fatale en s'acquittant d'une multitude de commissions, en remplaçant les portiers et les domestiques dans mainte et mainte occasion. Préposé de bien des achats, il devint l'espion honnête et innocent détaché d'une famille dans un autre ; mais on ne lui sut aucun gré de tant de courses et de tant de lâchetés. — Pons est un garçon, disait-on, il ne sait que faire de son temps, il est trop heureux de trotter pour nous... Que deviendrait-il ?

Bientôt se déclara la froideur que le vieillard répand autour de lui. Cette bise se communique, elle produit son effet dans la température morale, surtout lorsque le vieillard est laid et pauvre. N'est-ce pas être trois fois vieillard ? Ce fut l'hiver de la vie, l'hiver au nez rouge, aux joues hâves, avec toutes sortes d'onglées.

De 1836 à 1843, Pons se vit invité rarement. Loin de rechercher le parasite, chaque famille l'acceptait comme on accepte un impôt ; on ne lui tenait plus compte de rien, pas même de ses services réels. Les familles où le bonhomme accomplissait ses évolutions, toutes sans respect pour les arts, en adoration devant les résultats, ne prisait que ce qu'elles avaient conquis depuis 1830 : des fortunes ou des positions sociales éminentes. Or, Pons n'ayant pas assez de hauteur dans l'esprit ni dans les manières pour imprimer la crainte que l'esprit ou le génie cause au bourgeois, avait naturellement fini par devenir moins que rien, sans être néanmoins tout à fait méprisé. Quoiqu'il éprouvât dans ce monde de vives souffrances, comme tous les gens timides, il les taisait. Puis, il s'était habitué par degrés à comprimer ses sentiments, à se faire de son cœur un sanctuaire où il se retirait. Ce phénomène, beaucoup de gens superficiels le traduisent par le

mot égoïsme. La ressemblance est assez grande entre le solitaire et l'égoïste pour que les médisants paraissent avoir raison contre l'homme de cœur, surtout à Paris, où personne dans le monde n'observe, où tout est rapide comme le flot, où tout passe comme un ministère!

Le cousin Pons succomba donc sous un acte d'accusation d'égoïsme porté en arrière contre lui, car le monde finit toujours par condamner ceux qu'il accuse. Sait-on combien une défaveur imméritée accable les gens timides? Qui peindra jamais les malheurs de la Timidité! Cette situation qui s'aggravait de jour en jour davantage, explique la tristesse empreinte sur le visage de ce pauvre musicien, qui vivait de capitulations infâmes. Mais les lâchetés que toute passion exige sont autant de liens; plus la passion en demande, plus elle vous attache; elle fait de tous les sacrifices comme un idéal trésor négatif où l'homme voit d'immenses richesses. Après avoir reçu le regard insolemment protecteur d'un bourgeois riche de bêtise, Pons dégustait comme une vengeance le verre de vin de Porto, la caille au gratin qu'il avait commencé de savourer, se disant à lui-même : — Ce n'est pas trop payé!

Aux yeux du moraliste, il se rencontrait cependant en cette vie des circonstances atténuantes. En effet l'homme n'existe que par une satisfaction quelconque. Un homme sans passion, le juste parfait, est un monstre, un demi-ange qui n'a pas encore ses ailes. Les anges n'ont que des têtes dans la mythologie catholique. Sur terre, le juste, c'est l'ennuyeux Grandisson, pour qui la Vénus des carrefours elle-même se trouverait sans sexe. Or, excepté les rares et vulgaires aventures de son voyage en Italie, où le climat fut sans doute la raison de ses succès, Pons n'avait jamais vu de femmes lui sourire. Beaucoup d'hommes ont cette fatale destinée. Pons était monstre-
mé; son père et sa mère l'avaient obtenu dans leur vieillesse.

lesse, et il portait les stigmates de cette naissance h
de saison sur son teint cadavéreux qui semblait avoir
contracté dans le bocal d'esprit-de-vin où la science c
serve certains fœtus extraordinaires. Cet artiste, d
d'une âme tendre, rêveuse, délicate, forcé d'accepter le
caractère que lui imposait sa figure, désespéra d'être ja-
mais aimé. Le célibat fut donc chez lui moins un goût
qu'une nécessité. La gourmandise, le péché des moines
vertueux, lui tendit les bras ; il s'y précipita comme il
s'était précipité dans l'adoration des œuvres d'art et dans
son culte pour la musique. La bonne chère et le Bric-
à-Brac furent pour lui la monnaie d'une femme ; car la
musique était son état, et trouvez un homme qui aime
l'état dont il vit ? A la longue, il en est d'une profession
comme du mariage, on n'en sent plus que les inconvé-
nients.

Brillat-Savarin a justifié par parti pris les goûts des
gastronomes ; mais peut-être n'a-t-il pas assez insisté sur
le plaisir réel que l'homme trouve à table. La digestion,
en employant les forces humaines, constitue un combat
intérieur qui, chez les gastrolâtres, équivaut aux plus
hautes jouissances de l'amour. On sent un si vaste dé-
ploiement de la capacité vitale, que le cerveau s'annule
au profit du second cerveau, placé dans le diaphragme,
et l'ivresse arrive par l'inertie même de toutes les facul-
tés. Les boas gorgés d'un taureau sont si bien ivres qu'ils
se laissent tuer. Passé quarante ans, quel homme ose tra-
vailler après son dîner ?... Aussi tous les grands hommes
ont-ils été sobres. Les malades en convalescence d'une
maladie grave, à qui l'on mesure si chichement une nour-
riture choisie, ont pu souvent observer l'espèce de gri-
serie gastrique causée par un seule aile de poulet. Le
sage Pons, dont toutes les jouissances étaient concentrées
dans le jeu de son estomac, se trouvait toujours dans la
situation de ces convalescents : il demandait à la bonne

toutes les sensations qu'elle peut donner, et il les usqu'alors obtenues tous les jours. Personne n'ose lier à une habitude. Beaucoup de suicides se sont jetés sur le seuil de la Mort par le souvenir du café où ils jouent tous les soirs leur partie de dominos.

CHAPITRE III

Les deux casse-noisettes.

En 1835, le hasard vengea Pons de l'indifférence du monde, il lui donna ce qu'on appelle, en style familier, un bâton de vieillesse. Ce vieillard de naissance dans l'amitié un soutien pour sa vie, il contracta un mariage que la société lui permit de faire, il épousa une femme, un vieillard, un musicien comme lui. Sans cette fable de la Fontaine, cette esquisse aurait eu le titre LES DEUX AMIS. Mais n'eût-ce pas été comme un titre littéraire, une profanation devant laquelle tout bon écrivain reculerait ? Le chef-d'œuvre de notre époque, à la fois la confidence de son âme et l'histoire de ses rêves, doit avoir le privilège éternel de ce titre. Ce page, au fronton de laquelle le poète a gravé ces mots : LES DEUX AMIS, est une de ces propriétés sans un temple où chaque génération entrera respectueusement et que l'univers visitera, tant que durera la civilisation.

Le cousin Pons était un professeur de piano, dont la vieillesse et les mœurs sympathisaient si bien avec les siennes, qu'il ne savait pas l'avoir connu trop tard pour son bonheur ; sa connaissance, ébauchée à une distribution de bourses dans un pensionnat, ne datait que de 1834. Jamais deux âmes ne se trouvèrent si pareilles dans le monde numain qui prit sa source au paradis terrestre par la volonté de Dieu. Ces deux musiciens devinrent

en peu de temps l'un pour l'autre une nécessité. Réciproquement confidents l'un de l'autre, ils furent en huit jours comme deux frères. Enfin Schmucke ne croyait pas plus qu'il pût exister un Pons, que Pons ne se doutait qu'il existât un Schmucke. Déjà, ceci suffirait à peindre ces deux braves gens, mais toutes les intelligences ne goûtent pas les brièvetés de la synthèse. Une légère démonstration est nécessaire pour les incrédules.

Ce pianiste, comme tous les pianistes, était un Allemand, Allemand comme le grand Listz et le grand Mendelsshon, Allemand comme Steibelt, Allemand comme Mozart et Dusseck, Allemand comme Meyer, Allemand comme Dœlher, Allemand comme Thalberg, comme Dreschok, comme Hiller, comme Léopold Mayer, comme Crammer, comme Zimmerman et Kalkbrenner, comme Herz, Woëtz, Karr, Wolff, Pixis, Clara Wieck, et particulièrement tous les Allemands. Quoique grand compositeur, Schmucke ne pouvait être que démonstrateur, tant son caractère se refusait à l'audace nécessaire à l'homme de génie pour se manifester en musique. La naïveté de beaucoup d'Allemands n'est pas continue, elle a cessé; celle qui leur est restée à un certain âge, est prise, comme on prend l'eau d'un canal, à la source de leur jeunesse, et ils s'en servent pour fertiliser leur succès en toute chose, science, art ou argent, en écartant d'eux la défiance. En France, quelques gens fins remplacent cette naïveté d'Allemagne par la bêtise de l'épicier parisien. Mais Schmucke avait gardé toute sa naïveté d'enfant, comme Pons gardait sur lui les reliques de l'Empire, sans s'en douter. Ce véritable et noble Allemand était à la fois le spectacle et les spectateurs, il se faisait de la musique à lui-même. Il habitait Paris comme un rossignol *habite sa forêt*, et il y chantait seul de son espèce, depuis vingt ans, jusqu'au moment où il rencontra dans Pons un autre lui-même. (VOIR UNE FILLE D'ÈVE.)

Pons et Schmucke avaient en abondance, l'un comme l'autre, dans le cœur et dans le caractère, ces enfantillages de sentimentalité qui distinguent les Allemands : comme la passion des fleurs, comme l'adoration des effets naturels, qui les porte à planter de grosses bouteilles dans leurs jardins, pour voir en petit le paysage qu'ils ont en grand sous les yeux ; comme cette prédisposition aux recherches, qui fait faire à un savant germanique cent lieues dans ses guêtres pour trouver une vérité qui le regarde en riant, assise à la marge du puits sous le jasmin de la cour ; comme, enfin, ce besoin de prêter une signification psychique aux riens de la création, qui produit les œuvres inexplicables de Jean-Paul Richter, les griseries imprimées d'Hoffmann et les garde-fous in-folio que l'Allemagne met autour des questions les plus simples, creusées en manière d'abîmes, au fond desquels il ne se trouve qu'un Allemand. Catholiques tous deux, allant à la messe ensemble, ils accomplissaient leurs devoirs religieux, comme des enfants n'ayant jamais rien à dire à leurs confesseurs. Ils croyaient fermement que la musique, la langue du ciel, était aux idées et aux sentiments, ce que les idées et les sentiments sont à la parole ; et ils conversaient à l'infini sur ce système, en se répondant l'un à l'autre par des orgies de musique, pour se démontrer à eux-mêmes leurs propres convictions, à la manière des amants. Schmucke était aussi distrait que Pons était attentif. Si Pons était collectionneur, Schmucke était rêveur ; celui-ci étudiait les belles choses morales, comme l'autre sauvait les belles choses matérielles. Pons voyait et achetait une tasse de porcelaine pendant le temps que Schmucke mettait à se moucher, en pensant à quelque motif de Rossini, de Bellini, de Beethoven, de Mozart, et cherchant dans le monde des *sentiments* où pouvait se trouver l'origine ou la réplique de cette phrase musicale. Schmucke, dont les économies

étaient administrées par la distraction, Pons, prodigue par passion, arrivaient l'un et l'autre au même résultat : zéro dans la bourse à la Saint-Sylvestre de chaque année.

Sans cette amitié, Pons eût succombé peut-être à ses chagrins ; mais dès qu'il eut un cœur où décharger le sien, la vie devint supportable pour lui. La première fois qu'il exhala ses peines dans le cœur de Schmucke, le bon Allemand lui conseilla de vivre comme lui, de pain et de fromage, chez lui, plutôt que d'aller manger des dîners qu'on lui faisait payer si cher. Hélas ! Pons n'osa pas avouer à Schmucke que, chez lui, le cœur et l'estomac étaient ennemis, que l'estomac s'accommodait de ce qui faisait souffrir le cœur et qu'il lui fallait à tout prix un bon dîner à déguster, comme à un homme galant une maîtresse à..... lutiner. Avec le temps, Schmucke finit par comprendre Pons ; car il était trop Allemand pour avoir la rapidité d'observation dont jouissent les Français, et il n'en aima que mieux le pauvre Pons. Rien ne fortifie l'amitié comme lorsque, de deux amis, l'un se croit supérieur à l'autre. Un ange n'aurait rien eu à en dire en voyant Schmucke, quand il se frotta les mains au moment où il découvrit dans son ami l'intensité qu'avait prise la gourmandise. En effet, le lendemain le bon Allemand orna le déjeuner de friandises, qu'il alla chercher lui-même, et il eut soin d'en avoir tous les jours de nouvelles pour son ami ; car depuis leur réunion ils déjeunaient tous les jours ensemble au logis.

Il ne faudrait pas connaître Paris pour imaginer que les deux amis eussent échappé à la raillerie parisienne, qui n'a jamais rien respecté. Schmucke et Pons, en mariant leurs richesses et leurs misères, avaient eu l'idée économique de loger ensemble, et ils supportaient également le loyer d'un appartement fort inégalement partagé, *situé dans une tranquille maison de la tranquille rue de Normandie, au Marais. Comme ils sortaient sou-*

vent ensemble, qu'ils faisaient souvent les mêmes boulevards côte à côte, les flâneurs du quartier les avaient surnommés *les deux casse-noisettes*. Ce sobriquet dispense de donner ici le portrait de Schmucke, qui était à Pons ce que la nourrice de Niobé, la fameuse statue du Vatican, est à la Vénus de la Tribune.

Madame Cibet, la portière de cette maison, était le pivot sur lequel roulait le ménage des deux casse-noisettes ; mais elle joue un si grand rôle dans le drame qui dénoua cette double existence, qu'il convient de réserver son portrait au moment de son entrée dans cette scène.

Ce qui reste à dire sur le moral de ces deux êtres en est précisément le plus difficile à faire comprendre aux quatre-vingt-dix-neuf centièmes des lecteurs dans la quarante-septième année du dix-neuvième siècle, probablement à cause du prodigieux développement financier produit par l'établissement des chemins de fer. C'est peu de chose et c'est beaucoup. En effet, il s'agit de donner une idée de la délicatesse excessive de ces deux cœurs. Empruntons une image au rails-ways, ne fût-ce que par façon de remboursement des emprunts qu'ils nous font. Aujourd'hui les convois en brûlant leurs rails y broient d'imperceptibles grains de sable. Introduisez ce grain de sable invisible pour les voyageurs dans leurs reins, ils ressentiront les douleurs de la plus affreuse maladie, la gravelle ; on en meurt. Eh bien ! ce qui, pour notre société lancée dans sa voix métallique avec une vitesse de locomotive, est le grain de sable invisible dont elle ne prend nul souci, ce grain incessamment jeté dans les fibres de ces deux êtres, et à tout propos, leur causait comme une gravelle au cœur. D'une excessive tendresse aux douleurs d'autrui, chacun d'eux pleurait de son impuissance ; et, pour leurs propres sensations, ils étaient d'une finesse de sensitive qui arrivait à la maladie. La vieillesse, les spectacles continuels du drame parisien,

rien n'avait endurci ces deux âmes fraîches, enfantines et pures. Plus ces deux êtres allaient, plus vives étaient leurs souffrances intimes. Hélas ! il en est ainsi chez les natures chastes, chez les penseurs tranquilles et chez les vrais poètes qui ne sont tombés dans aucun excès.

Depuis la réunion de ces deux vieillards, leurs occupations, à peu près semblables, avaient pris cette allure fraternelle qui distingue à Paris les chevaux de fiacre.

Levés vers les sept heures du matin en été comme en hiver, après leur déjeuner ils allaient donner leurs leçons dans les pensionnats où ils se suppléaient au besoin. Vers midi, Pons se rendait à son théâtre quand une répétition l'y appelait, et il donnait à la flânerie tous ses instants de liberté. Puis les deux amis se retrouvaient le soir au théâtre où Pons avait placé Schmucke. Voici comment.

Au moment où Pons rencontra Schmucke, il venait d'obtenir, sans l'avoir demandé, le bâton de maréchal des compositeurs inconnus, un bâton de chef d'orchestre ! Grâce au comte Popinot, alors ministre, cette place fut stipulée pour le pauvre musicien, au moment où ce héros bourgeois de la révolution de Juillet fit donner un privilège de théâtre à l'un de ces amis dont rougit un parvenu, quand, roulant en voiture, il aperçoit dans Paris un ancien camarade de jeunesse, triste-à-patte, sans sous-pieds, vêtu d'une redingote à teintes invraisemblables, et le nez à des affaires trop élevées pour des capitaux fuyards. Ancien commis-voyageur, cet ami, nommé Gaudissard, avait été jadis fort utile au succès de la grande maison Popinot. Popinot, devenu comte, devenu pair de France après avoir été deux fois ministre, ne renia point L'ILLUSTRE GAUDISSARD ! Bien plus, il voulut mettre le voyageur en position de renouveler sa garde-robe et de remplir sa bourse ; car la politique, les vanités de la cour *citoyenne* n'avaient point gâté le cœur de cet ancien droguiste. Gaudissard, toujours fou des femmes, demanda

le privilège d'un théâtre alors en faillite, et le ministre en le lui donnant, eut soin de lui envoyer quelques vieux amateurs du beau sexe, assez riches pour créer une puissante commandite amoureuse de ce que cachent les maillots. Pons, parasite de l'hôtel Popinot, fut un appoint du privilège. La compagnie Gaudissard, qui fit d'ailleurs fortune, eut en 1834 l'intention de réaliser au Boulevard cette grande idée : un opéra pour le peuple. La musique des ballets et des pièces féeries exigeait un chef d'orchestre passable et quelque peu compositeur. L'administration à laquelle succédait la compagnie Gaudissard était depuis trop longtemps en faillite pour posséder un copiste. Pons introduisit donc Schmucke au théâtre en qualité d'entrepreneur de copies, métier obscur qui veut de sérieuses connaissances musicales. Schmucke, par le conseil de Pons, s'entendit avec le chef de ce service à l'Opéra-Comique, et n'en eut point les soins mécaniques. L'association de Schmucke et de Pons produisit un résultat merveilleux. Schmucke, très-fort, comme tous les Allemands sur l'harmonie, soigna l'instrumentation dans les partitions dont le chant fut fait par Pons. Quand les connaisseurs admirèrent quelques fraîches compositions qui servirent d'accompagnement à deux ou trois grandes pièces à succès, ils les expliquèrent par le mot *progrès*, sans en chercher les auteurs. Pons et Schmucke s'éclipserent dans la gloire comme certaines personnes se noient dans leur baignoire. A Paris, surtout depuis 1830, personne n'arrive sans pousser, *quibuscumque viis*, et très-fort, une masse effrayante de concurrents ; il faut alors beaucoup trop de force dans les reins, et les deux amis avaient cette gravelle au cœur, qui gêne tous les mouvements ambitieux.

Ordinairement Pons se rendait à l'orchestre de son théâtre vers huit heures, heure à laquelle se donnent les *pièces en faveur*, et dont les ouvertures et les accompa-

gnements exigeaient la tyrannie du bâton. Cette tolérance existe dans la plupart des petits théâtres; mais Pons était à cet égard d'autant plus à l'aise qu'il mettait dans ses rapports avec l'administration un grand désintéressement. Schmucke suppléait d'ailleurs Pons au besoin. Avec le temps, la position de Schmucke à l'orchestre s'était consolidée. L'illustre Gaudissard avait reconnu, sans en rien dire, et la valeur et l'utilité du collaborateur de Pons. On avait été obligé d'introduire à l'orchestre un piano pour les grands théâtres. Le piano, touché gratis par Schmucke, fut établi auprès du pupitre du chef d'orchestre, où se plaçait le surnuméraire volontaire. Quand on connut ce bon Allemand, sans ambition ni prétention, il fut accepté par tous les musiciens. L'administration, pour un modique traitement, chargea Schmucke des instruments qui ne sont pas représentés dans l'orchestre des théâtres du boulevard, et qui sont souvent nécessaires, comme le piano, la viole d'amour, le cor anglais, le violoncelle, la harpe, les castagnettes de la cachucha, les sonnettes et les inventions de Sax, etc. Les Allemands, s'ils ne savent pas jouer des grands instruments de la Liberté, savent jouer naturellement de tous les instruments de la musique.

Les deux vieux artistes, excessivement aimés au théâtre, y vivaient en philosophes. Ils s'étaient mis sur les yeux une taie pour ne jamais voir les maux inhérents à une troupe quand il s'y trouve un corps de ballet mêlé à des acteurs et à des actrices, l'une des plus affreuses combinaisons que les nécessités de la recette aient créées pour le tourment des directeurs, des auteurs et des musiciens. Un grand respect des autres et de lui-même avait valu l'estime générale au bon et modeste Pons. D'ailleurs, dans toute sphère, une vie limpide, une honnêteté sans tache commandent une sorte d'ad-

miration aux cœurs les plus mauvais. A Paris, une belle vertu a le succès d'un gros diamant, d'une curiosité rare. Pas un acteur, pas un auteur, pas une danseuse, quelque effrontée qu'elle pût être, ne se serait permis la moindre mystification ou quelque mauvaise plaisanterie contre Pons ou contre son ami. Pons se montrait quelquefois au foyer, mais Schmucke ne connaissait que le chemin souterrain qui menait de l'extérieur du théâtre à l'orchestre. Dans les entr'actes, quand il assistait à une représentation, le bon vieux Allemand se hasardait à regarder la salle et questionnait parfois la première flûte, un jeune homme né à Strasbourg d'une famille allemande de Kehl, sur les personnages excentriques dont sont presque toujours garnies les avant-scènes. Peu à peu l'imagination enfantine de Schmucke, dont l'éducation sociale fut entreprise par cette flûte, admit l'existence fabuleuse de la Lorette, la possibilité des mariages au Treizième arrondissement, les prodigalités d'un premier sujet et le commerce interlope des ouvreuses. Les innocences du vice parurent à ce digne homme le dernier mot des dépravations babyloniennes, et il souriait comme à des arabesques chinoises. Les gens habiles doivent comprendre que Pons et Schmucke étaient exploités, pour se servir d'un mot à la mode; mais ce qu'ils perdirent en argent, ils le gagnèrent en considération, en bons procédés.

Après le succès d'un ballet qui commença la rapide fortune de la compagnie Gaudissard, les directeurs envoyèrent à Pons un groupe en argent attribué à Benvenuto Cellini, dont le prix effrayant avait été l'objet d'une conversation au foyer. Il s'agissait de douze cents francs! Le pauvre honnête homme voulut rendre ce cadeau! Gaudissard eut mille peines à le lui faire accepter. — *« Ah! si nous pouvions, dit-il à son associé, trouver des acteurs de cet échantillon-là! »* Cette double

vie, si calme en apparence, était troublée uniquement par le vice auquel sacrifiait Pons, ce besoin féroce de dîner en ville. Aussi, toutes les fois que Schmucke se trouvait au logis quand Pons s'habillait, le bon Allemand déplorait-il cette funeste habitude. — « *Engore ça l'engraissait!* » s'écriait-il souvent. Et Schmucke rêvait au moyen de guérir son ami de ce vice dégradant, car les amis véritables jouissent, dans l'ordre moral, de la perfection dont est doué l'odorat des chiens; ils flairent les chagrins de leurs amis, ils en devinent les causes, ils s'en préoccupent.

Pons, qui portait toujours au petit doigt de la main droite une bague à diamant tolérée sous l'Empire, et devenue ridicule aujourd'hui, Pons, beaucoup trop troubadour et trop Français, n'offrait pas dans sa physionomie la sérénité divine qui tempérerait l'effroyable laideur de Schmucke. L'Allemand avait reconnu dans l'expression mélancolique de la figure de son ami les difficultés croissantes qui rendaient ce métier de parasite de plus en plus pénibles. En effet, en octobre 1844, le nombre des maisons où dînait Pons était naturellement très-restreint. Le pauvre chef d'orchestre, réduit à parcourir le cercle de la famille, avait, comme on va le voir, beaucoup trop étendu la signification du mot famille.

L'ancien lauréat était le cousin germain de la première femme de M. Camusot, le riche marchand de soieries de la rue des Bourdonnais, une demoiselle Pons, unique héritière d'un des fameux Pons frères, les brodeurs de la cour, maison où le père et la mère du musicien étaient commanditaires, après l'avoir fondée avant la révolution de 1789, et qui fut achetée par M. Rivet, en 1815, du père de la première madame Camusot. Ce Camusot, retiré des affaires depuis dix ans, se trouvait en 1844, membre du conseil général des manufactures, député, etc. Pris en amitié par la tribu des Camusot, le bonhomme Pons se

considéra comme étant cousin des enfants que le marchand de soieries eut de son second lit, quoiqu'ils ne fussent rien, pas même alliés.

La deuxième madame Camusot étant une demoiselle Cardot, Pons s'introduisit à titre de parent des Camusot dans la nombreuse famille des Cardot, deuxième tribu bourgeoise, qui par ses alliances formait toute une société non moins puissante que celle de Camusot. Cardot le notaire, frère de la seconde madame Camusot, avait épousé une demoiselle Chiffreville. La célèbre famille des Chiffreville, la reine des produits chimiques, était liée avec la grosse droguerie, dont le coq fut pendant longtemps M. Anselme Popinot que la révolution de juillet avait lancé, comme on sait, au cœur de la politique la plus dynastique. Et Pons de venir à la queue des Camusot et des Cardot chez les Chiffreville; et, de là chez les Popinot, toujours en qualité de cousin des cousins.

Ce simple aperçu des dernières relations du vieux musicien fait comprendre comment il pouvait être encore reçu familièrement en 1844 : 1° chez M. le comte Popinot, pair de France, ancien ministre de l'agriculture et du commerce; 2° chez M. Cardot, ancien notaire, maire et député d'un arrondissement de Paris; 3° chez le vieux M. Camusot, député, membre du conseil municipal de Paris et du conseil général des manufactures, en route vers la pairie; 4° chez M. Camusot de Marville, fils du premier lit, et partant le vrai, le seul cousin réel de Pons, quoique petit-cousin.

Ce Camusot, qui, pour se distinguer de son père et de son frère du second lit, avait ajouté à son nom celui de la terre de Marville, était, en 1844, président de chambre à la cour royale de Paris.

L'ancien notaire Cardot, ayant marié sa fille à son successeur, nommé Berthier, Pons, faisant partie de sa charge, *sut garder ce dîner*, par-devant notaire, disait-il.

Voilà le firmament bourgeois que Pons appelait famille, et où il avait si péniblement conservé droit fourchette.

De ces dix maisons, celle où l'artiste devait être mieux accueilli, la maison du président Camusot, et l'objet de ses plus grands soins. Mais, hélas ! la prudence, fille du feu sieur Thirion, huissier du cabinet rois Louis XVIII et Charles X, n'avait jamais bien traité le petit-cousin de son mari. A tâcher d'adoucir cette terrible parente, Pons avait perdu son temps, car à avoir donné gratuitement des leçons à mademoiselle musot, il lui avait été impossible de faire une musicienne de cette fille un peu rousse. Or, Pons, la main sur l'oreille précieuse, se dirigeait en ce moment chez son cousin président, où il croyait en entrant, être aux Tuileries tant les solennelles draperies vertes, les tentures couleur carmelite et les tapis en moquette, les meubles grands de cet appartement où respirait la plus sévère magistrature, agissaient sur son moral. Chose étrange ! il se sentait à l'aise à l'hôtel Popinot, rue Basse-du-Rempart, sans doute à cause des objets d'art qui s'y trouvaient ; l'ancien ministre avait, depuis son avènement en politique, contracté la manie de collectionner les belles choses, sans doute pour faire opposition à la politique qui collectionne secrètement les actions les plus laides.

CHAPITRE IV

Une des mille jouissances des collectionneurs

Le président de Marville demeurait rue de Hano dans une maison achetée depuis dix ans par la prudence, après la mort de son père et de sa mère, les sieurs et dame Thirion, qui lui laissèrent environ cent cinquante mille francs d'économies. Cette maison, d'

aspect assez sombre sur la rue où la façade est à l'exposition du nord, jouit de l'exposition du midi sur la cour, ensuite de laquelle se trouve un assez beau jardin. Le magistrat occupe tout le premier étage qui sous Louis XV, avait logé l'un des plus puissants financiers de ce temps. Le second étant loué à une riche et vieille dame, cette demeure présente un aspect tranquille et honorable qui sied à la magistrature. Les restes de la magnifique terre de Marville, à l'acquisition desquels le magistrat avait employé ses économies de vingt ans ainsi que l'héritage de sa mère, se composent du château, splendide monument comme il s'en rencontre encore en Normandie, et d'une bonne ferme de douze mille francs. Un parc de cent hectares entoure le château. Ce luxe, aujourd'hui princier, coûte un millier d'écus au président, en sorte que la terre ne rapporte guère que neuf mille francs *en sac*, comme on dit. Ces neuf mille francs et son traitement donnaient alors au président une fortune d'environ vingt mille francs de rente, en apparence suffisante, surtout en attendant la moitié qui devait lui revenir dans la succession de son père, où il représentait à lui seul le premier lit; mais la vie de Paris et les convenances de leur position avaient obligé M. et madame de Marville à dépenser la presque totalité de leurs revenus. Jusqu'en 1834, ils s'étaient trouvés gênés.

Cet inventaire explique pourquoi mademoiselle de Marville, jeune fille âgée de vingt-trois ans, n'était pas encore mariée, malgré cent mille francs de dot, et malgré l'appât de ses espérances, habilement et souvent, mais vainement, présenté. Depuis cinq ans, le cousin Pons écoutait les doléances de la présidente, qui voyait tous les substituts mariés, les nouveaux juges au tribunal déjà pères, après avoir inutilement fait briller les espérances de mademoiselle de Marville aux yeux peu charnés du jeune vicomte Popinot, fils aîné du coq de la

droguerie, au profit de qui, selon les envieux du quartier des Lombards, la révolution de juillet avait été faite au moins autant qu'à celui de la branche cadette.

Arrivé rue Choiseul et sur le point de tourner la rue de Hanovre, Pons éprouva cette inexplicable émotion qui tourmente les consciences pures, qui leur inflige des supplices ressentis par les plus grands scélérats à l'aspect d'un gendarme, et causé uniquement par la question de savoir comment le recevrait la présidente. Ce grade de sable, qui lui déchirait les fibres du cœur, ne s'était jamais arrondi; les angles en devenaient de plus en plus aigus et les gens de cette maison en ravivaient incessamment les arêtes. En effet, le peu de cas que les comédiens musot faisaient de leur cousin Pons, sa démonétisation au sein de la famille; agissait sur les domestiques, qui, sans manquer d'égards envers lui, le considéraient comme une variété du Pauvre.

L'ennemi capital de Pons était une certaine Madeleine Vivet, vieille fille sèche et mince, la femme de chambre de madame C. de Marville et de sa fille. Cette Madeleine malgré la couperose de son teint, et peut-être à cause de cette couperose et de sa longueur vipérine, s'était mise en tête de devenir madame Pons. Madeleine étalait vainement vingt mille francs d'économies aux yeux du vieil célibataire, Pons avait refusé ce bonheur par trop couronné. Aussi cette Didon d'antichambre, qui voulait devenir la cousine des maîtres, jouait-elle les plus riches chants tours au pauvre musicien. Madeleine s'exprimait très-bien : « — Ah ! voilà le pique-assiette ! » en entendant le bonhomme dans l'escalier et en tâchant d'être entendue par lui. Si elle servait à table, en l'absence du valet de chambre, elle versait peu de vin et beaucoup d'eau dans le verre de sa victime, en lui donnant l'air d'une tâche difficile de conduire à sa bouche, sans en rien verser, un verre près de déborder. Elle oubliait de se

le bonhomme, et se le faisait dire par la présidente (de quel ton?... le cousin en rougissait), ou elle lui renversait de la sauce sur ses habits. C'était enfin la guerre de l'inférieur qui se sait impuni contre un supérieur malheureux. A la fois femme de charge et femme de chambre, Madeleine avait suivi monsieur et madame Camusot depuis leur mariage. Elle avait vu ses maîtres dans la pénurie de leurs commencements, en province, quand monsieur était juge au tribunal d'Alençon ; elle les avait aidés à vivre lorsque, président au tribunal de Nantes, monsieur Camusot vint à Paris en 1828, où il fut nommé juge d'instruction. Elle appartenait donc trop à la famille pour ne pas avoir des raisons de s'en venger. Ce désir de jouer à l'orgueilleuse et ambitieuse présidente le tour d'être la cousine de monsieur devait cacher une de ces haines sourdes engendrée par un de ces gravières qui font les avalanches.

— Madame, voilà votre monsieur Pons, et en spencer encore ! vint dire Madeleine à la présidente. Il devrait bien me dire par quel procédé il le conserve depuis vingt-cinq ans !

En entendant un pas d'homme dans le petit salon qui se trouvait entre son grand salon et sa chambre à coucher, madame Camusot regarda sa fille et haussa les épaules.

— Vous me prévenez toujours avec tant d'intelligence, Madeleine, que je n'ai plus le temps de prendre un parti, dit la présidente.

— Madame, Jean est sorti, j'étais seule, monsieur Pons a sonné, je lui ai ouvert la porte, et comme il est presque de la maison, je ne pouvais pas l'empêcher de me suivre ; il est là qui se débarrasse de son spencer.

— Ma pauvre Minette, dit la présidente à sa fille, nous sommes prises ; nous devons maintenant dîner ici.

— Voyons, reprit-elle, en voyant à sa chère Minette

une figure piteuse, faut-il nous débarrasser de lui pour toujours ?

— Oh ! pauvre homme ! répondit mademoiselle Camusot, le priver d'un de ses dîners !

Le petit salon retentit de la fausse tousserie d'un homme qui voulait dire ainsi : Je vous entends.

— Eh bien, qu'il entre ! dit madame Camusot à Madeleine en faisant un geste d'épaules.

— Vous êtes venu de si bonne heure, mon cousin, dit Cécile Camusot en prenant un petit air câlin, que vous nous avez surprises au moment où ma mère allait s'habiller.

Le cousin Pons, à qui le mouvement d'épaules de présidente n'avait pas échappé, fut si cruellement atteint qu'il ne trouva pas un compliment à dire, et il se contenta de ce mot profond : — Vous êtes toujours charmante, ma petite cousine ! Puis, se tournant vers la mère et la saluant : — Chère cousine, reprit-il, vous ne sauriez m'en vouloir de venir un peu plus tôt que de coutume je vous apporte ce que vous m'avez fait le plaisir de me demander...

Et le pauvre Pons, qui sciait en deux le président, présidente et Cécile chaque fois qu'il les appelait *cousin* ou *cousine*, tira de la poche de côté de son habit une ravissante petite boîte oblongue en bois de Sainte-Lucie divinement sculptée.

— Ah ! je l'avais oublié ! dit sèchement la présidente.

Cette exclamation n'était-elle pas atroce ? n'était-elle pas tout mérite au soin du parent dont le seul tort était d'être un parent pauvre ?

— Mais, reprit-elle, vous êtes bien bon, mon cousin. Vous dois-je beaucoup d'argent pour cette petite bêtise ?

Cette demande causa comme un tressaillement intérieur au cousin ; il avait la prétention de solder tous ses dîners par l'offrande de ce bijou.

— J'ai cru que vous me permettiez de vous l'offrir, dit-il d'une voix émue.

— Comment ! comment ! reprit la présidente ; mais, entre nous, pas de cérémonies, nous nous connaissons assez pour laver notre linge ensemble. Je sais que vous n'êtes pas assez riche pour faire la guerre à vos dépens. N'est-ce pas déjà beaucoup que vous ayez pris la peine de perdre votre temps à courir chez les marchands ?...

— Vous ne voudriez pas de cet éventail, ma chère cousine, si vous deviez en donner la valeur, répliqua le pauvre homme, offensé, car c'est un chef-d'œuvre de Watteau, qui l'a peint des deux côtés ; mais soyez tranquille, ma cousine, je n'ai pas payé la centième partie du prix d'art.

Dire à un riche : « Vous êtes pauvre ! » c'est dire à l'archevêque de Grenade que ses homélies ne valent rien. Madame la présidente était beaucoup trop orgueilleuse de la position de son mari, de la possession de la terre de Marville et de ses invitations aux bals de la cour pour ne pas être atteinte au vif par une semblable observation, surtout partant d'un misérable musicien vis-à-vis de qui elle se posait en bienfaitrice.

— Ils sont donc bien bêtes les gens à qui vous achetez ces choses-là ?... dit vivement la présidente.

— On ne connaît pas à Paris de marchands bêtes, répliqua Pons presque sèchement.

— C'est alors vous qui avez beaucoup d'esprit, dit Cécile pour calmer le débat.

— Ma petite cousine, j'ai l'esprit de connaître Lancret, Pater, Watteau, Greuze ; mais j'avais surtout le désir de plaire à votre chère maman.

Ignorante et vaniteuse, madame de Marville ne voulait pas avoir l'air de recevoir la moindre chose de son pique-assiette, et son ignorance la servait admirablement, elle ne connaissait pas le nom de Watteau. 3

quelque chose peut exprimer jusqu'où va l'amour-propre des collectionneurs, qui, certes, est un des plus vifs, car il rivalise avec l'amour-propre d'auteur, c'est l'audace que Pons venait d'avoir en tenant tête à sa cousine pour la première fois depuis vingt ans. Stupéfait de sa hardiesse, Pons reprit une contenance pacifique en détaillant à Cécile les beautés de la fine sculpture des branches de ce merveilleux éventail. Mais, pour être dans tout le secret de la trépidation cordiale à laquelle le bonhomme était en proie, il est nécessaire de donner une légère esquisse de la présidente.

A quarante-six ans, madame de Marville, autrefois petite, blonde, grasse et fraîche, toujours petite, était devenue sèche. Son front busqué, sa bouche rentrée, que la jeunesse décorait jadis de teintes fines, changeaient alors son air, naturellement dédaigneux, en un air rechigné. L'habitude d'une domination absolue au logis avait rendu sa physionomie dure et désagréable. Avec le temps, le blond de la chevelure avait tourné au châtain aigre. Les yeux, encore vifs et caustiques, exprimaient une morgue judiciaire chargée d'une envie contenue. En effet, la présidente se trouvait presque pauvre au milieu de la société de bourgeois parvenus où dînait Pons. Elle ne pardonnait pas au riche marchand droguiste, ancien président du tribunal de commerce, d'être devenu successivement député, ministre, comte et pair. Elle ne pardonnait pas à son beau-père de s'être fait nommer, au détriment de son fils aîné, député de son arrondissement, lors de la promotion de Popinot à la pairie. Après dix-huit ans de services à Paris, elle attendait encore pour Camusot la place de conseiller à la Cour de cassation, d'où l'excluait d'ailleurs une incapacité connue au Palais. Le ministre de la justice de 1844 regrettait la nomination de Camusot à la présidence, obtenue en 1834; mais on l'avait placé à la chambre des mises en accusation

où, grâce à sa routine d'ancien juge d'instruction, il rendait des services en rendant des arrêts. Ces mécomptes, après avoir usé la présidente de Marville, qui ne s'abusait pas d'ailleurs sur la valeur de son mari, la rendaient terrible. Son caractère, déjà cassant, s'était aigri. Plus vieillie que vieille, elle se faisait âpre et sèche comme une brousse pour obtenir, par la crainte, tout ce que le monde se sentait disposé à lui refuser. Mordante à l'excès, elle avait peu d'amies. Elle imposait beaucoup, car elle s'était entourée de quelques vieilles dévotes de son acabit qui la soutenaient à charge de revanche. Aussi les rapports du pauvre Pons avec ce diable en jupons étaient-ils ceux d'un écolier avec un maître qui ne parle que par tirades. La présidente ne s'expliquait donc pas la subite audace de son cousin, elle ignorait la valeur du cadeau.

— Où donc avez-vous trouvé cela ? demanda Cécile, en examinant le bijou.

— Rue de Lappe, chez un brocanteur qui venait de le rapporter d'un château qu'on a dépecé près de Dreux, Aumay, un château que madame de Pompadour habitait quelquefois, avant de bâtir Ménars ; on en a sauvé les plus splendides boiseries que l'on connaisse ; elles sont si belles que Liénard, notre célèbre sculpteur en bois, en a gardé, comme *nec plus ultra* de l'art, deux cadres ovales pour modèles... Il y avait là des trésors. Mon brocanteur a trouvé cet éventail dans un *bonheur-du-jour* en marqueterie que j'aurais acheté, si je faisais collection de ces œuvres-là ; mais c'est inabordable ! un meuble de Reissner vaut de trois à quatre mille francs ! On commence à reconnaître à Paris que les fameux marqueteurs allemands et français des seizième, dix-septième et dix-huitième siècles ont composé de véritables *tableaux en bois*. Le mérite du collectionneur est de *devancer la mode*. Tenez ! d'ici à cinq ans, on payera

à Paris les porcelaines de Frankenthal, que je collectionne depuis vingt ans, deux fois plus cher que la pâte tendre de Sèvres.

— Qu'est-ce que le Frankenthal ? dit Cécile.

— C'est le nom de la fabrique de porcelaines de l'Électeur Palatin ; elle est plus ancienne que notre manufacture de Sèvres, comme les fameux jardins de Heidelberg, ruinés par Turenne, ont eu le malheur d'exister avant ceux de Versailles. Sèvres a beaucoup copié Frankenthal... Les Allemands, il faut leur rendre cette justice, ont fait, avant nous, d'admirables choses en Saxe et dans le Palatinat.

La mère et la fille se regardaient comme si Pons leur eût parlé chinois, car on ne peut se figurer combien les Parisiens sont ignorants et exclusifs ; ils ne savent que ce qu'on leur apprend, quand ils veulent l'apprendre.

— Et à quoi reconnaissez-vous le Frankenthal ?

— Et la signature ! dit Pons avec feu. Tous ces ravissants chefs-d'œuvre sont signés. Le Frankenthal porte un C et un T (Charles-Théodore) entrelacés et surmontés d'une couronne de prince. Le vieux Saxe a ses deux épées et le numéro d'ordre en or. Vincennes signait avec un cor. Vienne a un V fermé et barré. Berlin a deux barres. Mayence a la roue, Sèvres les deux LL, et la porcelaine à la reine un A, qui veut dire Antoinette, surmonté de la couronne royale. Au dix-huitième siècle, tous les souverains de l'Europe ont rivalisé dans la fabrication de la porcelaine. On s'arrachait les ouvriers. Watteau dessinait des services pour la manufacture de Dresde, et ses œuvres ont acquis des prix fous. (Il faut s'y bien connaître, car, aujourd'hui, Dresde les répète et les recopie.) Alors on a fabriqué des choses admirables, et qu'on ne referra plus.

— Ah bah !

— Oui, cousine ! on ne referra plus certaines marques

teries, certaines porcelaines, comme on ne refera plus des Raphaël, des Titien, des Rembrandt, ni des Van Eyck, ni des Cranach !... Tenez ! les Chinois sont bien habiles, bien adroits, eh bien ! ils recopient aujourd'hui les belles œuvres de leur porcelaine dite *Grand-Mandarin*... Eh bien ! deux vases de *Grand-Mandarin* ancien, du plus grand format, valent six, huit, dix mille francs, et on a copie moderne pour deux cents francs !

— Vous plaisantez !

— Cousine, ces prix vous étonnent ; mais ce n'est rien. Non-seulement un service complet pour un dîner de douze personnes, en pâte tendre de Sèvres, qui n'est pas de la porcelaine, vaut cent mille francs, mais c'est le prix de facture. Un pareil service se payait cinquante mille livres, à Sèvres, en 1750. J'ai vu des factures originales.

— Revenons à cet éventail, dit Cécile à qui le bijou paraissait trop vieux.

— Vous comprenez que je me suis mis en chasse, dès que votre chère maman m'a fait l'honneur de me demander un éventail, reprit Pons. J'ai vu tous les marchands de Paris, sans y rien trouver de beau ; car, pour la chère présidente, je voulais un chef-d'œuvre, et je pensais à lui donner l'éventail de Marie-Antoinette, le plus beau de tous les éventails célèbres. Mais hier, je fus ébloui par ce divin chef-d'œuvre, que Louis XV a bien certainement commandé. Pourquoi suis-je allé chercher un éventail rue de Lappe ? chez un Auvergnat ! qui vend des cuivres, des ferrailles, des meubles dorés ? Moi, je crois à l'intelligence des objets d'art, ils connaissent les amateurs, ils les appellent, ils leur font : Chit ! chit !..

La présidente haussa les épaules en regardant sa fille, sans que Pons pût voir cette mimique rapide.

— Je les connais tous, ces rapiats-là ! « Qu'avez-vous de nouveau, papa Monistrol ? Avez-vous des dessus de

porte ? » ai-je demandé à ce marchand, qui me permet de jeter les yeux sur ces acquisitions avant les grands marchands. A cette question, Monistrol me raconte comment Liénard, qui sculptait dans la chapelle de Breux de fort belles choses pour la liste civile, avait sauvé à la vente d'Aulnay les boiseries sculptées des mains des marchands de Paris, occupés de porcelaines et de meubles incrustés. — « Je n'ai pas eu grand'chose, me dit-il, mais je pourrai gagner mon voyage avec cela. » Et il me montra le bonheur-du-jour, une merveille ! c'est des dessins de Boucher, exécutés en marqueterie avec art... C'est à se mettre à genoux devant ! « Tenez, monsieur, me dit-il, je viens de trouver dans un petit tiroir fermé, dont la clé manquait, et que j'ai forcé, cet éventail ! vous devriez bien me dire à qui je peux le vendre... » Et il me tire cette petite boîte en bois de Sainte-Lucie sculpté. « Voyez ! c'est de ce Pompadour qui ressemble au gothique fleuri. » « Oh ! lui ai-je répondu, la boîte est jolie, elle pourrait m'aller, la boîte ! car, l'éventail, mon vieux Monistrol, je n'ai point de madame Pons à qui donner ce vieux bijou ; d'ailleurs, on en fait de neufs, bien jolis. On peint aujourd'hui ces vélins-là d'une manière miraculeuse et assez bon marché. Savez-vous qu'il y a deux mille peintres à Paris ! » Et je déplaçais négligemment l'éventail, contenant mon admiration, regardant froidement ces deux petits tableaux, d'un laisser-aller, d'une exécution à ravir. Je tenais l'éventail de madame de Pompadour ! Watteau s'est exterminé à composer cela ! « Combien voulez-vous du meuble ? » — Oh ! mille francs, on me les donne déjà ! Je lui dis un prix de l'éventail, qui correspondait aux frais présumés de son voyage. Nous nous regardons alors dans le blanc des yeux, et je vois que je tiens mon homme. Aussitôt je remets l'éventail dans sa boîte, afin que l'Auvergnat ne se mette pas à l'examiner, et je m'extasie sur le travail de cette boîte qui, certes, est un

vrai bijou. » Si je l'achète, dis-je à Ministrol, c'est à cause de cela, voyez-vous, il n'y a que la boîte qui me tente. Quant à ce bonheur-du-jour, vous en aurez plus de mille francs, voyez donc comme ces cuivres sont ciselés ! c'est des modèles... On peut exploiter cela... ça n'a pas été reproduit, on faisait *tout* unique pour madame de Pompadour... » Et mon homme, *allumé* pour son bonheur-du-jour, oublie l'éventail ; il me le laisse à rien pour prix de la révélation que je lui fais de la beauté de ce meuble de Riesener. Et voilà ! Mais il faut bien de la pratique pour conclure de pareils marchés ! C'est des combats d'œil à œil, et quel œil que celui d'un juif ou d'un Auvergnat !

L'admirable pantomime, la verve du vieil artiste qui faisaient de lui, racontant le triomphe de sa finesse sur l'ignorance du brocanteur, un modèle digne du pinceau hollandais, tout fut perdu pour la présidente et pour sa fille qui se dirent, en échangeant des regards froids et dédaigneux : — Quel original !...

— Ça vous amuse donc ? demanda la présidente.

Pons, glacé par cette question, éprouva l'envie de battre la présidente.

— Mais, ma chère cousine, reprit-il, c'est la chasse aux chefs-d'œuvre ! Et on se trouve face à face avec des adversaires qui défendent le gibier ! c'est ruse contre ruse ! Un chef-d'œuvre doublé d'un Normand, d'un juif ou d'un Auvergnat ; mais c'est comme dans les contes de fées, une princesse gardée par des enchanteurs !

— Et comment savez-vous que c'est de Wat... comment dites-vous ?

— Watteau ! ma cousine, un des plus grands peintres français du dix-huitième siècle ! Tenez, ne voyez-vous pas la signature ? dit-il en montrant une des bergeries qui représentait une ronde *danse* par de fausses paysannes et par des bergers grands seigneurs. C'est d'un entrain !

Quelle verve ! quel coloris ! Et c'est fait ! tout d'un tra comme un paraphe de maître d'écriture ; on ne se plus le travail ! Et de l'autre côté, tenez ! un bal dans salon ! C'est l'hiver et l'été ! Quels ornements ! et com c'est conservé ! Vous voyez, la virole est en or, et e est terminée de chaque côté par un tout petit rubis q j'ai décrassé !

— S'il en est ainsi, je ne pourrais pas, mon cous accepter de vous un objet d'un si grand prix. Il va mieux vous en faire des rentes, dit la présidente, qui demandait cependant pas mieux que de garder ce n gnifique éventail.

— Il est temps que ce qui a servi au Vice soit a mains de la Vertu ! dit le bonhomme en retrouvant l'assurance. Il aura fallu cent ans pour opérer ce mi cle. Soyez sûre qu'à la cour aucune princesse n'aura r de comparable à ce chef-d'œuvre ; car il est malheure sement dans la nature humaine de faire plus pour u Pompadour que pour une vertueuse reine !

— Eh bien, je l'accepte ! dit en riant la présiden Cécile, mon petit ange, va donc voir avec Magdelein ce que le dîner soit digne de notre cousin...

La présidente voulait balancer le compte. Cette recc mandation faite à haute voix, contrairement aux règ du bon goût, ressemblait si bien à l'appoint d'un pa ment, que Pons rougit comme une jeune fille prise faute. Ce gravier un peu trop gros lui roula pend quelque temps dans le cœur. Cécile, jeune personne tr rousse, dont le maintien, entaché de pédantisme, aff tait la gravité judiciaire du président et se sentait de sécheresse de sa mère, disparut en laissant le pau Pons aux prises avec la terrible présidente.

CHAPITRE V

Une des mille avanies que doit essayer un pique-assiette.

— Elle est bien gentille, ma petite Lili, dit la présidente en employant toujours l'abréviation enfantine lonnée jadis au nom de Cécile.

— Charmante! répondit le vieux musicien en tournant es pouces.

— Je ne comprends rien au temps où nous vivons, épondit la présidente. A quoi cela sert-il donc d'avoir our père un président à la Cour royale de Paris, et ommandeur de la Légion d'honneur, pour grand-père n député millionnaire, un futur pair de France, le plus iehe des marchands de soieries en gros?

Le dévouement du président à la dynastie nouvelle lui vait valu récemment le cordon de commandeur, faveur tribuée par quelques jaloux à l'amitié qui l'unissait à 'opinot. Ce ministre, malgré sa modestie, s'était, comme n le voit, laissé faire comte.

— A cause de mon fils, dit-il à ses nombreux amis.

— On ne veut que de l'argent aujourd'hui, répondit le ousin Pons, on n'a d'égards que pour les riches, et...

— Que serait-ce donc, s'écria la présidente, si le ciel r'avait laissé mon pauvre petit Charles?...

— Oh! avec deux enfants, vous seriez pauvre! reprit le ousin. C'est l'effet du partage égal des biens; mais soyez ranquille, ma belle cousine, Cécile finira par bien se arrier. Je ne vois nulle part de jeune fille si accomplie.

Voilà jusqu'où Pons avait ravalé son esprit chez ses amhitryons : il y répétait leurs idées, et il les leur commenait platement, à la manière des chœurs antiques. Il n'osait as se livrer à l'originalité qui distingue les artistes et qui ans sa jeunesse abondait en traits fins chez lui, mais que

l'habitude de s'effacer avait alors presque abolie, et qu'on rembarrait comme tout à l'heure quand elle reparaisait.

— Mais je me suis mariée avec vingt mille francs de dot, seulement...

— En 1819, ma cousine ? dit Pons interrompant. Et c'était vous, une femme de tête, une jeune fille protégée par le roi Louis XVIII !

— Mais enfin ma fille est un ange de perfection, d'esprit ; elle est pleine de cœur, elle a cent mille francs en mariage, sans compter les plus belles espérances, et elle nous reste sur les bras...

Madame de Marville parla de sa fille et d'elle-même pendant vingt minutes, en se livrant aux doléances particulières aux mères qui sont en puissance de filles à marier. Depuis vingt ans que le vieux musicien dinait chez son unique cousin Camusot, le pauvre homme attendait encore un mot sur ses affaires, sur sa vie, sur sa santé. Pons était d'ailleurs partout une espèce d'égout aux confidences domestiques, il offrait les plus grandes garanties dans sa discrétion connue et nécessaire, car un seul mot hasardé lui aurait fait fermer la porte de dix maisons ; son rôle d'écouteur était donc doublé d'une approbation constante ; il souriait à tout, il n'accusait, il ne défendait personne ; pour lui, tout le monde avait raison. Aussi ne comptait-il plus comme un homme, c'était un estomac ! Dans cette longue tirade, la présidente avoua, non sans quelques précautions, à son cousin, qu'elle était disposée à prendre pour sa fille presque aveuglément les partis qui se présenteraient. Elle alla jusqu'à regarder comme une bonne affaire un homme de quarante-huit ans, pourvu qu'il eût vingt mille francs de rente.

— Cécile est dans sa vingt-troisième année, et si le malheur voulait qu'elle atteignît à vingt-cinq ou vingt-six ans, il serait excessivement difficile de la marier. Le monde se demande alors pourquoi une jeune personne

longtemps sur pied. On cause déjà beaucoup notre société de cette situation. Nous avons aisés vulgaires : « Elle est bien jeune ! — Elle es parents pour les quitter. — Elle est heureuse . — Elle est difficile, elle veut un beau nom ! » ons ridicules, je le sens bien. D'ailleurs, Cécile, attendre, elle souffre, pauvre petite...

quoï ? demanda sottement Pons.

reprit la mère d'un ton de duègne, elle est e voir toutes ses amies mariées avant elle. usine, qu'y a-t-il donc de changé depuis la is que j'ai eu le plaisir de dîner ici, pour que ez à des gens de quarante-huit ans ? dit hum-patuvre musicien.

répliqua la présidente, que nous devons avoir ue chez un conseiller à la cour, dont le fils a , dont la fortune est considérable, et pour qui le Marville aurait obtenu, moyennant finance, le référendaire à la Cour des comptes. Le jeune est déjà surnuméraire. Et l'on vient de nous e jeune homme avait fait la folie de partir pour i suite d'une duchesse du bal Mabille. C'est un isé. On ne veut pas nous donner un jeune nt la mère est morte, et qui jouit déjà de trente cs de rente, en attendant la fortune du père. ez-vous nous pardonner notre mauvaise hu- e cousin : vous êtes arrivé en pleine crise.

ment où Pons cherchait une de ces complimen- onses qui lui venaient toujours trop tard chez ryons dont il avait peur, Madeleine entra, re- it billet à la présidente et attendit une réponse. ue contenait le billet :

is suppositions, ma chère maman, que ce petit is est envoyé du Palais par mon père qui te di- *er dîner avec moi chez son ami pour renouer*

» l'affaire de mon mariage, le cousin s'en irait, et nous pourrions donner suite à nos projets chez les Popinot.

— Qui donc monsieur m'a-t-il dépêché ? demanda vivement la présidente.

— Un garçon de salle du Palais, répondit effrontément la sèche Madeleine.

Par cette réponse, la vieille soubrette indiquait à maîtresse qu'elle avait ourdi ce complot, de concert avec sa fille impatientée.

— Dites que ma fille et moi, nous y serons à cinq heures et demie.

Madeline une fois sortie, la présidente regarda le cousin Pons avec cette fausse aménité qui fait sur une âme délicate l'effet que du vinaigre et du lait mélangés produisent sur la langue d'un friand.

— Mon cher cousin, le dîner est ordonné, vous le mangerez sans nous, car mon mari m'écrit de l'audience pour me prévenir que le projet de mariage se reprend avec le conseil, et nous allons y dîner... Vous concevez que nous sommes sans aucune gêne ensemble. Agissez comme si vous étiez chez vous. Vous voyez la franchise dont j'use avec vous pour qui je n'ai pas de secret... Vous ne voudriez pas faire manquer le mariage de ce pauvre ange ?

— Moi, ma cousine, qui voudrais au contraire trouver un mari ; mais dans le cercle où je vis...

— Oui, ce n'est pas probable, reprit insolemment la présidente. Ainsi, vous restez ? Cécile vous tiendra compagnie pendant que je m'habillerai.

— Oh ! ma cousine, je puis dîner ailleurs, dit le bonhomme. Quoique cruellement affecté de la manière dont s'y prenait la présidente pour lui reprocher son mariage, il était encore plus effrayé par la perspective de se trouver seul avec les domestiques.

s pourquoi?... le dîner est prêt, les domestiques étaient.

tendant cette horrible phrase, Pons se redressa à la décharge de quelque pile galvanique l'eût alua froidement sa cousine et alla reprendre son La porte de la chambre à coucher de Cécile qui dans le petit salon était entre-bâillée, en sorte gardant devant lui dans une glace, Pons aperçut fille prise d'un fou rire, parlant à sa mère par os de tête et des mines qui révélèrent quelque justification au vieil artiste. Pons descendit lentescalier en retenant ses larmes : il se voyait à cette maison sans savoir pourquoi. — Je suis vieux maintenant, se disait-il, le monde a horreur d'illesse et de la pauvreté, deux laides choses. Je ne plus aller nulle part sans invitation. Mot hé-

rté de la cuisine située au rez-de chaussée, en la loge du concierge, restait souvent ouverte, dans les maisons occupées par les propriétaires, la porte cochère est toujours fermée ; le bon-pout donc entendre les rires de la cuisinière et de chambre, à qui Madeleine racontait le tour ons, car elle ne supposa point que le bonhomme it la place si promptement. Le valet de chambre ait hautement cette plaisanterie envers un habi- maison qui, disait-il, ne donnait jamais qu'un aux étrennes !

, mais s'il prend la mouche et qu'il ne revienne observer la cuisinière, ce sera toujours trois e perdus pour nous autres au jour de l'an...

comment le saurait-il ? dit le valet de chambre se à la cuisinière.

Il reprit Madeleine, un peu plus tôt un peu plus st-ce que cela nous fait ? Il ennuie tellement

les maîtres dans les maisons où il dîne, qu'on le sera de partout.

En ce moment le vieux musicien cria : « Le co s'il vous plaît ! » à la portière. Ce cri douloureux fut cueilli par un profond silence de la cuisine.

— Il écoutait, dit le valet de chambre.

— Eh bien, tant *pire*, ou plutôt tant *mieux*, rép Madeleine ; c'est un rat fini.

Le pauvre homme, qui n'avait rien perdu des p tenus à la cuisine, entendit encore ce dernier mot. vint chez lui par les boulevards dans l'état où serai vieille femme après une lutte acharnée avec des : sins. Il marchait, en se parlant à lui-même, ave vitesse convulsive, car l'honneur saignant le po comme une paille emportée par un vent furieux. I il se trouva sur le boulevard du Temple à cinq he sans savoir comment il y était venu ; mais, chose exi dinaire, il ne se sentit pas le moindre appétit.

Maintenant, pour comprendre la révolution que tour de Pons à cette heure allait produire chez le explications promises sur madame Cibot sont ici r saires.

CHAPITRE VI

Spécimen de portier (mâle et femelle).

La rue de Normandie est une de ces rues au n desquelles on peut se croire en province : l'herbe y rit, un passant y fait événement, et tout le monde connaît. Les maisons datent de l'époque où, sous Hen on entreprit un quartier dont chaque rue portât le d'une province, et au centre duquel devait se trouve *belle place dédiée à la France*. L'idée du quarti *l'Europe fut la répétition de ce plan*. Le monde se

chose partout, même en spéculation. La maison où auraient les deux musiciens est un ancien hôtel sur et jardin ; mais le devant, sur la rue, avait été de la vogue excessive dont a joui le Marais du dernier siècle. Les deux amis occupaient tout le deuxième étage dans l'ancien hôtel. Cette double maison était à M. Pillerault, un octogénaire, qui en laissait la gestion à M. et madame Cibot, ses portiers depuis vingt-six ans. Or, comme on ne donne pas des appointements assez forts à un portier du Marais, pour qu'il se livre de sa loge, le sieur Cibot joignait à son salaire et à sa bûche prélevée sur chaque voie de bois, les bénéfices de son industrie personnelle ; il était tailleur comme beaucoup de concierges. Avec le temps, il avait cessé de travailler pour les maîtres tailleurs ; en suite de la confiance que lui accordait la petite bourgeoisie du quartier, il jouissait du privilège inattaquable des recommandations, les reprises perdues, les neuf dixièmes de tous les habits dans un périmètre de dix pas. La loge était vaste et saine, il y attachait une grande valeur. Aussi le ménage Cibot passait-il pour un des meilleurs parmi messieurs les concierges de l'arrondissement.

Cet homme petit, rabougri, devenu presque olivâtre, ne restait toujours assis, à la turque, sur une table à la hauteur de la croisée grillagée qui voyait sur son gazon à son métier environ cinquante sous par semaine. Il travaillait encore, quoiqu'il eût cinquante-huit ans, mais cinquante-huit ans, c'est le plus bel âge des hommes ; ils se sont faits à leur loge, la loge est devenue leur vie, ce qu'est l'écaille pour l'huître, et ils sont dans le quartier !

Madame Cibot, ancienne belle écaillère, avait quitté le Cadran-Bleu par amour pour Cibot, à l'âge de vingt-huit ans, après toutes les aventures qu'une belle

écaillère rencontre sans les chercher. La beauté femmes du peuple dure peu, surtout quand elles re en espalier à la porte d'un restaurant. Les chauds ra de la cuisine se projettent sur les traits qui durcis les restes de bouteilles bus en compagnie des gar s'infiltrèrent dans le teint, et nulle fleur ne mûrit vite que celle d'une belle écaillère. Heureusement madame Cibot, le mariage légitime et la vie de concier arrivèrent à temps pour la conserver ; elle dem comme un modèle de Rubens, en gardant une be virile que ses rivales de la rue de Normandie ca niaient, en la qualifiant de *grosse dondon*. Ses ton chair pouvaient se comparer aux appétissants glaci mottes de beurre d'Isigny ; et nonobstant son em point, elle déployait une incomparable agilité dan fonctions. Madame Cibot atteignait l'âge où ces sorte femmes sont obligées de se faire la barbe. N'est-ce dire qu'elle avait quarante-huit ans ? Une portière moustaches est une des plus grandes garanties d'o et de sécurité pour un propriétaire. Si Delacroix ava voir madame Cibot posée fièrement sur son balai, ca il en eût fait une Bellonne !

La position des époux Cibot, en style d'acte d'acc tion, devait, chose singulière ! affecter un jour celle deux amis ; aussi l'historien, pour être fidèle, est-il ob d'entrer dans quelques détails au sujet de la loge maison rapportait environ huit mille francs, car elle a trois appartements complets, doubles en profondeur, la rue, et trois dans l'ancien hôtel entre cour et jar En outre, un ferrailleur nommé Rémonencq occu une boutique sur la rue. Ce Rémonencq, passé de quelques mois à l'état de marchand de curiosités, n'naissait si bien la valeur bric-à-braqueoise de Pons, c le *salvait* du fond de sa boutique, quand le musicien *trait ou sortait*. Ainsi, le sou pour livre donnait env

quatre cents francs au ménage Cibot, qui trouvait en outre gratuitement son logement et son bois. Or, comme les salaires de Cibot produisaient environ sept à huit cents francs en moyenne par an, les époux se faisaient, avec leurs étrennes, un revenu de seize cents francs, à la lettre mangés par les Cibot, qui vivaient mieux que ne vivent les gens du peuple. — « On ne vit qu'une fois ! » disait la Cibot. Née pendant la révolution, elle ignorait, comme on le voit, le catéchisme.

De ses rapports avec le Cadran-Bleu, cette portière, à l'œil orange et hautain, avait gardé quelques connaissances en cuisine qui rendaient son mari l'objet de l'envie de tous ses confrères. Aussi, parvenus à l'âge mûr, sur le seuil de la vieillesse, les Cibot ne trouvaient-ils pas devant eux cent francs d'économie. Bien vêtus, bien nourris, ils jouissaient d'ailleurs dans le quartier d'une considération due à vingt-six ans de probité stricte. S'ils ne possédaient rien, ils n'avaient *nune centime* à autrui, selon leur expression, car madame Cibot prodiguait les N dans son langage. Elle disait à son mari : — « Tu n'es n'un amour ! » Pourquoi ? Autant vaudrait demander la raison de son indifférence en matière de religion. Fiers tous les deux de cette vie au grand jour, de l'estime de six ou sept rues et de l'autocratie que leur laissait leur *propriétaire* sur la maison, ils gémissaient en secret de ne pas avoir aussi des rentes. Cibot se plaignait de douleurs dans les mains et dans les jambes, et madame Cibot déplorait que son pauvre Cibot fût encore contraint de travailler à son âge. Un jour viendra qu'après trente ans d'une vie pareille, un concierge accusera le gouvernement d'injustice, il voudra qu'on lui donne la décoration de la Légion d'honneur ! Toutes les fois que les commérages du quartier lui apprenaient que telle *servante*, après huit ou dix ans de service, était couchée sur un testament pour trois ou quatre cents francs en via-

ger, c'était des doléances de loge en loge, qui peuvent donner une idée de la jalousie dont sont dévorées les professions infimes à Paris. — Ah çà ! il ne nous arrivera jamais, à nous autres, d'être mis sur des testament ! Nous n'avons pas de chance ! Nous sommes plus utiles que les domestiques, cependant. Nous sommes des gens de confiance, nous faisons les recettes, nous veillons au grain ; mais nous sommes traités ni plus ni moins que des chiens, et voilà ! — Il n'y a qu'heur et malheur ! disait Cibot en rapportant un habit. — Si j'avais laissé Cibot à sa loge, et que je me fusse mise cuisinière, nous aurerions trente mille francs de placés ! s'écriait madame Cibot en causant avec sa voisine, les mains sur ses grosses hanches. J'ai mal entendu la vie, histoire d'être logée et chauffée dedans une bonne loge et de ne manquer de rien.

Lorsqu'en 1836, les deux amis vinrent occuper à eux deux le deuxième étage de l'ancien hôtel, ils occasionnèrent une sorte de révolution dans le ménage Cibot. Voici comment. Schmucke avait, aussi bien que son ami Pons, l'habitude de prendre les portiers ou portières des maisons où il logeait pour faire son ménage. Les deux musiciens furent donc du même avis en s'installant rue de Normandie pour s'entendre avec madame Cibot qui devint leur femme de ménage, à raison de vingt-cinq francs par mois, douze francs cinquante centimes pour chacun d'eux. Au bout d'un an, la portière émérite régna chez les deux vieux garçons, comme elle régna sur la maison de M. Pillerrault, le grand-oncle de madame la comtesse Popinot ; leurs affaires furent ses affaires, et elle disait : « *Mes deux messieurs.* » Enfin, trouvant les deux Casse-noisettes doux comme des moutons, faciles à vivre, point défiants, de vrais enfants, elle se mit, par suite de son cœur de femme du peuple, à les protéger, à les adorer, à les servir avec un dévouement

si véritable, qu'elle leur lâchait quelques semences et les défendait contre toutes les tromperies qui grossissent à Paris les dépenses du ménage. Pour vingt-cinq francs par mois, les deux garçons, sans préméditation et sans s'en douter, acquirent une mère. En s'apercevant de toute la valeur de madame Cibot, les deux musiciens lui avaient naïvement adressé des éloges, des remerciements, de petites étrennes qui resserrèrent les liens de cette alliance domestique. Madame Cibot aimait mille fois mieux être appréciée à sa valeur que payée; sentiment qui, bien connu, bonifie toujours les gages. Cibot faisait à moitié prix les courses, les raccommodages, tout ce qui pouvait le concerner dans le service des deux messieurs de sa femme.

Enfin, dès la seconde année, il y eut, dans l'étreinte du deuxième étage et de la loge, un nouvel élément de mutuelle amitié. Schmucke conclut avec madame Cibot un marché qui satisfait à sa paresse et à son désir de vivre sans s'occuper de rien. Moyennant trente sous par jour ou quarante-cinq francs par mois, madame Cibot se chargea de donner à déjeuner et à dîner à Schmucke. Pons, trouvant le déjeuner de son ami très-satisfaisant, passa de même un marché de dix-huit francs pour son déjeuner. Ce système de fournitures, qui jeta quatre-vingt-dix francs environ par mois dans les recettes de la loge, fit des deux locataires des êtres inviolables, des anges, des chérubins, des dieux. Il est fort douteux que le roi des Français, qui s'y connaît, soit servi comme le furent alors les deux Casse-noisettes. Pour eux, le lait sortait pur de la boîte, ils lisaient gratuitement les journaux du premier et du troisième étage, dont les locataires se levaient tard, et à qui l'on eût dit, au besoin, que les journaux n'étaient pas arrivés. Madame Cibot tenait d'ailleurs l'appartement, les habits, le palier, tout dans un état de propreté flamande. Schmucke jouissait, lui.

d'un bonheur qu'il n'avait jamais espéré; madame Cibot lui rendait la vie facile; il donnait environ six francs par mois pour le blanchissage dont elle se chargeait, à titre de raccommodages. Il dépensait quinze francs de tabac par mois. Ces trois natures de dépenses formaient un total mensuel de soixante-six francs, lesquels, multipliés par douze, donnent sept cent quatre-vingt-deux francs. Joignez-y deux cent vingt francs de loyer d'impositions, vous avez mille douze francs. Cibot habitait Schmucke, et la moyenne de cette dernière fourrure allait à cent cinquante francs. Ce profond philosophe vivait donc avec douze cents francs par an. Combien de gens, en Europe, dont l'unique pensée est de venir demeurer à Paris, seront agréablement surpris de savoir qu'on peut y être heureux avec douze cents francs de rente, rue de Normandie, au Marais, sous la protection d'une madame Cibot!

Madame Cibot fut stupéfaite en voyant rentrer le bonhomme Pons à cinq heures du soir. Non-seulement il n'avait jamais eu lieu, mais encore *son monsieur* ne l'avait pas, ne la salua point.

— Ah bien! Cibot, dit-elle à son mari, M. Pons est millionnaire ou fou!

— Ça m'en a l'air, répliqua Cibot en laissant tomber une manche d'habit où il faisait ce que, dans l'argot des tailleurs, on appelle *un poignard*.

CHAPITRE VII

Un vivant exemplaire de la fable des *Deux Pigeons*.

Au moment où Pons rentrait machinalement chez madame Cibot achevait le dîner de Schmucke. Ce dîner consistait en un certain ragoût, dont l'odeur se répandait dans toute la cour. C'était des restes de bœuf

achetés chez un rôtisseur tant soit peu regrattier, et fricassés au beurre avec des oignons coupés en tranches minces, jusqu'à ce que le beurre fût absorbé par la viande et par les oignons, de manière à ce que ce mets de portier présentât l'aspect d'une friture. Ce plat, amoureusement concoctionné pour Cibot et Schmucke, entre qui la Cibot le partageait, accompagné d'une bouteille de bière et d'un morceau de fromage, suffisait au vieux maître de musique allemand. Et croyez bien que le roi Salomon, dans sa gloire, ne dînait pas mieux que Schmucke. Tantôt ce plat de bouilli fricassé aux oignons, tantôt des reliefs de poulet sauté, tantôt une persillade et du poisson à une sauce inventée par la Cibot, et à laquelle une mère aurait mangé son enfant sans s'en apercevoir, tantôt de la venaison, selon la qualité ou la quantité de ce que les restaurants du boulevard revendaient au rôtisseur de la rue Boucherat, tel était l'ordinaire de Schmucke, qui se contentait, sans mot dire, de tout ce que lui servait la *ponne montame Zipod*. Et, de jour en jour, la bonne madame Cibot avait diminué cet ordinaire jusqu'à pouvoir le faire pour la somme de vingt sous.

— Je vais savoir ce qui lui n'est arrivé, n'à ce pauvre cher homme, dit madame Cibot à son époux, car v'là le dîner de M. Schmucke tout paré.

Madame Cibot couvrit le plat de terre creux d'une assiette en porcelaine commune ; puis elle arriva, malgré son âge, à l'appartement des deux amis, au moment où Schmucke ouvrait à Pons.

— *Qu'as-tu, mon bon ami ?* dit l'Allemand, effrayé par le bouleversement de la physionomie de Pons.

— Je te dirai tout ; mais je viens dîner avec toi...

— *Tinner ! tinner !* s'écria Schmucke enchanté. *Mais c'esdre impossible ! ajouta-t-il en pensant aux habitudes gastrolatriques de son ami.*

Le vieil Allemand aperçut alors madame Cibot qui écoutait, selon son droit de femme de ménage légitime. Saisi par une de ces inspirations qui ne brillent que dans le cœur d'un ami véritable, il alla droit à la portière, et l'emmena sur le palier.

— *Montame Zibod, ce pon Bons aime les ponnes choses, hâlez au Gatran Pleu, temandez ein bedid tinner vin : tes angeois, di magaroni. Anvin ein rebas de Liquillis !*

— Qu'est-ce que c'est ? demanda madame Cibot.

— *Eh bien !* reprit Schmucke, *c'esde ti feau à la pourchoise, eine pon boisson, ein poudeille te fin de Porteaux, dout ce qu'il y aura te meilleur en vriantise : gomme des groguettes te risse ed ti lard vîmé ! Bayez ! ne tittes rien che fus rentrai tulle l'archand temain madin.*

Schmucke rentra d'un air joyeux en se frottant les mains ; mais sa figure reprit graduellement une expression de stupéfaction, en entendant le récit des malheurs qui venaient de fondre en un moment sur le cœur de son ami. Schmucke essaya de consoler Pons, en lui dépeignant le monde à son point de vue. Paris était une tempête perpétuelle, les hommes et les femmes y étaient emportés par un mouvement de valse furieuse, et il ne fallait rien demander au monde, qui ne regarde qu'à l'extérieur, « *ed bas ad l'indérière,* » dit-il. Il raconta pour la centième fois que, d'année en année, les trois seules écolières qu'il eût aimées, par lesquelles il était chéri, pour lesquelles il donnerait sa vie, de qui même il tenait une petite pension de neuf cents francs, à laquelle chacune contribuait pour une part égale d'environ trois cents francs, avaient si bien oublié, d'année en année, de le venir voir, et se trouvaient emportées par le courant de la vie parisienne avec tant de violence, qu'il *n'avait pas pu être reçu par elles depuis trois ans, quand il se présentait.* (Il est vrai que Schmucke se présentait chez ces grandes dames à dix heures du matin.) Enfin,

ses quartiers de ses rentes étaient payés chez des notaires.

— *Ed cebentant, c'esdre tes cueirs t'or*, reprit-il. Anvin, esd mes bedides saines Céciles, tes phames jarmantes, montame de Bordentuère, montame de Fentenesse, montame Ti Dilet. Quante che les fois, c'esd aus Jambs-Elusées, ns qu'elles me foient... ed elles m'aiment pien, et che n'aurais aller tinner chesse elles, elles seraient bien gontes. Che beusse aller à leur gambagne ; mais je breffère beaucoup edre afec mon hami Bons, barce que che le fois avant che feux, ed tus lez churs.

Pons prit la main de Schmucke, la mit entre ses mains, il la serra par un mouvement où l'âme se communiquait tout entière, et tous deux ils restèrent ainsi pendant quelques minutes, comme des amants qui se voient après une longue absence.

— *Tinne izi, dus les churs !...* reprit Schmucke qui bégayait intérieurement la dureté de la présidente. *Diens ! us pricabraquerons ensemble, et le tiaple ne meddra chais sa queue tan notre ménache.*

Pour l'intelligence de ce mot vraiment héroïque : *nous pricabraquerons ensemble !* il faut avouer que Schmucke était d'une ignorance crasse en bric-à-braquologie. Il allait toute la puissance de son amitié pour qu'il ne passât rien dans le salon et dans le cabinet abandonnés. Pons pour lui servir de musée. Schmucke, appartenant tout entier à la musique, compositeur pour lui-même, regardait toutes les petites bêtises de son ami, comme un poisson, qui aurait reçu un billet d'invitation, regarderait une exposition de fleurs au Luxembourg. Il respectait ces œuvres merveilleuses à cause du respect que Pons manifestait en époussetant son trésor. Il répondait : « *Ui : c'esde pien choli !* » aux admirations de son ami, comme une mère répond des phrases insignifiantes aux gestes d'un enfant qui ne parle pas encore. Depuis que les deux amis vivaient ensemble, Schmucke avait vu

Pons changeant sept fois d'horloge en en troquant tous les jours une inférieure contre une plus belle. Pons possédait alors la magnifique horloge de Boule, une horloge en ébène incrustée de cuivre et garnie de sculpture de la première manière de Boule. Boule a eu deux manières, comme Raphaël en a eu trois. Dans la première il mariait le cuivre à l'ébène; et, dans la seconde, contre ses convictions il sacrifiait à l'écaille; il a fait des prodiges pour vaincre ses concurrents, inventeurs de marqueterie en écaille. Malgré les savantes démonstrations de Pons, Schmucke n'apercevait pas la moindre différence entre la magnifique horloge de la première manière de Boule et les dix autres. Mais, à cause du bonheur de Pons, Schmucke avait plus de soin de toutes ces *prinporions* que son ami n'en prenait lui-même. Il ne faut donc pas s'étonner que le mot sublime de Schmucke ait eu le pouvoir de calmer le désespoir de Pons, car le : — *Nus pricapraquerons!* de l'Allemand voulait dire : — Je mettrai de l'argent dans le bric-à-brac si tu veux dîner ici.

— Ces messieurs sont servis, vint dire avec un aplomb étonnant madame Cibot.

On comprendra facilement la surprise de Pons en voyant et savourant le dîner dû à l'amitié de Schmucke. Ces sortes de sensations, si rares dans la vie, ne viennent pas du dévouement continu par lequel deux hommes disent perpétuellement l'un à l'autre : « Tu as en moi un autre toi-même » (car on s'y fait); non, elles sont causées par la comparaison de ces témoignages du bonheur de la vie intime avec les barbaries de la vie du monde. C'est le monde qui lie à nouveau, sans cesse, deux amis ou deux amants, lorsque deux grandes âmes se sont mariées par l'amour ou par l'amitié. Aussi Pons essuya-t-il deux grosses larmes! et Schmucke, de son côté, fut obligé d'essuyer ses yeux mouillés. Ils ne

en, mais ils s'aimèrent davantage, et ils se firent signes de tête dont les expressions balsamiques et les douleurs du gravier introduit par la présidence le cœur de Pons. Schmucke se frottait les s'empporter l'épiderme, car il avait conçu l'une inventions qui n'étonnent un Allemand que lorsqu'il se rapidement éclosé dans son cerveau congelé spect dû aux princes souverains.

pon Bons ? dit Schmucke.

te devine, tu veux que nous dînions tous les semble...

fitrais edre assez ruche bir de vaire fife tu les nme ça... répondit mélancoliquement le bon d.

le Cibot, à qui Pons donnait de temps en temps pour les spectacles du boulevard, ce qui le ans son cœur à la même hauteur que son pen- Schmucke, fit alors la proposition que voici : e, dit-elle, pour trois francs, sans le vin, je puis e tous les jours pour vous deux, n'un dîner n'a s plats, et les rendre nets comme s'ils étaient

vrai est, répondit Schmucke, *que che tinc mieix ie me guisine montame Zipod que les chens qui le vrigod di roi...*

son espérance, le respectueux Allemand alla miter l'irrévérence des petits journaux, en ca- le prix fixe de la table royale.

iment? dit Pons. Eh bien, j'essayerai demain! tendant cette promesse, Schmucke sauta d'un la table à l'autre, en entraînant la nappe, les : carafes, et saisit Pons par une étreinte com- à celle d'un gaz s'emparant d'un autre gaz pour a de l'affinité.

'ponhire! s'écria-t-il.

— Monsieur dînera tous les jours ici ! dit orgueilleusement madame Cibot attendrie.

Sans connaître l'événement auquel elle devait l'acplissement de son rêve, l'excellente madame Cibot cendit à sa loge et y entra comme Josépha entre en dans *Guillaume Tell*. Elle jeta les plats et les assiettes s'écria :—Cibot, cours chercher deux demi-tasses, au Turc ! et dis au garçon de fourneau que c'est pour Puis elle s'assit en se mettant les mains sur ses puis genoux, et regardant par la fenêtre le mur qui face à la maison, elle s'écria :—J'irai ce soir consulter dame Fontaine !... Madame Fontaine tirait les cartes toutes les cuisinières, femmes de chambre, laquais, tiers, etc., du Marais. — Depuis que ces deux messieurs sont venus chez nous, nous avons deux mille francs placés à la caisse d'épargne. En huit ans ! quelle chance ! Faut-il ne rien gagner au dîner de M. Pons, et l'attacher à son ménage ? La poule à mame Fontaine me dira

En ne voyant pas d'héritiers, ni à Pons ni à Schmuecke depuis trois ans environ madame Cibot se flattait d'obtenir une ligne dans le testament de ses messieurs, et elle redoublé de zèle dans cette pensée cupide, poussée tard au milieu de ses moustaches, jusqu'alors pleine de probité. En allant dîner en ville tous les jours, Pons échappé jusqu'alors à l'asservissement complet dans lequel la portière voulait tenir ses messieurs. La vie nouvelle de ce vieux troubadour-collectionneur effarouchait ses vagues idées de séduction qui voltigeaient dans la tête de madame Cibot et qui devinrent un plan formidable, à compter de ce mémorable dîner. Un quart d'heure après, madame Cibot reparut dans la salle à manger, armée de deux excellentes tasses de café flanquaient deux petits verres de kirch-wasser.

— Fife montame Zipod ! s'écria Schmuecke, elle est si finé.

es quelques lamentations du pique-assiette que dit Schmucke par les câlineries que le pigeon sérieux dut trouver pour son pigeon voyageur, les mis sortirent ensemble. Schmucke ne voulut pas son ami dans la situation où l'avait mis la conles maîtres et des gens de la maison Camusot. Il ssait Ponset savait que des réflexions horriblement pouvaient le saisir à l'orchestre sur son siège maet détruire le bon effet de sa rentrée au nid. cke, en ramenant le soir, vers minuit, Pons au e tenait sous le bras; et comme un amant fait une maîtresse adorée, il indiquait à Pons les enoù finissait, où recommençait le trottoir; il l'averquand un ruisseau se présentait; il aurait voulu pavés fussent en coton, que le ciel fût bleu, que ges fissent entendre à Pons la musique qu'ils lui it. Il avait conquis la dernière province qui n'était ui dans ce cœur!

dant trois mois environ, Pons dîna tous les jours Schmucke. D'abord il fut forcé de retrancher quatre-francs par mois sur la somme de ses acquisitions, lui fallut trente-cinq francs de vin environ avec rante-cinq francs que le dîner coûtait. Puis, malgré ns et les lazzis allemands de Schmucke, le vieil ar-egretta les plats soignés, les petits verres de lis, le bon café, le habil, les politesses fausses, les es et les médisances des maisons où il dînait. On npt pas au déclin de la vie avec une habitude qui depuis trente-six ans. Une pièce de vin de cent francs verse un liquide peugééreux dans le verre gourmet; aussi, chaque fois que Pons portait son à ses lèvres, se rappelait-il avec mille regrets pois les vins exquis de ses amphitryons. Donc, au bout is mois, les atroces douleurs qui avaient failli briœur délicat de Pons étaient amorties, il ne pensait

plus qu'aux agréments de la société; de même qu'un vieux homme à femmes regrette une maîtresse quittée coupable de trop d'infidélités! Quoiqu'il essayât de cacher la mélancolie profonde qui le dévorait, le vieux musicien paraissait évidemment attaqué par une de ces inexplicables maladies, dont le siège est dans le moral. Pour expliquer cette nostalgie produite par une habitude brisée il suffira d'indiquer un des mille riens qui, semblables aux mailles d'une cotte d'armes, enveloppent l'âme dans un réseau de fer. Un des plus vifs plaisirs de l'ancienne vie de Pons, un des bonheurs du pique-assiet d'ailleurs, était la *surprise*, l'impression gastronomique du plat extraordinaire, de la friandise ajoutée triomphalement dans les maisons bourgeoises par la maîtresse qui veut donner un air de festolement à son dîner! La délice de l'estomac manquait à Pons, madame Cibot lui racontait le menu par orgueil. Le piquant périodique de la vie Pons avait totalement disparu. Son dîner se passait sans l'inattendu de ce qui, jadis, dans les ménages de nos aïeux, se nommait le *plat couvert*! Voilà ce que Schmucke ne pouvait pas comprendre. Pons était trop délicat pour se plaindre, et s'il y a quelque chose de plus triste que le génie méconnu, c'est l'estomac incompris. Le cœur dont l'amour est rebuté, ce drame dont on abuse, repose sur un faux besoin; car si la créature nous délaisse, on peut aimer le créateur, il a des trésors nous dispenser. Mais l'estomac!... Rien ne peut être comparé à ses souffrances; car, avant tout, la vie! Pons regrettait certaines crèmes, de vrais poèmes! certaines sauces blanches, des chefs-d'œuvre! certaines volailles truffées, des amours! et par-dessus tout les fameux carpes du Rhin qui ne se trouvent qu'à Paris et avec quels condiments! Par certains jours Pons s'écriait : « O Sophie! » en pensant à la cuisinière du comte de Pinot. Un passant, en entendant ce soupir, aurait

Le bonhomme pensait à une maîtresse et il s'agissait de quelque chose de plus rare, d'une carpe grasse ! accompagnée d'une sauce, claire dans la saucière, épaisse sur la langue, une sauce à mériter le prix Montyon ! Le souvenir de ces diners mangés fit donc considérablement mal au chef d'orchestre attaqué d'une nostalgie gastrique. Dans le commencement du quatrième mois, vers la fin de janvier 1845, le jeune flûtiste, qui se nommait Wilhem, comme presque tous les Allemands, et Schwab pour se distinguer de tous les Wilhem, ce qui ne le distinguait pas de tous les Schwab, jugea nécessaire d'éclairer Schmucke sur l'état du chef d'orchestre dont on se préoccupait au théâtre. C'était le jour d'une première représentation où donnaient les instruments dont jouait le vieux maître allemand.

— Le bonhomme Pons décline, il y a quelque chose dans son sac qui sonne mal, l'œil est triste, le mouvement de son bras s'affaiblit, dit Wilhem Schwab en montrant le bonhomme qui montait à son pupitre d'un air funèbre.

— *C'esdre gomme ça à soixante ans, tuchurs*, répondit Schmucke.

Schmucke, semblable à cette mère des chroniques de l'anongate qui, pour jouir de son fils vingt-quatre heures de plus, le fait fusiller, était capable de sacrifier Pons au plaisir de le voir dîner tous les jours avec lui.

— Tout le monde au théâtre s'inquiète; et, comme le dit mademoiselle Héloïse Brisetout, notre première danseuse, il ne fait presque plus de bruit en se mouchant.

Le vieux musicien paraissait donner du cor, quand il se mouchait, tant son nez long et creux sonnait dans le boulevard, ce tapage était la cause d'un des plus constants reproches de la présidente au cousin Pons.

— *Che tonnerais bien les chausses pir l'amisser*, dit Schmucke, *l'annui le cagne*.

— Ma foi, dit Wilhem Schwab, monsieur semble un être si supérieur à nous autres pauvres, que je n'osais pas l'inviter à ma nocce marie.....

— *Ed gommend?* demanda Schmucke.

— Oh ! très-honnêtement, répondit Wilhem trouva dans la question bizarre de Schmucke une ruse dont ce parfait chrétien était incapable.

— Allons, messieurs, à vos places, dit Pongarda dans l'orchestre sa petite armée, après avoir entendu le coup de sonnette du directeur.

On exécuta l'ouverture de la FIANCEE DU DIABLE, pièce féerie qui eut deux cents représentations. Au premier entr'acte, Wilhem et Schmucke se virent dans l'orchestre désert. L'atmosphère de la salle était trente-deux degrés Réaumur.

— *Gondez-moi donc votre histoire?* dit Schi Wilhem.

— Tenez, voyez-vous à l'avant-scène, l'homme ?... Le reconnaissez-vous ?

— *Ti tud...*

— Ah ! parce qu'il a des gants jaunes et qu'il a tous les rayons de l'opulence ; mais c'est mon ami Brunner de Francfort-sur-Mein...

— *Celui qui venait faire les pièces à l'orgue et fus ?*

— Le même. N'est-ce pas, que c'est à ne pas reconnaître une pareille métamorphose ?

Ce héros de l'histoire promise était un de ces hommes dont la figure contient à la fois la raillerie du Méphistophélès de Goethe et la bonhomie de d'Auguste Lafontaine de pacifique mémoire ; la naïveté, l'âpreté des comptoirs et le laisser-aller d'un membre du Jockey-Club ; mais surtout le drapeau et le pistolet à la main de Werther, beaucoup

yé des princes allemands que de Charlotte. C'était véritablement une figure typique de l'Allemagne : beaucoup juiverie et beaucoup de simplicité, de la bêtise et du rage, un savoir qui produit l'ennui, une expérience et le moindre enfantillage rend inutile, l'abus de la re et du tabac ; mais pour relever toutes ces antithèses, e étincelle diabolique dans de beaux yeux bleus fati-és. Mis avec l'élégance d'un banquier, Fritz Brunner rait aux regards de toute la salle une tête chauve d'une leur titianesque, de chaque côté de laquelle se bou-ient les quelques cheveux d'un blond ardent que la hauche et la misère lui avaient laissés pour qu'il eût le oit de payer un coiffeur au jour de sa restauration finan-re. Sa figure, jadis belle et fraîche, comme celle du sus-Christ des peintres, avait pris des tons aigres que smoustaches rouges, une barbe fauve rendaient presque istres. Le bleu pur de ses yeux s'était troublé dans sa tte avec le chagrin. Enfin les mille prostitutions de ris avaient estompé les paupières et le tour de ses ux, où jadis une mère regardait avec ivresse une divine plique des siens. Ce philosophe prématuré, ce jeune illard était l'œuvre d'une marâtre.

Ici commence l'histoire curieuse d'un fils prodigue de ancfort-sur-Mein, le fait le plus extraordinaire et le us bizarre qui soit jamais arrivé dans cette ville sage, oïque centrale.

CHAPITRE VIII

l'en voit que les enfants prodiges finissent par devenir banquiers et millionnaires, quand ils sont de Francfort-sur-Mein.

Monsieur Gédéon Brunner, père de ce Fritz, un de ces èbres aubergistes de Francfort-sur-Mein qui pratiquent, complicité avec les banquiers, des incisions autorisées

par les lois sur la bourse des touristes, honnête d'ailleurs, avait épousé une juive convertie, à laquelle il dut les éléments de sa fortune. C mourut, laissant son fils Fritz, à l'âge de dix ans, sous la tutelle du père et sous la surveillance d maternel, marchant de fourrures à Leipsick, la maison Viriaz et compagnie. Brunner le père par cet oncle qui n'était pas aussi doux que ses f de placer la fortune du jeune Fritz en beaucoup banco dans la maison Al-Sartchild, et sans y Pour se venger de cette exigence israélite, le père se remaria, en alléguant l'impossibilité de tenir une auberge sans l'œil et le bras d'une épouse. Il épousa la fille d'un autre aubergiste, dans laquelle il trouva une perle ; mais il n'avait pas expérimenté ce qu'est une fille unique, adulée par un père et une deuxième madame Brunner fut ce que sont les Allemandes, quand elles sont méchantes et légères : elle dissipa sa fortune, et vengea la première madame Brunner en rendant son mari l'homme le plus malade dans son intérieur qui fût connu sur le territoire de la ville libre de Francfort-sur-Mein, où, dit-on, les Allemandes vont faire rendre une loi municipale qui leur permet de laisser les femmes à les chérir exclusivement. Cette A aimait les différents vinaigres que les Allemandes font du communément vin du Rhin. Elle aimait le vin de Paris. Elle aimait à monter à cheval. Elle aimait la chasse. Enfin, la seule chose coûteuse qu'elle n'aimait pas, c'était les femmes. Elle prit en aversion le petit Fritz, qui l'aurait rendu fou, si ce jeune produit du calvinisme n'avait pas eu Francfort pour berceau et la maison Viriaz de Leipsick pour tutelle ; mais la maison Viriaz, tout à ses fourrures, ne veillait qu'à son *banco*, il laissa l'enfant en proie à la marâtre.

Cette hyène était d'autant plus furieuse contre

rubin, fils de la belle madame Brunner, que, malgré des efforts dignes d'une locomotive, elle ne pouvait pas avoir d'enfant. Mue par une pensée diabolique, cette criminelle Allemande lança le jeune Fritz, à l'âge de vingt et un ans, dans des dissipations antigermaniques. Elle espéra que le cheval anglais, le vinaigre du Rhin et les Marguerites de Goethe dévoreraient l'enfant de la juive et sa fortune ; car l'oncle Virlaz avait laissé un bel héritage à son petit Fritz au moment où celui-ci devint majeur. Mais si les roulettes des Eaux et les amis du Vin, au nombre desquels était Wilhem Schwab, achevèrent le capital Virlaz, le jeune enfant prodigue demeura pour servir, selon les vœux du Seigneur, d'exemples aux puînés de la ville de Francfort-sur-Mein, où toutes les familles l'emploient comme un épouvantail pour garder leurs enfants sages et effrayés dans leurs comptoirs de fer doublés de marcs banco. Au lieu de mourir à la fleur de l'âge, Fritz Brunner eut le plaisir de voir enterrer sa marâtre dans un de ces charmants cimetières où les Allemands, sous prétexte d'honorer leurs morts, se livrent à leur passion effrénée pour l'horticulture. La seconde madame Brunner mourut donc avant ses auteurs ; le vieux Brunner en fut pour l'argent qu'elle avait extrait de ses coffres, et pour des peines telles, que cet aubergiste, d'une constitution herculéenne, se vit, à soixante-sept ans, diminué comme si le fameux poison des Borgia l'avait attaqué. Ne pas hériter de sa femme après l'avoir supportée pendant dix années, fit de cet aubergiste une autre ruine de Heidelberg, mais radoubée incessamment par les *Rechnungs* des voyageurs, comme on radoube celles de Heidelberg pour entretenir l'ardeur des touristes qui affluent pour voir cette belle ruine, si bien entretenue. On en causait à Francfort comme d'une faillite, on s'y montrait Brunner au doigt en se disant : — Voilà où peut nous mener une mauvaise femme

de qui l'on n'hérite pas, et un fils élevé à la française.

En Italie et en Allemagne, les Français sont la raison de tous les malheurs, la cible de toutes les balles; *mais le dieu poursuivant sa carrière...* (Le reste comme dans l'ode de Lefranc de Pompignan.)

La colère du propriétaire du grand hôtel de Hollande ne tomba pas seulement sur les voyageurs, dont les mémoires (*Rechnung*) se ressentirent de son chagrin. Quand son fils fut totalement ruiné, Gédéon, le regardant comme la cause indirecte de tous ses malheurs, lui refusa le pain et l'eau, le sel, le feu, le logement et la pipe! ce qui, chez un père aubergiste et allemand, est le dernier degré de la malédiction paternelle. Les autorités du pays, ne se rendant pas compte des premiers torts du père, et voyant en lui l'un des hommes les plus malheureux de Francfort-sur-Mein, lui vinrent en aide; ils expulsèrent Fritz du territoire de cette ville libre, en lui faisant une querelle d'Allemand. La justice n'est pas plus humaine ni plus sage à Francfort qu'ailleurs, quoique cette ville soit le siège de la Diète germanique. Rarement un magistrat remonte le fleuve des crimes et des infortunes, pour savoir qui tenait l'urne d'où le premier filet d'eau s'épancha. Si Brunner oublia son fils, les amis du fils imitèrent l'aubergiste.

Ah! si cette histoire avait pu se jouer devant le trou du souffleur pour cette assemblée, au sein de laquelle les journalistes, les lions et quelques Parisiennes se demandaient d'où sortait la figure profondément tragique de cet Allemand surgi dans le Paris élégant, en pleine première représentation, seul, dans une avant-scène, c'eût été bien plus beau que la pièce féerie de la FIANCÉE DU DIABLE, quoique ce fût la deux cent millième représentation de la sublime parabole jouée en Mésopotamie, trois mille ans avant Jésus-Christ.

Fritz alla de pied à Strabourg, et il rencontra ce que

l'enfant prodigue de la Bible n'a pas trouvé dans la patrie de la Sainte-Écriture. En ceci se révèle la supériorité de l'Alsace, où battent tant de cœurs généreux, pour montrer à l'Allemagne la beauté de la combinaison de l'esprit français et de la solidité germanique. Wilhem, depuis quelques jours héritier de ses père et mère, possédait cent mille francs. Il ouvrit ses bras à Fritz, il lui ouvrit son cœur, il lui ouvrit sa maison, il lui ouvrit sa bourse. Décrire le moment où Fritz, poudreux, malheureux et quasi-lépreux, rencontra, de l'autre côté du Rhin, une vraie pièce de vingt francs dans la main d'un véritable ami, ce serait vouloir entreprendre une ode, et Pindare seul pourrait la lancer en grec sur l'humanité pour y réchauffer l'amitié mourante. Mettez les noms de Fritz et Wilhem avec ceux de Damon et Pythias, de Castor et Pollux, d'Oreste et Pylade, de Dubreuil et Pmejà, de Schmucke et Pons, et de tous les noms de fantaisie que nous donnons aux deux amis du Monomotapa, car La Fontaine, en homme de génie qu'il était, en a fait des apparences sans corps, sans réalité; joignez ces deux noms nouveaux à ces illustrations, avec d'autant plus de raison que Wilhem mangea, de compagnie avec Fritz, son héritage, comme Fritz avait bu le sien avec Wilhem, mais en fumant, bien entendu, toutes les espèces de tabacs connus.

Les deux amis avalèrent cet héritage, chose étrange ! dans les brasseries de Strasbourg, de la manière la plus stupide, la plus vulgaire, avec des figurantes du théâtre de Strasbourg et des Alsaciennes qui de leurs petits balais n'avaient que le manche. Et ils se disaient tous les matins l'un à l'autre : — Il faut cependant nous arrêter, prendre un parti, faire quelque chose avec ce qui nous reste ! — Bah ! encore aujourd'hui, disait Fritz, *mais demain... Oh ! demain...* Dans la vie des dissipateurs, *Aujourd'hui est un bien grand fat, mais Demain*

cette grande, cette forte éducation qu'elle dispense à coups d'étrivières aux grands hommes, tous malheureux dans leur enfance. Fritz et Wilhem, étant des nommes assez ordicaires, n'écoutèrent point toutes les leçons de la Misère ; ils se défendirent de ses atteintes, ils lui trouvèrent le sein dur, les bras décharnés et ils n'en dégagèrent point cette bonne fée Urgèle qui cède aux caresses des gens de génie. Néanmoins ils apprirent toute la valeur de la fortune, et se promirent de lui couper les ailes, si jamais elle retournait à leur porte.

— Eh bien ! papa Schmucke, tout va vous être expliqué en un mot, reprit Wilhem, qui raconta longuement cette histoire en allemand au pianiste. Le père Brunner est mort. Il était, sans que son fils ni monsieur Graff, chez qui nous logeons, en sussent rien, l'un des fondateurs des chemins de fer badois, avec lesquels il a réalisé des bénéfices immenses, et il laisse quatre millions. Je joue ce soir de la flûte pour la dernière fois. Si ce n'était pas une première représentation, je m'en serais allé depuis quelques jours, mais je n'ai pas voulu faire manquer ma partie.

— *C'estre pïen, chetûne homme, dit Schmucke, Mais qui ébisez-fus ?*

— La fille de monsieur Graff, nôtre hôte, le propriétaire de l'hôtel du Rhin. J'aime mademoiselle Émilie depuis sept ans ; elle a lu tant de romans immoraux qu'elle a refusé tous les partis pour moi, sans savoir ce qui en adviendrait. Cette jeune personne sera très-riche, elle est l'unique héritière des Graff, les tailleurs de la rue de Richelieu. Fritz me donne cinq fois ce que nous avons mangé ensemble à Strasbourg, cinq cent mille francs !.. Il met un million de francs dans une maison de banque où monsieur Graff le tailleur place cinq cent mille francs aussi ; le père de la promise me permet d'y employer la dot qui est de deux cent cinquante mille

francs, et il nous commandite d'autant. La maison Brunner, Schwab et compagnie aura donc deux millions cinq cent mille francs de capital. Fritz vient d'acheter pour quinze cent mille francs d'actions de la banque de France, pour y garantir notre compte. Ce n'est pas toute la fortune de Fritz, il lui reste encore les maisons de son père à Francfort, qui sont estimées un million, et il a déjà loué le grand hôtel de Hollande à un cousin des Graff.

— *Fus recartez foudre ami drisdement*, répondit Schmucke, qui avait écouté Wilhem avec attention ; *seriez-vous chalous de lui ?*

— Je suis jaloux, mais c'est du bonheur de Fritz, dit Wilhem. Est-ce là le masque d'un homme satisfait ? J'ai peur de Paris pour lui ; je lui voudrais voir prendre le parti que je prends. L'ancien démon peut se réveiller en lui. De nos deux têtes, ce n'est pas la sienne où il est entré le plus de plomb. Cette toilette, cette lorgnette, tout cela m'inquiète. Il n'a regardé que les lorettes dans la salle. Ah ! si vous saviez comme il est difficile de marier Fritz ! il a en horreur ce qu'on appelle en France *faire la cour*, et il faudra le lancer dans la famille, comme en Angleterre on lance un homme dans l'éternité.

Pendant le tumulte qui signale la fin de toutes les premières représentations, la flûte fit son invitation à son chef d'orchestre. Pons accepta joyeusement. Schmucke aperçut alors pour la première fois depuis trois mois, un sourire sur la face de son ami ; il le ramena rue de Normandie dans un profond silence, car il reconnut à cet éclair de joie la profondeur du mal qui rongait Pons. Qu'un homme vraiment noble, si désintéressé, si grand par le sentiment, eût de telles faiblesses !... voilà ce qui stupéfiait le stoïcien Schmucke, qui devint horriblement triste, car il sentit la nécessité de renoncer à voir tous les jours son « *pon Bons* » à table devant lui ! dans l'intérêt

bonheur de Pons, et il ne savait si ce sacrifice serait possible ; cette idée le rendait fou.

Le fier silence que gardait Pons, réfugié sur le montent de la rue de Normandie, avait nécessairement irrité la présidente, qui, délivrée de son parasite, s'en occupait peu ; elle pensait avec sa charmante fille que le cousin avait compris la plaisanterie de sa petite Lili ; mais il n'en fut pas ainsi du président. Le président Casot de Marville, petit homme gros, devenu solennel par son avancement en cour, admirait Cicéron, préférait l'Opéra-Comique aux Italiens, comparait les acteurs les uns aux autres, suivait la foule pas à pas, répétait comme de lui tous les articles du journal ministériel, et opinant, il paraphrasait les idées du conseiller après lequel il parlait. Ce magistrat, suffisamment connu sur les principaux traits de son caractère, obligé par sa position à tout prendre au sérieux, tenait surtout aux liens de la famille. Comme la plupart des maris entièrement dominés par leurs femmes, le président affectait dans les petites choses une indépendance que respectait sa femme. Pendant un mois le président se contenta des raisons banales que lui donna la présidente, relativement à la démission de Pons, il finit par trouver singulier que le grand musicien, un ami de quarante ans, ne vînt plus, et finement après avoir fait un cadeau aussi considérable que l'éventail de madame de Pompadour. Cet événement, reconnu par le comte Popinot pour un chef-d'œuvre, fut porté à la présidente, et aux Tuileries, où l'on se passa un bijou de main en main, des compliments qui flatèrent excessivement son amour-propre ; on lui détailla les beautés des dix branches en ivoire, dont chacune portait des sculptures d'une finesse inouïe. Une dame russe (les Russes se croient toujours en Russie) offrit au comte Popinot, six mille francs à la présidente pour cet éventail extraordinaire, en souriant de le voir en

de telles mains, car c'était, il faut l'avouer, un de duchesse.

— On ne peut pas refuser à ce pauvre cousin Cécile à son père le lendemain de cette offre, à connaître à ces petites bêtises-là...

— De petites bêtises ! s'écria le président. M va payer trois cent mille francs la collection de conseiller Dusommerard, et dépenser, avec l Paris par moitié, près d'un million en achetant l'hôtel Cluny pour loger ces petites bêtises. Les petites bêtises-là, ma chère enfant, sont souvent des témoignages qui nous restent de civilisations disparues. Un pot étrusque, un collier, qui valent quelquefois quarante, l'autre cinquante mille francs, sont de petites bêtises qui nous révèlent la perfection des arts du siège de Troie, en nous démontrant que les Grecs étaient des Troyens réfugiés en Italie.

Tel était le genre de plaisanterie du gros président, il procédait avec sa femme et sa fille par de longues ironies.

— La réunion de connaissances qu'exigent ces petites bêtises, Cécile, reprit-il, est une science qui s'appelle l'archéologie. L'archéologie comprend l'architecture, la sculpture, la peinture, l'orfèvrerie, la céramique, la tapisserie, l'art tout moderne, les dentelles, les tulle, enfin toutes les créations du travail humain.

— Le cousin Pons est donc un savant ? dit Cécile.

— Ah ça ! pourquoi ne le voit-on plus ? dit le président de l'air d'un homme qui ressent une gêne produite par mille observations oubliées. La réunion subite *fait balle*, pour employer une expression aux chasseurs.

— Il aura pris la mouche pour des riens, dit la présidente. Je n'ai peut-être pas été sensible à

Je le devais au cadeau de cet éventail. Je suis, vous le savez, assez ignorante...

— Vous! une des plus fortes élèves de Servin! s'écria le président, vous ne connaissez pas Watteau!

— Je connais David, Gérard, Gros, et Girodet, et Guérin, et M. de Forbin et Turpin de Crissé...

— Vous auriez dû...

— Qu'aurais-je dû, monsieur? demanda la présidente en regardant son mari d'un air de reine de Saba.

— Savoir ce qu'est Watteau, ma chère; il est très à la mode, reprit le président avec une humilité qui dénotait toutes les obligations qu'il avait à sa femme.

Cette conversation avait eu lieu quelques jours avant la première représentation de LA FIANCÉE DU DIABLE, où tout l'orchestre fut frappé de l'état maladif de Pons. Mais alors les gens habitués à voir Pons à leur table, à le prendre pour messenger, s'étaient tous interrogés, et il s'était répandu dans ce cercle où le bonhomme gravitait une inquiétude d'autant plus grande, que plusieurs personnes l'aperçurent à son poste au théâtre. Malgré le soin avec lequel Pons évitait dans ses promenades ses anciennes connaissances quand il en rencontrait, il se trouva nez à nez avec l'ancien ministre, le comte Popinot, chez Monistrol, un des illustres et audacieux marchands du nouveau boulevard Beaumarchais, dont parlait naguère Pons à la présidente, et dont le narquois enthousiasme fait renchérir de jour en jour les curiosités, qui, disent-ils, deviennent si rares qu'on n'en trouve plus.

— Mon cher Pons, pourquoi ne vous voit-on plus? Vous nous manquez beaucoup, et madame Popinot ne sait que penser de cet abandon.

— Monsieur le comte, répondit le bonhomme, on m'a fait comprendre dans une maison, chez un parent, qu'à mon âge on est de trop dans le monde. On ne m'a jamais reçu avec beaucoup d'égards, mais du moins on ne m'a-

vait pas encore insulté. Je n'ai jamais rien demandé à personne, dit-il avec la fierté de l'artiste. En retour de quelques politesses, je me rendais souvent utile à ceux qui m'accueillaient. Mais il paraît que je me suis trop avancé ; je serais taillable et corvéable à merci pour l'honneur que je recevais en allant dîner chez mes amis, chez mes parents... Eh bien, j'ai donné ma démission de valet de chambre. Chez moi je trouve tous les jours ce qu'on appelle une table ne m'a offert, un véritable ami !

Ces paroles, empreintes de l'amertume que l'artiste avait encore la faculté d'y mettre par le geste et par l'accent, frappèrent tellement le pair de Ferrière qu'il prit le digne musicien à part.

— Ah ça ! mon vieil ami, que vous est-il arrivé ? pouvez-vous me confier ce qui vous a blessé ? Voulez-vous me permettre de vous faire observer que, chez moi, on ne doit pas avoir trouvé des égards...

— Vous êtes la seule exception que je fasse, dit le pair de Ferrière. D'ailleurs vous êtes un grand seigneur, un homme d'État, et vos préoccupations excuseraient tout au besoin.

Pons, soumis à l'adresse diplomatique conquise par Popinot dans le maniement des hommes et des affaires, finit par raconter ses infortunes chez le président de la ville. Popinot épousa si vivement les griefs de la victime qu'il en parla chez lui tout aussitôt à madame Popinot, excellente et digne femme qui fit des représentations à la présidente aussitôt qu'elle la rencontra. L'ancien ministre ayant, de son côté, dit quelques mots à ce président, il y eut une explication en famille entre Camusot de Marville. Quoique Camusot ne fût pas fait le maître chez lui, sa remontrance était trop en droit et en fait pour que sa femme et sa fille ne reconnussent pas la vérité ; toutes les deux elles se humilièrent et rejetèrent la faute sur les domestiques.

dés et gourmandés, n'obtinrent leur pardon sans aveux complets, qui démontrèrent au président le cousin Pons avait raison en restant chez les maîtres de maison dominés par leurs maîtres. Le président déploya toute sa majesté maritale, en déclarant à ses gens qu'ils seraient chassés, s'ils perdraient ainsi tous les avantages que leurs services pouvaient leur valoir chez lui, si, son cousin Pons et tous ceux qui lui faisaient de venir chez lui n'étaient pas traités comme chez lui. Cette parole fit sourire Madeleine.

— n'avez même, dit le président, qu'une chance de désarmer mon cousin par des excuses. Sachez que votre maintien ici dépend entièrement de moi. Je vous renvoie tous, s'il ne vous pardonne.

CHAPITRE IX

Le président porta à la présidente un objet d'art un peu plus précieux qu'un éventail.

Le lendemain, le président partit d'assez bonne heure pour aller faire une visite à son cousin avant l'arrivée d'un événement que l'apparition de M. le comte de Marville annoncé par madame Cibot. Pons, méritait cet honneur pour la première fois de sa vie, une réparation.

— Cher cousin, dit le président après les compliments, j'ai fini par savoir la cause de votre récente conduite augmentée, si c'est possible, l'estime pour vous. Je ne vous dirai qu'un mot à cet égard : vos domestiques sont tous renvoyés. Ma femme est au désespoir ; elles veulent vous voir, pour parler avec vous. En ceci, mon cousin, il y a un point : c'est un vieux juge ; ne me punissez donc

pas pour l'escapade d'une petite fille étourdie qui vient dîner chez les Popinot, surtout quand je viens vous rendre la paix, en reconnaissant que tous les torts sont de notre côté... Une amitié de trente-six ans, en devenant posant altérée, a bien encore quelques droits. Voyez, je signe la paix en venant dîner avec vous ce soir.

Pons s'embrouilla dans une diffuse réponse, et finissant par faire observer à son cousin qu'il assistait le soir aux fiançailles d'un musicien de son orchestre, qui jouait de la flûte aux orties pour devenir banquier.

— Eh bien, demain.

— Mon cousin, madame la comtesse Popinot m'a fait l'honneur de m'inviter par une lettre d'une amitié.

— Après-demain donc... reprit le président.

— Après-demain, l'associé de ma première flûte, l'Allemand, un M. Brunner, rend aux fiancés la paix, qu'il reçoit d'eux aujourd'hui...

— Vous êtes bien assez aimable pour qu'on se donne ainsi le plaisir de vous recevoir, dit le président. Eh bien, dimanche prochain ! à huitaine... comme on dit au pays.

— Mais nous dînons chez un M. Graff, le beau joueur de la flûte...

— Eh bien, à samedi ! D'ici là, vous aurez eu le temps de rassurer une petite fille qui a déjà versé des larmes sur sa faute. Dieu ne demande que le repentir, vous plus exigeant que le Père Éternel avec cette pauvre petite Cécile ?...

Pons, pris par ses côtés faibles, se rejeta dans ses bras plus que polies, et reconduisit le président sur le palier. Une heure après, les gens du président arrivèrent chez le bonhomme Pons ; ils se montrèrent que sont les domestiques, lâches et patelinés : ils se prosternèrent ! Madeleine prit à part M. Pons, et se jeta à ses pieds.

— C'est moi, monsieur, qui ai tout fait, et m...

dit bien que je l'aime, dit-elle en fondant en larmes. est à la vengeance, qui me bouillait dans le sang, que monsieur doit s'en prendre de toute cette malheureuse affaire. Nous perdrons *nos viagers*!... Monsieur, j'étais folle, et je ne voudrais pas que mes camarades souffrissent de ma folie... Je vois bien, maintenant, que le sort ne m'a pas faite pour être à monsieur. Je me suis raisonnée, j'ai eu trop d'ambition, mais je vous aime toujours, monsieur. Pendant dix ans, je n'ai pensé qu'au bonheur de faire le vôtre et de soigner tout ici ! Quelle belle destinée ! Oh ! si monsieur savait combien je l'aime ! Mais monsieur a dû s'en apercevoir à toutes mes méchancetés. Si je mourais demain, qu'est-ce qu'on trouverait?... un testament en votre faveur, monsieur... oui, monsieur, dans ma malle, sous mes bijoux !

En faisant mouvoir cette corde, Madeleine livra le jeune garçon aux jouissances d'amour-propre que causera toujours une passion inspirée, quand même elle déclinait. Après avoir pardonné noblement à Madeleine, il rendit tout le monde à merci en disant qu'il parlerait à sa cousine la présidente pour obtenir que tous les gens restassent chez elle. Pons se vit avec un plaisir ineffable établi dans toutes ses jouissances habituelles, sans avoir commis de lâcheté. Le monde était venu vers lui, la dignité de son caractère allait y gagner ; mais en expliquant son triomphe à son ami Schmucke, il eut la douleur de le voir triste, et plein de doutes inexprimés. Néanmoins, à l'aspect du changement subit qui eut lieu dans la physionomie de Pons, le bon Allemand finit par se réjouir en immolant le bonheur qu'il avait goûté de posséder pendant près de quatre mois son ami tout entier. Les maladies morales ont sur les maladies physiques un avantage immense, elles guérissent instantanément, par l'accomplissement du désir qui les cause, comme elles naissent par la privation : Pons, dans cette matinée,

ne fut plus le même homme. Le vicillard bond, fit place au Pons satisfait, qui nagu la présenta l'éventail de la marquise de Mais Schmucke tomba dans des rêveries p phénomène sans le comprendre, car le st s'expliquera jamais la courtoisie française un vrai Français de l'Empire, en qui la dernier siècle s'unissait au dévouement p tant célébré dans les romances de *Partat* tie, etc. Schmucke enterra son chagrin c sous les fleurs de la philosophie allemande jours il devint jaune, et madame Cibot usa introduire le *médecin du quartier* auprès Ce médecin craignit un *ictère*, et il laissa foudroyée par ce mot savant, dont l'expli *hissé*.

Pour la première fois peut-être, les deu dîner ensemble en ville; mais, pour Sch faire une excursion en Allemagne. En Graff, le maître de l'hôtel du Rhin, et s Wolfgrang, Graff, le tailleur et sa femme, et Wilhelm Schwab étaient Allemands. Po se trouvaient les seuls Français admis au tailleurs, qui possédaient un magnifique hê Richelieu, entre la rue Neuve des-Petit rue Villedo, avaient élevé leur nièce, do gnit avec raison le contact des gens de t viement dans un hôtel. Ces dignes tailleur cette enfant comme si c'eût été leur fille rez-de-chaussée au jeune ménage. Là de maison de banque Brunner, Schwab et com ces arrangements dataient d'un mois e voulu pour recueillir l'héritage dévolu à B de toute cette félicité, l'appartement des avait été richement mis à neuf et meubl

eur. Les bureaux de la maison de banque étaient logés dans l'aile qui réunissait une magnifique maison de produit bâtie sur la rue à l'ancien hôtel sis entre cour et jardin.

En allant de la rue de Normandie à la rue Richelieu, Pons obtint du distrait Schmucke les détails de cette nouvelle histoire de l'enfant prodigue, pour qui la Mort avait fait l'aubergiste gras. Pons, fraîchement réconcilié avec ses plus proches parents, fut aussitôt atteint du désir de marier Fritz Brunner avec Cécile de Marville. Le hasard voulut que le notaire des frères Graff fût précisément le père et le successeur de Cardet, ancien second premier clerc de l'étude, chez qui dînait souvent Pons.

— Ah! c'est vous, monsieur Berthier? dit le vieux notaire en tendant la main à son ex-amphitryon.

— Et pourquoi ne nous faites-vous plus le plaisir de venir dîner chez nous? demanda le notaire. Ma femme est inquiète de vous. Nous vous avons vu à la première représentation de LA FIANCÉE DU DIABLE, et notre inquiétude est devenue de la curiosité.

— Les vieillards sont susceptibles, répondit le bonhomme, ils ont le tort d'être d'un siècle en retard; mais qu'y faire?... c'est bien assez d'en représenter un, ils ne peuvent pas être de celui qui les voit mourir.

— Ah! dit le notaire d'un air fin, on ne court pas deux siècles à la fois.

— Ah ça! demanda le bonhomme en attirant le jeune notaire dans un coin, pourquoi ne mariez-vous pas ma nièce Cécile de Marville?...

— Ah! pourquoi?... reprit le notaire. Dans ce siècle, le luxe a pénétré jusque dans les loges de concierge, les jeunes gens hésitent à joindre leur sort à celui de la fille d'un président à la Cour royale de Paris, quand on lui constitue que cent mille francs de dot. On ne connaît pas encore de femme qui ne coûte à son mari que

trois mille francs par an, dans la classe où sera placé mari de mademoiselle de Marville. Les intérêts d'un semblable dot peuvent donc à peine solder les dépenses de toilette d'une future épouse. Un garçon doué de quinquante mille francs de rente, demeure dans un joli appartement, le monde ne lui demande aucun tapage, il ne s'occupe que d'avoir qu'un seul domestique, il applique tous ses revenus à ses plaisirs, il n'a d'autre décorum à garder que celui dont se charge son tailleur. Caressé par toutes les mères prévoyantes, il est un des rois de la fashion parisienne. Au contraire, une femme exige une maison montée, elle prend la voiture pour elle ; si elle va au spectacle, elle veut une loge, là où le garçon ne paye que sa stalle ; enfin elle devient toute la représentation de la fortune que le garçon représentait naguère à elle seul. Supposez aux époux trente mille francs de rente dans le monde actuel, le garçon riche devient un pauvre diable qui regarde au prix d'une course à Chantilly. Introduisez des enfants... la gêne se déclare. Comme monsieur et madame de Marville commencent à peine à vieillir, les *espérances* ont quinze ou vingt ans de déchéance ; aucun garçon ne se soucie de les garder longtemps en portefeuille ; et le calcul gangrène si bien le cœur des étourdis qui dansent la polka chez Mame avec des lorettes, que tous les jeunes gens à marier évaluent les deux faces de ce problème sans avoir besoin de nous pour le leur expliquer. Entre nous, mademoiselle de Marville laisse à ses *prétendus* le cœur assez tranquille pour que la tête soit à sa place, et ils se livrent tous à des réflexions anti-matrimoniales. Si quelque jeune homme jouissant de sa raison et de vingt mille francs de rente se dessine *in petto* un programme d'alliance pour satisfaire à d'ambitieuses pensées, mademoiselle de Marville répond fort peu...

— Et pourquoi ? demanda le musicien stupéfait.

— Ah !... répondit le notaire, aujourd'hui, presque tous ces garçons, fussent-ils laids comme nous deux, monsieur Pons, ont l'impertinence de vouloir une dot de six cent mille francs, des filles de grande maison, très-elles, très-spirituelles, très-bien élevées, sans tare, parites.

— Ma cousine se mariera donc difficilement ?

— Elle restera fille tant que le père et la mère ne se décideront pas à lui donner Marville en dot ; et, s'ils l'avaient voulu, elle serait déjà la vicomtesse Popinot... mais voici M. Brunner, nous allons lire l'acte de société de la maison Brunner et le contrat de mariage.

Une fois les présentations et les compliments faits, monsieur Pons, engagé par les parents à signer au contrat, entendit la lecture des actes, et vers cinq heures et demie, on se assa dans la salle à manger. Le dîner fut un de ces repas somptueux comme en donnent les négociants quand ils font trêve aux affaires, et qui d'ailleurs attestait les relations de Graff, le maître de l'hôtel du Rhin, avec les premiers fournisseurs de Paris. Jamais Pons ni Schmucke avaient connu pareille chère. Il y eut des plats à ravir la pensée !... des nouilles d'une délicatesse inédite, des éperlans d'une friture incomparable, un ferra de Genève à la vraie sauce genevoise, et une crème pour un pudding à étonner le fameux docteur qui l'a, dit-on, inventée à Londres. On sortit de table à dix heures du soir. Ce qui s'était bu de vin du Rhin et de vins français étonnerait les dandies, car on ne sait pas tout ce que les Allemands peuvent absorber de liquides en restant sages et tranquilles. Il faut dîner en Allemagne et voir les bouteilles se succédant les unes aux autres comme le flot succède au flot sur une belle plage de la Méditerranée, et disparaissant comme si les Allemands avaient la puissance absorbante de l'éponge et du sable ; mais harmonieusement, sans le tapage français ; le discours resta

sage comme l'improvisation d'un usurier, les visages rougissent comme ceux des fiancées peintes dans les fresques de Cornélius ou de Schnor, c'est-à-dire imperceptiblement, et les souvenirs s'épanchent comme la fumée des pipes, avec lenteur.

Vers dix heures et demie, Pons et Schmucke se trouvèrent sur un banc dans le jardin, chacun à côté de l'ancienne flûte, sans trop savoir qui les avait amenés à s'expliquer leurs caractères, leurs opinions et leurs malheurs. Au milieu de ce pot-pourri de confidences, Wilhem parla de son désir de marier Fritz, mais avec une force, avec une éloquence vineuse.

— Que dites-vous de ce programme pour votre ami Brunner ? s'écria Pons à l'oreille de Wilhem ; une jeune personne charmante, raisonnable, vingt-quatre ans, appartenant à une famille de la haute distinction, le père occupe une des places les plus élevées de la magistrature, il y a cent mille francs de dot, et des espérances pour un million.

— Attendez ! répondit Schwab, je vais en parler à l'instant à Fritz.

Et les deux musiciens virent Brunner et son ami tournant dans le jardin, passant et repassant sous leurs yeux, l'un écoutant l'autre alternativement. Pons, dont la tête était un peu lourde, et qui, sans être absolument ivre, avait autant de légèreté dans les idées que de pesanteur dans leur enveloppe, observa Fritz Brunner à travers ce nuage diaphane que cause le vin, et voulut voir sur cette physionomie des aspirations vers le bonheur de la famille. Schwab présenta bientôt à monsieur Pons, son ami, son associé, lequel remercia beaucoup le vieillard de la peine qu'il daignait prendre. Une conversation s'engagea, dans laquelle Schmucke et Pons, ces deux célibataires, exaltèrent le mariage, et se permirent, sans y entendre malice, ce calembour : « que c'était la fin de l'homme. »

Quand on servit des glaces, du thé, du punch et des gâteaux dans le futur appartement des futurs époux, l'hilarité fut au comble parmi ces estimables négociants, presque tous gris, en apprenant que le commanditaire de la maison de banque allait imiter son associé.

Schmucke et Pons, à deux heures du matin, rentrèrent chez eux par les boulevards, en philosophant à perte de raison sur l'arrangement musical des choses en ce bas monde.

Le lendemain, Pons alla chez sa cousine la présidente, en proie à la joie profonde de rendre le bien pour le mal. Pauvre chère belle âme!... Certainement il atteignit au sublime, et tout le monde en conviendra, car nous sommes dans un siècle où l'on donne le prix Montyon à ceux qui font leur devoir, en suivant les préceptes de l'Évangile. — Ah! ils auront d'immenses obligations à leur pique-assiette, se disait-il en tournant la rue de Choiseul.

Un homme moins absorbé que Pons dans son contentement, un homme du monde, un homme défiant eût observé la présidente et sa fille en revenant dans cette maison; mais ce pauvre musicien était un enfant, un artiste plein de naïveté, ne croyant qu'au bien moral comme il croyait au beau dans les arts; il fut enchanté des caresses que lui firent Cécile et la présidente. Ce bonhomme qui, depuis douze ans, voyait jouer le vaudeville, le drame et la comédie sous ses yeux, ne reconnut pas les grimaces de la comédie sociale sur lesquelles sans doute il était blasé. Ceux qui hantent le monde parisien et qui ont compris la sécheresse d'âme et de corps de la présidente, ardente seulement aux honneurs et enragée d'être vertueuse, sa fausse dévotion et la hauteur de caractère d'une femme habituée à commander chez elle, peuvent imaginer quelle haine cachée elle portait au cousin de son mari, depuis le tort qu'elle s'était donné. Toutes les démonstrations de la présidente et de sa fille furent donc doublées d'un

formidable désir de vengeance, évidemment ajournée. Pour la première fois de sa vie, Amélie avait eu tort vis-à-vis du mari qu'elle régénait. Enfin, elle devait se montrer affectueuse pour l'auteur de sa défaite!... Il n'y a d'analogue à cette situation que certaines hypocrisies qui durent des années dans le sacré collège des cardinaux ou dans les chapitres des chefs d'ordres religieux. A trois heures, au moment où le président revint du Palais, Pons avait à peine fini de raconter les incidents merveilleux de sa connaissance avec monsieur Frédéric Brunner, et le repas de la veille, qui n'avait fini que le matin, et tout ce qui concernait ledit Frédéric Brunner. Cécile était allée droit au fait, en s'enquérant de la manière dont s'habillait Frédéric Brunner, de la taille, de la tournure, de la couleur des cheveux et des yeux, et lorsqu'elle eut conjecturé que Frédéric avait l'air distingué, elle admira la générosité de son caractère.

— Donner cinq cent mille francs à son compagnon d'infortune! Oh! maman, j'aurai voiture et loge aux Italiens.

Et Cécile devint presque jolie en pensant à la réalisation de toutes les prétentions de sa mère pour elle, et à l'accomplissement des espérances dont elle désespérait.

Quant à la présidente, elle dit ce seul mot : — Chère petite *fillette*, tu peux être mariée dans quinze jours.

Toutes les mères appellent leurs filles qui ont vingt-trois ans, des *fillettes*!

— Néanmoins, dit le président, encore faut-il le temps de prendre des renseignements; jamais je ne donnerai ma fille au premier venu...

— Quant aux renseignements, c'est chez Berthier que se sont faits les actes, répondit le vieil artiste. Quant au *jeune homme*, ma chère cousine, vous savez ce que vous m'avez dit! Eh bien, il a quarante ans passés, la moitié de la tête est sans cheveux, il veut trouver dans la famille

un port contre les orages, je ne l'en ai pas détourné; tous les goûts sont dans la nature...

— Raison de plus pour voir monsieur Frédéric Brunner, répliqua le président. Je ne veux pas donner ma fille à quelque valétudinaire.

— Eh bien, ma cousine, vous allez juger de mon prétendu, dans cinq jours, si vous voulez; car, dans vos idées, une entrevue suffirait...

Cécile et la présidente firent un geste d'enchantement.

— Frédéric, qui est un amateur très-distingué, m'a prié de lui laisser voir en détail ma petite collection, reprit le cousin Pons. Vous n'avez jamais vu mes tableaux, mes curiosités; venez, dit-il à ses deux parentes, vous serez là comme des dames amenées par mon ami Schmucke, et vous ferez connaissance avec le futur, sans être compromises. Frédéric peut parfaitement ignorer qui vous êtes.

— A merveille ! s'écria le président.

On peut deviner les égards qui furent prodigués au parasite jadis dédaigné. Le pauvre homme fut, ce jour-là, le cousin de la présidente. L'heureuse mère, noyant sa haine dans les flots de sa joie, trouva des regards, des sourires, des paroles qui mirent le bonhomme en extase à cause du bien qu'il faisait, et à cause de l'avenir qu'il entrevoyait. Ne devait-il pas trouver dans les maisons Brunner, Schwab, Graff, des dîners semblables à celui de la signature du contrat ? Il apercevait une vie de cognac et une suite merveilleuse de *plats couverts* ! de surprises gastronomiques, de vins exquis.

— Si notre cousin Pons nous fait faire une pareille affaire, dit le président à sa femme quand Pons fut parti, nous devons lui constituer une rente équivalente à ses appointements de chef d'orchestre.

— Certainement, dit la présidente.

Cécile fut chargé, dans le cas où elle agréerait le jeune

homme, de faire accepter cette ignoble munificence au vieux musicien.

Le lendemain, le président, désireux d'avoir des preuves authentiques de la fortune de monsieur Frédéric Brunner, alla chez le notaire. Berthier, prévenu par la présidente, avait fait venir son nouveau client, le banquier Schwab, l'ex-flûte. Ébloui d'une pareille alliance pour son ami (on sait combien les Allemands respectent les distinctions sociales ! en Allemagne, une femme est madame la générale, madame la conseillère, madame l'avocate), Schwab fut coulant comme un collectionneur qui croit fourber un marchand.

— Avant tout, dit le père de Cécile à Schwab, comme je donnerai par contrat ma terre de Marville à ma fille, je désirerais la marier sous le régime dotal. Monsieur Brunner placerait alors un million en terres pour augmenter Marville, en constituant un immeuble dotal qui mettrait l'avenir de ma fille et celui de ses enfants à l'abri des chances de la Banque.

Berthier se caressa le menton en pensant : — Il va bien, monsieur le président.

Schwab, après s'être fait expliquer l'effet du régime dotal, se porta fort pour son ami. Cette clause accomplissait le vœu qu'il avait entendu former à Fritz de trouver une combinaison qui l'empêchât de jamais retomber dans la misère.

— Il se trouve en ce moment pour douze cent mille francs de fermes et d'herbages à vendre, dit le président.

— Un million en actions de la Banque suffira bien, dit Schwab, pour garantir le compte de notre maison à la Banque ; Fritz ne veut pas mettre plus de deux millions dans les affaires, il fera ce que vous demandez, monsieur le président.

Le président rendit ses deux femmes presque folles en

leur apprenant ces nouvelles. Jamais capture si riche ne s'était montrée si complaisante au filet conjugal. «

— Tu seras madame Brunner de Marville, dit le père à sa fille, car j'obtiendrai pour ton mari la permission de joindre ce nom au sien, et plus tard il aura des lettres de naturalité. Si je deviens pair de France, il me succédera !

La présidente employa cinq jours à apprêter sa fille. Le jour de l'entrevue, elle habilla Cécile elle-même, elle l'équipa de ses mains avec le soin que l'amiral de la flotte bleue mit à armer le yacht de plaisance de la reine d'Angleterre quand elle partit pour son voyage d'Allemagne.

De leur côté, Pons et Schwab nettoyèrent, époussetèrent le musée de Pons, l'appartement, les meubles, avec l'agilité de matelots brossant un vaisseau d'amiral. Pas un grain de poussière dans les bois sculptés. Tous les cuivres reluisaient. Les glaces des pastels laissaient voir nettement les œuvres de Latour, de Greuze et de Liautard, l'illustre auteur de la Chocolatière, le miracle de cette peinture, hélas ! si passagère. L'inimitable émail des bronzes florentins chatoyait. Les vitraux coloriés resplendissaient dans leurs fines couleurs. Tout brillait dans sa forme et jetait sa phrase à l'âme dans ce concert de chefs-d'œuvre organisé par deux musiciens aussi poètes l'un que l'autre.

CHAPITRE X

Une idée allemande.

Assez habiles pour éviter les difficultés d'une entrée en scène, les femmes vinrent les premières, elles voulaient être sur leur terrain. Pons présenta son ami Schmucke à ses parentes, auxquelles il parut être un idiot. Occu-

pées comme elles l'étaient d'un flancé quatrefois millionnaire, les deux ignorantes prêtèrent une attention médiocre aux démonstrations artistiques du bonhomme Pons. Elles regardaient d'un œil indifférent les émaux de Petitot espacés dans les champs en velours rouge de trois cadres merveilleux. Les fleurs de Van Huysum, de David de Heim, les insectes d'Abraham Mignon, les Van Eyck, les Albert Durer, les vrais Cranach, le Giorgione, le Sébastien del Piombo, Backhuysen, Hobbéma, Géricault, les raretés de la peinture, rien ne piquait leur curiosité, car elles attendaient le soleil qui devait éclairer ces richesses ; néanmoins, elles furent surprises de la beauté de quelques bijoux étrusques et de la valeur réelle des tabatières. Elles s'extasiaient par complaisance en tenant à la main des bronzes florentins, quand madame Cibot annonça M. Brunner. Elles ne se retournèrent point et profitèrent d'une superbe glace de Venise encadrée dans de monstrueux morceaux d'ébène sculptés, pour examiner le phénix des prétendus.

Frédéric, prévenu par Wilhem, avait massé le peu de cheveux qui lui restait. Il portait un joli pantalon d'une nuance douce quoique sombre, un gilet de soie d'une élégance suprême et d'une coupe neuve, une chemise à points à jour d'une toile faite à la main par une Frisonne, une cravate bleue à filets blancs. La chaîne de sa montre sortait de chez Florent et Chanor, ainsi que la pomme de sa canne. Quant à l'habit, le père Graff l'avait taillé lui-même dans le plus beau drap. Des gants de Suède annonçaient l'homme qui avait déjà mangé la fortune de sa mère. On aurait deviné le petit coupé bas, à deux chevaux, du banquier, en voyant miroiter ses bottes vernies. si l'oreille des deux commères n'en avait déjà entendu le roulement dans la rue de Normandie.

Quand le débauché de vingt ans est la chrysalide d'un banquier, il éclôt à quarante ans un observateur, d'au-

t plus fin, que Brunner avait compris tout le parti un Allemand peut tirer de sa naïveté. Il eut, pour le matinée, l'air rêveur d'un homme qui se trouve en la vie de famille à prendre et les dissipations de la de garçon à continuer. Chez un Allemand francisé, la physionomie parut à Cécile le superlatif du romanesque. Elle vit un Werther dans l'enfant des Viriaz. Elle est la jeune fille qui ne se permet pas un petit roman dans l'histoire de son mariage ? Cécile se regarda comme la plus heureuse des femmes, quand Brunner, l'aspect des magnifiques œuvres collectionnées pendant quarante ans de patience, s'enthousiasma, les estima, et la première fois, à leur valeur, à la grande satisfaction de Pons. — C'est un poète ! se dit mademoiselle Marville, il voit là des millions. Un poète est un homme qui ne compte pas, qui laisse sa femme maîtresse capitaine, un homme facile à mener et qu'on occupe de saiseries.

Chaque carreau des deux croisées de la chambre du homme était un vitrail suisse colorié, dont le moins valait mille francs, et il comptait seize de ces chefs-d'œuvre à la recherche desquels voyagent aujourd'hui les amateurs. En 1815, ces vitraux se vendaient entre dix et dix francs. Le prix des soixante tableaux qui composaient cette divine collection, chefs-d'œuvre purs, sans repeint, authentiques, ne pouvait être connu qu'à la fin des enchères. Autour de chaque tableau s'élevait un cadre d'une immense valeur, et l'on en avait de toutes les façons : le cadre vénitien avec ses ornements semblables à ceux de la vaisselle actuelle d'Anglais, le cadre romain si remarquable par ce que les artistes appellent le *fla-fla* ! le cadre espagnol à rinoux nardis, les cadres flamands et allemands avec leurs personnages, le cadre d'écaille incrusté d'étain, de cuivre de nacre, d'ivoire ; le cadre en ébène, le cadre en

buis, le cadre en cuivre, le cadre Louis XIII, Louis Louis XV et Louis XVI, enfin une collection unique plus beaux modèles. Pons, plus heureux que les covateurs des Trésors de Dresde et de Vienne, possédait le cadre du fameux Brustolone, le Michel-Ange du bu

Naturellement mademoiselle de Marville demandait explications à chaque curiosité nouvelle. Elle se fiait à la connaissance de ces merveilles par Brunner. Elle fut si naïve dans ses exclamations, elle parut si heureuse d'apprendre de Frédéric la valeur, la beauté d'une peinture, d'une sculpture, d'un bronze, que l'indigement se dégelait : sa figure devint jeune. Enfin, de peur d'autre, on alla plus loin qu'on ne le voulait dans la première rencontre, toujours due au hasard.

Cette séance dura trois heures. Brunner offrit la main à Cécile pour descendre l'escalier. En descendant les marches avec une sage lenteur, Cécile, qui causait de beaux-arts, fut étonnée de l'admiration du prétendu pour les brimborions de son cousin Pons.

— Vous croyez donc que tout ce que nous vendons vaut beaucoup d'argent ?

— Eh ! mademoiselle, si monsieur votre cousin me vendre sa collection, j'en donnerais cent mille francs, et je ne ferais pas une mauvaise affaire. Les soixante tableaux monteraient seule somme plus forte en vente publique.

— Je le crois, puisque vous me le dites, répondit-il et il faut bien que cela soit, car c'est ce dont vous êtes le plus occupé.

— Oh ! mademoiselle !... s'écria Brunner. En réponse à ce reproche, je vais demander à madame la permission de me présenter chez elle pour le bonheur de vous revoir.

— *Est-elle spirituelle, ma fille !* pensa la mère *qui marchait sur les talons de sa fille.* — Ce

« grand plaisir, monsieur. ajouta-t-elle à haute voix. Espère que vous viendrez avec notre cousin Pons à l'heure du dîner ; monsieur le président sera charmé de faire votre connaissance... — Merci, cousin. Elle pressa le bras de Pons d'une façon tellement significative, que la phrase sacramentelle : « C'est entre nous à la vie à la mort ! » n'eût pas été si forte. Elle embrassa Pons par l'épaule qui accompagna ce : « Merci, cousin. »

Après avoir mis la jeune personne en voiture, et quand le coupé de remise eut disparu dans la rue Charlot, Brunner parla bric-à-brac à Pons, qui parlait mariage.

— Ainsi, vous ne voyez pas d'obstacle ?... dit Pons.

— Ah ! répliqua Brunner, la petite est insignifiante, mais elle est un peu pincée... nous verrons.

— Une belle fortune à venir, fit observer Pons. Plus d'un million...

— A lundi ! répéta le millionnaire. Si vous vouliez vendre votre collection de tableaux, j'en donnerais bien cinquante à six cent mille francs...

— Ah ! s'écria le bonhomme, qui ne se savait pas si riche ; mais je ne pourrais pas me séparer de ce qui fait mon bonheur... Je ne vendrais ma collection que livrée après ma mort.

— Eh bien, nous verrons...

— Voilà deux affaires en train, dit le collectionneur qui ne pensait qu'au mariage.

Brunner salua Pons et disparut, emporté par son brillant équipage. Pons regarda fuir le petit coupé sans faire attention à Rémonencq, qui fumait sa pipe sur le pas de la porte.

Le soir même, chez son beau-père, que la présidente de Marville alla consulter, elle trouva la famille Popinet. Dans son désir de satisfaire une petite vengeance naturelle au cœur des mères, quand elles n'ont pas réussi à capturer un fils de famille, madame de Mar-

ville fit entendre que Cécile faisait un mariage.

— Qui Cécile épouse-t-elle donc? fut un qui courut sur toutes les lèvres. Et alors, trahir ses secrets, la présidente dit tant de fit tant de confidences à l'oreille, confirmées par Berthier d'ailleurs, que voici ce qui se disait main dans l'empyrée bourgeois où Pons avait ses évolutions gastronomiques.

Cécile de Marville se marie avec un jeune qui se fait banquier par humanité, car il quatre millions; c'est un héros de roman, un ther, charmant, un bon cœur, ayant fait se s'est épris de Cécile à en perdre la tête, c'est à première vue, et d'autant plus sûr, que pour rivalet toutes les madones peintes de Po-

Le surlendemain, quelques personnes vinrent monter la présidente, uniquement pour savoir d'or existait, et la présidente fit ces variations que les mères pourront consulter, comme on consultait le *Parfait Secrétaire*.

— Un mariage n'est fait, disait-elle à madame Freville, que quand on revient de la mairie et nous n'en sommes encore qu'à des entretiens; j'ai compté-j'ai assez sur votre amitié pour ne pas nos espérances...

— Vous êtes bien heureuse, madame la présidente, que les mariages se concluent aujourd'hui bien difficilement.

— Que voulez-vous? C'est un hasard; les mariages se font souvent ainsi.

— Eh bien! vous mariez donc Cécile? dit Cardot.

— Oui, répondait la présidente en complicité du *donc*. Nous étions exigeants, c'est ce qui a fait l'établissement de Cécile. Mais nous trouvons une jeune personne, une amabilité, bon caractère, et un joli

« Cette petite fille méritait bien cela d'ailleurs. M. Brunner est un charmant garçon, plein de distinction ; il aime la vie, il connaît la vie, il est fou de Cécile, il l'aime sincèrement ; et malgré ses trois ou quatre millions, Cécile accepte... Nous n'avions pas de prétentions si élevées, n'est-ce pas ? — Les avantages ne gâtent rien... »

« Ce n'est pas tant la fortune que l'affection inspirée par ma fille qui nous décide, disait la présidente à madame Lebas. M. Brunner est si pressé, qu'il veut que le mariage se fasse dans les délais légaux. »

« C'est un étranger... »

« Oui, madame ; mais j'avoue que je suis bien heureux. Non, ce n'est pas un gendre, c'est un fils que j'ai. M. Brunner est d'une délicatesse vraiment séduisante. On n' imagine pas l'empressement qu'il a mis à se marier sous le régime dotal... C'est une grande sécurité pour les familles. Il achète pour douze cent mille francs des propriétés qui seront un jour à Marville. »

Le lendemain, c'était d'autres variations sur le même thème. Ainsi M. Brunner était un grand seigneur, fait tout en grand seigneur ; il ne comptait pas ; et, si M. de Marville pouvait obtenir des lettres de grande noblesse (le ministère lui devait bien un petit bout de loi), le gendre deviendrait pair de France. On ne connaissait pas la fortune de M. Brunner, il avait *les plus beaux chevaux et les plus beaux équipages de Paris*, etc.

Le plaisir que les Camusot prenaient à publier leurs espérances disait assez combien ce triomphe était inestimable.

Aussitôt après l'entrevue chez le cousin Pons, M. de Marville, poussé par sa femme, décida le ministre de la Justice, son premier président et le procureur général à fixer chez lui le jour de la présentation du phénix des pères. Les trois grands personnages acceptèrent, quoiqu'ils fussent à bref délai ; chacun d'eux comptait le voir, quo-

leur faisait jouer le père de famille, et ils lui vinrent aide avec plaisir. En France on porte assez volontiers cours aux mères de famille qui pêchent un gendre ric Le comte et la comtesse Popinot se prêtèrent également à compléter le luxe de cette journée, quoique cette invitation leur parût être de mauvais goût. Il y eut en onze personnes. Le grand-père de Cécile, le vieux Car sot et sa femme ne pouvaient manquer à cette réunion destinée par la position des convives à engager définitivement M. Brunner, annoncé, comme on l'a vu, comme un des plus riches capitalistes de l'Allemagne, un homme de goût (il aimait la *fillette*), le futur rival des Nucing des Keller, des du Tillet, etc.

— C'est notre jour, dit avec une simplicité fort étendue la présidente à celui qu'elle regardait comme son gendre en lui nommant les convives, nous n'avons que des invités. D'abord, le père de mon mari, qui, vous le savez, doit être promu pair de France; puis M. le comte et la comtesse Popinot, dont le fils ne s'est pas trouvé assez riche pour Cécile, et nous n'en sommes pas moins leurs amis, notre ministre de la justice, notre premier président, notre procureur général, enfin nos amis... Nous serons obligés de dîner un peu tard, à cause de la Chambre où la séance ne finit jamais qu'à six heures.

Brunner regarda Pons d'une manière significative. Pons se frotta les mains, en homme qui dit : — Voilà mes amis, mes amis !

La présidente, en femme habile, eut quelque chose de particulier à dire à son cousin, afin de laisser Cécile un instant tête-à-tête avec son Werther. Cécile bavala considérablement, et s'arrangea pour que Frédéric apportât un dictionnaire allemand, une grammaire allemande, un Goëthe qu'elle avait cachés.

— Ah ! vous apprenez l'allemand ! dit Brunner rougissant.

Il n'y a que les Françaises pour inventer ces sortes de trappes.

— Oh ! dit-elle, êtes-vous méchant !... Ce n'est pas bien, monsieur, de fouiller ainsi dans mes cachettes. Je veux lire Goëthe dans l'original, répondit-elle. Et il y a deux ans que j'apprends l'allemand.

— La grammaire est donc bien difficile à comprendre, car il n'y a pas dix feuillets de coupés ?... répondit naïvement Brunner.

Cécile, confuse, se retourna pour ne pas laisser voir sa rougeur. Un Allemand ne résiste pas à ces sortes de témoignages, il prit Cécile par la main, la ramena tout interdite sous son regard, et la regarda comme les fiancés se regardent dans les romans d'Auguste Lafontaine, de pudique mémoire.

— Vous êtes adorable ! dit-il.

Celle-ci fit un geste mutin qui signifiait : — Et vous donc ! qui ne vous aimerait ? — Maman, ça va bien ! dit-elle à l'oreille de sa mère, qui revint avec Pons.

L'aspect d'une famille pendant une soirée pareille ne se décrit pas. Chacun était content de voir une mère qui mettait la main sur un bon parti pour sa fille. On félicitait par des mots à double entente ou à double détente, et Brunner qui feignait de ne rien comprendre, et Cécile qui comprenait tout, et le président qui quêtait des compliments. Tout le sang de Pons lui tinta dans les oreilles, il crut voir tous les becs de gaz de la rampe de son théâtre quand Cécile lui dit à voix basse avec les plus ingénieux ménagements l'intention de son père, relativement à une rente viagère de douze cents francs que le vieil artiste refusa positivement, en objectant la révélation que Brunner lui avait faite de sa fortune mobilière.

Le ministre, le premier président, le procureur général, les Popinot, tous les gens affairés s'en allèrent. Il ne resta bientôt plus que le vieux M. Camusot, et Cardot.

L'ancien notaire, assisté de son gendre Berthier. Le bonhomme Pons, se voyant en famille, remercia fort mal adroitement le président et la présidente de la proposition que Cécile venait de lui faire. Les gens de cœur sont ainsi, tout à leur premier mouvement. Brunner, qui vit dans cette rente offerte ainsi, comme une prime, fit sur lui-même un retour israélite, et prit une attitude qui dénotait la rêverie plus que froide du calculateur.

— Ma collection ou son prix appartiendra toujours à votre famille, que j'en traite avec notre ami Brunner ou que je la garde, disait Pons en apprenant à la famille étonnée qu'il possédait de si grandes valeurs.

Brunner observa le mouvement qui eut lieu chez tous ces ignorants, en faveur d'un homme qui passait d'un état taxé d'indigence à une fortune, comme il avait observé déjà les gâteries de la mère et du père pour leur Cécile, idole de la maison, et il se plut alors à exciter les surprises et les exclamations de ces dignes bourgeois.

— J'ai dit à mademoiselle que les tableaux de M. Pons valaient cette somme pour moi ; mais au prix que les objets d'art uniques ont acquis, personne ne peut prévoir la valeur à laquelle cette collection atteindrait en vente publique. Les soixante tableaux monteraient à un million, j'en ai vu plusieurs de cinquante mille francs.

— Il fait bon être votre héritier, dit l'ancien notaire Pons.

— Mais mon héritier, c'est ma cousine Cécile, répliqua le bonhomme en persistant dans sa parenté.

Un mouvement d'admiration se manifesta pour le vieux musicien.

— Ce sera une très-riche héritière, dit en riant Cardot qui partit.

On laissa Camusot le père, le président, la présidente Cécile, Brunner, Berthier et Pons ensemble ; car on présuma que la demande officielle de la main de Cécile al-

se faire. En effet, lorsque ces personnes furent seules, Brunner commença par une demande qui parut d'un bon augure aux parents.

— J'ai cru comprendre, dit Brunner en s'adressant à la présidente, que mademoiselle était fille unique...

— Certainement, répondit-elle avec orgueil.

— Vous n'aurez de difficultés avec personne, répondit le bonhomme Pons pour décider Brunner à formuler sa demande.

Brunner devint soucieux, et un fatal silence amena la froideur la plus étrange. Il semblait que la présidente eût avoué que sa *fillette* était épileptique. Le président, jugeant que sa fille ne devait pas être là, lui fit un signe que Cécile comprit, elle sortit. Brunner resta muet. On se regarda. La situation devint gênante. Le vieux Camusot, homme d'expérience, emmena l'Allemand dans la chambre de la présidente, sous prétexte de lui montrer l'éventail trouvé par Pons, en devinant qu'il surgissait quelques difficultés, et il demanda par un geste à son fils, à sa belle-fille et à Pons, de le laisser avec le futur.

— Voilà ce chef-d'œuvre ! dit le vieux marchand de soieries en montrant l'éventail.

— Cela vaut cinq mille francs, répondit Brunner après l'avoir contemplé.

— N'étiez-vous pas venu, monsieur, reprit le futur pair de France, pour demander la main de ma petite-fille ?

— Oui, monsieur, dit Brunner, et je vous prie de croire qu'aucune alliance ne peut être plus flatteuse pour moi que celle-là. Je ne trouverai jamais une jeune personne plus belle, plus aimable, qui me convienne mieux que mademoiselle Cécile ; mais...

— Ah ! pas de mais, dit le vieux Camusot, ou voyons *sur-le-champ* la traduction de vos mais, mon cher monsieur...

— Monsieur, reprit gravement Brunner, je suis bien heureux que nous ne soyons engagés ni les uns ni les autres, car la qualité de fille unique, si précieuse pour tout le monde, excepté pour moi, qualité que j'ignorais, croyez-moi, est un empêchement absolu... •

— Comment, monsieur, dit le vieillard stupéfait, d'un avantage immense, vous en faites un tort ? Votre conduite est vraiment extraordinaire, et je voudrais bien en connaître les raisons.

— Monsieur, reprit l'Allemand avec flegme, je suis venu ce soir ici avec l'intention de demander à monsieur le président la main de sa fille. Je voulais faire un sort brillant à mademoiselle Cécile en lui offrant tout ce qu'elle eût consenti à accepter de ma fortune ; mais une fille unique est un enfant que l'indulgence de ses parents habitue à faire ses volontés, et qui n'a jamais connu la contrariété. Il en est ici comme dans plusieurs familles, où j'ai pu jadis observer le culte qu'on avait pour ces espèces de divinités : non-seulement votre petite-fille est l'idole de la maison, mais encore madame la présidente y porte les... vous savez quoi ! Monsieur, j'ai vu le ménage de mon père devenir par cette cause un enfer. Ma marâtre, cause de tous mes malheurs, fille unique, adorée, la plus charmante des fiancées, est devenue un diable incarné. Je ne doute pas que mademoiselle Cécile ne soit une exception à mon système, mais je ne suis plus un jeune homme, j'ai quarante ans, et la différence de nos âges entraîne des difficultés qui ne me permettent pas de rendre heureuse une jeune personne habituée à voir faire à madame la présidente toutes ses volontés, et que madame la présidente écoute comme un oracle. De quel droit exigerais-je le changement des idées et des *habitudes* de mademoiselle Cécile ? Au lieu d'un père et d'une mère complaisants à ses moindres caprices, elle *rencontrera l'égoïsme d'un quadragénaire* ; si elle résiste

c'est le quadragénaire qui sera vaincu. J'agis donc en honnête homme, je me retire. D'ailleurs, je désire être entièrement sacrifié ; s'il est toutefois nécessaire d'expliquer pourquoi je n'ai fait qu'une visite ici...

— Si tels sont vos motifs, monsieur, dit le futur pair de France, quelque singuliers qu'ils soient, ils sont plausibles...

— Monsieur, ne mettez pas en doute ma sincérité, reprit vivement Brunner en l'interrompant. Si vous connaissez une pauvre fille dans une famille chargée d'enfants, bien élevée néanmoins, sans fortune, comme il s'en trouve beaucoup en France, et que son caractère m'offre des garanties, je l'épouse.

Pendant le silence qui suivit cette déclaration, Frédéric Brunner quitta le grand-père de Cécile, revint saluer poliment le président et la présidente, et se retira. Vivant commentaire du salut de son Werther, Cécile se montra pâle comme une moribonde ; elle avait tout écouté, cachée dans la garde-robe de sa mère.

— Refusée !... dit-elle à l'oreille de sa mère.

— Et pourquoi ? demanda la présidente à son beau-père embarrassé.

— Sous le joli prétexte que les filles uniques sont des enfants gâtées, répondit le vieillard ; et il n'a pas tout à fait tort, ajouta-t-il en saisissant cette occasion de blâmer sa belle-fille, qui l'ennuyait fort depuis vingt ans.

— Ma fille en mourra ! vous l'aurez tuée !... dit la présidente à Pons en retenant sa fille, qui trouva joli de justifier ces paroles en se laissant aller dans les bras de sa mère.

Le président et sa femme trainèrent Cécile dans un fauteuil, où elle acheva de s'évanouir. Le grand-père sonna les domestiques.

CHAPITRE XI

Pons enseveli sous le gravier.

— J'aperçois la trame ourdie par monsieur, dit la mère furieuse en désignant Pons.

Pons se dressa comme s'il avait entendu retentir à ses oreilles la trompette du jugement dernier.

— Monsieur, reprit la présidente, dont les yeux furent comme deux fontaines de bile verte, monsieur a voulu répondre à une innocente plaisanterie par une injure. A qui fera-t-on croire que cet Allemand soit dans son bon sens ? Ou il est complice d'une atroce vengeance, ou il est fou. J'espère, monsieur Pons, qu'à l'avenir vous nous épargnerez le déplaisir de vous voir dans une maison où vous avez essayé de porter la honte et le déshonneur.

Pons, devenu statue, tenait les yeux sur une rosace du tapis et tournait ses pouces.

— Eh bien ! vous êtes encore là, monstre d'ingratitude !... s'écria la présidente en se retournant. Nous n'y serons jamais, monsieur ni moi, si jamais monsieur se présentait ! dit-elle aux domestiques en leur montrant Pons. Allez chercher le docteur, Jean. Et vous, Madeleine, de l'eau de corne de cerf !

Pour la présidente, les raisons alléguées par Brunner n'étaient que le prétexte sous lequel il s'en cachait d'inconnues ; mais la rupture du mariage n'en devenait que plus certaine. Avec cette rapidité de pensée qui distingue les femmes dans les grandes circonstances, madame de Marville avait trouvé la seule manière de réparer cet échec en attribuant à Pons une vengeance préméditée. Cette conception infernale par rapport à Pons, satisfaisait à l'honneur de la famille. Fidèle à sa haine contre Pons, elle avait fait d'un simple soupçon de femme une vérité. Et

général, les femmes ont une foi particulière, une morale à elles, elles croient à la réalité de tout ce qui sert leurs intérêts et leurs passions. La présidente alla bien plus loin, elle persuada pendant toute la soirée au président sa propre croyance, et le magistrat fut convaincu le lendemain de la culpabilité de son cousin. Tout le monde trouvera la conduite de la présidente horrible ; mais en pareille circonstance, chaque mère imitera madame Camusot, elle aimera mieux sacrifier l'honneur d'un étranger que celui de sa fille. Les moyens changeront, le but sera le même.

Le musicien descendit avec rapidité l'escalier ; mais il marcha d'un pas lent vers les boulevards, jusqu'au théâtre où il entra machinalement ; il se mit à son pupitre machinalement et dirigea machinalement l'orchestre. Durant les entr'actes, il répondit si vaguement à Schmucke, que Schmucke dissimula ses inquiétudes, il pensa que Pons était devenu fou. Chez une nature aussi enfantine que celle de Pons, la scène qui venait de se passer prenait les proportions d'une catastrophe... Réveiller une effroyable haine, là où il avait voulu donner le bonheur, c'était un renversement total d'existence. Il avait enfin reconnu dans les yeux, dans le geste, dans la voix de la présidente, une inimitié mortelle.

Le lendemain, madame Camusot de Marville prit un grand parti, d'ailleurs exigé par la circonstance et auquel le président souscrivit. On résolut de donner en dot à Cécile la terre de Marville, l'hôtel de la rue de Hanovre et cent mille francs. Dans la matinée, la présidente alla voir la comtesse Popinot, en comprenant qu'il fallait répondre à un pareil échec par un mariage tout fait. Elle raconta la vengeance épouvantable et l'affreuse mystification préparées par Pons. Tout parut croyable quand on apprit que le prétexte de cette rupture était la *condition de fille unique*. Enfin, la présidente fit reluire avec

art l'avantage de se nommer Popinot de Marville et l'énormité de la dot. Au prix où sont les biens en Normandie, à deux pour cent, cet immeuble représentait environ neuf cent mille francs, et l'hôtel de la rue de Hanovre était estimé deux cent cinquante mille francs. Aucune famille raisonnable ne pouvait refuser une pareille alliance; aussi le comte Popinot et sa femme l'acceptèrent-ils; puis, en gens intéressés à l'honneur de la famille dans laquelle ils entraient, ils promirent leur concours pour expliquer la catastrophe arrivée la veille.

Or, chez le même vieux Camusot, grand-père de Cécile, devant les mêmes personnes qui s'y trouvaient quelques jours auparavant et auxquelles la présidente avait chanté ses litanies-Brunner, cette même présidente à qui chacun craignait de parler, alla bravement au devant des explications.

— Vraiment aujourd'hui, disait-elle, on ne saurait prendre trop de précautions quand il s'agit de mariage, et surtout quand on a affaire à des étrangers.

— Et pourquoi, madame ?

— Que vous est-il arrivé ? demanda madame Chiffreville.

— Vous ne connaissez pas notre aventure avec ce Brunner, qui avait l'audace d'aspirer à la main de Cécile?... C'est le fils d'un cabaretier allemand, le neveu d'un marchand de peaux de lapins.

— Est-ce possible ? Vous, si sagace !... dit une dame.

— Ces aventuriers sont si fins ! Mais nous avons tout su par Berthier. Cet Allemand a pour ami un pauvre diable qui joue de la flûte ! Il est lié avec un homme qui tient un garni rue du Mail, avec des tailleurs... Nous avons appris qu'il a mené la vie la plus crapuleuse, et aucune fortune ne peut suffire à un drôle qui a déjà mangé celle de sa mère...

— Mais mademoiselle votre fille eût été bien malheureuse !... dit madame Berthier.

— Et comment vous a-t-il été présenté? demanda la belle madame Lebas.

— C'est une vengeance de monsieur Pons; il nous a senté ce beau monsieur-là pour nous livrer au ridicule... Ce Brunner, ça veut dire fontaine (on nous le disait pour un grand seigneur), est d'une assez triste tête, chauve, les dents gâtées; aussi m'a-t-il suffi de le voir une fois pour me défier de lui.

— Mais cette grande fortune dont vous me parliez? demanda timidement une jeune femme.

— La fortune n'est pas aussi considérable qu'on le dit. Les tailleurs, le maître d'hôtel et lui, tous ont gratté leurs poches pour faire une maison de Banque... Aujourd'hui, est-ce que la Banque, quand on la commence? C'est licence de se ruiner. Une femme qui se couche millionnaire peut se réveiller réduite à ses propres. Du premier mot, à première vue, nous avons eu notre opinion sur ce monsieur qui ne sait rien de nos usages. On a vu à ses gants, à son gilet, que c'est un ouvrier, le fils d'un gargotier allemand, sans noblesse dans les sentiments, un buveur de bière, et qui fume!... ah! madame! vingt-cinq pipes par jour. Quel eût été le sort de ma pauvre Lili! j'en frémis encore. Dieu nous a sauvées! Lili n'aimait d'ailleurs pas ce monsieur... Pouvions-nous attendre une pareille mystification d'un parent, un habitué de notre maison, qui dîne chez nous deux fois par semaine depuis vingt ans? que nous avons connu de bienfaits, qui jouait si bien la comédie qu'il a trompé Cécile son héritière devant le garde des sceaux, le procureur général, le premier président... Ce Brunner et monsieur Pons s'entendaient pour s'attribuer l'un à l'autre des millions? Non, je vous l'assure, vous toutes, mesdames, vous eussiez été prises à cette mystification ridicule!

En quelques semaines, les familles réunies des Papi-

not, des Camusot et leurs adhérents avaient remporté dans le monde un triomphe facile, car personne n'y prit la défense du misérable Pons, du parasite, du surnois, de l'avare, du faux bonhomme enseveli sous le mépris, regardé comme une vipère réchauffée au sein des familles, comme un homme d'une méchanceté rare, un saltimbanque dangereux qu'on devait oublier.

Un mois environ après le refus du faux Werther, le pauvre Pons, sorti pour la première fois de son lit, où il était resté en proie à une fièvre nerveuse, se promenait le long des boulevards, au soleil, appuyé sur le bras de Schmucke. Au boulevard du Temple, personne ne riait plus des deux Casse-noisettes, à l'aspect de la destruction de l'un et de la touchante sollicitude de l'autre pour son ami convalescent. Arrivés sur le boulevard Poissonnière, Pons avait repris des couleurs, en respirant cette atmosphère des boulevards, où l'air a tant de puissance ; car, là où la foule abonde, le fluide est si vital, qu'à Rome on a remarqué le manque de *mala aria* dans l'infect Ghetto où pullulent les juifs. Peut-être aussi l'aspect de ce qu'il se plaisait jadis à voir tous les jours, le grand spectacle de Paris, agissait-il sur le malade. En face du théâtre des Variétés, Pons laissa Schmucke, car ils allaient côte à côte ; mais le convalescent quittait de temps en temps son ami pour examiner les nouveautés fraîchement exposées dans les boutiques. Il se trouva nez à nez avec le comte Popinot, qu'il aborda de la façon la plus respectueuse, l'ancien ministre étant un des hommes que Pons estimait et vénérât le plus.

— Ah ! monsieur, répondit sévèrement le pair de France, je ne comprends pas que vous ayez assez peu de tact pour saluer une personne alliée à la famille où vous avez enté d'imprimer la honte et le ridicule par une vengeance comme les artistes savent en inventer... Apprenez, monsieur, qu'à dater d'aujourd'hui nous devons

complètement étrangers l'un à l'autre. Madame la Popinot partage l'indignation que votre conduite Marville a inspirée à toute la société.

Le ministre passa, laissant Pons foudroyé. Jaspas, ni la justice, ni la politique, jamais les puissances sociales ne consultent l'état de l'être humain. Elles frappent. L'homme d'État, pressé par l'infamie d'écraser Pons, ne s'aperçut point de la physique de ce redoutable ennemi.

— *As-tu, mon baufre ami ?* s'écria Schmucke en devenant aussi pâle que Pons.

— *Viens de recevoir un nouveau coup de poignard au cœur,* répondit le bonhomme en s'appuyant sur le bras de Schmucke. *Je crois qu'il n'y a que le bon droit qui ait le droit de faire le bien, voilà pourquoi tous les hommes se mêlent de sa besogne en sont si cruellement*

le casme d'artiste fut un suprême effort de cette pauvre créature, qui voulut dissiper l'effroi peint sur le visage de son ami.

— *Et le grois,* répondit simplement Schmucke.

Le geste était inexplicable pour Pons, à qui ni les Camusot ni la Popinot n'avaient envoyé de billet de faire part du mariage de Cécile. Sur le boulevard des Italiens, Pons rencontra à lui monsieur Cardot. Pons, averti par l'allo-
— *du pair de France,* se garda bien d'arrêter ce mariage, chez qui, l'année dernière, il dînait une fois quinze jours, il se contenta de le saluer ; mais le député de Paris, regarda Pons d'un air indigné, et ne rendit son salut.

— *donc lui demander ce qu'ils ont tous contre moi,* dit le bonhomme à Schmucke, qui connaissait dans tous les salons la catastrophe survenue à Pons.

— *voir, dit finement Schmucke à Cardot, même hâni*

Bons relêse d'eine malatie, et fu ne l'afez sans tude bas regonni.

— Parfaitement.

— *Mais qu'afez fus tonc à lu rebroger?*

— Vous avez pour ami un monstre d'ingratitude, un homme qui, s'il vit encore, c'est que, comme dit le proverbe : La mauvaise herbe croît en dépit de tout. Le monde a bien raison de se défier des artistes, ils sont malinges et méchants comme des singes. Votre ami a essayé de déshonorer sa propre famille, de perdre de réputation une jeune fille pour se venger d'une innocente plaisanterie; je ne veux plus avoir la moindre relation avec lui; je tâcherai d'oublier que je l'ai connu, qu'il existe. Ces sentiments, monsieur, sont ceux de toutes les personnes de ma famille, de la sienne, et des gens qui faisaient au sieur Pons l'honneur de le recevoir...

— *Mais, monsir, fus êtes ein home rézonaple; ed, si fus le bermeddez, che fais fus egsbligner l'avaire...*

— Restez, si vous en avez le cœur, son ami, libre à vous, monsieur, répliqua Cardot; mais n'allez pas plus avant, car je crois devoir vous prévenir que j'envelopperai dans la même réprobation ceux qui tenteraient de l'excuser, de le défendre.

— *Te le chisdivier?*

— Oui, car sa conduite est injustifiable, comme elle est inqualifiable.

Sur ce bon mot, le député de la Seine continua son chemin sans vouloir entendre une syllabe de plus.

— J'ai déjà les deux pouvoirs de l'État contre moi, dit en souriant le pauvre Pons quand Schmucke eut fini de lui redire ces sauvages imprécations.

— *Doud esd gondre nus*, répliqua douloureusement Schmucke. *Hdlons nus-en, bir ne bas rengondrer t'autres pèdes.*

C'était la première fois de sa vie, vraiment ovine, qu'

che proférait de telles paroles. Jamais sa mansuétude quasi-divine n'avait été troublée, il eût souri naïvement à tous les malheurs qui seraient venus à lui; voir maltraiter son sublime Pons, cet Aristide innocent, ce génie résigné, cette âme sans fiel, ce trésor intouché, cet or pur ! il éprouvait l'indignation d'Alceste, appelait les amphitryons de Pons des *bêtes* ! Chez une telle nature, ce mouvement équivalait à toutes les douleurs de Roland. Dans une sage prévision, Schmucke tourna Pons vers le boulevard du Temple; et Pons ne pouvait le conduire, car le malade était dans la situation des combattants qui ne comptent plus les coups. Le héros avait voulu que rien ne manquât en ce monde contre le besoin du musicien. L'avalanche qui roulait sur lui devait contenir : la chambre des pairs, la chambre des députés, la famille, les étrangers, les forts, les faibles, les puissants !

Sur le boulevard Poissonnière, en revenant chez lui, il vit venir la fille de ce même monsieur Cardot, une jeune femme qui avait assez éprouvé de malheurs pour être indulgente. Coupable d'une faute tenue secrète, elle était faite l'esclave de son mari. De toutes les maîtresses de la maison où il dinait, madame Berthier était la seule que Pons nommait de son petit nom; il lui disait : — « *mon* ! » et il croyait parfois être compris par elle. Cette douce créature parut contrariée de rencontrer le cousin Pons; car, malgré l'absence de toute parenté avec la fille de la seconde femme de son cousin, le vieux Cardot, il était traité de cousin; mais ne pouvant l'éviter, l'élégante Berthier s'arrêta devant le moribond.

« Je ne vous croyais pas méchant, mon cousin; mais tout ce que j'entends dire de vous, le quart seulement est vrai, vous êtes un homme bien faux... Oh ! ne justifiez pas ! ajouta-t-elle vivement en voyant faire un geste, c'est inutile par deux raisons : la pre-

mière, c'est que je n'ai le droit d'accuser, ni de condamner personne, sachant par moi-même qui paraissent avoir le plus de torts peuvent excuser, la seconde, c'est que vos raisons ne valent à rien. Monsieur Berthier qui a fait le contrat de mariage de Marville et du vicomte Popinot, est irrité contre vous que, s'il apprenait que je dis un seul mot, que je vous ai parlé pour la défendre, il me gronderait. Tout le monde est contre vous.

— Je le vois bien, madame ! répondit d'un ton sec le pauvre musicien, qui salua respectueusement la femme du notaire. ●

Et il reprit péniblement le chemin de la rue de la Harmandie, en s'appuyant sur le bras de Schmuck, une pesanteur qui trahit au vieil Allemand une faiblesse physique courageusement combattue. Cette traversée contre fut comme le verdict prononcé par l'arrêt de la mort. Il se repose aux pieds de Dieu ; le courroux de cet arrêt, le symbole des peuples, est le dernier. Les deux amis arrivèrent chez eux sans avoir dit une parole. En certaines circonstances de la vie, on peut que sentir son ami près de soi. La consolation n'agrit la plaie, elle en révèle la profondeur. Le pianiste avait, comme vous le voyez, le génie, la délicatesse de ceux qui, ayant beaucoup souffert, savent les coutumes de la souffrance.

Cette promenade devait être la dernière du malade. Le malade tomba d'une maladie dans la bile. D'un tempérament sanguin-bilieux, la bile le prit, le sang, il fut pris d'une violente hépatite. Ces maladies successives étant les seules de sa vie, il n'avait point de médecin ; et, dans une pensée toute lente d'abord, maternelle même, la sensible Cibot amena le médecin du quartier. A Paris, quartier, il existe un médecin dont le nom

connus que de la classe inférieure, des petits vis, des portiers, et qu'on nomme conséquemment cin du quartier. Ce médecin, qui fait les accouchements qui saigne, est en médecine ce qu'est dans les *affiches* le domestique pour tout faire. Obligé d'être utile aux pauvres, assez expert à cause de sa longue expérience, il est généralement aimé. Le docteur Poulain, chez ce malade par madame Cibot, et reconnu par Schmucke, écouta, sans y faire attention, les doctes paroles du vieux musicien, qui, pendant toute la nuit, gratté la peau, devenue tout à fait insensible. L'état du malade, cerclés de jaune, s'accordait avec ce symptôme. Vous avez eu, depuis deux jours, quelque violent accès ? dit le docteur à son malade.

Malade ! oui, répondit Pons.

Vous avez la maladie que monsieur a failli avoir, dit le docteur montrant Schmucke, la jaunisse ; mais ce ne sera rien, ajouta le docteur Poulain en écrivant une ordonnance.

Après ce dernier mot si consolant, le docteur avait jeté sur le malade un de ces regards hippocratiques, où se reflète la pensée de mort, quoique cachée sous une commode coutume, est toujours devinée par des yeux exercés à savoir la vérité. Aussi madame Cibot, qui dans les yeux du docteur un coup d'œil d'essai se méprit-elle pas à l'accent de la phrase médicale à la physionomie hypocrite du docteur Poulain, le suivit à sa sortie.

Prenez-vous que ce ne sera rien ? dit madame Cibot au docteur sur le palier.

Ma chère madame Cibot, votre monsieur est un homme mort, non par suite de l'invasion de la bile dans le sang, mais à cause de sa faiblesse morale. Avec beaucoup de soins, cependant, votre malade peut encore s'en remettre. Il faudrait le sortir d'ici, l'emmener voyager...

— Et avec quoi?... dit la portière. Il n'a pu potage que sa place, et son ami vit de quelques rentes que lui font de grandes dames auxquelles à l'entendre, rendu des services, des dames très blés. C'est deux enfants que je soigne depuis n

— Je passe ma vie à voir des gens qui meurent pas de leurs maladies, mais de cette grande et horrible blessure, le manque d'argent. Dans combien de des ne suis-je pas obligé, loin de faire payer moi de laisser cent sous sur la cheminée!...

— Pauvre cher monsieur Poulain... dit madame Ah! si vous n'aviez les cent mille livres de rente possèdent certains *grigous* du quartier, qui sont *décharnés* des enfers (déchainés), vous seriez l'agent sentant du bon Dieu sur la terre.

Le médecin parvenu, par l'estime de messieurs concierges de son arrondissement, à se faire une clientèle qui suffisait à peine à ses besoins, leva au ciel et remercia madame Cibot par une mort de Tartuffe.

— Vous dites donc, mon cher monsieur Poulain, beaucoup de soins, notre cher malade en reviens

— Oui, s'il n'est pas trop attaqué dans son mal le chagrin qu'il a éprouvé.

— Pauvre homme! qui donc a pu le chagriner n'un brave homme qui n'a son pareil sur terre que son ami, M. Schmucke!... Je vais savoir de quoi tourne! Et c'est moi qui me charge de savonner qui m'ont *sangé* mon monsieur...

— Ecoutez, ma chère madame Cibot, dit le neveu qui se trouvait alors sur le pas de la porte cochée des principaux caractères de la maladie de votre sieur, c'est une impatience constante à propos *et, comme* il n'est pas vraisemblable qu'il puisse *faire une garde*, c'est vous qui le soignerez. Ah!

*C'est-i de mochieur Ponche que vouche parlez ? de-
le marchand de ferraille qui fumait une pipe.
se leva de dessus la borne de la porte pour se
la conversation de la portière et du concierge.
ii, papa Rémonencq ! répondit madame Cibot à
gnat.*

*h bienne ! il est plus richeu que moncheu Monich-
et que les cheigneurs de la curiochité... Cheu me
he achex dedans l'artique pour vous direu que le
nme a deche trégeors !*

*ens, j'ai cru que vous vous moquiez de moi l'au-
r, quand je vous ai montré toutes ces antiquail-
pendant que mes messieurs étaient sortis, dit ma-
libot à Rémonencq.*

*ris, où les payés ont des oreilles, où les portes
de langue, où les barreaux des fenêtres ont des
rien n'est plus dangereux que de causer devant
des cochères. Les derniers mots qu'on se dit là, et
nt à la conversation ce qu'un post-scriptum est à
être, contiennent des indiscretions aussi dange-
pour ceux qui les laissent écouter que pour ceux
recueillent. Un seul exemple pourra servir à cor-
r celui que présente cette histoire.*

CHAPITRE XII

*une chimère (paroles de M. Scribe, musique de Meyerbeer,
décors de Rémonencq).*

*jour, l'un des premiers coiffeurs du temps de
re, époque à laquelle les hommes soignaient beau-
eurs cheveux, sortait d'une maison où il venait
ter une jolie femme, et où il avait la pratique de
riches locataires. Parmi ceux-ci florissait un*

vieux garçon armé d'une gouvernante qui détestait les héritiers de son monsieur. Le ci-devant jeune homme gravement malade, venait de subir une consultation des plus fameux médecins qui ne s'appelaient pas encore *les princes* de la science. Sortis par hasard en même temps que le coiffeur, les médecins, en se disant adieu sur le pas de la porte cochère, parlaient, la science et la vérité sur la main, comme ils se parlent entre eux quand la farce de la consultation est jouée. — C'est un homme mort, dit le docteur Haudry. — Il n'a pas un mois à vivre... répondit Desplein, à moins d'un miracle. Le coiffeur entendit ces paroles. Comme tous les coiffeurs il entretenait des intelligences avec les domestiques. Poussé par une cupidité monstrueuse, il remonte aussitôt chez le ci-devant jeune homme, et il promet à la suivante-maîtresse une assez belle prime si elle peut décider son maître à placer une grande partie de sa fortune en viager. Dans la fortune du vieux garçon moribond, âgé d'ailleurs de cinquante-six années, qui devait compter double à cause de ses campagnes amoureuses, il se trouvait une magnifique maison, sise rue Richelieu, valant alors deux cent cinquante mille francs. Cette maison, objet de la convoitise du coiffeur, lui fut vendue moyennant une rente viagère de trente mille francs. Ceci se passait en 1806. Ce coiffeur retiré, septuagénaire aujourd'hui, paye encore la rente en 1846. Comme le ci-devant jeune homme a quatre-vingt-seize ans, et qu'il a épousé sa madame Evrard, il peut aller encore fort loin. Le coiffeur ayant donné quelque trente mille francs à la bonne, l'immeuble lui coûte plus d'un million; mais la maison vaut aujourd'hui près de huit à neuf cent mille francs.

A l'imitation de ce coiffeur, l'Auvergnat avait écouté les derniers mots dits par Brunner à Pons sur le pas de sa porte, le jour de l'entrevue du fiancé-phénix et

Cécile ; il avait donc désiré pénétrer dans le musée de Pons. Rémonencq, qui vivait en bonne intelligence avec les Cibot, fut bientôt introduit dans l'appartement des deux amis en leur absence. Rémonencq, ébloui de tant de richesses, vit un coup à monter, ce qui veut dire dans l'argot des marchands une fortune à voler, et il y songeait depuis cinq à six jours.

— *Che badine chi peu*, répondit-il à madame Cibot et au docteur Poulain, *que nous causerons de la choge, et que chi ce braveu mocheu veutte une renteu viachère de chinquante mille francs, che vous paille un panier de vin du paysse chi vous me...*

— Y pensez-vous ? dit le médecin à Rémonencq, cinquante mille francs de rente viagère !... Mais si le bonhomme est si riche, soigné par moi, gardé par madame Cibot, il peut guérir alors... car les maladies de foie sont les inconvénients des tempéraments très-forts...

— *Ai-che dite chinquante ? Maiche un mocheu, là de-chus le passe de voustre porte, lui a proupouché chet shent mille francs, et cheulement des tabelausse, fouchtra !*

En entendant cette déclaration de Rémonencq, madame Cibot regarda le docteur Poulain d'un air étrange, le diable allumait un feu sinistre dans ses yeux couleur orange.

— Allons ! n'écoutons pas de pareilles fariboles, reprit le médecin, assez heureux de savoir que son client pouvait payer toutes les visites qu'il allait faire.

— *Moncheu le doucteurre, chi ma chère madame Chibot, quiche que le moncheux est au litte, veutte me laicher amenar mon ecchepert, che chuis chûre de trouver l'archant en deuche heures, quand il s'achirait de chet chent mille franques....*

— Bien mon ami ! répondit le docteur. Allons madame Cibot, ayez soin de ne jamais contrarier le malade ; il faut vous armer de patience, car tout l'irritera, le fa-

tiguera, même vos attentions pour lui ; attendez-vous à ce qu'il ne trouve rien de bien.

— Il sera joliment difficile, dit la portière.

— Voyons, écoutez-moi bien, reprit le médecin avec autorité. La vie de M. Pons est entre les mains de ceux qui le soigneront ; aussi viendrai-je le voir peut-être deux fois tous les jours. Je commencerai ma tournée par lui...

Le médecin avait soudain passé de l'insouciance profonde où il était sur le sort de ses malades pauvres à la sollicitude la plus tendre, en reconnaissant la possibilité de cette fortune, d'après le sérieux du spéculateur.

— Il sera soigné comme un roi ! répondit madame Cibot avec un factice enthousiasme.

La portière attendit que le médecin eût tourné la rue Charlot avant de reprendre la conversation avec Rémonencq. Le ferrailleur achevait sa pipe, le dos appuyé au chambranle de la porte de sa boutique. Il n'avait pas pris cette position sans dessein ; il voulait voir venir à lui la portière.

Cette boutique, jadis occupée par un café, était restée telle que l'Auvergnat l'avait trouvée en la prenant à bail. On lisait encore : CAFÉ DE NORMANDIE, sur le tableau long qui couronne les vitrages de toutes les boutiques modernes. L'Auvergnat avait fait peindre, gratis sans doute, au pinceau et avec une couleur noire, par quelque apprenti peintre en bâtiment, dans l'espace qui restait sous CAFÉ DE NORMANDIE, ces mots : *Rémonencq, ferrailleur, achète les marchandises d'occasion*. Naturellement, les glaces, les tables, les tabourets, les étagères, tout le mobilier du café de Normandie avait été vendu. Rémonencq avait loué, moyennant six cents francs, la boutique *route nue*, l'arrière-boutique, la cuisine et une seule chambre *en entresol*, où couchait autrefois le premier garçon, car l'appartement dépendant du café de Normandie fut com-

pris dans une autre location. Du luxe primitif déployé par le limonadier, il ne restait qu'un papier vert-clair uni dans la boutique, et les fortes barres de fer de la devanture avec leurs boulons.

Venu là, en 1831, après la révolution de juillet, Rémonencq commença par étaler des sonnettes cassées, des plats fêlés, des ferrailles, de vieilles balances, des poids anciens repoussés par la loi sur les nouvelles mesures que l'État seul n'exécute pas, car il laisse dans la monnaie publique les pièces d'un et de deux sous, qui datent du règne de Louis XVI. Puis cet Auvergnat, de la force de cinq Auvergnats, acheta des batteries de cuisine, des vieux cadres, des vieux cuivres, des porcelaines écornées. Insensiblement, à force de s'emplir et de se vider, la boutique ressembla aux farces de Nicolet. La nature des marchandises s'améliora. Le ferrailleur suivit cette prodigieuse et sûre martingale, dont les effets se manifestent aux yeux des flâneurs assez philosophes pour étudier la progression croissante des valeurs qui garnissent ces intelligentes boutiques. Au fer-blanc, aux quinquets, aux tessons succèdent des cadres et des cuivres. Puis viennent les porcelaines. Bientôt la boutique, un moment changée en *Crouteum*, passe au musée. Enfin, un jour, le vitrage poudreux s'est éclairci, l'intérieur est restauré, l'Auvergnat quitte le velours et les vestes, il porte des redingotes ! on l'aperçoit comme un dragon gardant son trésor ; il est entouré de chefs-d'œuvre, il est devenu fin connaisseur, il a décuplé ses capitaux et ne se laisse plus prendre à aucune ruse, il sait les tours du métier. Le monstre est là, comme une vieille au milieu de vingt jeunes filles qu'elle offre au public. La beauté, les miracles de l'art sont indifférents à cet homme à la fois fin et grossier, qui calcule ses bénéfices et rudoie les ignorants. *Devenu comédien, il joue l'attachement à ses toiles, à ses marqueteries, ou il feint la gêne, ou il suppose des prix*

d'acquisition, il offre de montrer des bordereaux de vent
C'est un Protée, il est dans la même heure Jocrisse, J
not, queuerouge, ou Mondor, ou Harpagon, ou Nicodém

Dès la troisième année, on vit chez Rémonencq d'asse
belles pendules, des armures, de vieux tableaux; et
faisait pendant ses absences, garder sa boutique par un
grosse femme fort laide, sa sœur, venue du pays à pie
sur sa demande. La Rémonencq, espèce d'idiote au r
gard vague et vêtue comme une idole japonaise, ne c
dait pas un centime sur les prix que son frère indiquait
elle vaquait d'ailleurs aux soins du ménage, et résolvait
le problème en apparence insoluble de vivre des broui
lards de la Seine. Rémonencq et sa sœur se nourrissaient
de pain et de harengs, d'épluchures, de restes de légumes
ramassés dans les tas d'ordures que les restaurateurs
laissent au coin de leurs bornes. A eux deux, ils ne dé
pensaient pas, le pain compris, douze sous par jour, et
Rémonencq cousait ou filait de manière à les gagner.

Ce commencement du négoce de Rémonencq, ven
pour être commissionnaire à Paris, et qui, de 182
à 1834, fit les commissions des marchands de curiosité
du boulevard Beaumarchais et des chaudronniers de l
rue de Lappe, est l'histoire normale de beaucoup d
marchands de curiosités. Les juifs, les Normands, les
Auvergnats et les Savoyards, ces quatre races d'homme
ont les mêmes instincts, ils font fortune par les mêmes
moyens. Ne rien dépenser, gagner de légers bénéfices, et
cumuler intérêts et bénéfices, telle est leur Charte. E
cette Charte est une vérité.

En ce moment, Rémonencq, réconcilié avec son an
cien bourgeois Monistrol, en affaire avec de gros mar
chands, allait *chiner* (le mot technique) dans la banlieue
de Paris, qui, vous le savez, comporte un rayon de qua
rante lieues. Après quatorze ans de pratique, il était à l
tête d'une fortune de soixante mille francs et d'une bo

ue bien garnie. Sans casuel rue de Normandie, où la modicité du loyer le retenait, il vendait ses marchandises aux marchands, en se contentant d'un bénéfice modéré. Toutes ses affaires se traitaient en patois d'Auvergne, dit *trabia*. Cet homme caressait un rêve ! Il souhaitait aller s'établir sur les boulevards. Il voulait devenir un des marchands de curiosités, et traiter un jour directement avec les amateurs. Il contenait d'ailleurs un négociant redoutable. Il gardait sur sa figure un enduit pousseux produit par la limaille de fer et collé par la sueur, car il faisait tout lui-même, ce qui rendait sa physionomie d'autant plus impénétrable, que l'habitude de la peine physique l'avait doué de l'impassibilité stoïque des vieux soldats de 1799. Au physique, Rémonencq apparaissait comme un homme court et maigre, dont les petits yeux, disposés comme ceux des cochons, offraient, dans leur champ d'un bleu froid, l'avidité concentrée, la ruse narquoise des juifs, moins leur apparente humilité doublée du profond mépris qu'ils ont pour les chrétiens.

Les rapports entre les Cibot et les Rémonencq étaient ceux du bienfaiteur et de l'obligé. Madame Cibot, consciente de l'excessive pauvreté des Auvergnats, leur vendait à des prix fabuleux les restes de Schmucke et de tout. Les Rémonencq payaient une livre de croûtes sèches et de mie de pain deux centimes et demi, un centime et demi une écuellée de pommes de terre, et ainsi de suite. Le rusé Rémonencq n'était jamais censé faire affaires pour son compte. Il représentait toujours Mortol, et se disait dévoré par les riches marchands ; ainsi les Cibot plaignaient-ils sincèrement les Rémonencq. Depuis onze ans, l'Auvergnat n'avait pas encore la veste en velours, le pantalon de velours et le gilet en velours qu'il portait ; mais ces trois parties du vêtement, particulier aux Auvergnats, étaient criblées de

pièces, mises gratis par Cibot. Comme on le voit, tous les juifs ne sont pas en Israël.

— Ne vous moquez-vous pas de moi, Rémonencq ? dit la portière. Est-ce que M. Pons peut avoir une pareille fortune et mener la vie qu'il mène ? Il n'a pas cent francs chez lui !...

— *Leje amateurs chont touches comme cha*, répondit sentencieusement Rémonencq.

— Ainsi vous croyez, nà vrai, que mon monsieur n'a pour sept cent mille francs ?...

— *Rien qu'eu dedans leche tableausse... il en a eune que ch'il en voulait chinquante mille franques, que che les trouveraisse quand che devrais me strungula. Vous chavez ben leje petit cadres en cuivre esmaillé, pleine de velurse rousse, où chont des pourtraictes... Eh bien, ch'esce desche émauche de Petitotte que moncheu le minichetre du gouvarnement, uene anchien deroguisse, paille mille escus pièche...*

— Il y en a trente, dans les deux cadres ! dit la portière, dont les yeux se dilatèrent.

— *Eh bien, chuchez de chon trégeor !*

Madame Cibot, prise du vertige, fit volte-face. Elle conçut aussitôt l'idée de se faire coucher sur le testament du bonhomme Pons, à l'imitation de toutes les servantes-maîtresses dont les *viagers* avaient excité tant de cupidités dans le quartier du marais. Habitant en idée une commune aux environs de Paris, elle s'y pavanait dans une maison de campagne où elle soignait sa basse-cour, son jardin, et où elle finissait ses jours, servie comme une reine, ainsi que son pauvre Cibot, qui méritait tant de bonheur, comme tous les anges oubliés, incompris.

Dans le mouvement brusque et naïf de la portière, Rémonencq aperçut la certitude d'une réussite. Dans le *métier de chineur* (tel est le nom des chercheurs d'occasions, du verbe *chiner*, aller à la recherche des occa-

ons et conclure de bons marchés avec des détenteurs (porants) : dans ce métier, la difficulté consiste à pouvoir s'introduire dans les maisons. On ne se figure pas ces ruses à la Scapin, les tours à la Sganarelle, et les séductions à la Dorine qu'inventent les chineurs pour entrer chez le bourgeois. Ce sont des comédies dignes du théâtre, et toujours fondées, comme ici, sur la rapacité des domestiques. Les domestiques, surtout à la campagne ou dans les provinces, pour trente francs d'argent ou de marchandises, font conclure des marchés où le chineur réalise des bénéfices de mille à deux mille francs. Il y a tel service de vieux Sèvres, pâte tendre, dont la conquête, si elle était racontée, montrerait toutes les fines diplomatiques du congrès de Munster, toute l'intelligence déployée à Nimègue, à Utrecht, à Riswick, à Vienne, dépassées par les chineurs, dont le comique est bien plus franc que celui des négociateurs. Les chineurs ont des moyens d'action qui plongent tout aussi profondément dans les abîmes de l'intérêt personnel que ceux si éhément cherchés par les ambassadeurs pour déterminer la rupture des alliances les mieux cimentées.

— *Ch'ai choliment allumé la Chibot, dit le frère à la peur en lui voyant reprendre sa place sur une chaise défilée. Et doncques, je vais conclulleter le cheul qui s'y maniche, nostre chuif, un bon chuif qui ne nouche a presté à quinche pour chent !*

Rémonencq avait lu dans le cœur de la Cibot. Chez ces femmes de cette trempe, vouloir, c'est agir ; elles ne reculent devant aucun moyen pour arriver au succès ; elles passent de la probité la plus entière à la scélératesse la plus profonde, en un instant. La probité, comme tous nos sentiments, d'ailleurs, devrait se diviser en deux probités : une probité négative, une probité positive. La probité négative serait celle des Cibot, qui sont probes tant qu'une occasion de s'enrichir ne s'offre pas à eux.

La probité positive serait celle qui reste toujours dans la tentation jusqu'à mi-jambes sans y succomber, comme celle des garçons de recettes. Une foule d'intentions mauvaises se ruèrent dans l'intelligence et dans le cœur de cette portière par l'écluse de l'intérêt ouverte à la diabolique parole du ferrailleur. La Cibot monta, vola, pour être exact, de la loge à l'appartement de ses deux messieurs, et se montra, le visage masqué de tendresse, sur le seuil de la chambre où gémissaient Pons et Schmucke. En voyant entrer la femme de ménage, Schmucke lui fit signe de ne pas dire un mot des véritables opinions du docteur en présence du malade; car l'ami, le sublime Allemand avait lu dans les yeux du docteur; et elle y répondit par un autre signe de tête, en exprimant une profonde douleur.

— Eh bien ! mon cher monsieur, comment vous sentez-vous ? dit la Cibot.

La portière se posa au pied du lit, les poings sur ses hanches, et les yeux fixés sur le malade amoureusement; mais quelles paillettes d'or en jaillissaient ! C'eût été terrible comme un regard de tigre, pour un observateur.

— Mais bien mal ! répondit le pauvre Pons ; je ne me sens plus le moindre appétit. Ah ! le monde ! le monde ! s'écriait-il en pressant la main de Schmucke, qui tenait assis au chevet du lit, la main de Pons, et avec qui sans doute le malade parlait des causes de sa maladie. — J'aurais bien mieux fait, mon bon Schmucke, de suivre tes conseils ! de dîner ici tous les jours depuis notre réunion ! de renoncer à cette société qui roule sur moi, comme un tombereau sur un œuf, et pourquoi ?...

— Allons, allons, mon bon monsieur, pas de doléances, dit la Cibot, le docteur m'a dit la vérité...

Schmucke tira la portière par la robe.

— Hé ! vous pouvez vous n'en tirer, mais n'avez beaucoup de soins... Soyez tranquille, vous n'avez près de

bon ami, et sans me vanter, n'une femme qui gènera comme n'une mère soigne son premier 'ai tiré Cibot d'une maladie que monsieur Poulain condamné, qu'il lui n'avait jeté, comme on trap sur le nez, qu'il n'était abandonné comme 'h bien ! vous qui n'en êtes pas là, Dieu merci ! vous soyez assez malade, comptez sur moi... je n tirerai n'à moi seule ! Soyez tranquille, ne gitez pas comme ça. Elle ramena la couverture mains du malade. — N'allez ! mon fiston, dit-Schmucke et moi nous passerons les nuits, là, re chevet... Vous serez mieux gardé qu'un et... d'ailleurs vous n'êtes assez riche pour ne n refuser de ce qu'il faut à votre maladie... Je m'arranger avec Cibot, car pauvre cher homme, ferait sans moi?... Eh bien, je lui n'ai fait en-aison, et nous vous aimons tant tous les deux, consenti à ce que je sois n'ici la nuit... Et pour e comme lui... c'est un fier sacrifice, allez ! car e comme au premier jour. Je ne sais pas ce qu'il la loge ! tous deux à côté de l'autre, toujours !... découvrez donc pas ainsi... dit-elle en s'élançant du lit et ramenant les couvertures sur la poi- Pons... Si vous n'êtes pas gentil, si vous ne s bien tout ce qu'ordonnera M. Poulain, qui est, us, l'image du bon Dieu sur la terre, je ne me s de vous... faut m'obéir.

montame Zipod ! il fus opéra, répondit Schmucke, eu fîfre bir son pon hami Schmucke, che le ca-

vous impatientez pas, surtout, car votre mala- la Cibot, vous n'y pousse assez sans que vous ntiez votre défaut de patience. Dieu nous envoie t, mon cher bon monsieur, il nous punit de nos ous n'avez bien quelques chères petites fautes

n'à vous reprocher !... Le malade inclina la tête
vement. — Oh ! n'allez ! vous n'aurez aimé de
jeunesse ; vous n'avez fait vos fredaines ; voi
peut-être quelque part n'un fruit de vos n'ame
n'est sans pain, ni feu, ni lieu... Monstres d'
Ça n'aime un jour, et puis : — Fris ! Ça ne pe
n'à rien, pas même aux mois de nourrice !
femmes !...

— Mais il n'y a que Schmucke et ma pauvre
m'aient jamais aimé, dit tristement le pauvre F

— Allons ! vous n'êtes pas n'un saint ! voi
été jeune et vous deviez n'être bien joli garçon
ans... moi, bon comme vous l'êtes, je vous
n'aimé !...

— J'ai toujours été laid comme un crapaud !
au désespoir.

— Vous dites cela par modestie, car vous n'
pour vous, que vous n'êtes modeste !

— Mais non, ma chère madame Cibot, je vo
pète, j'ai toujours été laid, et je n'ai jamais ét

— Par exemple ! vous ?... dit la portière. Voi
n'à cette heure me faire accroire que vous n'ête
âge, comme n'une rosière... à d'autres ! n'un n
un homme de théâtre ! mais ce serait une femn
dirait cela, que je ne la croirais pas.

— *Montame Zibod ! fus alley l'irridier !* cria S
en voyant Pons qui se tortillait comme un verda

— Taisez-vous n'aussi, vous n'êtes deux vie
tins .. vous n'avez beau être laids, il n'y a s' vi
vercle qui ne trouve son pot ! comme dit le p
Cibot s'est bien fait n'aimer d'une des plus bel
lères de Paris... vous n'êtes infiniment mieux

Vous n'êtes bon ! vous... n'allons, vous n'avez fai
ces ! Et Dieu vous punit d'avoir abandonné vos
comme Abraham !... Le malade abattu trou

de faire encore un geste de dénégation. — Mais soyez tranquille, ça ne vous empêchera de vivre n'autant que Jérusalem.

— Mais laissez-moi donc tranquille ! cria Pons, je n'ai jamais su ce que c'était que d'être aimé !... je n'ai pas eu d'enfants, je suis seul sur la terre...

— Nà, bien vrai !... demanda la portière, car vous n'êtes si bon, que les femmes, qui, voyez-vous, n'aiment la bonté, c'est ce qui les attache... et il me semblait impossible que dans votre bon temps...

— Emmène-la ! dit Pons à l'oreille de Schmucke, elle m'agace !

— M. Schmucke alors, n'en a des enfants... Vous n'êtes tous comme ça, vous autres vieux garçons...

— Moi ! s'écria Schmucke en se dressant sur ses jambes, mais...

— Allons, vous n'aussi, vous n'êtes sans héritiers, n'est-ce pas ? Vous n'êtes venus tous deux comme des champignons sur cette terre.

— *Foyons ! fenez !* répondit Schmucke.

Le bon Allemand prit héroïquement madame Cibot par la taille, et l'emmena dans le salon sans tenir compte de ses cris.

CHAPITRE XIII

Tratté des sciences occultes.

— Vous voudriez n'à notre âge, n'abuser d'une pauvre femme !... criait la Cibot en se débattant dans les bras de Schmucke.

— *Ne griez pas !*

— Vous, le meilleur des deux ! répondit la Cibot. Ah ! j'ai n'eu tort de parler d'amour à des vieillards qui n'ont jamais connu de femmes ! j'ai n'allumé vos feux, mons-

tre ! s'écria-t-elle en voyant les yeux de Schmucke brillants de colère. N'à la garde ! n'à la garde ! on m'enlève

— *Fus edes eine pedde !* répondit l'Allemand. *Foyon qu'a tid le togdeur ?*

— Vous me brutalisez ainsi, dit en pleurant la Cih rendue à la liberté, moi qui me jetterais dans le feu pour vous deux ! Ah bien ! n'on dit que les hommes se connaissent à l'user... Comme c'est vrai ! C'est pas mon père Cibot qui me malmènerait ainsi... Moi qui fais pour vous mes enfants ; car je n'ai pas d'enfants, et je dis hier, oui, pas plus tard qu'hier, à Cibot : — « Mon an Dieu savait bien ce qu'il faisait en nous refusant des enfants, car j'ai deux enfants là-haut ! » Voilà, par la sainte croix de Dieu, sur l'âme de ma mère, ce que je lui disais.

— *Eh ! mais qu'a tid le togdeur ?* demanda rageusement Schmucke, qui, pour la première fois de sa vie frappait du pied.

— Eh bien, il n'a dit, répondit madame Cibot en montrant Schmucke dans la salle à manger, il n'a dit que notre cher bien-aimé chéri de m'amour de malade serait en danger de mourir s'il n'était pas bien soigné ; mais je suis là, malgré vos brutalités ; car vous n'êtes brutaux que que je croyais si doux. N'en avez-vous de ce terriblement !... N'ah ! vous n'abuseriez donc n'encore ni votre âge d'une femme, gros polisson ?...

— *Bolizon ! mod ?... Fus ne gombrenez toncques bas que che n'ame que Bons.*

— N'à la bonne heure, vous me laisserez tranquille n'est-ce pas ? dit-elle en souriant à Schmucke. Vous ferez bien, car Cibot casserait les os à quiconque n'attenterait à son noneur.

— *Zoignez-le bien, ma betite montam Zibod,* reprit Schmucke en essayant de prendre la main à madame Cibot.

— *N'ah ! voyez-vous, n'encore ?*

— *Egouttez-moi donc? dud' ce que c'haurè zera à fus, zi le sauffons...*

— Eh bien, je vais chez l'apothicaire, chercher ce qu'il il... car, voyez-vous, monsieur, ça coûtera cette maladie; n'et, comment ferez-vous?

— *Che dravaillera! Che feux que Bons zoid soigné me ein brince.*

— Il le sera, mon bon monsieur Schmucke; et, voyez-
is, ne vous inquiétez de rien. Cibot et moi, nous n'a-
is deux mille francs d'économie, elles sont à vous, et
'y a longtemps que je mets du mien ici, n'allez l...

— *Ponne phême!* s'écria Schmucke en s'essuyant les
X, *quel cueir!*

— Séchez des larmes qui m'honorent, car voilà ma ré-
pense, à moi! dit mélodramatiquement la Cibot. Je
s la plus désintéressée de toutes les créatures, mais
ntrez pas n'avec des larmes n'aux yeux, car monsieur
ns croirait qu'il est plus malade qu'il n'est.

Schmucke, ému de cette délicatesse, prit enfin la
in de la Cibot et la lui serra.

— *N'épargnez-moi!* dit l'ancienne écaillère en jetant à
hmucke un regard tendre.

— *Bons,* dit le bon Allemand en rentrant, *c'esd eine
che que montam Zibod, c'esd eine anche pafard, mais
sde eine anche.*

— Tu crois?... je suis devenu défiant depuis un
ois, répondit le malade en hochant la tête. Après tous
es malheurs, on ne croit plus à rien qu'à Dieu et à
il...

— *Cuéris, et nus sifrons dus trois gomme tes roisse!* s'é-
ia Schmucke.

— Cibot! s'écria la portière essoufflée, en entrant dans
loge. Ah! mon ami, notre fortune n'est faite! Mes
ux messieurs n'ont pas d'héritiers, ni d'enfants natu-
s, ni rien... quoi!... Oh! j'irai chez madame Fontaine

me faire tirer les cartes, pour savoir ce que nous aurons de rente!..

— Ma femme, répondit le petit tailleur, ne compte pas sur les souliers d'un mort pour être bien chaussé.

— Ah ça ! vas-tu m'asticoter, toi ? dit-elle en donnant une tape amicale à Cibot. Je sais ce que je sais ! Monsieur Poulain n'a condamné monsieur Pons ! Et nous serons riches ! Je serai sur le testament... Je m'en sarge ! Et ton aiguille et veuille n'à ta loge, tu ne feras plus longtemps ce métier-là ! Nous nous retirerons n'à la campagne n'à Batignolles. N'une belle maison, n'un beau jardin que tu t'amuseras à cultiver, et j'aurai n'une servante.

— *Eh bien, voichine, comment que ça va là-haute ?* demanda Rémonencq ; *chavez-vous che que vautte chette lectchion ?...*

— Non, non, pas encore ! N'on ne va pas comme mon brave homme. Moi, j'ai commencé par me faire des choses plus importantes...

— *Pluche impourtantes !* s'écria Rémonencq ; *mais che qui este plus impourtant que chette choqe...*

— Allons, gamin ! laisse-moi conduire la barque, la portière avec autorité.

— *Maiche, tante pour chent, chur chette chent n'frankes, vouche auriez de quoi reschter bourcheois pour reschte de votre vie...*

— Soyez tranquille, papa Rémonencq, quand il faut savoir ce que valent toutes les choses que le bonhomme a amassées, nous verrons...

Et la portière, après être allée chez l'apothicaire pour y prendre les médicaments ordonnés par le docteur Poulain, remit au lendemain sa consultation chez madame Fontaine, en pensant qu'elle trouverait les fatés de l'oracle plus nettes, plus fraîches, en s'y trouvant de bon matin avant tout le monde ; car il y a toujours quelque chose chez madame Fontaine.

savoir été pendant quarante ans l'antagoniste de ce mademoiselle Lenormand, à qui d'ailleurs elle a vu, madame Fontaine était alors l'oracle du Marais. On ne se figure pas ce que sont les tireuses de cartes, les classes inférieures parisiennes, ni l'influence que qu'elles exercent sur les déterminations des hommes sans instruction ; car les cuisinières, les portières, les femmes entretenues, les ouvriers, tous ceux qui sont à Paris, vivent d'espérances, consultent les êtres surnaturels qui possèdent l'étrange et inexplicable pouvoir de prédire dans l'avenir. La croyance aux sciences occultes est plus répandue que ne l'imaginent les savants, les magistrats, les notaires, les médecins, les magistrats et les philosophes. Le peuple a des instincts indélébiles. Parmi ces instincts, celui qu'on nomme si sottement *superstition* est si bien dans le sang du peuple que dans l'esprit des hommes supérieurs. Plus d'un homme d'État consulte, plus d'un homme d'État consulte les tireuses de cartes. Pour les incrédules, l'astrologie judiciaire (alliance de mots excessivement bizarre) n'est que l'exploitation d'un sentiment inné, l'un des instincts forts de notre nature, la Curiosité. Les incrédules ne comprennent donc complètement les rapports que la divination établit entre la destinée humaine et la configuration du ciel. On obtient par les sept ou huit moyens principaux qui composent l'astrologie judiciaire. Mais il en est des sciences occultes comme de tant d'effets naturels repoussés par les esprits forts ou par les philosophes matérialistes, à-dire ceux qui s'en tiennent uniquement aux faits sensibles, solides, aux résultats de la chimie ou des sciences de la physique et de la chimie modernes ; ces sciences subsistent, elles continuent leur marche, sans s'arrêter, d'ailleurs, car depuis environ deux siècles, la science en est abandonnée par les esprits d'élite. En regardant que le côté possible de la divination, que les événements antérieurs de la vie d'un

homme, que les secrets connus de lui seul pe
immédiatement représentés par des cartes
qu'il coupe et que le diseur d'horoscope divise
d'après des lois mystérieuses, c'est l'absurde ;
l'absurde qui condamnait la vapeur, qui condan
la navigation aérienne, qui condamnait les inv
la poudre et de l'imprimerie, celle des lunettes
vure, et la dernière grande découverte, la dagu
Si quelqu'un fût venu dire à Napoléon qu'un
qu'un homme sont incessamment et à toute h
sentés par une image dans l'atmosphère, que t
jets existants y ont un spectre saisissable, per
aurait logé cet homme à Charenton, comme Ri
gea Salomon de Caux à Bicêtre, lorsque le m
mand lui apporta l'immense conquête de la n
vapeur. Et c'est là cependant ce que Daguer
par sa découverte. Eh bien, si Dieu a imprimé
tains yeux clairvoyants, la destinée de chaque h
sa physionomie, en prenant ce mot comme l'
totale du corps, pourquoi la main ne résumerai
physionomie, puisque la main est l'action hu
entière et son seul moyen de manifestation
chiromancie. La société n'imité-t-elle pas Die
à un homme les événements de sa vie à l'as
main, n'est pas un fait plus extraordinaire che
a reçu les facultés du Voyant que le fait de di
dat qu'il se battra, à un avocat qu'il parlera,
donnier qu'il fera des souliers ou des bottes,
vateur qu'il fumera la terre et la labourera. (C
un exemple frappant. Le génie est tellement
l'homme, qu'en se promenant à Paris, les ger
ignorants devinent un grand artiste quand il p
comme un soleil moral dont les rayons colorent
passage. Un imbécile ne se reconnaît-il pas i
ment par des impressions contraires à celles q

e de génie? Un homme ordinaire passe presque u. La plupart des observateurs de la nature sociale ienne peuvent dire la profession d'un passant en at venir. Aujourd'hui, les mystères du sabbat, si ints par les peintres du seizième siècle, ne sont a mystères. Les Égyptiennes ou les Égyptiens, es Bohémiens, cette nation étrange, venue des isaient tout uniment prendre du haschich à leurs Les phénomènes produits par cette conserve ent parfaitement le chevauchage sur les balais, par les cheminées, les *visions réelles*, pour ainsi s vieilles changées en jeunes femmes, les danses des et les délicieuses musiques qui composaient aisies des prétendus adorateurs du diable.

ard'hui, tant de faits avérés, authentiques, sont s sciences occultes, qu'un jour ces sciences seront és comme on professe la chimie et l'astronomie. ème singulier qu'au moment où l'on crée à Paris ères de slave, de mantchou, de littératures aussi *ofessabtes* que les littératures du Nord, qui, au fournir des leçons, devraient en recevoir, et dont ulaires répètent d'éternels articles sur Shak- ou sur le seizième siècle, on n'ait pas restitué, nom d'Anthropologie, l'enseignement de la phi- e occulte, l'une des gloires de l'ancienne Univer- i ceci, l'Allemagne, ce pays à la fois si grand et it, a devancé la France; car on y professe cette , bien plus utile que les différentes PHILOSOPHIES, et toutes la même chose.

certaines êtres aient le pouvoir d'apercevoir les faits dans le germe des causes, comme le grand in- r aperçoit une industrie, une science dans un effet l inaperçu du vulgaire, ce n'est plus une de ces es exceptions qui font rumeur, c'est l'effet d'une inconnue, et qui serait en quelque sorte le som-

nambulisme de l'esprit. Si donc cette proposition, laquelle reposent les différentes manières de déchiffrer l'avenir, semble absurde, le fait est là. Remarquez que prédire les gros événements de l'avenir n'est pas, pour le Voyant, un tour de force plus extraordinaire que celui de deviner le passé. Le passé, l'avenir sont également impossibles à savoir, dans le système des incrédules ; les événements accomplis ont laissé des traces, il est vraisemblable d'imaginer que les événements à venir ont leurs racines. Dès qu'un *diseur de bonne aventure* vous explique minutieusement les faits connus de votre vie dans votre vie antérieure, il peut vous dire les événements que produiront les causes existantes. Le monde moral est taillé, pour ainsi dire, sur le patron du monde naturel ; les mêmes effets s'y doivent retrouver avec des différences propres à leurs divers milieux. Ainsi, même que les corps se projettent réellement dans l'atmosphère, en y laissant subsister ce spectre saisi par le daguerréotype qui l'arrête au passage ; de même, les idées, créations réelles et agissantes, s'impriment dans ce qu'il faut nommer l'atmosphère du monde spirituel, et produisent des effets, y vivent *spectralement* (car il est nécessaire de forger des mots pour exprimer des phénomènes innommés), et dès lors certaines créatures douées de facultés rares peuvent parfaitement apercevoir ces formes ou ces traces d'idées.

Quant aux moyens employés pour arriver aux visées, c'est là le merveilleux le plus explicable, dès que le consultant dispose les objets à l'aide desquels lui fait représenter les hasards de sa vie. En effet, tout s'enchaîne dans le monde réel. Tout mouvement y répond à une cause, toute cause se rattache à une autre, et, conséquemment, l'ensemble se représente dans le moindre mouvement. Rabelais, le plus grand esprit de l'humanité moderne, cet homme qui rés

Pythagore, Hippocrate, Aristophane et Dante, a dit, il y a maintenant trois siècles : L'homme est un microcosme. Trois siècles après, Swedenborg, le grand prophète suédois, disait que la terre était un homme. Le prophète et le précurseur de l'incrédulité se rencontraient ainsi dans la plus grande des formules. Tout est fatal dans la vie humaine comme dans la vie de notre planète. Les moindres accidents, les plus futiles, y sont subordonnés. Donc les grandes choses, les grands desseins, les grandes pensées s'y reflètent nécessairement dans les plus petites actions, et avec tant de fidélité, que si quelque conspirateur mêle et coupe un jeu de cartes, il y écrira le secret de sa conspiration pour le Voyant appelé bohème, diseur de bonne aventure, charlatan, etc. Dès qu'on admet la fatalité, c'est-à-dire l'enchaînement des causes, l'astrologie judiciaire existe et devient ce qu'elle était jadis, une science immense, car elle comprend la faculté de déduction qui fit Cuvier si grand, mais spontanée, au lieu d'être, comme chez ce beau génie, exercée dans les nuits studieuses du cabinet.

L'astrologie judiciaire, la divination, a régné pendant sept siècles, non pas comme aujourd'hui sur les gens du peuple, mais sur les plus grandes intelligences, sur les souverains, sur les reines et sur les gens riches. Une des plus grandes sciences de l'antiquité, le magnétisme animal, est sorti des sciences occultes, comme la chimie est sortie des fourneaux des alchimistes. La crânologie, la physiognomonie, la névrologie en sont également issues; et les illustres créateurs de ces sciences en apparence nouvelles, n'ont eu qu'un tort, celui de tous les inventeurs, et qui consiste à systématiser absolument des faits isolés, dont la cause génératrice échappe encore à l'analyse. Un jour l'Église catholique et la Philosophie moderne se sont trouvées d'accord avec la Justice pour proscrire, persécuter, ridiculiser les mystères de la Cabale, ainsi que

ses adeptes, et il s'est fait une regrettable lacune dans le règne et l'étude des sciences occultes qu'il en soit, le peuple et beaucoup de gens d'es femmes surtout, continuent à payer leurs contes à la mystérieuse puissance de ceux qui peuvent lever le voile de l'avenir ; ils vont leur acheter de l'es du courage, de la force, c'est-à-dire ce que la seule peut donner. Aussi cette science est-elle pratiquée, non sans quelques risques. Aujourd'hui sorciers, garantis de tout supplice par la tolérance aux encyclopédistes du dix-huitième siècle, ne sont justiciables que de la police correctionnelle, et dans les cas seulement où ils se livrent à des manœuvres sales, quand ils effrayent leurs pratiques dans le but d'extorquer de l'argent, ce qui constitue une escroquerie. Malheureusement, l'escroquerie, et souvent accompagnent l'exercice de cette faculté subliminale pour quoi.

Les dons admirables qui font le Voyant se rencontrent ordinairement chez les gens à qui l'on décerne le titre de brutes. Ces brutes sont les vases d'élection qui contiennent les élixirs qui surprennent l'humanité. Ce sont les prophètes, les saint Pierre, les saint Paul. Toutes les fois que la pensée demeure dans son état de bloc, ne se débite pas en conversation, en idées, en œuvres de littérature, en imaginations de science, en efforts administratifs, en conceptions d'invention, en travaux guerriers, elle est apte à jeter des feux d'une intensité prodigieuse, contenus, comme le diadème, sous la garde de ses facettes. Vienne une circonstance, cette intelligence s'allume, elle a des ailes pour franchir les distances, des yeux divins pour tout voir. Ici, sous un charbon, le lendemain, sous le jet du fluide magnétique qui la traverse, c'est un diamant qui rayonne. Les *supérieurs*, usés sur toutes les faces de leur int-

et jamais, à moins de ces miracles que Dieu se quelquefois, offrir cette puissance suprême. Aussi, et les devineresses sont-ils presque toujours des ou des mendiants à esprits vierges, des êtres once grossiers, des cailloux roulés dans les tourmisère, dans les ornières de la vie, où ils n'ont que des souffrances physiques. Le prophète, le est enfin Martin le laboureur, qui a fait tremss XVIII en disant un secret que le roi pouvait r; c'est une mademoiselle Lenormand, une cuimme madame Fontaine, une négresse presque pâtre vivant avec des bêtes à cornes, un faquir dord d'une pagode, et qui, tuant la chair, fait esprit à toute la puissance inconnue des facultumbulesques. C'est en Asie que de tout temps se ontrés les héros des sciences occultes. Souvent gens qui, dans l'état ordinaire, restent ce qu'ils ils remplissent en quelque sorte les fonctions et chimiques des corps conducteurs de l'électour à tour métaux inertes ou canaux pleins de mystérieux; ces gens, redevenus eux-mêmes, it à des pratiques, à des calculs qui les mènent correctionnelle, voire même, comme le fameux r, en cour d'assises et au bagne. Enfin, ce qui immense pouvoir que la Cartomancie exerce sur du peuple, c'est que la vie ou la mort du pauvre dépendait de l'horoscope que madame Fontaine ar à madame Cibot.

Le certaines répétitions soient inévitables dans toire aussi considérable et aussi chargée de ue l'est une histoire complète de la société au dix-neuvième siècle, il est inutile de peindre de madame Fontaine, déjà décrit dans *les Coans le savoir*. Seulement il est nécessaire de faire que madame Cibot entra chez madame Fontaine,

qui demeure rue Vieille-du-Temple, comme les habitués du café Anglais entrent dans ce restaurant pour y dîner. Madame Cibot, pratique fort ancienne, amenait souvent des jeunes personnes et des commères dévorées de curiosité.

La vieille domestique, qui servait de prévôt à la tirade de cartes, ouvrit la porte du sanctuaire, sans prévenir la maîtresse.

— C'est madame Cibot ! Entrez, ajouta-t-elle, il n'y a personne.

— Eh bien ! ma petite, qu'avez-vous donc pour venir si matin ? dit la sorcière.

Madame Fontaine, alors âgée de soixante-dix-huit ans, méritait cette qualification par son extérieur digne d'un Parquet.

— J'ai les sangs tournés, donnez-moi le grand jeu ! s'écria la Cibot, il s'agit de ma fortune.

Et elle expliqua la situation dans laquelle elle se trouvait en demandant une prédiction pour son sordide espoir.

— Vous ne savez pas ce que c'est que le grand jeu ? dit solennellement madame Fontaine.

— Non, je ne suis pas assez riche pour n'en avoir jamais vu la farce ! cent francs !... Excusez du peu ! N'avez-vous que je les aurais pris ? Mais n'aujourd'hui, n'il me faut !

— Je ne le joue pas souvent, ma petite, répondit madame Fontaine, je ne le donne aux riches que dans les grandes occasions, et on me le paye vingt-cinq louis ; et voyez-vous, ça me fatigue, ça m'use ! l'Esprit me tripote là, dans l'estomac. C'est comme on disait autrefois, aller au sabbat !

— Mais, quand je vous dis, ma bonne dame Fontaine, qu'il s'agit de mon avenir...

— Enfin, pour vous à qui je dois tant de consultation, je vais me livrer à l'Esprit ! répondit madame Fontaine.

en laissant voir sur sa figure décrépite une expression de terreur qui n'était pas jouée.

Elle quitta sa vieille bergère crasseuse, au coin de sa cheminée, alla vers sa table couverte d'un drap vert dont toutes les cordes usées pouvaient se compter, et où dormait à gauche un crapaud d'une dimension extraordinaire, à côté d'une cage ouverte et habitée par une poule noire aux plumes ébouriffées.

— Astaroth ! ici, mon fils ! dit-elle en donnant un léger coup d'une longue aiguille à tricoter sur le dos du crapaud, qui la regarda d'un air intelligent. — Et vous, mademoiselle Cléopâtre !... attention ! reprit-elle en donnant un petit coup sur le bec de la vieille poule. Madame Fontaine se recueillit, elle demeura pendant quelques instants immobile ; elle eut l'air d'une morte, ses yeux tournèrent et devinrent blancs. Puis elle se raidit, et dit : — Me voilà ! d'une voix caverneuse. Après avoir automatiquement éparpillé du millet pour Cléopâtre, elle prit son grand jeu, le mêla convulsivement, et le fit couper par madame Cibot, mais en soupirant profondément. Quand cette image de la Mort en turban crasseux, en casaquin sinistre, regarda les grains de millet que la poule noire piquait, et appela son crapaud Astaroth pour qu'il se promenât sur les cartes étalées, madame Cibot eut froid dans le dos, elle tressaillit. Il n'y a que les grandes croyances qui donnent de grandes émotions. Avoir ou n'avoir pas de rentes, telle était la question, a dit Shakspeare.

CHAPITRE XIV

Un personnage des contes d'Hoffman.

Après sept ou huit minutes pendant lesquelles la sorcière ouvrit et lut un grimoire d'une voix sépulcrale, examina les grains qui restaient, le chemin que faisait le

crapaud en se retirant, elle déchiffra le sens en y dirigeant ses yeux blancs.

— Vous réussirez ! quoique rien dans cette doive aller comme vous le croyez ! dit-elle. V bien des démarches à faire. Mais vous recueille de vos peines. Vous vous conduirez bien ma sera pour vous ~~co~~me pour tous ceux qui s des malades, et qui convoitent une part de s Vous serez aidée dans cette œuvre de malfaisa personnages considérables... Plus tard, vous v tirez dans les angoisses de la mort, car vous assassinée par deux forçats évadés, un petit rouges et un vieux tout chauve, à cause de qu'on vous supposera dans le village où vous rerez avec votre second mari... Allez, ma fille, libre d'agir ou de rester tranquille.

L'exaltation intérieure qui venait d'allumer dans les yeux caves de ce squelette si froid en cessa. Lorsque l'horoscope fut prononcé, madame éprouva comme un éblouissement et f point semblable aux somnambules quand on l elle regarda tout d'un air étonné ; puis elle rec dame Cibot et parut surprise de la voir en pr leur peinte sur ce visage.

— Eh bien ! ma fille ! dit-elle d'une voix différente de celle qu'elle avait eue en prophét vous contente ?...

Madame Cibot regarda la sorcière d'un air l pouvoir lui répondre.

— Ah ! vous avez voulu le grand jeu ! je v tée comme une vieille connaissance. Donne francs, seulement...

— Cibot, mourir ? s'écria la portière.

— Je vous ai donc dit des choses bien terrib manda très-ingénument madame Fontaine.

Mais oui !... dit la Cibot en tirant de sa poche cent
et les posant au bord de la table, mourir assas-

...

Ah ! voilà, vous voulez le grand jeu !... Mais con-
vous, tous les gens assassinés dans les cartes ne
ent pas.

Mais c'est-y possible, mame Fontaine ?

Ah ! ma petite belle, moi je n'en sais rien ! Vous
voulu frapper à la porte de l'avenir, j'ai tiré le cor-
voilà tout, et il est venu !

Qui ? il ? dit madame Cibot.

Eh bien ! l'Esprit, quoi ! répliqua la sorcière impa-
e.

Adieu, mame Fontaine ! s'écria la portière. Je ne
issais pas le grand jeu, vous m'avez bien effrayée,
z !...

Madame ne se met pas deux fois par mois dans cet
à ! dit la servante en reconduisant la portière jus-
sur le palier. Elle crèverait à la peine, tant ça la
Elle va manger des côtelettes et dormir pendant
heures...

ns la rue, en marchant, la Cibot, fit ce que font les
ultants avec les consultations de toute espèce. Elle
ce que la prophétie offrait de favorable à ses in-
et douta des malheurs annoncés. Le lendemain,
nie dans ses résolutions, elle pensait à tout mettre
ivre pour devenir riche en se faisant donner une
du musée-Pons. Aussi n'eut-elle plus, pendant
ue temps, d'autre pensée que celle de combiner les
ns de réussir. Le phénomène expliqué ci-dessus,
de la concentration des forces morales chez tous les
grossiers qui, n'usant pas leurs facultés intelligen-
ainsi que les gens du monde par une dépense jour-
re, les trouvent fortes et puissantes au moment où
ans leur esprit cette arme redoutable appelée l'idée

fixe, se manifesta chez la Cibot à un degré supérieur. De même que l'idée fixe produit les miracles des évisions et les miracles du sentiment, cette portière, appu par la cupidité, devint aussi forte qu'un Nucingen et abois, aussi spirituelle sous sa bêtise que le séduis La Palférine.

Quelques jours après, sur les sept heures du matin en voyant Rémonencq occupé d'ouvrir sa boutique, elle alla chattement à lui.

— Comment faire pour savoir la vérité sur la valeur des choses entassées chez mes messieurs ? lui demanda-t-elle.

— Ah ! c'est bien facile, répondit le marchand de curiosités dans son affreux charabias qu'il est inutile de continuer à figurer pour la clarté du récit. Si vous voulez jouer franc jeu avec moi, je vous indiquerai un appréciateur, un bien honnête homme, qui saura la valeur des tableaux à deux sous près...

— Qui ?

— Monsieur Magus, un Juif qui ne fait plus d'affaires que pour son plaisir.

Élie Magus, dont le nom est trop connu dans la COMÉDIE HUMAINE pour qu'il soit nécessaire de parler de lui, s'était retiré du commerce des tableaux et des curiosités, en imitant, comme marchand, la conduite que Pons avait tenue comme amateur. Les célèbres appréciateurs, feu Henry, MM. Pigeot et Moret, Thérét, Georges et Roëhn, enfin, les experts du Musée, étaient tous des enfants, comparés à Élie Magus, qui devinait un chef-d'œuvre sous une crasse centenaire, qui connaissait toutes les Écoles et l'écriture de tous les peintres.

Ce Juif, venu de Bordeaux à Paris, avait quitté le commerce en 1835, sans quitter les dehors misérables qu'il gardait, selon les habitudes de la plupart des Juifs, et cette race est fidèle à ses traditions. Au moyen âge,

persécution obligeait les Juifs à porter des haillons pour jouer les soupçons, à toujours se plaindre, pleurnicher, à gémir à la misère. Ces nécessités d'autrefois sont devenues, comme toujours, un instinct de peuple, un vice académique. Élie Magus, à force d'acheter des diamants et de les revendre, de brocanter les tableaux et les dentelles, les hautes curiosités et les émaux, les fines sculptures et les vieilles orfèvreries, jouissait d'une immense fortune inconnue, acquise dans ce commerce, devenu si considérable. En effet, le nombre des marchands a décuplé depuis vingt ans à Paris, la ville où toutes les curiosités du monde se donnent rendez-vous. Quant aux tableaux, ils ne se vendent que dans trois villes, à Rome, Londres et à Paris.

Élie Magus vivait, Chaussée des Minimes, petite et vaste rue qui mène à la place Royale, où il possédait un bel hôtel acheté, pour un morceau de pain, comme on dit, en 1831. Cette magnifique construction contenait un des plus fastueux appartements décorés du temps de Louis XV, car c'était l'ancien hôtel de Maulaincourt. Bâti par ce célèbre président de la cour des Aides, cet hôtel, à cause de sa situation, n'avait pas été dévasté durant la révolution. Si le vieux Juif s'était décidé, contre les lois israélites, à devenir propriétaire, croyez qu'il eut bien des raisons. Le vieillard finissait, comme nous finissons nous, par une manie poussée jusqu'à la folie. Quoiqu'il fût riche, il se laissait aller autant que son ami feu Gobseck, il se laissait prendre par l'admiration des chefs-d'œuvre qu'il brocantait; mais son goût, de plus en plus épuré, difficile, était devenu l'une de ces passions qui ne sont permises qu'aux Rois, quand ils sont riches et qu'ils aiment les arts. Semblable au second roi de Prusse, qui ne s'enthousiasmait pour un grenadier que lorsque le sujet atteignait à six pieds de haut, l'auteur, et qui dépensait des sommes folles pour le pouvoir joindre à son musée vivant de grenadiers, le bro-

canteur retiré ne se passionnait que pour des toiles irréprochables, restées telles que le maître les avait peintes et du premier ordre dans l'œuvre. Aussi Élie Magus n manquait-il pas une seule des grandes ventes, visitait tous les marchés, et voyageait-il par toute l'Europe. Cette âme vouée au lucre, froide comme un glaçon, s'échauffait à la vue d'un chef-d'œuvre, absolument comme un libertin, lassé de femmes, s'émeut devant une fille parfaite, et s'adonne à la recherche des beautés sans défaut. Ce don Juan des toiles, cet adorateur de l'idéal, trouvait dans cette admiration des jouissances supérieures à celles que donne à l'avare la contemplation de l'or. Il vivait dans un sérail de beaux tableaux !

Ces chefs-d'œuvre, logés comme doivent l'être les enfants des princes, occupaient tout le premier étage de l'hôtel qu'Élie Magus avait fait restaurer, et avec quel splendeur ! Aux fenêtres, pendaient en rideaux les plus beaux brocarts d'or de Venise. Sur les parquets, s'étendaient les plus magnifiques tapis de la Savonnerie. Les tableaux, au nombre de cent environ, étaient encadrés dans les cadres les plus splendides, redorés tous avec le prit par le seul doreur de Paris qu'Élie trouvât consciencieux, par Servais, à qui le vieux Juif apprit à dorer avec l'or anglais, or infiniment supérieur à celui des batteurs d'or français. Servais est, dans l'art du doreur, qu'était Thouvenin dans la reliure, un artiste amoureux de ses œuvres. Les fenêtres de cet appartement étaient protégées par des volets garnis en tôle. Élie Magus habitait deux chambres en mansarde au deuxième étage, meublées pauvrement, garnies de ses haillons, et sentant la juiverie, car il achevait de vivre comme il avait vécu.

Le rez-de-chaussée, tout entier pris par les tableaux que le Juif brocantait toujours, par les caisses venues de l'étranger, contenait un immense atelier où travaillait presque uniquement pour lui Moret, le plus habile

laurateurs de tableaux, un de ceux que le Musée employer. Là se trouvait aussi l'appartement de ce fruit de sa vieillesse, une Juive, belle comme toutes les Juives quand le type asiastique reparait noble en elles. Noémi, gardée par deux servantes juives et juives, avait pour avant-garde un Juif polonnmé Abramko, compromis, par un hasard fabuleux dans les événements de Pologne, et qu'Élie Magus avait acheté par spéculation. Abramko, concierge de ce muet, morne et désert, occupait une loge armée de chiens d'une férocité remarquable, l'un de Terre-l'autre des Pyrénées, le troisième anglais et bou-

Et sur quelles observations profondes était assise la du Juif qui voyageait sans crainte, qui dormait sur ses oreilles, et ne redoutait aucune entreprise ni sa fille, son premier trésor, ni sur ses tableaux, ni son or. Abramko recevait chaque année deux cents de plus que l'année précédente, et ne devait plus recevoir à la mort de Magus, qui le dressait à faire dans le quartier. Abramko n'ouvrait jamais à son sans avoir regardé par un guichet grillagé, capable. Ce concierge, d'une force herculéenne, adougué comme Sancho Pança adore don Quichotte. Les chiens, renfermés pendant le jour, ne pouvaient sous la dent aucune nourriture; mais, à la nuit, Abramko les lâchait, et ils étaient condamnés par le rusé du vieux Juif à stationner, l'un dans le jardin, au haut d'un poteau en haut duquel était accroché un morceau de viande, l'autre dans la cour, au pied d'un poteau capable, et le troisième dans la grande salle du rez-de-ussée. Vous comprenez que ces chiens qui, par leur t, gardaient déjà la maison, étaient gardés eux-mêmes par leur faim; ils n'eussent pas quitté, pour la place au pied de leur mâle de co-

cagne; ils ne s'en écartaient pas pour aller flâner que ce soit. Qu'un inconnu se présentât, les chiens imaginaient tous trois que le quidam en voulait à la nourriture, laquelle ne leur était descendue que le matin au réveil d'Abramko. Cette infernale soumission avait un avantage immense. Les chiens n'aboyaient jamais, le maître de Magus les avait promus Sauvages, ils étaient devenus surnois comme des Mohicans. Or, voici ce qui arriva. Un jour, des malfaiteurs, enhardis par ce silence, crurent assez légèrement pouvoir *rincer* la caisse de Juif. L'un d'eux, désigné pour monter le premier à l'assaut, passa par-dessus les murs du jardin et voulut descendre; le bouledogue l'avait laissé faire, il l'avait parfaitement entendu; mais, dès que le pied de ce monsieur fut à portée de sa gueule, il le lui coupa net, et le mangé. Le voleur eut le courage de repasser le mur, il marcha sur l'os de sa jambe jusqu'à ce qu'il tombât évanoui dans les bras de ses camarades qui l'emportèrent. fait-Paris, car la *Gazette des Tribunaux* ne manqua de rapporter ce délicieux épisode des nuits parisiennes fut pris pour un puff.

Magus, alors âgé de soixante-quinze ans, pouvait aller jusqu'à la centaine. Riche, il vivait comme vivaient Rémonencq. Trois mille francs, y compris ses profits pour sa fille, défrayaient toutes ses dépenses. Avec cette existence n'était plus régulière que celle du vieillard. Levé dès le jour, il mangeait du pain frotté d'ail, déjeuner qui le menait jusqu'à l'heure du dîner. Le dîner d'une frugalité monacale, se faisait en famille. Entre le lever et l'heure de midi, le maniaque usait le temps à promener dans l'appartement où brillaient les chefs-d'œuvre. Il y époussetait tout, meubles et tableaux, admirait sans lassitude; puis il descendait chez sa fille, il s'y grisait du bonheur des pères, et il partait pour ses courses à travers Paris, où il surveillait les ven-

expositions, etc. Quand un chef-d'œuvre se trouvait dans les conditions où il le voulait, la vie de cet homme animait ; il avait un coup à monter, une affaire à gagner, une bataille de Marengo à gagner. Il entassait des livres pour avoir sa nouvelle sultane à bon marché, possédait sa carte d'Europe, une carte où les pays sont marqués, et il chargeait ses co-religieux dans chaque endroit d'espionner l'affaire pour lui, moyennant une prime. Mais aussi quelles dépenses pour tant de soins!...

Les tableaux de Raphaël perdus et cherchés avec persévérance par les Raphaëliques, Magus les possédait l'original de la maîtresse du Giorgione, la toile pour laquelle ce peintre est mort, et les précurseurs sont des copies de cette toile illustre à cinq cent mille francs, à l'estimation de Magus. Il gardait le chef-d'œuvre de Titien : le Christ mis au tombeau, tableau peint pour Charles-Quint, qui fut offert au grand homme au grand Empereur, accompagnée d'une lettre tout entière de la main du Titien, et qui est collée au bas de la toile. Il avait du même l'original, la maquette d'après laquelle tous les autres tableaux de Philippe II ont été faits. Les quatre-vingt-dix autres tableaux sont tous de cette force et de cette perfection. Aussi Magus se rit-il de notre musée, où le soleil, qui ronge les plus belles toiles en traversant des vitres dont l'action équivaut à celle des verres, rend les galeries de tableaux ne sont possibles qu'en élevant leurs plafonds. Magus fermait et ouvrait les portes de son musée lui-même, déployait autant de soins et de précautions pour ses tableaux que pour sa fille, son idole. Ah ! le vieux tableaumane connaissait son métier de la peinture ! Selon lui, les chefs-d'œuvre ne vivent que par une vie qui leur était propre, ils étaient journaliers, leur beauté dépendait de la lumière qui venait les

colorer, il en parlait comme les Hollandais parlaient ja de leurs tulipes, et venait voir tel tableau, à l'heure le chef-d'œuvre resplendissait dans toute sa gloire, quand le temps était clair et pur.

C'était un tableau vivant au milieu de ces tableaux immobiles que ce petit vieillard, vêtu d'une méchante petite redingote, d'un gilet de soie décennal, d'un pantalon crasseux, la tête chauve, le visage creux, la barbe frétille et dardant ses poils blancs, le menton menaçant et pointu, la bouche démeublée, l'œil brillant comme celui de ses chiens, les mains osseuses et décharnées, nez en obélisque, la peau rugueuse et froide, souriant à ces belles créations du génie ! Un Juif, au milieu de tant de millions, sera toujours un des plus beaux spectacles que puisse donner l'humanité. Robert Médal, notre grand acteur, ne peut pas, quelque sublime qu'il soit, atteindre à cette poésie. Paris est la ville du monde qui recèle le plus d'originaux en ce genre, ayant une religion dans son cœur. Les *excentriques* de Londres finissent toujours par se dégoûter de leurs adorations comme ils se dégoûtent de vivre ; tandis qu'à Paris les monomanes vivent avec leur fantaisie dans un heureux concubinage d'esprit. Vous y voyez souvent venir à vous des Pons, des Élie Magus vêtus fort pauvrement, le nez comme celui du secrétaire perpétuel de l'Académie française, à l'ouïe ayant l'air de ne tenir à rien, de ne rien sentir, ne faisant aucune attention aux femmes, aux magasins, allant peut-être ainsi dire au hasard, le vide dans leur poche, paraissant être dénués de cervelle, et vous vous demandez à quelle tripe parisienne ils peuvent appartenir. Eh bien ! ces hommes sont des millionnaires, des collectionneurs, des gens les plus passionnés de la terre, des gens capables de s'avancer dans les terrains boueux de la police correctionnelle pour s'emparer d'une tasse, d'un tableau, d'une pierre rare, comme fit Élie Magus, un jour, en Allemagne.

Tel était l'expert chez qui Rémonencq conduisit mystérieusement la Cibot. Rémonencq consultait Élie Magus toutes les fois qu'il le rencontrait sur les boulevards. Le dif avait, à diverses reprises, fait prêter par Abramko l'argent à cet ancien commissionnaire dont la probité était connue. La chaussée des Minimes étant à deux pas de la rue de Normandie, les deux complices du coup à monter y furent en dix minutes.

— Vous allez voir, lui dit Rémonencq, le plus riche des anciens marchands de la Curiosité, le plus grand connaisseur qu'il y ait à Paris...

Madame Cibot fut stupéfaite en se trouvant en présence d'un petit vieillard vêtu d'une houppelande indigne de passer par les mains de Cibot pour être raccommodée, qui surveillait son restaurateur, un peintre occupé à réparer des tableaux dans une pièce froide de la vaste rez-de-chaussée; puis, en recevant un regard de ses yeux pleins d'une malice froide comme ceux des chats, elle trembla.

— Que voulez-vous, Rémonencq? dit-il.

— Il s'agit d'estimer des tableaux; et il n'y a que vous dans Paris qui puissiez dire à un pauvre chaudronnier comme moi ce qu'il en peut donner, quand il n'a pas, comme vous, des mille et des cents!

— Où est-ce? dit Élie Magus.

— Voici la portière de la maison qui fait le ménage à monsieur, et avec qui je me suis arrangé...

— Quel est le nom du propriétaire?

— Monsieur Pons! dit la Cibot.

— Je ne le connais pas, répondit d'un air ingénu Magus en pressant tout doucement de son pied le pied de son restaurateur.

Moret, ce peintre, savait la valeur du Musée-Pons, et avait levé brusquement la tête. Cette finesse ne pouvait être hasardée qu'avec Rémonencq et la Cibot. Le

Juif avait évalué moralement cette portière par un regard où les yeux firent l'office des balances d'un peseur d'or. L'un et l'autre devaient ignorer que le bonhomme Pons et Magus avaient mesuré souvent leurs griffes. En effet, ces deux amateurs féroces s'enviaient l'un l'autre. Aussi le vieux Juif venait-il d'avoir comme un éblouissement intérieur. Jamais il n'espérait pouvoir entrer dans un sérail si bien gardé. Le Musée-Pons était le seul à Paris qui pût rivaliser avec le Musée-Magus. Le Juif avait eu, vingt ans plus tard que Pons, la même idée; mais, en sa qualité de marchand-amateur, le Musée-Pons lui resta fermé de même qu'à Dusommerard. Pons et Magus avaient au cœur la même jalousie. Ni l'un ni l'autre ils n'aimaient cette célébrité que recherchent ordinairement ceux qui possèdent des cabinets. Pouvoir examiner la magnifique collection du pauvre musicien, c'était, pour Élie Magus, le même bonheur que celui d'un amateur de femmes parvenant à se glisser dans le boudoir d'une belle maîtresse que lui cache un ami. Le grand respect que témoignait Rémonencq à ce bizarre personnage et le prestige qu'exerce tout pouvoir réel, même mystérieux, rendirent la portière obéissante et souple. La Cibot perdit le ton autocratique avec lequel elle se conduisait dans sa loge avec ses locataires et ses deux messieurs, elle accepta les conditions de Magus et promit de l'introduire dans le Musée-Pons, le jour même. C'était amener l'ennemi dans le cœur de la place, plonger un poignard au cœur de Pons qui, depuis dix ans, interdisait à la Cibot de laisser pénétrer qui que ce fût chez lui, qui prenait toujours sur lui ses clefs, et à qui la Cibot avait obéi tant qu'elle avait partagé les opinions Schmucke en fait de bric-à-brac. En effet, le bon Schmucke, en traitant ces magnificences de *primorions* et déplorant la manie de Pons, avait inculqué *son mépris* pour ces antiquailles à la portière et garanti

-Pons de toute invasion pendant fort longtemps. ; que Pons était alité, Schmucke le remplaçait au et dans les pensionnats. Le pauvre Allemand, avait son ami que le matin et à diner, tâchait de tout en conservant leur commune clientèle ; ses forces étaient absorbées par cette tâche, douleur l'accablait. En voyant ce pauvre homme les écolières et les gens du théâtre, tous instruits de la maladie de Pons, lui en demandaient des s, et le chagrin du pianiste était si grand, qu'il des indifférents la même grimace de sensibilité corde à Paris aux plus grandes catastrophes. Le même de la vie du bon Allemand était attaqué si bien que chez Pons. Schmucke souffrait à la douleur et de la maladie de son ami. Aussi par- e Pons pendant la moitié de la leçon qu'il don- interrompait si naïvement une démonstration demander à lui-même comment allait son ami, une écolière l'écoutait expliquant la maladie de tre deux leçons, il accourait rue de Normandie r Pons pendant un quart d'heure. Effrayé du vide sse sociale, alarmé par madame Cibot qui, depuis ours grossissait de son mieux les dépenses de la , le professeur de piano sentait ses angoisses do- par un courage dont il ne se serait jamais cru Il voulait pour la première fois de sa vie gagner ent, pour que l'argent ne manquât pas au logis. me écolière, vraiment touchée de la situation des is, demandait à Schmucke comment il pouvait ons tout seul, il répondait avec le sublime sou- dupes: — *Matemoiselle, nus avons montam Zibod! vor! eine berle! Bons ed zoicné gomme ein brince!* que Schmucke trottait par les rues, la Cibot était esse de l'appartement et du malade. Comment ui n'avait rien mangé depuis quinze jours, qui

gisait sans force, que la Cibot était obligée de lever elle-même et d'asseoir dans une bergère pour faire le lit, aurait-il pu surveiller ce soi-disant ange gardien ? Naturellement la Cibot était allée chez Élie Magus pendant le déjeuner de Schmucke.

Elle revint pour le moment où l'Allemand disait adieu au malade ; car, depuis la révélation de la fortune possible de Pons, la Cibot ne quittait plus son célibataire, elle le couvait ! Elle s'enfonçait dans une bonne bergère, au pied du lit, et faisait à Pons, pour le distraire, ces commérages auxquels excellent ces sortes de femmes. Devenue pateline, douce, attentive, inquiète, elle s'établissait dans l'esprit du bonhomme Pons avec une adresse machiavélique, comme on va le voir.

CHAPITRE XV

Ragots et politique des vieilles portières.

Effrayée par la prédiction du grand jeu de madame Fontaine, la Cibot s'était promis à elle-même de réussir par des moyens doux, par une scélératesse purement morale, à se faire coucher sur le testament de son monsieur. Ignorant pendant dix ans la valeur du Musée-Pons, la Cibot se voyait dix ans d'attachement, de probité, de désintéressement devant elle, et elle se proposait d'escompter cette magnifique valeur. Depuis le jour où, par un mot plein d'or, Rémonencq avait fait éclore dans le cœur de cette femme un serpent contenu dans sa coquille pendant vingt-cinq ans, le désir d'être riche, cette créature avait nourri le serpent de tous les mauvais levains qui tapissent le fond des cœurs, et l'on va voir comment elle exécutait les conseils que lui sifflait le serpent.

— Eh bien ! a-t-il bien bu, notre chérubin ? va-t-il mieux ? dit-elle à Schmucke.

— *Bas bien ! mon tchère montame Zibot ! bas bien !* répondit l'Allemand en essuyant une larme.

— Bah ! vous vous alarmez par trop aussi, mon cher monsieur, il faut en prendre et en laisser... Cibot serait à la mort, je ne serais pas si désolée que vous l'êtes. Allez ! notre chérubin est d'une bonne constitution. Et puis, voyez-vous, il paraît qu'il a été sage ; vous ne savez pas combien les gens sages vivent vieux ! Il est bien malade, c'est vrai, mais n'avec les soins que j'ai de lui, je l'en tirerai. Soyez tranquille, allez à vos affaires, je vais lui tenir compagnie, et lui faire boire ses pintes d'eau d'orge.

— *Sans fus, che murerais d'inquiédute...* dit Schmucke en pressant dans ses mains par un geste de confiance la main de sa bonne ménagère.

La Cibot entra dans la chambre de Pons en s'essuyant les yeux.

— Qu'avez-vous, madame Cibot ? dit Pons.

— C'est monsieur Schmucke qui me met l'âme à l'envers, il vous pleure comme si vous étiez mort ! dit-elle. Quoique vous ne soyez pas bien, vous n'êtes pas encore assez mal pour qu'on vous pleure ; mais cela me fait tant d'effet ! Mon Dieu, suis-je bête d'aimer comme cela les gens et de m'être attachée à vous plus qu'à Cibot ! Car, après tout, vous ne m'êtes de rien, nous ne sommes parents que par la première femme ; eh bien ! j'ai les sangs tournés dès qu'il s'agit de vous, ma parole d'honneur. Je me ferais couper la main, la gauche s'entend, nà, devant vous, pour vous voir allant et venant, mangeant et libustant des marchands, comme n'à votre ordinaire... Si j'avais eu n'un enfant, je pense que je l'aurais aimé, comme je vous aime, quoi ! Buvez donc, mon mignon, allons, un plein verre ! Voulez-vous boire, monsieur ! D'abord, monsieur Poulain a dit : — S'il ne veut pas

aller au Père-Lachaise, monsieur Pons doit bo sa journée autant de voies d'eau qu'un Auv vend. Ainsi, buvez ! allons !...

— Mais, je bois, ma bonne Cibot... tant et j'ai l'estomac noyé...

— Là, c'est bien ! dit la portière en prenant vide. Vous vous en sauverez comme ça ! Monsieur avait un malade comme vous, qui n'avait aucun ses enfants abandonnaient, et il est mort de cette là, faute d'avoir bu !... Ainsi faut boire, voyez-vous bichon !... qu'on l'a enterré il y a deux mois. vous que si vous mouriez, mon cher monsieur, traîneriez avec vous le bonhomme Schmucke comme un enfant, ma parole d'honneur. Ah ! voit-il, ce cher agneau d'homme ! non, jamais, un n'aime un homme comme ça ! Il en perd le bon manger, il est maigri depuis quinze jours, au vous qui n'avez que la peau et les os... ! Ça me lousse, car je vous suis bien attachée ; mais je n'en là... je n'ai pas perdu l'appétit, au contraire ! F monter et de descendre sans cesse les étages lassitudes dans les jambes, que le soir je tombe une masse de plomb. Ne voilà-t-il pas que je nég pauvre Cibot pour vous, que mademoiselle Ré lui fait son vivre, qu'il me bougonne parce que mauvais ! Pour lors, je lui dis comme ça qu'il fa souffrir pour les autres, et que vous êtes trop pour qu'on vous quitte... D'abord vous n'êtes bien pour ne pas avoir une garde ! Plus souvent souffrirais une garde ici, moi qui fais vos affaires ménage depuis dix ans... Et elles sont sur leur qu'elles mangent comme dix, qu'elles veulent du sucre, leurs chaufferettes, leurs aises... Et puis volent les malades, quand les malades ne les me sur leurs testaments... Mettez une garde ici pou

d'hui, mais demain nous trouverions un tableau, quelque objet de moins...

— Oh ! madame Cibot ! s'écria Pons hors de lui, ne me quittez pas !... Qu'on ne touche à rien !...

— Je suis là ! dit la Cibot, tant que j'en aurai la force, je serai là... soyez tranquille ! Monsieur Poulain, qui peut-être a des vues sur votre trésor, ne voulait-il pas vous donner n'une garde !... Comme je vous l'ai remouché ! — « Il n'y a que moi, que je lui ai dit, de qui veuille monsieur : il a mes habitudes comme j'ai les siennes. » Et il s'est tu. Mais une garde, c'est tout voleuses ! J'ai-t-il ces femmes-là !... Vous allez voir comme elles sont intrigantes. Pour lors, un vieux monsieur... — Notez que c'est monsieur Poulain qui m'a raconté cela... — Donc une madame Sabatier, une femme de trente-six ans, ancienne marchande de mules au Palais, — vous connaissez bien la galerie marchande qu'on a démolie au Palais ?...

Pons fit un signe affirmatif.

— Bien. C'te femme, pour lors, n'a pas réussi, rapport à son homme qui buvait tout et qu'est mort d'une im-bustion spontanée ; mais elle a été belle femme, faut tout dire, mais ça ne lui a pas profité, quoiqu'elle ait eu, dit-on, des avocats pour bons amis... Donc, dans la débîne, elle s'a fait garde de femmes en couches, et n'alle demeure rue Barre-du Bec. Elle n'a donc gardé comme ça n'un vieux monsieur, qui, sous votre respect, avait une maladie des foies lurinaires, qu'on le sondait comme un puits n'artésien, et qui voulait de si grands soins qu'elle couchait sur un lit de sangle dans la chambre de ce monsieur. C'est-y croyable ces choses-là ? Mais vous me direz : Les hommes, ça ne respecte rien ! tant ils sont égoïstes ! Enfin, voilà qu'en causant avec lui, vous comprenez, elle était là toujours, elle l'égayait elle lui racontait des histoires, elle le faisait jaser, comme nous sommes là, pas vrai, tous les deux à jacasser... Elle ap-

prend que ses neveux, le malade avait des neveux, étaient des monstres, qu'ils lui donnaient des chagrins, et, fin finale, que sa maladie venait de ses neveux. Eh bien ! mon cher monsieur, elle a sauvé ce monsieur, et elle est devenue sa femme, et ils ont un enfant qu'est superbe, et que madame Bordevin, la bouchère de la rue Charlot, qu'est parente à c'te dame, a été marraine... En voilà ed' la chance ! Moi, je suis mariée !... mais je n'ai pas d'enfant, et je puis le dire, c'est la faute à Cibot, qui m'aime trop ; car si je voulais... Suffit. Quéque nous serions devenus avec de la famille, moi et mon Cibot, qui n'avons pas n'un sou vaillant, n'après trente ans de probité, mon cher monsieur ! Mais ce qui me console, c'est que je n'ai pas n'un liard du bien d'autrui. Jamais je n'ai fait de tort à personne... Tenez, n'une supposition, qu'on peut dire, puisque dans six semaines vous serez sur vos quilles, à flâner sur le boulevard, eh bien ! vous me mettriez sur votre testament, eh bien ! Je n'aurais de cesse que je n'aie trouvé vos héritiers pour leur rendre... tant j'ai tant peur du bien qui n'est pas acquis à la sueur de mon front. Vous me direz : « Mais, mame Cibot, ne vous tourmentez donc pas comme ça, vous l'avez bien gagné, vous avez soigné ces messieurs comme vos enfants, vous leur avez épargné mille francs par an... » Car, à ma place, savez-vous, monsieur, qu'il y a bien des cuisinières qui auraient déjà dix mille francs ed' placés. — « C'est donc justice si ce digne monsieur vous laisse un petit viager !... » qu'on me dirait par supposition. Eh bien ! non ! moi, je suis désintéressée... Je ne sais pas comment il y a des femmes qui font le bien par intérêt... Ce n'est plus faire le bien, n'est-ce pas monsieur ?... Je ne vais pas à l'église, moi ! Je n'en ai pas le temps ; mais ma conscience me dit ce qui est bien... Ne vous agitez pas comme ça, mon chat !... ne vous grattez pas ! Mon Dieu ! comme vous jaunissez ! vous êtes si jaune,

is en devenez brun... Comme c'est drôle qu'on vingt jours, comme un citron!... La probité c'est des pauvres gens ; il faut bien posséder quelque chose ! D'abord, vous arriveriez à toute extrémité, position, je serais la première à vous dire que vous n'avez rien de tout ce qui vous appartient à M. Schmucke. C'est votre devoir, car il est à lui seul toute votre famille. Vous n'aimez, celui-là, comme un chien aime son maître.

— Oui ! dit Pons, je n'ai été aimé dans toute ma vie que par lui...

— Monsieur, dit madame Cibot, vous n'êtes pas amoureux de moi, donc ! je ne vous aime donc pas ?...

— Ne dis pas cela, ma chère madame Cibot.

— Mais allez-vous pas me prendre pour une servante, une fille ordinaire, comme si je n'avais pas n'importe quel maître ! mon Dieu ! fendez-vous donc pendant onze ans avec deux vieux garçons ! ne soyez donc occupée que de bien-être, que je remuais tout chez dix fruitières, dix fois par jour, pour dire des sottises, pour vous trouver du bon vin de Brie, que j'allais jusqu'à la Halle pour vous acheter du beurre frais, et prenez donc garde à tout, qu'en fait je ne vous ai rien cassé, rien écorné... Soyez comme une mère pour ses enfants ! Et vous n'enfantez rien, ma chère madame Cibot qui prouve qu'il y a un sentiment pour vous dans le cœur du vieux monsieur, car que vous soignez comme un fils le roi, car le pape de Rome n'a pas été soigné comme vous !... Vous ne parlez pas qu'on ne l'a pas soigné comme vous ?... Mais qu'il est mort à la fleur de son âge... Tenez, monsieur, vous n'êtes pas juste... Vous êtes un ingrat ! C'est parce que je ne suis qu'une pauvre portière. Ah ! monsieur, vous croyez donc aussi, vous, que nous sommes des chiens...

— Mais, ma chère madame Cibot...

— Enfin, vous qu'êtes un savant, expliquez-moi pourquoi nous sommes traités comme ça, nous autres comédiens, qu'on ne nous croit pas des sentiments, qu'on se moque de nous, dans n'un temps où l'on parle d'égalité!.. Moi, je ne vaudrais donc pas un autre femme! moi qui ai été une des plus jolies femmes de Paris, qu'on m'appelait *la belle écaillère*, et que je recevais des déclarations d'amour sept ou huit fois par jour... Et que je voulais encore! Tenez, monsieur, vous connaissez bien ce gringalet de ferrailleur qu'est à la porte, eh bien! j'étais veuve, une supposition, il m'épouserait les yeux fermés, tant il les a ouverts à mon endroit, qu'il me regarde toute la journée: — Oh! les beaux bras que vous avez! madame Cibot! je rêvais, cette nuit, que c'était du pain que j'étais du beurre, et que je m'étendais là-dessus!... Tenez, monsieur, en voilà des bras!... Elle retroussa sa manche et montra le plus magnifique bras du monde, aussi blanc et aussi frais que sa main était rouge et fêlée: un bras potelé, rond, à fossettes, et qui, tiré de son fourreau de mérinos commun, comme une lame est tirée de sa gaine, devait éblouir Pons, qui n'osa pas le regarder trop longtemps. — Et, reprit-elle, qui ont ouvert autant de cœurs que mon couteau ouvrait d'huîtres! Eh bien! c'est à Cibot, et j'ai eu le tort de négliger ce pauvre cher homme, qui se jetterait dedans un précipice au premier mot que je dirais, pour vous, monsieur, qu'il m'appelle *ma chère madame Cibot*, quand je ferais l'impossible pour vous...

— Écoutez-moi donc, dit le malade, je ne peux pas vous appeler ma mère ni ma femme...

— Non, jamais de ma vie ni de mes jours, je ne m'attache plus à personne!...

— Mais laissez-moi donc dire! reprit Pons. Voyons j'ai parlé de Schmucke, d'abord.

— Monsieur Schmucke! en voilà un de cœur! dit-elle.

Allez, il m'aime, lui, parce qu'il est pauvre ! C'est la richesse qui rend insensible, et vous êtes riche ! Eh bien ! Prenez une garde, vous verrez quelle vie elle vous fera ! Elle vous tourmentera comme un hanneton... Le médecin dira qu'il faut vous faire boire, elle ne vous donnera rien qu'à manger ! elle vous enterrera pour vous voler ! Vous ne méritez pas d'avoir une madame Cibot !... Allez ! Quand monsieur Poulain viendra, vous lui demanderez la garde !

— Mais, sacrebleu ! écoutez-moi donc ! s'écria le maître en colère. Je ne parlais pas des femmes en parlant à mon ami Schmuckel... Je sais bien que je n'ai pas d'autres cœurs où je suis aimé sincèrement que le vôtre celui de Schmuckel !...

— Voulez-vous bien ne pas vous irriter comme ça ! cria la Cibot en se précipitant sur Pons et le reculant de force.

— Mais, comment ne vous aimerais-je pas ?... dit le pauvre Pons.

— Vous m'aimez, là, bien vrai ?... Allons, allons, parlez-moi, monsieur ! dit-elle en pleurant et essuyant ses larmes. Eh bien ! oui, vous m'aimez, comme on aime une domestique à qui l'on jette une viagère de six cents francs, comme un morceau de pain dans la niche d'un chien !...

— Oh ! madame Cibot ! s'écria Pons, pour qui me prenez-vous ? Vous ne me connaissez pas !

— Ah ! vous m'aimerez encore mieux ! reprit-elle, en jetant un regard de Pons ; vous aimerez votre bonne grosse Cibot comme une mère ? Eh bien ! c'est cela ; je suis votre mère, vous êtes tous deux mes enfants !... Ah ! je connaissais ceux qui vous ont causé du chagrin, je le ferais mener en cour d'assises et même à la correctionnelle, car je le leur arracherais les yeux ?... Ces gens-là méritent d'être fait mourir à la barrière Saint-Jacques. C'est encore trop doux pour de pareils scélérats !..

Vous, si bon, si tendre, car vous n'avez un cœur d'ou vous étiez créé et mis au monde pour rendre une femme heureuse... Oui, vous l'aureriez rendue heureuse... ça voit, vous étiez taillé pour cela... Moi, d'abord, envoyez comment vous êtes avec M. Schmucke, je me disais : Non, monsieur Pons a manqué sa vie ! il était fait pour être un bon mari... Allez, vous aimez les femmes !

— Ah ! oui, dit Pons, et je n'en ai jamais eu !...

— Vraiment ! s'écria la Cibot d'un air provocateur se rapprochant de Pons et lui prenant la main. Vous ne savez pas ce que c'est que n'avoir une maîtresse qui fait les cent coups pour son ami. C'est-il possible ! Moi, à votre place, je ne voudrais pas m'en aller d'ici dans l'autre monde sans avoir connu le plus grand bonheur qu'il y ait sur terre ! Pauvre bichon ! si j'étais ce que j'ai été par parole d'honneur, je quitterais Cibot pour vous ! Mais avec un nez taillé comme ça, car vous avez un fier nez comment avez-vous fait, mon pauvre chérubin ?... Vous me direz : Toutes les femmes ne se connaissent pas des hommes... et c'est un malheur qu'elles se marient à tort et à travers, que ça fait pitié. Moi, je vous croyais de maîtresses à la douzaine, des danseuses, des actrices, des duchesses, rapport à vos absences !... Qu'en vous voyant sortir, je disais toujours à Cibot : « Tiens, voilà M. Pons qui va courir le guilledou ! » Parole d'honneur ! je disais cela, tant je vous croyais aimé des femmes ! Le ciel vous a créé pour l'amour... Tenez, mon cher petit monsieur j'ai vu cela le jour où vous avez dîné ici pour la première fois. Oh ! étiez-vous touché du plaisir que vous donniez monsieur Schmucke ! Et lui qui en pleurait encore le lendemain, en me disant : *Montam Zibod, il ha tinné izi !* que j'en ai pleuré comme une bête aussi. Et comme il était triste, quand vous avez recommencé vos *villevoustes* ! à aller dîner en ville ! Pauvre homme, jamais désolati pareille ne s'est vue ! Ah ! vous avez bien raison de

lui votre héritier ! Allez, c'est toute une famille pour
as, ce digne, ce cher homme-là ?... Ne l'oubliez pas !
trement Dieu ne vous recevrait pas dans son paradis,
il doit ne laisser entrer que ceux qui ont été reconn-
nizants envers leurs amis en leur laissant des rentes.

Pons faisait de vains efforts pour répondre, la Cibot
ariait comme le vent marche. Si l'on a trouvé le moyen
l'arrêter les machines à vapeur, celui de *stoper* la lan-
pe d'une portière épuiserait le génie des inventeurs.

— Je sais ce que vous allez dire ! reprit-elle. Ça ne
pas, mon cher monsieur, de faire son testament quand
est malade ; et n'à votre place, moi, crainte d'acci-
ent, je ne voudrais pas abandonner ce pauvre mouton-
car c'est la bonne bête du bon Dieu ; il ne sait rien de
n ; je ne voudrais pas le mettre à la merci des rapiats
hommes d'affaires, et de parents que c'est tous ca-
lilles ! Voyons, y a-t-il quelqu'un qui, depuis vingt
ans, soit venu vous voir ?... Et vous leur donneriez votre
m ! Savez-vous qu'on dit que tout ce qui est ici en vaut
peine ?

— Mais, oui, dit Pons.

— Rémonencq, qui vous connaît pour un amateur, et
le brocante, dit qu'il vous ferait bien trente mille francs
rente viagère, pour avoir vos tableaux après vous...
voilà une affaire ! A votre place, je la ferais ! Mais j'ai
qu'il se moquait de moi, quand il m'a dit cela... Vous
riez avertir monsieur Schmucke de la valeur de toutes
choses-là, car c'est un homme qu'on tromperait comme
enfant ; il n'a pas la moindre idée de ce que valent
belles choses que vous avez ! Il s'en doute si peu qu'il
donnerait pour un morceau de pain, si, par amour
ar vous, il ne les gardait pas pendant toute sa vie, s'il
après vous, toutefois, car il mourra de votre mort !
is je suis là moi ! je le défendrai envers et contre
s !... moi et Cibot.

— Chère madame Cibot, répondit Pons attendant cet effroyable bavardage où le sentiment paraissait naïf comme il l'est chez les gens du peuple ; qu'je devenu sans vous et Schmucke ?

— Ah ! nous sommes bien vos seuls amis sur terre ! ça, c'est vrai ! Mais deux bons cœurs valent les familles... Ne me parlez pas de la famille comme la langue, dit cet ancien acteur, c'est qu'il y a de meilleur et de pire... Où sont-ils vos parents ? En avez-vous, des parents ?... je ne les ai mais vus...

— C'est eux qui m'ont mis sur le grabat !... Pons avec une profonde amertume.

— Ah ! vous avez des parents !... dit la Cibot dressant comme si son fauteuil eût été de fer rouge devant au feu. Ah ! bien, ils sont gentils, vos parents. Comment, voilà vingt jours, oui, ce matin, il y a vingt jours que vous êtes à la mort, et ils ne sont pas venus savoir de vos nouvelles ! C'est un peu fort, cela !... Mais, à votre place, je laisserais plutôt votre âme à l'hospice des Enfants-Trouvés que de leur donner un liard !

— Eh bien ! ma chère madame Cibot, je voulais tout ce que je possède à ma petite-cousine, la fille de mon cousin-germain, le président Camusot, vous savez, le magistrat qui est venu un matin, il y a bientôt deux ans,

— Ah ! un petit gros, qui vous a envoyé ses compliments et vous demander pardon... de la sottise de sa part, que la femme de chambre m'a fait des questions sur vous, une vieille mijaurée à qui j'avais envie d'arracher son crispin en velours avec el manche de mon A-t-on !... Mais vu qu'il n'y a n'importe quelle femme de chambre pour arracher un crispin en velours ! Non, ma parole d'honneur, l'ordre est renversé ! pourquoi fait-on des révolutions deux fois, si vous en avez le moyen, gr

Fais je dis que les lois sont inutiles, qu'il n'y a rien de sacré, si Louis-Philippe ne maintient pas les lois, en fin, si nous sommes tous égaux, pas vrai, n'est-ce pas ? n'une femme de chambre ne doit pas avoir n'un bon velours, quand moi, madame Cibot, avec trente ans de robité, je n'en ai pas... Voilà-t-il pas quelque chose de beau ! On doit voir qui vous êtes. Une femme de chambre est une femme de chambre, comme moi je suis une concierge ! Pourquoi donc a-t-on des épaulettes et des épinards dans le militaire ? A chacun son métier, voulez-vous que je vous dise le fin mot de ça ? Eh bien ! la France est perdue !... Et sous l'Empire, pas vrai, monsieur ? tout ça marchait autrefois aussi j'ai dit à Cibot : — Tiens, vois-tu, mon cousin, une maison où il y a des femmes de chambre à bon velours, c'est des gens sans entrailles...

— Sans entrailles ! c'est cela ! répondit Pons.

— Il raconta ses déboires et ses chagrins à madame Cibot, qui se répandit en invectives contre les parents, et donna la plus excessive tendresse à chaque phrase de son récit. Enfin, elle pleura !

— Concevoir cette intimité subite entre le vieux monsieur et madame Cibot, il suffit de se figurer la situation d'un célibataire, grièvement malade pour la première fois de sa vie, étendu sur un lit de douleur, seul, et ayant à passer sa journée face à face avec lui-même et trouvant cette journée d'autant plus longue qu'il est aux prises avec les souffrances indéfinissables de la vieillesse qui noircit la plus belle vie, et que, privé de ses nombreuses occupations, il tombe dans le marasme ; il regrette tout ce qui se voit gratis à Paris. L'isolement profond et ténébreux, cette douleur dont les tourments embrassent le moral encore plus que le physique de la vie, tout pousse un célibataire, sur lequel il est déjà faible de caractère et que son cœur

est sensible, crédule, à s'attacher à l'être qui le soigne comme un noyé s'attache à une planche. Aussi Pons écoutait-il les commérages de la Cibot avec ravissement. Schmucke et madame Cibot, le docteur Poulain, étaient l'humanité tout entière, comme sa chambre était l'univers. Si déjà tous les malades concentrent leur attention dans la sphère qu'embrassent leurs regards, et si l'égoïsme s'exerce autour d'eux en se subordonnant à eux et aux choses d'une chambre, qu'on juge ce qu'est capable un vieux garçon, sans affections, et qui n'a jamais connu l'amour. En vingt jours, Pons en était enrivré par moments à regretter de ne pas avoir épousé Madeleine Vivet ! Aussi, depuis vingt jours, madame Cibot faisait-elle d'immenses progrès dans l'esprit du malade qui se voyait perdu sans elle ; car pour Schmucke et Schmucke était un second Pons pour le pauvre malade. L'art prodigieux de la Cibot consistait, à son insu d'elle-même, à exprimer les propres idées de Pons.

— Ah ! voilà le docteur, dit-elle en entendant des coups de sonnette.

Et elle laissa Pons tout seul, sachant bien que le J. et Rémonencq arrivaient.

— Ne faites pas de bruit, messieurs... dit-elle, qu'il ne s'aperçoive de rien ! car il est comme un crin dès qu'il s'agit de son trésor.

— Une simple promenade suffira, répondit le J. armé de sa loupe et d'une lorgnette.

CHAPITRE XVI

Corruption parlementée.

Le salon où se trouvait la majeure partie du Muséum était un de ces anciens salons comme les concevaient les architectes employés par la noblesse française,

vingt-cinq pieds de largeur sur trente pieds de longueur et de treize pieds de hauteur. Les tableaux que possédait Pons, au nombre de soixante-sept, tenaient tous sur les quatre parois de ce salon boisé, blanc et or ; mais le blanc jauni, l'or rougi par le temps offraient des tons harmonieux qui ne nuisaient point à l'effet des toiles. Quatorze statues s'élevaient sur des colonnes, soit aux angles, soit entre les tableaux, sur des gaines de Boule. Des buffets en ébène, tous sculptés et d'une richesse royale, garnissaient à hauteur d'appui le bas des murs. Ces buffets contenaient les curiosités. Au milieu du salon, une ligne de crédences en bois sculpté présentait au regard les plus grandes raretés du travail humain : les ivoires, les bronzes, les bois, les émaux, l'orfèvrerie, les porcelaines, etc.

Dès que le Juif fut dans ce sanctuaire, il alla droit à quatre chefs-d'œuvre qu'il reconnut pour les plus beaux de cette collection, et de maîtres qui manquaient à la sienne. C'était pour lui ce que sont pour les naturalistes ces *desiderata* qui font entreprendre des voyages du couchant à l'aurore, aux tropiques, dans les déserts, les pampas, les savanes, les forêts vierges. Le premier tableau était de Sébastien del Piombo, le second de Fra Bartolomeo della Porta, le troisième un paysage d'Hobbéma, et le dernier un portrait de femme par Albert Durer, quatre diamants ! Sébastien del Piombo se trouve, dans l'art de la peinture, comme un point brillant où trois écoles se sont donné rendez-vous pour y apporter chacune ses éminentes qualités. Peintre de Venise, il est venu à Rome y prendre le style de Raphaël, sous la direction de Michel-Ange, qui voulut l'opposer à Raphaël en luttant, dans la personne d'un de ses lieutenants, contre ce souverain pontife de l'Art. Ainsi ce paresseux génie a fondu la couleur vénitienne, la composition florentine, le style raphaélesque dans les rares tableaux qu'il a daigné peindre

et dont les cartons étaient dessinés, dit-on, par Michel-Ange. Aussi peut-on voir à quelle perfection est arrivé cet homme, armé de cette triple force, quand on étudie au Musée de Paris le portrait de Baccio Bandinelli, qui peut être mis en comparaison avec l'Homme au gant de Titien, avec le portrait de vieillard où Raphaël a joint sa perfection à celle de Corrège, et avec le Charles VIII de Leonardo da Vinci, sans que cette toile y perde. Ces quatre perles offrent la même eau, le même orient, la même rondeur, le même éclat, la même valeur. L'art humain ne peut aller au delà. C'est supérieur à la nature qui n'a fait vivre l'original que pendant un moment. De ce grand génie, de cette palette immortelle, mais d'une incurable paresse, Pons possédait un Chevalier de Malte en prière, peint sur ardoise, d'une fraîcheur, d'un fini, d'une profondeur supérieure encore aux qualités du portrait de Baccio Bandinelli. Le Fra Bartolomeo, qui représentait une Sainte Famille, eût été pris pour un tableau de Raphaël par beaucoup de connaisseurs. L'Hobbéma devait aller à soixante mille francs en vente publique. Quant à l'Albert Durer, ce portrait de femme était pareil au fameux Holzschuer de Nuremberg, duquel les rois de Bavière, de Hollande et de Prusse ont offert deux cent mille francs, et vainement, à plusieurs reprises. Est-ce la femme ou la fille du chevalier Holzschuer, l'ami d'Albert Durer ?... l'hypothèse paraît une certitude, car la femme du Musée-Pons est dans une attitude qui suppose un pendant, et les armes peintes sont disposées de la même manière dans l'un et dans l'autre portrait. Enfin le *ætatis suæ* XLI est en parfaite harmonie avec l'âge indiqué dans le portrait si religieusement gardé par la maison Holzschuerg de Nuremberg, et dont la gravure a été récemment achevée.

Élie Magus eut des larmes dans les yeux en regardant tour à tour ces quatre chefs-d'œuvre.

— Je vous donne deux mille francs de gratification par chacun de ces tableaux, si vous me les faites avoir pour quarante mille francs !... dit-il à l'oreille de la Cibot stupéfaite de cette fortune tombée du ciel.

L'admiration, ou, pour être plus exact, le délire du Juif, avait produit un tel désarroi dans son intelligence et dans ses habitudes de cupidité, que le Juif s'y abîma, comme on voit.

— Et moi?... dit Rémonencq, qui ne se connaissait pas en tableaux.

— Tout est ici de la même force, répliqua finement le Juif à l'oreille de l'Auvergnat, prends dix tableaux au hasard et aux mêmes conditions, ta fortune sera faite !

Ces trois voleurs se regardaient encore, chacun en proie à sa volupté, la plus vive de toutes, la satisfaction du succès en fait de fortune, lorsque la voix du malade remplit et vibra comme des coups de cloche...

— Qui va là?... criait Pons.

— Monsieur ! recouchez-vous donc ! dit la Cibot en s'élançant vers Pons et le forçant à se remettre au lit. Ah ça ! voulez-vous vous tuer?... Eh bien ! ce n'est pas monsieur Poulain, c'est ce brave Rémonencq qui est si inquiet de vous, qu'il vient savoir de vos nouvelles !... Vous êtes si aimé, que toute la maison est en l'air pour vous. De quoi donc avez-vous peur ?

— Mais, il me semble que vous êtes là plusieurs, dit le malade.

— Plusieurs ! c'est bon !... Ah ça, rêvez-vous?... Vous finirez par devenir fou, ma parole d'honneur !... Tenez ! voyez.

La Cibot alla vivement ouvrir la porte, fit signe à Magus de se retirer et à Rémonencq d'avancer.

— Eh bien ! mon cher monsieur, dit l'Auvergnat pour qui la Cibot avait parlé, je viens savoir de vos nouvelles, car toute la maison est dans les transes par rapport à

vous... Personne n'aime que la mort se mette dans maisons!... Et, enfin, le papa Monistrol, que vous connaissez bien, m'a chargé de vous dire que si vous aviez besoin d'argent, il se mettait à votre service...

— Il vous envoie pour donner un coup d'œil à ses biblots!... dit le vieux collectionneur avec une aigreur pleine de défiance.

Dans les maladies de foie, les sujets contractent presque toujours une antipathie spéciale, momentanée; concentrent leur mauvaise humeur sur un objet ou une personne quelconque. Or, Pons se figurait qu'on voulait à son trésor, il avait l'idée fixe de le surveiller; il envoyait de moments en moments Schmucke, voir si personne ne s'était glissé dans le sanctuaire.

— Elle est assez belle, votre collection, répondit avec douceur Rémonencq, pour exciter l'attention des curieux; je ne me connais pas en haute curiosité, mais Monsieur passe pour être un si grand connaisseur, quoique je ne sois pas bien avancé dans la chose, j'attends bien de monsieur, les yeux fermés... Si monsieur avait quelquefois besoin d'argent, car rien ne coûte comme ces sacrées maladies... que ma sœur, en dix jours, a dépensé trente sous de remèdes, quand elle a eu des saignements, et qu'elle aurait bien guéri sans cela. Les médecins sont des fripons qui profitent de notre ignorance pour...

— Adieu, merci, monsieur, répondit Pons au fermier en lui jetant des regards inquiets.

— Je vais le reconduire, dit tout bas la Cibot à son mari, crainte qu'il ne touche à quelque chose.

— Oui, oui, répondit le malade en remerciant la Cibot par un regard.

La Cibot ferma la porte de la chambre à coucher, ce qui réveilla la défiance de Pons. Elle trouva Magas immobile devant les quatre tableaux. Cette immo-

l'admiration ne peuvent être comprises que par ceux à qui l'âme est ouverte au beau idéal, au sentiment ineffable qui cause la perfection dans l'art, et qui restent immobiles sur leurs pieds durant des heures entières au-devant la Joconde de Leonardo da Vinci, devant le Christ de du Corrège, le chef-d'œuvre de ce peintre, devant la Vierge maîtresse du Titien, la Sainte-Famille d'*Andrea Mantegna*, devant les enfants entourés de fleurs du Doyen de Cologne, le petit camaïeu de Raphaël et son portrait de Léonard, les plus immenses chefs-d'œuvre de l'art.

Taisez-vous sans bruit ! dit-elle.

Le Juif s'en alla lentement et à reculons, regardant les tableaux comme un amant regarde une maîtresse à laquelle il dit adieu. Quand le Juif fut sur le palier, là où cette contemplation avait donné des idées, il se pencha sur le bras sec de Magus.

Vous me donnerez quatre mille francs par tableau ! Rien de fait...

Je suis si pauvre !... dit Magus. Si je désire ces toiles, c'est par amour, uniquement par amour de l'art, ma pauvre âme !

Tu es si sec, mon fiston ! dit la portière, que je ne puis pas te donner cet amour-là. Mais si tu ne me promets pas au moins seize mille francs devant Rémonencq, demain, je te donnerai vingt mille francs.

Je promets les seize, répondit le Juif effrayé de l'air de la portière.

Par quoi ça peut-il jurer, un Juif ?... dit la Cibot à la portière.

Vous pouvez vous fier à lui, répondit le ferrailleur, c'est un aussi honnête homme que moi.

Très bien ! et vous ? demanda la portière, si je vous vendrais, que me donneriez-vous ?...

Je vous en donnerais cent, dit promptement Rémonencq.

— J'aime mieux une somme tout de suite, je ne pas dans le commerce, répondit la Cibot.

— Vous entendez joliment les affaires ! dit Élie Ma en souriant, vous feriez une fameuse marchande.

— Je lui offre de s'associer avec moi corps et bi dit l'Auvergnat en prenant le bras potelé de la Cibot tapant dessus avec une force de marteau. Je ne lui mande pas d'autre mise de fonds que sa beauté ! Vous avez tort de tenir à votre Turc de Cibot et à son aigu. Est-ce un petit portier qui peut enrichir une belle femme comme vous ? Ah ! quelle figure vous feriez dans boutique sur le boulevard, au milieu des curiosités botant avec les amateurs et les entortillant ! Laissez-là votre loge quand vous aurez fait votre pelote ici vous verrez ce que nous deviendrons à nous deux !

— Faire ma pelote ! dit la Cibot. Je suis incapable prendre ici la valeur d'une épingle ! entendez-vous, monencq ? s'écria la portière. Je suis connue dans quartier pour une honnête femme, nà !

Les yeux de la Cibot flamboyèrent.

— Là, rassurez-vous ! dit Élie Magus. Cet Auvergnat l'air de vous trop aimer pour vouloir vous offenser.

— Comme elle vous mènerait les pratiques ! s'é l'Auvergnat.

— Soyez justes, mes fistons, reprit madame Cibot, doucie, et jugez vous-mêmes de ma situation ici !... V dix ans que je m'extermines le tempérament pour deux vieux garçons-là, sans que jamais il ne m'a donné autre chose que des paroles... Rémonencq dira que je nourris ces deux vieux à forfait, où qu perds des vingt à trente sous par jour, que toutes économies y ont passé, par l'âme de ma mère !... la s auteur de mes jours que j'ai connue ; mais aussi que j'existe, et que voilà le jour qui nous éclaire, et mon café me serve de poison si je ments d'un

— Ime !... Eh bien ! en voilà un qui va mourir, pas vrai ? et c'est le plus riche de ces deux hommes de qui j'ai fait mes propres enfants !... Croiriez-vous, mon cher monsieur que depuis vingt jours que je lui répète qu'il est à la mort car monsieur Poulain l'a condamné !...), ce grigou-là ne parle pas plus de me mettre sur son testament que si je ne le connaissais pas ! Ma parole d'honneur, nous n'avons notre dû qu'en le prenant, foi d'honnête femme ; car allez donc vous fier à des héritiers ?... pus souvent ! Tenez, voyez-vous, paroles ne puent pas, tout le monde est de la canaille !

— C'est vrai ! dit surnoisement Élie Magus, et c'est encore nous autres, ajouta-t-il en regardant Rémonencq, qui sommes honnêtes gens...

— Laissez-moi donc, reprit la Cibot, je ne parle pas pour vous... Les *personnes pressantes*, comme dit cet ancien acteur, *sont toujours acceptées* !... Je vous jure que ces deux messieurs me doivent déjà près de trois mille francs, que le peu que je possède est déjà passé dans les médicaments et dans leurs affaires, et s'ils n'allaient ne me rien reconnaître de mes avances !... Je suis si bête, avec ma probité, que je n'ose pas leux en parler. Pour lors, vous qu'êtes dans les affaires, mon cher monsieur, me conseillez-vous de m'adresser à un avocat ?...

— Un avocat ! s'écria Rémonencq, vous en savez plus que tous les *avocastes* !...

Le bruit de la chute d'un corps lourd, tombé sur le carreau de la salle à manger, retentit dans le vaste espace de l'escalier.

— Ah ! mon Dieu ! cria la Cibot, qué qu'il arrive ? Il me semble que c'est monsieur qui vient de prendre un billet de parterre !...

Elle poussa ses deux complices qui dégringolèrent avec agilité, puis elle se retourna, se précipita dans la salle à manger et y vit Pons étalé de tout son long, en

chemise, évanoui ! Elle prit le vieux garçon dans les bras, l'enleva comme une plume, et le porta jusqu'à son lit. Quand elle eut couché le moribond, elle lui respira des barbes de plume brûlée, elle lui mouilla les tempes d'eau de Cologne, elle le ranima. Puis, lorsqu'il vit les yeux de Pons ouverts, que la vie fut revenue, elle se posa les poings sur les hanches.

— Sans pantoufles, en chemise ! il y a de quoi vous tuer ! Et pourquoi vous défiez-vous de moi ?... Si c'est ainsi, adieu, monsieur. Après dix ans que je vous sers, que je mets du mien dans votre ménage, que mes économies y sont toutes passées, pour éviter des ennuis à ce pauvre monsieur Schmucke, qui pleure comme un enfant par les escaliers... Voilà ma récompense ! vous venez m'espionner... Dieu vous a puni ! c'est bien fait ! Et moi, qui me donne un effort pour vous porter dans mes bras, que je risque d'être blessée pour le reste de mes jours ! Ah ! mon Dieu ! et la porte que j'ai laissée ouverte...

— Avec qui causiez-vous ?

— En voilà des idées ! s'écria la Cibot. Ah ça ! suis-je votre esclave ? ai-je des comptes à vous rendre ? Savez-vous que, si vous m'ennuyez ainsi, je plante tout ! Vous prendrez n'importe quelle garde !

Pons, épouvanté de cette menace, donna sans le vouloir à la Cibot la mesure de ce qu'elle pouvait tenir avec cette épée de Damoclès.

— C'est ma maladie ! dit-il piteusement.

— A la bonne heure ! répliqua la Cibot rudement.

Elle laissa Pons confus, en proie à des remords, adieu le dévouement criard de sa garde-malade, sans faire des reproches, et ne sentant pas le mal horrible le quel il venait d'aggraver sa maladie en tombant sur les dalles de la salle à manger. La Cibot aperçut Schmucke qui montait l'escalier.

— Regardez, monsieur... Il y a de tristes nouvelles ! allez !
monstré — Pons devient fou !... Figurez-vous qu'il s'est
été tout nu, qu'il m'a suivie, non, il s'est étendu là,
out de son long... Demandez-lui pourquoi, il n'en sait
rien... Il va mal. Je n'ai rien fait pour le provoquer à
es violences pareilles, à moins de lui avoir réveillé les
lées en lui parlant de ses premières amours... Qui est-
e qui connaît les hommes ? C'est tous vieux libertins...
'ai eu tort de lui montrer mes bras, que ses yeux en
rillaient comme des escarboucles...

Schmucke écoutait madame Cibot, comme s'il l'enten-
ait parlant hébreu.

— Je me suis donné un effort que j'en serai blessée
our jusqu'à la fin de mes jours !... ajouta la Cibot en
araisant éprouver de vives douleurs et pensant à met-
re à profit l'idée qu'elle avait eue, par hasard, en sen-
ant une petite fatigue dans les muscles. Je suis si bête !
Quand je l'ai vu là, par terre, je l'ai pris dans mes bras,
et je l'ai porté jusqu'à son lit, comme un enfant, quoi !
Mais, maintenant je sens un effort ! Ah ! je me trouve
mal !... Je descends chez moi, gardez notre malade. Je
vais envoyer Cibot chercher monsieur Poulain pour moi !
J'aimerais mieux mourir que de me voir infirme...

La Cibot accrocha la rampe et roula par les escaliers
en faisant mille contorsions et des gémissements si plain-
tifs, que tous les locataires, effrayés, sortirent sur les
paliers de leurs appartements. Schmucke soutenait la
malade en versant des larmes, et il expliquait le dé-
vouement de la portière. Toute la maison, tout le quar-
tiersurent bientôt le trait sublime de madame Cibot, qui
s'était donné un effort mortel, disait-on, en enlevant un
des Casse-noisettes dans ses bras. Schmucke, revenu
près de Pons, lui révéla l'état affreux de leur factotum,
et tous deux ils se regardèrent en disant : Qu'allons-nous
devenir sans elle ?... Schmucke, en voyant le change-

ment produit chez Pons par son escapade, n'osa pas le gronder.

— *Vichis pric-à-prac ! c'haimerais mieux les priler qu de bertre mon ami !... s'écria-t-il en apprenant de Pons la cause de l'accident. Se tevier de montam Zibod, q nous brede ses igonomies ! C'esdre bas pien ; mais c'est une maladie...*

— Ah ! quelle maladie ! je suis changé, je le sens, dit Pons. Je ne voudrais pas te faire souffrir, mon bon Schmucke.

— *Cronte-moi ! dit Schmucke, et laisse montam Zibod tranquille.*

Le docteur Poulain fit disparaître en quelques jours l'infirmité dont se disait menacée madame Cibot, et sa réputation reçut dans le quartier du Marais un lustre extraordinaire de cette guérison, qui tenait du miracle. Il attribua chez Pons ce succès à l'excellente constitution de la malade, qui reprit son service auprès de ses deux messieurs le septième jour, à leur grande satisfaction. Cet événement augmenta de cent pour cent l'influence de la tyrannie de la portière sur le ménage des deux Cassinoisettes, qui, pendant cette semaine, s'étaient endettées mais dont les dettes furent payées par elle. La Cibot profita de la circonstance pour obtenir (et avec quelle facilité !) de Schmucke une reconnaissance des deux mille francs qu'elle disait avoir prêtés aux deux amis.

— Ah ! quel médecin que monsieur Poulain ! dit la Cibot à Pons. Il vous sauvera, mon cher monsieur, car il m'a tirée du cercueil ! Mon pauvre Cibot me regardait comme morte !... Et bien, monsieur Poulain a dû vous le dire pendant que j'étais sur mon lit, je ne pensais qu'à vous.
« Mon Dieu, que je disais, prenez-moi, et laissez vivre mon cher monsieur Pons... »

— Pauvre chère madame Cibot, vous avez manqué d'avoir une infirmité pour moi !...

- Ah ! sans monsieur Poulain, je serais dans la che-
ne de sapin qui nous attend tous. Eh bien ! n'au bout
bossé la culbute, comme disait cet ancien acteur ! Faut
la philosophie. Comment avez-vous fait sans moi ?...

- Schmucke m'a gardé, répondit le malade ; mais
ce pauvre calsse et notre clientèle en ont souffert...
je sais pas comment il a fait.

- *Ti galme ! Bons !* s'écria Schmucke, *nus afons i tans
être Zibod, ein panquier...*

- Ne parlez pas de cela ! mon cher mouton, vous êtes
deux nos enfants, reprit la Cibot. Nos économies sont
placées chez vous, allez ! vous êtes plus solides que la
pierre. Tant que nous aurons un morceau de pain,
vous en aurez la moitié... ça ne vaut pas la peine d'en
parler...

- *Beufre montam Zibod !* dit Schmucke en s'en allant.
Il gardait le silence.

- Croiriez-vous, mon chérubin, dit la Cibot au ma-
lade en le voyant inquiet, que, dans mon agonie, car
vu la camarade de bien près !... ce qui me tourmen-
te le plus, c'était de vous laisser seuls, livrés à vous-
mêmes, et de laisser mon pauvre Cibot sans un liard ?...
C'est si peu de chose que mes économies, que je ne vous
parle que rapport à ma mort et à Cibot, qu'est un
rien ! Non, cet être-là m'a soignée comme une reine, en
pleurant comme un veau !... Mais je comptais sur
elle, foi d'honnête femme. Je me disais : Va, Cibot, mes
messieurs ne te laisseront jamais sans pain...

Le malade ne répondit rien à cet attaque *ad testamentum*,
la portière garda le silence en attendant un mot.

- Je vous recommanderai à Schmucke, dit enfin le
malade.

- Ah ! s'écria la portière, tout ce que vous ferez sera
fait, je m'en rapporte à vous, à votre cœur... Ne par-
lez jamais de cela, car vous m'humiliez, mon cher

chérubin; pensez à vous guérir ! vous vivrez plus qu nous. »

Une profonde inquiétude s'empara du cœur de madame Cibot, elle résolut de faire expliquer son monsieur et le legs qu'il entendait lui laisser, et, de prime abord, elle sortit pour aller trouver le docteur Poulain chez lui, le soir, après le dîner de Schmucke, qui mangeait auprès du lit de Pons depuis que son ami était malade.

CHAPITRE XVII

Histoire de tous les débuts à Paris.

Le docteur Poulain demeurait rue d'Orléans. Il occupait un petit rez-de-chaussée composé d'une antichambre, d'un salon et de deux chambres à coucher. Un office communiquait à l'antichambre, et qui communiquait à l'une des deux chambres, celle du docteur, avait été converti en cabinet. Une cuisine, une chambre de domestique, une petite cave dépendaient de cette location, située dans une aile de la maison, immense bâtisse construite sous l'Empire, à la place d'un vieil hôtel dont le jardin subsistait encore. Ce jardin était partagé entre les trois appartements du rez-de-chaussée.

L'appartement du docteur n'avait pas été changé depuis quarante ans. Les peintures, les papiers, la décoration, tout y sentait l'Empire. Une crasse quadragénaire, la fumée, y avaient flétri les glaces, les bordures, les dessins du papier, les plafonds et les peintures. Cette petite location, au fond du Marais, coûtait encore cinquante francs par an. Madame Poulain, mère du docteur, âgée de soixante-sept ans, achevait sa vie dans la seconde chambre à coucher. Elle travaillait pour les culottes. Elle cousait les guêtres, les culottes de peau, les bretelles, les ceintures, enfin tout ce qui concerne cet article.

ance aujourd'hui. Occupée à surveiller le mé-unique domestique de son fils, elle ne sortait et prenait l'air dans le jardinet, où l'on descend une porte-fenêtre du salon. Veuve depuis vingt avait, à la mort de son mari, vendu son fonds er à son premier ouvrier, qui lui réservait assez e pour qu'elle pût gagner environ trente sous Elle avait tout sacrifié à l'éducation de son fils a voulant le placer à tout prix dans une situa-rieure à celle de son père. Fièvre de son Escu-yant à ses succès, elle continuait à tout lui sa-euse de le soigner, d'économiser pour lui, t qu'à son bien-être, et l'aimant avec intelli-que ne savent pas faire toutes les mères. Ainsi, Poulain, qui se souvenait d'avoir été simple ne voulait pas nuire à son fils ou prêter à rire, s, car la bonne femme parlait en S comme ma-ot parlait en N; elle se cachait dans sa cham-e-même, quand, par hasard, quelques clients s venaient consulter le docteur, ou lorsque des s de collège ou d'hôpital se présentaient. nais le docteur n'avait-il eu à rougir de sa mère, érait, et dont le défaut d'éducation était bien é par cette sublime tendresse. La vente du fonds ier avait produit environ vingt mille francs, les avait placés sur le Grand-Livre en 1820, e cent francs de rente qu'elle en avait eus ent toute sa fortune. Aussi, pendant long-s voisins aperçurent-ils, dans le jardin, le linge ur et celui de sa mère, étendus sur des cordes. stique et madame Poulain blanchissaient tout avec économie. Ce détail domestique nuisait au docteur, on ne voulait pas lui reconnaître en le voyant si pauvre. Les onze cents francs assaient au loyer. Le travail de madame Pou-

lain, bonne grosse petite vieille, avait, pendant les premiers temps, suffi à toutes les dépenses de ce pauvre ménage. Après douze ans de persistance dans son chemin pierreux, le docteur ayant fini par gagner un millier d'écus par an, madame Poulain pouvait alors disposer d'environ cinq mille francs. C'était pour qui connaît Paris, avoir le strict nécessaire.

Le salon où les consultants attendaient était meublé de ce canapé vulgaire, en acajou, garni de velours d'Utrecht jaune à fleurs, de quatre fauteuils de six chaises, d'une console et d'une table à thé, provenant de la succession du feu culottier et le tout de bon choix. La pendule, toujours sous son globe de verre entre deux candélabres égyptiens, figurait une lyre. On se demandait par quels procédés les rideaux pendus aux fenêtres avaient pu subsister si longtemps, car ils étaient en calicot jaune imprimé de rosaces rouges de la fabrique de Jouy. Obercampf avait reçu des compliments de l'Empereur pour ces atroces produits de l'industrie cotonnière en 1809. Le cabinet du docteur était meublé dans ce goût-là, le mobilier de la chambre paternelle en avait fait les frais. C'était sec, pauvre et froid. Quel malade pouvait croire à la science d'un médecin qui sans renommée, se trouvait encore sans meubles, par un temps où l'Annonce est toute-puissante, où l'on donne les candélabres de la place de la Concorde pour consoler le pauvre, en lui persuadant qu'il est un riche citoyen ?

L'antichambre servait de salle à manger. La bonne travaillait quand elle ne s'adonnait pas aux travaux de la cuisine, ou qu'elle ne tenait pas compagnie à la mère du docteur. On devinait, dès l'entrée, la misère décente qui régnait dans ce triste appartement, désert pendant la moitié de la journée, en apercevant les petits rideaux de mousseline rousse à la croisée de cette pièce donna

er la cour. Les placards devaient receler des restes de
tés moisissés, des assiettes écornées, des bouchons éter-
els, des serviettes d'une semaine, enfin les ignominies
estifiables des petits ménages parisiens, et qui de là ne
puvent aller que dans la hotte des chiffonniers. Aussi,
ar ce temps où la pièce de cent sous est tapie dans
outes les consciences, où elle roule dans toutes les
phrases, le docteur, âgé de trente ans, doué d'une mère
us relations, restait-il garçon. En dix ans, il n'avait
rencontré le plus petit prétexte à roman dans les
milles où sa profession lui donnait accès; car il gué-
rait les gens dans une sphère où les existences ressem-
bient à la sienne; il ne voyait que des mémages
reils au sien, ceux de petits employés ou de petits fa-
icants. Ses clients les plus riches étaient des bouchers,
boulangers, les gros détaillants du quartier, gens
d, la plupart du temps, attribuaient leur guérison à
nature, pour pouvoir payer les visites du docteur à
arante sous, en le voyant venir à pied. En médecine
cabriolet est plus nécessaire que le savoir.

Une vie commune et sans hasards, finit par agir sur
esprit le plus aventureux. Un homme se façonne à son
rt, il accepte la vulgarité de sa vie. Aussi, le docteur
oulain, après dix ans de pratique, continuait-il à faire
un métier de Sisyphe, sans les désespoirs qui rendirent
s premiers jours amers. Néanmoins il caressait un
ve, car tous les gens de Paris ont leur rêve. Rémo-
encq jouissait d'un rêve, la Cibot avait le sien. Le doc-
eur Poulain espérait être appelé près d'un malade riche
t influent; puis obtenir, par le crédit de ce malade
u'il guérissait infailliblement, une place de médecin en
chef à un hôpital, de médecin des prisons, ou des théâ-
res du boulevard, ou d'un ministère. Il avait d'ailleurs
agné sa place de médecin de la mairie de cette manière.
gué par la Cibot, il avait soigné, guéri, monsieur

Pilleraut, le propriétaire de la maison où les Clé étaient concierges. Monsieur Pilleraut, grand-oncle maternel de madame la comtesse Popinot, la femme du ministre, s'étant intéressé à ce jeune homme dont la sœur cachée avait été sondée par lui dans une visite de remerciement, exigea de son petit-neveu, le ministre qui le vénérail, la place que le docteur exerçait depuis cinq ans et dont les maigres émoluments étaient valables bien à propos pour l'empêcher de prendre un parti violent, celui de l'émigration. Quitter la France est, pour un Français une situation funèbre. Le docteur Poulain alla bien remercier le comte Popinot ; mais le médecin de l'homme d'État étant l'illustre Bianchon, le solliciteur comprit qu'il ne pouvait guère arriver dans cette maison là. Le pauvre docteur, après s'être flatté d'obtenir la protection d'un des ministres influents, d'une douze ou quinze cartes qu'une main puissante lui avait données depuis seize ans sur le tapis vert de la table du conseil, se trouva replongé dans le Marais, où il pataugeait avec les pauvres, chez les petits bourgeois, et où il eut pour charge de vérifier les décès, à raison de douze cent francs par an.

Le docteur Poulain, interne assez distingué, devint praticien prudent, ne manquait pas d'expérience. D'ailleurs, ses morts ne faisaient pas scandale, et il pouvait étudier toutes les maladies *in animâ vili*. Jugez de quel fiel il se nourrissait ! Aussi l'expression de sa figure, longue et mélancolique, était-elle parfois effrayante. Mettez dans un parchemin jaune les yeux étincelants de Tartuffe et l'aigreur d'Alceste ; puis figurez-vous la démarche, l'attitude, les regards de cet homme, qui, trouvant tout aussi bon médecin que l'illustre Bianchon, se sentait maintenu dans une sphère obscure par la main de fer ! Le docteur Poulain ne pouvait s'empêcher de comparer ses recettes de dix francs, dans les

heureux, à celles de Bianchon, qui vont à cinq ou six cents francs ! N'est-ce pas à concevoir toutes les haines de la démocratie ? Cet ambitieux, refoulé, n'avait d'ailleurs rien à se reprocher. Il avait déjà tenté la fortune en inventant des pilules purgatives, semblables à celles de Morisson. Il avait confié cette exploitation à l'un de ses camarades d'hôpital, un interne devenu pharmacien ; mais le pharmacien, amoureux d'une figurante de l'Amigu-Comique, s'était mis en faillite, et le brevet d'invention des pilules purgatives se trouvant pris à son nom, cette immense découverte avait enrichi le successeur. L'ancien interne était parti pour le Mexique, la patrie de l'or, en emportant mille francs d'économies au pauvre Poulain, qui, pour fiche de consolation, fut traité d'usurier par la figurante à laquelle il vint redemander son argent. Depuis la bonne fortune de la guérison du vieux Pillerault, pas un seul client riche ne s'était présenté. Poulain courait tout le Marais, à pied, comme un chat maigre, et sur vingt visites, en obtenait deux à quarante sous. Le client qui payait bien était, pour lui, cet oiseau fantastique appelé le *Merle blanc* dans tous les mondes sublunaires.

Le jeune avocat sans causes, le jeune médecin sans clients sont les deux plus grandes expressions du Désespoir décent, particulier à la ville de Paris, ce Désespoir muet et froid, vêtu d'un habit et d'un pantalon noirs à coutures blanchies qui rappellent le zinc de la mansarde, d'un gilet de satin luisant, d'un chapeau ménagé saintement, de vieux gants et de chemises en calicot. C'est un poème de tristesse, sombre comme les *Secrets* de la Conciergerie. Les autres misères, celles du poète, de l'artiste, du comédien, du musicien, sont égayées par les jovialités naturelles aux arts, par l'insouciance de la Bohème où l'on entre d'abord et qui mène aux *Thébaïdes* du génie ! Mais ces deux habits noirs qui vont à pied, portés par

deux professions pour lesquelles tout est plaie, à qui l'humanité ne montre que ses côtés honteux; ces deux hommes ont, dans les aplatissements du début, des expressions sinistres, provoquantes, où la haine et l'ambition concentrées jaillissent par des regards semblables aux premiers efforts d'un incendie couvé. Quand deux amis de collège se rencontrent, à vingt ans de distance, le riche évite alors son camarade pauvre, il ne le reconnaît pas, il s'épouvante des abîmes que la destinée a mis entre eux. L'un a parcouru la vie sur les chevaux fringants de la Fortune ou sur les nuages dorés du Succès; l'autre a cheminé souterrainement dans les égouts parisiens, et il en porte les stigmates. Combien d'anciens amis évitaient le docteur à l'aspect de sa redingote et de son gilet!

Maintenant il est facile de comprendre comment le docteur Poulain avait si bien joué son rôle dans la comédie du danger de la Cibot. Toutes les convoitises, toutes les ambitions se devinent. En ne trouvant aucune lésion dans aucun organe de la portière, en admirant la régularité de son poulx, la parfaite aisance de ses mouvements, et, en l'entendant jeter les hauts cris, il comprit qu'elle avait un intérêt à se dire à la mort. La rapide guérison d'une grave maladie feinte devant faire parler de lui dans l'arrondissement, il exagéra la prétendue descente de la Cibot, il parla de la résoudre en la prenant à temps. Enfin, il soumit la portière à de prétendus remèdes, à une fantastique opération, qui furent couronnés d'un plein succès. Il chercha, dans l'arsenal des cures extraordinaires de Desplein, un cas bizarre; il en fit l'application à madame Cibot, attribua modestement la réussite au grand chirurgien, et se donna pour son imitateur. Telles sont les audaces des débutants à Paris. Tout leur fait échelle pour monter sur le théâtre; mais comme tout s'use, même les bâtons d'échelles, les débutants en chaque profession ne savent plus de quel b

se faire des marchepieds. Par certains moments, le Parisien est réfractaire au succès. Lassé d'élever des piédestaux, il boude comme les enfants gâtés et ne veut plus d'idoles. ou, pour être vrai, les hommes de talent manquent parfois à ses engouements. La gangue d'où s'extrait le génie a ses lacunes; le Parisien se regimbe alors, il ne veut pas toujours dorer ou adorer les médiocrités.

En entrant avec sa brusquerie habituelle, madame Cibot surprit le docteur à table avec sa vieille mère, mangeant une salade de mâches, la moins chère de toutes les salades, et n'ayant pour dessert qu'un angle aigu de fromage de Brie, entre une assiette peu garnie par les fruits dits les quatre-mendiants, où se voyaient beaucoup de râpes de raisin, et une assiette de mauvaises pommes de bateau.

— Ma mère, vous pouvez rester, dit le médecin en retenant madame Poulain par le bras, c'est madame Cibot, de qui je vous ai parlé.

— Mes respects, madame; mes devoirs, monsieur, dit la Cibot en acceptant la chaise que lui présenta le docteur. Ah! c'est madame votre mère, elle est bien heureuse d'avoir un fils qui a tant de talent; car c'est mon sauveur, madame, il m'a tiré de l'abîme...

La veuve Poulain trouva madame Cibot charmante, en l'entendant faire ainsi l'éloge de son fils.

— C'est donc pour vous dire, mon cher monsieur Poulain entre nous, que le pauvre monsieur Pons va bien mal, et j'ai à vous parler rapport à lui...

— Passons au salon, dit le docteur Poulain en montrant la domestique à madame Cibot par un geste significatif.

Une fois au salon, la Cibot expliqua longuement sa position avec les deux Casse-noisettes; elle répéta l'histoire de son prêt en l'eljolivant, et raconta les immenses services qu'elle rendait depuis dix ans à messieurs Pons et

Schmucke. A l'entendre, ces deux vieillards n'existera plus sans ses soins maternels. Elle se posa comme ange, et dit tant et tant de mensonges arrosés de larmes qu'elle finit par attendrir la vieille madame Poulain.

— Vous comprenez, mon cher monsieur, dit-elle terminant, qu'il faudrait bien savoir à quoi s'en tenir sur ce que monsieur Pons compte faire pour moi, dans le cas où il viendrait à mourir; c'est ce que je ne soubhaite guère, car ces deux innocents à soigner, voyez-vous, dame, c'est ma vie; mais si l'un d'eux me manque, j'en soignerai l'autre. Moi, la Nature m'a bâtie pour être rivale de la Maternité. Sans quelqu'un à qui je m'adresse, de qui je me fais un enfant, je ne saurais que venir... Donc, si monsieur Poulain le voulait, il me rendrait un service que je saurais bien reconnaître, ce serait de parler de moi à monsieur Pons. Mon Dieu ! mille francs de viager, est-ce trop, je vous le demande... C'est au double de ce que j'ai gagné pour monsieur Schmucke... Pour lors, mon cher malade m'a donc dit qu'il me recommanderait ce pauvre Allemand, qui serait donc, dans son idée, héritier... Mais, qu'est-ce qu'un homme qui ne sait pas coudre deux idées en français, et qui d'ailleurs est incapable de s'en aller en Allemagne, tant il sera désolé de la mort de son ami ?...

— Ma chère madame Cibot, répondit le docteur venu grave, ces sortes d'affaires ne concernent point les médecins, et l'exercice de ma profession me serait interdit si l'on savait que je me suis mêlé des dispositions testamentaires d'un de mes clients. La loi ne permet à un médecin d'accepter un legs de son malade...

— Quelle bête de loi ! car qu'est-ce qui m'empêche de partager mon legs avec vous ? répondit sur-le-champ Cibot.

— J'irai plus loin, dit le docteur, ma conscience de médecin m'interdit de parler à monsieur Pons de sa

abord, il n'est pas assez en danger pour cela; puis, cette conversation de ma part lui causerait un saisissement qui pourrait lui faire un mal réel, et rendre alors la maladie mortelle...

— Mais je ne prends pas de mitaines, s'écria madame Cibot, pour lui dire de mettre ses affaires en ordre, et il s'en porte pas plus mal... Il est fait à cela! ne craignez rien.

— Ne me dites rien de plus, ma chère madame Cibot!... Ces choses ne sont pas du domaine de la médecine, elles regardent les notaires...

— Mais, mon cher monsieur Poulain, si monsieur Pons vous demandait de lui-même où il en est, et s'il sait bien de prendre ses précautions, là, refuseriez-vous lui dire que c'est une excellente chose pour recouvrer la santé que d'avoir tout bâclé?... Puis vous glissez un petit mot de moi...

— Ah! s'il me parle de faire son testament, je ne l'en tournerai point, dit le docteur Poulain.

— Eh bien! voilà qui est dit! s'écria madame Cibot.

Je venais vous remercier de vos soins, ajouta-t-elle en passant dans la main du docteur une papillotte qui contenait trois pièces d'or. C'est tout ce que je puis faire pour le moment. Ah! si j'étais riche, vous le seriez, mon cher monsieur Poulain, vous qui êtes l'image du bon Dieu sur la terre... Vous avez là, madame, pour fils, un ange! La Cibot se leva, madame Poulain la salua d'un air amical, et le docteur la reconduisit jusque sur le palier. Cette affreuse lady Macbeth de la rue fut éclairée d'une lueur infernale; elle comprit que le médecin devait être son complice, puisqu'il acceptait des honcraires pour une fausse maladie.

— Comment, mon bon monsieur Poulain, lui dit-elle, s'en m'avoir tirée d'affaire, pour mon accident, vous

refuseriez de me sauver de la misère, en disant quelques paroles ?...

Le médecin sentit qu'il avait laissé le diable le prendre par un de ses cheveux, et que ce cheveu s'enroulait la corne impitoyable de la griffe rouge. Effrayé de perdre son honnêteté pour si peu de chose, il répondit à cette idée diabolique par une idée non moins diabolique.

— Ecoutez, ma chère madame Cibot, dit-il en la faisant rentrer et l'emmenant dans son cabinet, je vais payer la dette de reconnaissance que j'ai contractée vers vous, à qui je dois ma place de la mairie...

— Nous partagerons, dit-elle vivement.

— Quoi ? demanda le docteur.

— La succession, répondit la portière.

— Vous ne me connaissez pas, répliqua le docteur se posant en Valérius Publicola. Ne parlons plus de moi. J'ai pour ami de collège un garçon fort intelligent avec lequel nous sommes d'autant plus liés, que nous avons eues les mêmes chances dans la vie. Pendant que j'étudiais la médecine, il faisait son droit ; pendant que j'étais interne, il grossoyait chez un avoué, maître Couture. Fils d'un cordonnier, comme je suis celui d'un culottier, il n'a pas trouvé de sympathies bien vives autour de lui, moi non plus ; car, après tout, les capitaux ne s'obtiennent que par sympathie. Il n'a pas traité d'une étude qu'en province, à Mantes... Or les gens de province comprennent si peu les intelligences parisiennes, que l'on a fait mille chicanes à mon ami.

— Des canailles ! s'écria la Cibot.

— Oui, reprit le docteur, car on s'est coalisé contre moi si bien, qu'il a été forcé de revendre son étude pour quelques faits où l'on a su lui donner l'apparence d'un tort ; le procureur du roi s'en est mêlé ; ce magistrat était du pays, il a pris fait et cause pour les gens du pays. Ce garçon, encore plus sec et plus râpé que je ne

moi, nommé Fraisier, s'est réfugié dans notre
ent; il en est réduit à plaider, car il est avo-
a Justice de paix et le tribunal de police or-
emeure ici près, rue de la Perle. Allez au
us monterez trois étages, et, sur le palier,
npriméen lettres d'or : CABINET DE MONSIEUR
un petit carré de maroquin rouge. Frai-
e spécialement des affaires contentieuses de
: concierges, des ouvriers et de tous les pau-
arrondissement à des prix modérés. C'est
omme, car je n'ai pas besoin de vous dire
oyens, s'il était fripon, il roulerait carrosse.
n ami Fraisier ce soir. Allez chez lui demain
re, il connaît monsieur Louchard, le garde
; monsieur Tabareau, l'huissier de la Jus-
monsieur Vitel, le juge de paix ; et monsieur
taire : il est lancé déjà parmi les gens d'af-
s considérés du quartier. S'il se charge de
si vous pouvez le donner comme conseil à
ns, vous aurez en lui, voyez-vous, un autre
Seulement, n'allez pas, comme avec moi, lui
compromis qui blessent l'honneur ; mais il
vous vous entendrez. Puis, quant à recon-
vices, je serai votre intermédiaire...

Cibot regarda le docteur malignement.

pas l'homme de loi, dit-elle, qui a tiré la
a rue Vieille-du-Temple, madame Flori-
mauvaise passe où elle était, rapport à cet
on bon ami?...

i-même, dit le docteur.

pas une horreur, s'écria la Cibot, qu'après
enu deux mille francs de rente, elle lui a re-
, qu'il lui demandait, et qu'elle a cru, dit-on,
lui donnant douze chemise de toile de Hol-
quatre mouchoirs, enfin tout un trousseau !

— Ma chère madame Cibot, dit le docteur, seau valait mille francs, et Fraisier, qui débu dans le quartier, en avait bien besoin. Elle a payé le mémoire de frais sans observation... Cet là en a valu d'autres à Fraisier, qui maintenant occupé, mais, dans mon genre ; nos clientèles se

— Il n'y a que les justes qui pâtissent ici-bas ! la portière. Eh bien, adieu et merci, mon bon Poulain.

Ici commence le drame, ou, si vous voulez, die terrible de la mort d'un célibataire livré pa des choses à la rapacité des natures cupides qui pent à son lit, et qui, dans ce cas, eurent pour res la passion la plus vive, celle d'un tableau vité du sieur Fraisier, qui, vu dans sa ca vous faire frémir, et la soif d'un Auvergnat c tout, même d'un crime, pour se faire un capi comédie, à laquelle cette partie du récit sert en sorte d'avant-scène, a d'ailleurs pour acteurs personnages qui jusqu'à présent ont occupé la

CHAPITRE XVIII

Un homme de loi.

L'avilissement des mots est une de ces bizar mœurs qui, pour être expliquée, voudrait des Ecrivez à un avoué en le qualifiant d'*homme de* l'aurez offensé tout autant que vous offenseriez ciant en gros de denrées coloniales à qui vous a ainsi votre lettre : — Monsieur un tel, épicier. grand nombre de gens du monde, qui devraie puisque c'est là toute leur science, ces délicates voir-vivre, ignorent encore que la qualification de *lettres* est la plus cruelle injure qu'on puis

ur. Le mot monsieur est le plus grand exemple de la et de la mort des mots. Monsieur veut dire monseigneur. Ce titre, si considérable autrefois, réservé maintenant aux rois par la transformation de sieur en sire, se ne à tout le monde, et néanmoins *messire*, qui n'est autre chose que le double du mot monsieur et son valent, soulève des articles dans les feuilles républicaines, quand, par hasard il se trouve mis dans un billet terrement. Magistrats, conseillers, jurisconsultes, s, avocats, officiers ministériels, avoués, huissiers, eils, hommes d'affaires, agents d'affaires et défense, sont les variétés sous lesquelles se classent les gens rendent la justice ou qui la travaillent. Les deux derniers bâtons de cette échelle sont le *praticien* et l'*homme loi*. Le praticien, vulgairement appelé recors, est nme de justice par hasard, il est là pour assister l'ction des jugements, c'est, pour les affaires civiles bourreau d'occasion. Quant à l'homme de loi, c'est ure particulière à la profession. Il est à la justice ce l'*homme de lettres* est à la littérature. Dans toutes les fessions, en France, la rivalité, qui les dévore, a trouvé termes de dénigrement. Chaque état a son insulte. népris qui frappe les mots *homme de lettres* et *homme loi* s'arrête au pluriel. On dit très-bien sans blesser onne *les gens de lettres*, *les gens de loi*. Mais, à Paris, ue profession a ses Oméga, des individus qui mettent étier de plain-pied avec la pratique des rues, avec euple. Aussi l'*homme de loi*, le petit agent d'affaires, te-t-il encore dans certains quartiers, comme on trouve à la Halle le prêteur à la petite semaine, qui est haute banque ce que M. Fraisier était à la compagnie des avoués. Chose étrange! Les gens du peuple ont des officiers ministériels comme ils ont peur des urants *fashionables*. Ils s'adressent à des gens d'al- comme ils vont boire au cabaret. Le plain-pied est

la loi générale des différentes sphères sociales. Il n'y a que les natures d'élite qui aiment à gravir les hauteurs, qui ne souffrent pas en se voyant en présence de leurs supérieurs, qui se font leur place, comme Beaumarchais laissant tomber la montre d'un grand seigneur, essayant de l'humilier ; mais aussi les parvenus, surtout ceux qui savent faire disparaître leurs langes, sont-ils des exceptions grandioses. »

Le lendemain à six heures du matin, madame Cibot examinait, rue de la Perle, la maison où demeurerait son futur conseiller, le sieur Fraisier, homme de loi. C'était une de ces vieilles maisons habitées par la petite bourgeoisie d'autrefois. On y entrait par une allée. Le rez-de-chaussée, en partie occupé par la loge du portier et par la boutique d'un ébéniste, dont les ateliers et les magasins encombraient une petite cour intérieure, se trouvait partagé par l'allée et par la cage de l'escalier, que le salpêtre et l'humidité dévoraient. Cette maison semblait attaquée par la lèpre.

Madame Cibot alla droit à la loge ; elle y trouva l'un des confrères de Cibot, un cordonnier, sa femme et deux enfants en bas âge, logés dans un espace de dix pieds carrés, éclairé sur la petite cour. La plus cordiale entente régna bientôt entre les deux femmes, une fois que la Cibot eut déclaré sa profession, se fut nommée et eut parlé de sa maison de la rue de Normandie. Après un quart d'heure employé par les commérages, et pendant lequel la portière de M. Fraisier faisait le déjeuner du cordonnier et des deux enfants, madame Cibot amena la conversation sur les locataires et parla de l'homme de loi.

— Je viens le consulter, dit-elle, pour des affaires, un de ses amis, monsieur le docteur Poulain, a dû me recommander à lui. Vous connaissez monsieur Poulain ?

— Je le crois bien ! dit la portière de la rue de la Perle. Il a sauvé ma petite qu'avait le croup.

n'a sauvée aussi, moi, madame. Quel homme monsieur Fraisier ?

t un homme, ma chère dame, dit la portière, de arrache bien difficilement l'argent de ses ports à la fin du mois.

épouse suffit à l'intelligente Cibot.

peut être pauvre et honnête, dit-elle.

espère bien, reprit la portière de Fraisier ; nous is pas sur l'or ni sur l'argent, pas même sur les is nous n'avons pas un liard à qui que ce soit. ot se reconnut dans ce langage.

n, ma petite, reprit-elle, on peut se fier à lui, pas ?

dame ! quand monsieur Fraisier veut du bien 'un, j'ai entendu dire à madame Florimond qu'il on pareil...

pourquoi ne l'a-t-elle pas épousé, demanda vi-a Cibot, puisqu'elle lui devait sa fortune ? C'est chose pour une petite mercièrre, et qui était en-par un vieux, que de devenir la femme d'un

arquoi ? dit la portière en entraînant madame ns l'allée ; vous montez chez lui, n'est-ce pas, ?... eh bien ! quand vous serez dans son cabinet, rez pourquoi.

ier, éclairé sur une petite cour par des fenêtres e annonçait qu'excepté le propriétaire et lesieur les autres locataires exerçaient des professions es. Les marches boueuses portaient l'enseigne e métier en offrant aux regards des découpures e, des boutons cassés, des brimborions de gaze, rie. Les apprentis des étages supérieurs y dessi- es caricatures obscènes. Le dernier mot de la por- excitant la curiosité de madame Cibot, la décida ent à consulter l'ami du docteur Poulain ; mais

en se réservant de l'employer à ses affaires d'après impressions.

— Je me demande quelquefois comment madame vage peut tenir à son service, dit en forme de com-taire la portière qui suivait madame Cibot. Je vous compagne, madame, ajouta-t-elle, car je monte le le journal à mon propriétaire.

Arrivée au second étage au dessus de l'entre-s Cibot se trouva devant une porte du plus vilain caractère. La peinture, d'un rouge faux, était enduite sur vingt centimètres de largeur, de cette couche noirâtre qu'y ont les mains après un certain temps, et que les artistes ont essayé de combattre, dans les appartements, par l'application de glaces au-dessus et au-dessous des serrures. Le guichet de cette porte, bouché par des scories semblables à celles que les restaurateurs inventent pour vieillir les bouteilles adultes, ne servait qu'à donner à la porte le surnom de porte de prison, et contribuait d'ailleurs à ses ferrures en trèfles, à ses gondes énormes, à ses grosses têtes de clous. Quelque avare, quelque folliculaire en querelle avec le monde entier, avait inventé ces appareils. Le plomb où se déversaient les eaux ménagères ajoutait sa quote-part de poids dans l'escalier, dont le plafond offrait partout des arabesques dessinées avec de la fumée de chandel. Quelles arabesques ! Le cordon de tirage, au bout duquel pendait une olive crasseuse, fit résonner une petite sonnette dont l'organe faible dévoilait une cassure du métal. Chaque objet était un trait en harmonie avec l'ensemble de ce hideux tableau. La Cibot entendit le bruit d'un pas pesant, et la respiration asthmatique d'une femme puissante. Et madame Sauvage se manifesta par une de ces vieilles devinées par Adrien Brauwer : ses Sorcières partant pour le Sabbat, une femme de *piets six poudes*, à visage soldatesque et beaucoup

du que celui de la Cibot, d'un embonpoint maladif, de d'une affreuse robe de rouennerie à bon marché, d'un madras, faisant encore papillottes avec les rimés que recevait gratuitement son maître, et portant à ses oreilles des espèces de roues de carrosse en or. La servante femelle tenait à la main un poêlon en fer-c, bossué, dont le lait répandu jetait dans l'escalier l'odeur de plus, qui s'y sentait peu, malgré son état nauséabonde.

— Qu'é qu'il y a pour votre service, *médème*? demanda l'ame Sauvage.

— d'un air menaçant, elle jeta sur la Cibot, qu'elle va sans doute trop bien vêtue, un regard d'autant meurtrier, que ses yeux étaient naturellement sanglants.

— Je viens voir monsieur Fraisier de la part de son le docteur Poulain.

— Entrez, *médème*, répondit la Sauvage d'un air d'un soudain très-aimable, et qui prouvait qu'elle était l'âme de cette visite matinale.

Et, après avoir fait une révérence de théâtre, la domestique à moitié mâle du sieur Fraisier ouvrit brusquement la porte du cabinet qui donnait sur la rue, et où se trouvait l'ancien avoué de Mantes. Ce cabinet ressemblait tout d'abord à ces petites études d'huissier du troisième étage, où les cartonniers sont en bois noirci, où les dos des livres sont si vieux qu'ils ont de la barbe, en style de cléric, où les ficelles rouges pendent d'une façon lamentable, où les cartons sentent les ébats des souris, où le papier est gris de poussière et le plafond jaune de fumée. La glace de la cheminée était trouble; les chenets, qui portaient une bûche économique; la pendule, en marqueterie moderne, valant soixante francs, qui avait été achetée à quelque vente par autorité de justice, et les flambeaux qui l'accompagnaient étaient en zinc, mais

ils affectaient des formes rococo mal réussies, et la peinture, en plusieurs endroits, laissait voir le métal. Monsieur Fraisier, petit homme sec et maladif, à figure ronde dont les bourgeons annonçaient un sang très-vicié, qui d'ailleurs se grattait incessamment le bras droit et dont la perruque, mise très en arrière, laissait voir le crâne couleur de brique et d'une expression sinistre leva de dessus un fauteuil de canne, où il siégeait un rond en maroquin vert. Il prit un air agréable et voix flûtée pour dire, en avançant une chaise : — dame Cibot, je pense?...

— Oui, monsieur, répondit la portière, qui perdit son assurance habituelle.

Madame Cibot fut effrayée par cette voix, qui ressemblait assez à celle de la sonnette, et par un regard en plus vert que les yeux verdâtres de son futur conseil. Le cabinet sentait si bien son Fraisier, qu'on devait croire que l'air y était pestilentiel. Madame Cibot comprit pourquoi madame Florimond n'était pas devenue dame Fraisier.

— Poulain m'a parlé de vous, ma chère dame, l'homme de loi, de cette voix d'emprunt qu'on appelle vulgairement *petite voix*, mais qui restait aigre et rette comme un vin de pays.

Là, cet agent d'affaires essaya de se draper, en rampant sur ses genoux pointus, couverts en molleton et sivement râpé, les deux pans d'une vieille robe de chambre en calicot imprimé, dont la ouate prenait la liberté de sortir par plusieurs déchirures; mais le poids de la ouate entraînait les pans, et découvrait un justaucorps en flanelle devenu noirâtre. Après avoir resserré, d'un petit air fat, la cordelière de cette robe de chambre fractaire pour dessiner sa taille de roseau, Fraisier prit d'un coup de pincette deux tisons qui s'évitaient depuis fort longtemps, comme deux frères ennemis. Puis

sée subite, il se leva : — Madame Sauvage !

?

suis pour personne.

Parbleur ! on le sait, répondit la virago d'une voix.

ma vieille nourrice, dit l'homme de loi d'un air à la Cibot.

encore beaucoup de laid, répliqua l'ancienne ; Hallés.

rit du calembour et mit le verrou, pour que sa femme ne vînt pas interrompre les confidences de la

en ! madame, expliquez-moi votre affaire, dit-il tout en tâchant toujours de draper sa robe de l'homme d'une personne qui m'est recommandée par le fait que j'aie au monde peut compter sur moi... seulement.

Cibot parla pendant une demi-heure sans que ses affaires se permit la moindre interruption ; il fut curieux d'un jeune soldat écoutant un vieux bavardage. Ce silence et la soumission de Fraisier, l'attendant, il paraissait prêter à ce bavardage à cascades, vu des échantillons dans les scènes entre la pauvre Pons, firent abandonner à la défiante quelques-unes des préventions que tant de défiances venaient de lui inspirer. Quand la Cibot se retira et qu'elle attendit un conseil, le petit homme avec ses yeux verts à points noirs avaient étudié l'affaire, fut pris d'une toux dite de cerceuil, versée dans un bol en faïence à demi plein de jus qu'il vida.

Poulain, je serais déjà mort, ma chère madame, répondit Fraisier à des regards maternels que la portière ; mais il me rendra, dit-il, la santé...

Il paraissait avoir perdu la mémoire des confidences sa cliente, qui pensait à quitter un pareil moribond.

— Madame, en matière de succession, avant de s'avancer, il faut savoir deux choses, reprit l'ancien avoué Mantes en devenant grave. Premièrement, si la succession vaut la peine qu'on se donne, et, deuxièmement, quels sont les héritiers ; car, si la succession est le bal des héritiers sont l'ennemi.

La Cibot parla des Rémonencq et d'Élie Magus, et que les deux fins compères évaluaient la collection tableaux à six cent mille francs...

— La prendraient-ils à ce prix-là ?... demanda l'ancien avoué de Mantes ; car, voyez-vous, madame, les gens d'affaires ne croient pas aux tableaux. Un tableau, c'est quarante sous de toile ou cent mille francs de peinture. Or, les peintures de cent mille francs sont bien connues et quelles erreurs dans toutes ces valeurs-là, même plus célèbres ! Un financier bien connu, dont la gale était vantée, visitée et gravée (gravée !), passait pour avoir dépensé des millions... Il meurt, car on meurt, eh bien ! ses vrais tableaux n'ont pas produit plus de deux cent mille francs. Il faudrait m'amener ces messieurs... Pensez-y sans aux héritiers.

Et Fraisier se remit dans son attitude d'écouteur. Entendant le nom du président Camusot, il fit un hochement de tête, accompagné d'une grimace qui rendit la Cibot excessivement attentive ; elle essaya de lire sur son front, sur cette atroce physionomie, et trouva ce qu'il fallait : on nomme *une tête de bois*.

— Oui, mon cher monsieur, répéta la Cibot, monsieur Pons est le propre cousin du président Camusot de Marville ; il me rabâche sa parenté deux fois par jour. La première femme de monsieur Camusot, le marchand de soieries...

— Qui vient d'être nommé pair de France...

— Était une demoiselle Pons, cousine germaine de monsieur Pons.

— Ils sont cousins issus de germains...

— Ils ne sont plus rien du tout, ils sont brouillés.

M. Camusot de Marville avait été, pendant cinq ans, résident du tribunal de Mantes, avant de venir à Paris. Non-seulement il y avait laissé des souvenirs, mais encore il y avait conservé des relations; car son successeur, élu de ses juges avec lequel il s'était le plus lié pendant son séjour, présidait encore le tribunal, et conséquemment connaissait Fraisier à fond.

— Savez-vous, madame, dit-il lorsque la Cibot eut arrêté les rouges écluses de sa bouche torrentielle, savez-vous que vous auriez pour ennemi capital un homme qui peut envoyer les gens à l'échafaud?

La portière exécuta sur sa chaise un bond qui la fit ressembler à la poupée de ce joujou nommé *une surprise*.

— Calmez-vous, ma chère dame, reprit Fraisier. Que vous ignoriez ce qu'est le président de la chambre des mises en accusation de la cour royale de Paris, rien de plus naturel; mais vous deviez savoir que monsieur Pons avait un héritier légal naturel. Monsieur le président de Marville est le seul et unique héritier de votre malade, mais il est collatéral au troisième degré; donc, monsieur Pons peut, aux termes de la loi, faire ce qu'il veut de sa fortune. Vous ignorez encore que la fille de monsieur le président a épousé, depuis six semaines au moins, le fils aîné de monsieur le comte Popinot, pair de France, ancien ministre de l'agriculture et du commerce, un des hommes les plus influents de la politique actuelle. Cette alliance rend le président encore plus redoutable qu'il ne l'est comme souverain de la cour d'assises.

La Cibot tressaillit encore à ce mot.

— Oui, c'est lui qui vous envoie là, reprit Fraisier.

Ah ! ma chère dame, vous ne savez pas ce qu'est une robe rouge ! C'est déjà bien assez d'avoir une simple robe noire comme soi ! Si vous me voyez ici ruiné, chauve, moribond... eh bien, c'est pour avoir heurté, sans le savoir, un simple petit procureur du roi de province. Or m'a forcé de vendre mon étude à perte, et bien heureux de décamper en perdant ma fortune. Si j'avais voulu résister, je n'aurais pas pu garder ma profession d'avocat. Ce que vous ignorez encore, c'est que, s'il ne s'agissait que du président Camusot, ce ne serait rien ; mais a, voyez-vous, une femme !... Et si vous vous trouviez face à face avec cette femme, vous trembleriez comme si vous étiez sur la première marche de l'échafaud, les cheveux vous dresseraient sur la tête. La présidente est vindicative à passer dix ans pour vous entortiller dans un piège où vous péririez ! Elle fait agir son mari comme un enfant fait aller sa toupie. Elle a, dans sa vie, causé le suicide, à la Conciergerie, d'un charmant garçon ; elle a rendu blanc comme neige un comte qui se trouvait sous une accusation de faux ; elle a failli faire interdire l'un des plus grands seigneurs de la cour de Charles X ; enfin, elle a renversé le procureur général, monsieur Granville...

— Qui demeurerait Vieille Rue du Temple, au coin de la rue Saint-François ? dit la Cibot.

— C'est lui-même. On dit qu'elle veut faire son ministre de la justice, et je ne sais pas si elle n'arrive point à ses fins... Si elle se mettait dans l'idée de nous envoyer tous deux en cour d'assises et au bagne, moi qui suis innocent comme l'enfant qui naît, je prendrais un passe-port et j'irais aux États-Unis... tant je connais bien la justice. Or, ma chère madame Cibot, pour pouvoir marier sa fille unique au jeune vicomte Popinot, qui se dit-on, héritier de votre propriétaire, monsieur Poirault, la présidente s'est dépouillée de toute sa for-

n qu'en ce moment le président et sa femme sont ts à vivre avec le traitement de la présidence. Et croyez, ma chère dame, que, dans ces circonstances- madame la présidente négligera la succession de votre ieur Pons?..... Mais j'aimerais mieux affronter des is chargés à mitraille que de me savoir une pareille e contre moi...

Mais, dit la Cibot, ils sont brouillés...

Qu'est-ce que cela fait? dit Fraisier. Raison de Tuer un parent de qui l'on se plaint, c'est quelque ; mais hériter de lui, c'est là un plaisir!

Mais le bonhomme a ses héritiers en horreur; il épète que ces gens-là, je me rappelle les noms, ieur Cardot, monsieur Berthier, etc., l'ont écrasé ie un œuf qui se trouverait sous un tombereau.

Voulez-vous être broyée ainsi?...

Mon Dieu! mon Dieu! s'écria la portière. Ah! ma- Fontaine avait raison en disant que je rencontre- les obstacles; mais elle a dit que j'e réussirais...

Écoutez, ma chère madame Cibot... Que vous tiriez tte affaire une trentaine de mille francs, c'est pos- mais la succession, il n'y faut pas songer... Nous causé de vous et de votre affaire, le docteur Pou- t moi, hier au soir...

madame Cibot fit encore un bond sur sa chaise.

Eh bien! qu'avez-vous?

Mais, si vous connaissiez mon affaire, pourquoi z-vous laissé jaser comme une pie?

Madame Cibot, je connaissais votre affaire, mais je ais rien de madame Cibot! Autant de clients, au- le caractères...

madame Cibot jeta sur son futur conseil un singu- egard, où toute sa défiance éclata et que Fraisier

CHAPITRE XIX

Le fin mot de Fraisier.

— Je reprends, dit Fraisier. Donc, notre ami Poulain a été mis par vous en rapport avec le vieux monsieur Pillerault, le grand-oncle de madame la comtesse Popinot, et c'est un de vos titres à mon dévouement. Poulain va voir votre propriétaire (notez ceci !) tous les quinze jours, et il a su tous ces détails par lui. Cet ancien négociant assistait au mariage de son arrière-petit-neveu (car c'est un oncle à succession ; il a bien quelque quinze mille francs de rente ; et, depuis vingt cinq ans, il vit comme un moine, il dépense à peine mille écus par an...), et il a raconté toute l'affaire du mariage à Poulain. Il paraît que ce grabuge a été causé précisément par votre bonhomme de musicien, qui a voulu déshonorer, par vengeance, la famille du président. Qui n'entend qu'une cloche n'a qu'un son..... Votre malade se dit innocent, mais le monde le regarde comme un monstre...

— Ça ne m'étonnerait pas qu'il en fût un ! s'écria la Cibot. Figurez-vous que voilà dix ans passés que j'y mets du mien, il le sait, il a mes économies, et il ne veut pas me coucher sur son testament... Non, monsieur, il ne le veut pas ; il est têtue que c'est un vrai mulet... Voilà dix jours que je lui en parle, le matin ne bouge pas plus que si c'était un terne. Il ne desserre pas les dents ; il me regarde d'un air..... Le plus qu'il m'a dit, c'est qu'il me recommanderait à monsieur Schmucke.

— Il compte donc faire un testament en faveur de Schmucke ?...

— Il lui donnera tout...

— Écoutez, ma chère madame Cibot, il faudrait, pour que j'eusse des opinions arrêtées, pour concevoir un p

le je connusse monsieur Schmucke, que je visse les jets dont se compose la succession, que j'eusse une conférence avec ce juif de qui vous me parlez ; et, alors, ssez-moi vous diriger...

— Nous verrons, mon bon monsieur Fraisier.

— Comment ! nous verrons ! dit Fraisier en jetant un regard de vipère à la Cibot et parlant avec sa voix naturelle. Ah ça ! suis-je ou ne suis-je pas votre conseil ? Endons-nous bien.

La Cibot se sentit devinée, elle eut froid dans le dos.

— Vous avez toute ma confiance, répondit-elle en se voyant à la merci d'un tigre.

— Nous autres avoués, nous sommes habitués aux trahisons de nos clients. Examinez bien votre position : elle est superbe. Si vous suivez mes conseils de point en point, vous aurez, je vous le garantis, trente ou quarante mille francs de cette succession-là... Mais cette belle médaille a le revers. Supposez que la présidente apprenne que la succession de monsieur Pons vaut un million, et que vous voulez l'écorner, car il y a toujours des gens qui se targuent de dire ces choses-là !... fit-il en parenthèse.

Cette parenthèse, ouverte et fermée par deux pauses, frémir la Cibot, qui pensa sur-le-champ que Fraisier chargerait de la dénonciation.

— Ma chère cliente, en dix minutes on obtiendra du notaire Pillerault votre renvoi de la loge, et l'on vous donnera deux heures pour déménager...

— Qué que ça me ferait?... dit la Cibot en se dressant sur ses pieds en Bellone, je resterais chez ces messieurs comme leur femme de confiance.

— Et, voyant cela, l'on vous tendrait un piège, et vous vous réveilleriez un beau matin dans un cachot, vous et votre mari, sous une accusation capitale...

— Moi !... s'écria la Cibot. moi qui n'ai pas n'une crainte à autrui !... Moi !... moi !...

Elle parla pendant cinq minutes, et Fraisier examina cette grande artiste exécutant son concerto de langes sur elle-même. Il était froid, railleur, son œil picait la Cibot comme d'un stylet, il riait en dedans, perruque sèche se remuait. C'était Robespierre au tenon où ce Sylla français faisait des quatrains.

— Et comment ? et pourquoi ? et sous quel prétexte demanda-t-elle en terminant.

— Voulez-vous savoir comment vous pourriez être guillotinée ?...

La Cibot tomba pâle comme une morte, car cette phrase lui tomba sur le cou comme le couteau de la guillotine. Elle regarda Fraisier d'un air égaré.

— Écoutez-moi bien, ma chère enfant, reprit Fraisier en réprimant un mouvement de satisfaction que causa l'effroi de sa cliente.

— J'aimerais mieux tout laisser là... dit en murmurant la Cibot.

Et elle voulait se lever.

— Restez, car vous devez connaître votre danger, vous dois mes lumières, dit impérieusement Fraisier. Vous êtes renvoyée par monsieur Pillerault, ça ne fait pas de doute, n'est-ce pas ? Vous devenez la domestique de ces deux messieurs, très-bien ! C'est une déclaration de guerre entre la présidente et vous. Vous voulez tout faire, vous, pour vous emparer de cette succession, tirer pied ou aile...

La Cibot fit un geste.

— Je ne vous blâme pas, ce n'est pas mon rôle, Fraisier en répondant au geste de sa cliente. C'est une bataille que cette entreprise, et vous irez plus loin que vous ne pensez ! On se grise de son idée, on se dur...

Autre geste de dénégation de la part de madame Cibot, qui se rengorgea.

— Allons, allons, ma petite mère, reprit Fraisier avec une horrible familiarité, vous iriez bien loin...

— Ah ça ! me prenez-vous pour une voleuse ?

— Allons, maman, vous avez un reçu de monsieur Imucke qui vous a peu coûté... Ah ! vous êtes ici à l'essence, ma belle dame... Ne trompez pas votre conseiller, surtout quand ce confesseur a le pouvoir de tirer sur votre cœur.

La Cibot fut effrayée de la perspicacité de cet homme comprit la raison de la profonde attention avec laquelle l'avait écoutée :

— Eh bien ! reprit Fraisier, vous pouvez bien admettre que la présidente ne se laissera pas dépasser par vous dans cette course à la succession... On vous observera, on vous espionnera... Vous obtenez d'être mise sur le testament de monsieur Pons... C'est parfait. Un beau jour, la justice arrive, on saisit une tisane, on y trouve de l'arsenic au fond, vous et votre mari vous êtes arrêtés, jugés, condamnés, comme ayant voulu tuer le sieur Pons, afin de toucher votre legs... J'ai défendu à Versailles une pauvre femme, aussi vraiment innocente que vous le seriez en pareil cas ; les choses étaient comme je vous le dis, et tout ce que j'ai pu faire alors, c'a été de lui sauver la vie. La malheureuse a eu vingt ans de travaux forcés et les fait à Saint-Lazare !

L'effroi de madame Cibot fut au comble. Devenue pâle, elle regardait ce petit homme sec aux yeux verdâtres comme la pauvre Moresque, réputée fidèle à sa religion, avait regardé l'inquisiteur au moment où elle s'entendait condamner au feu.

— Vous dites donc, mon bon monsieur Fraisier, qu'en nous laissant faire, vous confiant le soin de mes intérêts, j'aurais quelque chose, sans rien craindre ?

— Je vous garantis trente mille francs, dit Fraisier, homme sûr de son fait.

— Enfin, vous savez combien j'aime le cher Poulain, reprit-elle de sa voix la plus pateline, qui m'a dit de venir vous trouver, et le digne homme m'envoyait pas ici pour m'entendre dire que guillotinée comme une empoisonneuse...

Elle fondit en larmes, tant cette idée de guillotiner fait frissonner; ses nerfs étaient en mouvement; lui serrait le cœur, elle perdit la tête. Fraisier joignit son triomphe. En apercevant l'hésitation de sa femme, se voyait privé de l'affaire, et il avait voulu de son côté Cibot, l'effrayer, la stupéfier, l'avoir à lui, pieds liés. La portière, entrée dans ce cabinet, comme une mouche se jette dans une toile d'araignée, devint ter, liée, entortillée, et servit de pâture à l'ambition de ce petit homme de loi. Fraisier voulait en effet dans cette affaire, la nourriture de ses vieux jours, la sagesse, le bonheur, la considération. La veille, pendant la soirée, tout avait été posé mûrement, examiné soigneusement à la loupe, entre Poulain et lui. Le docteur dépeint Schmucke à son ami Fraisier, et leurs conversations alertes avaient sondé toutes les hypothèses, examiné les ressources et les dangers. Fraisier, dans un enthousiasme, s'était écrié : — Notre fortune à tous est là-dedans ! Et il avait promis à Poulain une place de médecin en chef d'hôpital, à Paris, et il s'était lui-même de devenir juge de paix de l'arrondissement.

Être juge de paix ! c'était pour cet homme plein de capacités, docteur en droit et sans chaussettes, une chose si rude à la monture, qu'il y pensait, comme les députés pensent à la simarre et les prêtres à la mitre. C'était une folie ! Le juge de paix, monsieur de Poulain, qui plaiderait Fraisier, était un vieillard de soixante-neuf ans, assez maladif, qui parlait de prendre sa retraite, et Fraisier parlait d'être son successeur à Poulain. Poulain lui parlait d'une riche héritière qu'

oir sauvé la vie. On ne sait pas quelles con-
rent toutes les places à la résidence de Paris.
s est un désir universel. Qu'un débit de ta-
re vienne à vaquer, cent femmes se lèvent
eul homme et font mouvoir tous leurs amis
ir. La vacance probable d'une des vingt-
ptions de Paris cause une émeute d'ambi-
hambre des députés ! Ces places se donnent
a nomination est une affaire d'État. Or, les
ts de juge de paix, à Paris, sont d'environ
ncs. Le greffe de ce tribunal est une charge
t mille francs. C'est une des places les plus
ordre judiciaire. Fraisier, juge de paix, ami
n en chef d'hôpital, se mariait richement, et
cteur Poulain ; ils se prêtaient la main mu-
La nuit avait passé son rouleau de plomb
es pensées de l'ancien avoué de Mantes, et
nidable avait germé, plan touffu, fertile en
en intrigues. La Cibot était la cheville ou-
e drame. Aussi la révolte de cet instrument
tre comprimée ; elle n'avait pas été prévue,
a avoué venait d'abattre à ses pieds l'auda-
bre en déployant toutes les forces de sa na-
use.

ere madame Cibot, voyons, rassurez-vous,
prenant la main.

a, froide comme la peau d'un serpent, pro-
mpression terrible sur la portière, il en ré-
une réaction physique qui fit cesser son
lle trouva le crapaud Astaroth de madame
oins dangereux à toucher que le bocal de
vert d'une perruque rougeâtre et qui parlait
ortes crient.

yez pas que je vous effraye à tort, reprit
s avoir noté ce nouveau mouvement de ré-

pulsion de la Cibot. Les affaires qui font la terrible réputation de madame la présidente sont tellement connus au Palais, que vous pouvez consulter là-dessus qui voudrez. Le grand seigneur qu'on a osé interdire est le marquis d'Espard. Le marquis d'Esgrignon est celui qui a sauvé des galères. Le jeune homme, riche, beau, plein d'avenir, qui devait épouser une demoiselle appartenant à l'une des premières familles de France, et qui s'est pendu dans un cabanon de la Conciergerie, est le célèbre Lucien de Rubempré, dont l'affaire a soulevé tout Paris dans le temps. Il s'agissait là d'une succession, de celle d'une femme entretenue, la fameuse Esther, qui a laissé plusieurs millions, et on accusait ce jeune homme de l'avoir empoisonnée, car il était l'héritier institué par testament. Ce jeune poète n'était pas à Paris quand cette fille est morte, il ne se savait pas l'héritier !... On ne peut pas être plus innocent que cela. Eh bien après avoir été interrogé par monsieur Camusot, ce jeune homme s'est pendu dans son cachot.... La Justice, c'est comme la Médecine, elle a ses victimes. Dans le premier cas, on meurt pour la Société ; dans le second, pour la Science dit-il en laissant échapper un affreux sourire. Eh bien vous voyez que je connais le danger... Je suis déjà ruiné par la Justice, moi, pauvre petit avoué obscur. Mon expérience me coûte cher, elle est toute à votre service.

— Ma foi, non, merci... dit la Cibot, je renonce tout ! j'aurai fait un ingrat... Je ne veux que mon dû. J'ai trente ans de probité, monsieur. Mon monsieur Potin dit qu'il me recommandera sur son testament à son ami Schmucke ; eh bien ! je finirai mes jours en paix chez ce brave Allemand...

Fraisier dépassait le but, il avait découragé la Cibot et il fut obligé d'effacer les terribles impressions qu'elle avait reçues.

— Ne désespérons de rien, dit-il ; allez-vous-en !

nquillement. Allez, nous conduirons l'affaire

à faux, il que je fasse alors, mon bon monsieur
r avoir des rentes, et?...

aucun remords, dit-il vivement en coupant
Cibot. Eh ! mais, c'est précisément pour ce
les gens d'affaires sont inventés. On ne peut
ins ces cas-là sans se tenir dans les termes
ous ne connaissez pas les lois, moi je les con-
moi, vous serez du côté de la légalité, vous
à paix vis-à-vis des hommes, car la cons-
votre affaire.

! dites, reprit la Cibot, que ces paroles ren-
se et heureuse.

is pas, je n'ai pas étudié l'affaire dans tous
je ne me suis occupé que des obstacles.
ut, voyez-vous; pousser au testament, et
pas fausse route ; mais avant tout, sachons
qui Pons disposera de sa fortune, car si
n héritière...

n, il ne m'aime pas ! Ah ! si j'avais connu la
; biblots, et si j'avais su ce qu'il m'a dit de
je serais sans inquiétude aujourd'hui...

reprit Fraisier, allez toujours ! les moribonds
lières fantaisies, ma chère madame Cibot, ils
n des espérances. Qu'il teste, et nous verrons
avant tout, il s'agit d'évaluer les objets dont
a succession. Ainsi, mettez-moi en rapport
avec ce Rémonencq, ils nous seront très-
toute confiance en moi, je suis tout à vous.
de mon client, à pendre et à dépendre, quand
. Ami ou ennemi, tel est mon caractère.

n je serai tout à vous, dit la Cibot, et, quant
es, monsieur Poulain...

ns pas de cela, dit Fraisier. Songez à main-

tenir Poulain au chevet du malade; le docteur est un descœurs les plus honnêtes, les plus purs que je connaisse et il nous faut là, voyez-vous, un homme sûr... Poulain vaut mieux que moi, je suis devenu méchant.

— Vous en avez l'air, dit la Cibot, mais moi je me ferais à vous...

— Et vous auriez raison ! dit-il... Venez me voir chaque incident et allez... Vous êtes une femme d'esprit tout ira bien.

— Adieu, mon cher monsieur Fraisier, bonne santé à votre servante.

Fraisier reconduisit la cliente jusqu'à la porte, et là comme elle la veille avec le docteur, il lui dit son dernier mot.

— Si vous pouviez faire réclamer mes conseils par monsieur Pons, ce serait un grand pas de fait...

— Je tâcherai, répondit la Cibot.

— Ma grosse mère, reprit Fraisier en faisant rentrer la Cibot jusque dans son cabinet, je connais beaucoup monsieur Trognon, notaire, c'est le notaire du quartier. Si monsieur Pons n'a pas de notaire, parlez-lui de celui là... faites-lui prendre...

— Compris, répondit la Cibot.

En se retirant, la portière entendit le frôlement d'une robe et le bruit d'un pas pesant qui voulait se rendre léger. Une fois seule et dans la rue, la portière après avoir marché pendant un certain temps, recouvra sa liberté d'esprit. Quoiqu'elle restât sous l'influence de cette conférence, et qu'elle eût toujours une grande frayeur de l'échafaud, de la justice, des juges, elle prit une résolution très-naturelle qui l'allait mettre en lutte sourde avec son terrible conseiller.

— Eh ! qu'ai-je besoin, se dit-elle, de me donner des associés ? faisons ma pelote, et après je prendrai toutes celles qu'ils m'offriront pour servir leurs intérêts...

ette pensée devait hâter, comme on va le voir, la fin malheureux musicien.

CHAPITRE XX

La Cibot au théâtre.

— Eh bien ! mon cher monsieur Schmucke, dit la Cibot en entrant dans l'appartement, comment va notre cher adoré de malade ?

— *Bas pien*, répondit l'Allemand. *Bons hâ paddi* (battu) *gambagne bendant tidde la nouitte*.

— Qué qu'il disait donc ?

— *Tes bétisses ! qu'il foulait que c'husse dude sa vordine* (fortune), *à la gondission de ne rien vendre... Et il pleurait ! Pauvre homme ! ç'a m'a fait pien ti mdle !*

— Ça passera ! mon cher bichon ! reprit la portière. Je vous ai fait attendre votre déjeuner, vu qu'il s'en va à neuf heures, mais ne me grondez pas... Voyez-vous, j'ai eu bien des affaires... rapport à vous. V'là que nous n'avons plus rien, et je me suis procuré de l'argent !...

— *Et gomme ?* dit le pianiste.

— Et ma tante ?

— *Guèle dande ?*

— Le plan !

— *Le bland !*

— Oh ! cher homme ! est-il simple ! Non, vous êtes un saint, n'un amour, un archevêque d'innocence, un homme empailler, comme disait cet ancien acteur ! Comment ! vous êtes à Paris depuis vingt-neuf ans, vous avez vu, moi... la Révolution de Juillet, et vous ne connaissez pas le monde-piété... les commissionnaires où l'on vous prête sur vos hardes !... j'y ai mis tous nos couverts d'argent, *voit a filets*. Bah ! Cibot mangera dans du métal d'Alger. *est très-bien porté*, comme on dit. Et c'est pas la peine

de parler de ça à notre Chérubin, ça le tribouillerait, et le ferait jaunir, et il est bien assez irrité comme il est. Sauvons-le avant tout, et nous verrons après. Eh bien dans le temps comme dans le temps. A la guerre comme à la guerre, pas vrai !...

— *Ponne phdme cueir ziblime !* dit le pauvre musicien en prenant la main de la Cibot et la mettant sur son cœur avec une expression d'attendrissement.

Cet ange leva les yeux au ciel, les montra pleins de larmes.

— Finissez donc, papa Schmucke, vous êtes drôle. V'là-t-il pas quelque chose de fort ! Je suis n'une vieille fille du peuple, j'ai le cœur sur la main. J'ai de ça voyez-vous, dit-elle en se frappant le sein, autant qu'il y a de vous deux, qui êtes des âmes d'or...

— *Baba Schmucke !* reprit le musicien. *Non t'aller au fond di chagrin, t'y bleurer tes larmes de sang, et t'monder tant le ciel, ça me prise ! che ne sirfifrai pas à Bons...*

— Parbleu, je le crois bien, vous vous tuez... Écoutez, mon bichon.

— *Pichon !*

— Eh bien ! mon fiston.

— *Viston ?*

— Mon chou, n'a ! si vous aimez mieux

— *Ça n'esde bas plis clair...*

— Eh bien ! laissez-moi vous soigner et vous diriger, ou si vous continuez ainsi, voyez-vous, j'aurai deux malades sur les bras... Selon ma petite entendement, il faut nous partager la besogne ici. Vous ne pouvez plus aller donner des leçons dans Paris, que ça vous fatigue et que vous n'êtes plus propre à rien ici, où il va falloir passer les nuits, puisque M. Pons devient de plus en plus malade. Je vais courir aujourd'hui chez toutes vos pratiques et leur dire que vous êtes malade, pas vrai

lors, vous passerez les nuits auprès de notre mou-
et vous dormirez le matin depuis cinq heures jus-
supposé deux heures après midi. Moi, je ferai le
ce qu'est le plus fatigant, celui de la journée,
qu'il faut vous donner à déjeuner, à dîner, soigner
malade, le lever, le changer, le médicquer... Car, au-
er que je fais, je ne tiendrais pas dix jours. Et voilà
trente jours que nous sommes sur les dents. Et que
endriez-vous si je tombais malade?... Et vous aussi,
à faire frémir, voyez comme vous êtes, pour avoir
é monsieur cette nuit...

lleamena Schmucke devant la glace, et Schmucke se
va fort changé.

- Donc, si vous êtes de mon avis, je vas vous servir
re darre votre déjeuner. Puis vous garderez encore
re amour jusqu'à deux heures. Mais vous allez me
mer la liste de vos pratiques, et j'aurai bientôt fait,
serez libre pour quinze jours. Vous vous coucherez
on arrivée, et vous vous reposerez jusqu'à ce soir.
ette proposition était si sage, que Schmucke y adhéra
le-champ.

• *Motus* avec monsieur Pons ; car, vous savez, il se
rait perdu si nous lui disions comme ça qu'il va sus-
lire ses fonctions au théâtre et ses leçons. Le pauvre
sieur s'imaginerait qu'il ne retrouvera plus ses éco-
s... des bêtises... M. Poulain dit que nous ne sau-
ns notre Benjamin qu'en le laissant dans le plus
d calme.

*A pien ! pien ! vades le técheuner, che fais vaire la
et vis tonner les attresses ! fis avez réson, ché zugom-
!!*

ne heure après, la Cibot s'endimancha, partit en mi-
, au grand étonnement de Rémonencq, et se promit
*présenter dignement la femme de confiance des deux
noisettes dans tous les pensionnats, chez toutes les*

personnes où se trouvaient les écolières des deux ciens.

Il est inutile de rapporter les différents commém exécutés comme les variations d'un thème, auxquels Cibot se livra chez les maîtresses de pension et a des familles, il suffira de la scène qui se passa dans le net directorial de L'ILLUSTRE GAUDISSARD, où la po pénétra, non sans des difficultés inouïes. Les dire de spectacle, à Paris, sont mieux gardés que les les ministres. La raison des fortes barrières qu'il vent entre eux et le reste des mortels est facile à prendre : les rois n'ont à se défendre que contre le bitions ; les directeurs de spectacle ont à redout amours-propres d'artiste et d'auteur.

La Cibot franchit toutes les distances par l'intimite qui s'établit entre elle et le concierge. Les p se reconnaissent entre eux, comme tous les ge même profession. Chaque état à ses *shiboleth*, com a son injure et ses stigmates.

— Ah ! madame, vous êtes la portière du théâtre dit la Cibot. Moi, je ne suis qu'une pauvre con d'une maison de la rue de Normandie où loge moi Pons, votre chef d'orchestre. Oh ! comme je serais reuse d'être à votre place, de voir passer les acteu danseuses, les auteurs ! C'est, comme disait cet a acteur, le bâton de maréchal de notre métier.

— Et comment va-t-il, ce brave monsieur Pons ? manda la portière.

— Mais il ne va pas du tout ; v'là deux mois qu sort pas de son lit, et il quittera la maison les pi avant, c'est sûr.

— Ce sera une perte...

— Oui, je viens de sa part expliquer sa position à directeur ; tâchez donc, ma petite, que je lui pa

— Une dame de la part de monsieur Pons !

ce fut ainsi que le garçon de théâtre, attaché au service du cabinet, annonça madame Cibot, que la concierge du théâtre lui recommanda. Gaudissard venait d'arriver à la répétition. Le hasard voulut que personne n'eût à lui parler, que les auteurs de la pièce et les acteurs fussent en retard ; il fut charmé d'avoir des nouvelles de son chef d'orchestre, il fit un geste napoléonien, et la séance entra.

Cet ancien commis voyageur, à la tête d'un théâtre en faveur, trompait sa commandite, il la considérait comme une femme légitime. Aussi avait-il pris un développement financier qui réagissait sur sa personne. Devenu fort et gros, coloré par la bonne chère et la prospérité, Gaudissard s'était métamorphosé franchement en dindon. — Nous tournons au Beaujon ! disait-il en essayant de rire le premier de lui-même. — Tu n'en es encore qu'à Turcaret, lui répondit Bixiou qui le remplaçait souvent auprès de la première danseuse du théâtre, la célèbre Héloïse Brisetout. En effet, l'ex-ILLUSTRE GAUDISSARD exploitait son théâtre uniquement et brutalement dans son propre intérêt. Après s'être fait admettre comme collaborateur dans plusieurs ballets, dans des opéras, des vaudevilles, il en avait acheté l'autre part, en satisfaisant des nécessités qui poignent les auteurs. Ces opéras, ces vaudevilles, toujours ajoutés aux drames à succès, rapportaient à Gaudissard quelques pièces d'or par jour. Il trafiquait, par procuration, sur les billets, et s'en était attribué, comme *feux* de directeur, un certain nombre qui lui permettait de dimer les recettes. Ces diverses natures de contributions directoriales, outre les places vendues et les présents des actrices mauvaises qui avaient à remplir des bouts de rôle, à se montrer en robes, en reines, grossissaient si bien son tiers dans les bénéfices, que les commanditaires, à qui les deux autres tiers étaient dévolus, touchaient à peine le dixième des

produits. Néanmoins, ce dixième produisait encore un intérêt de quinze pour cent des fonds. Aussi, Gaudissard, appuyé sur ses quinze pour cent de dividende, parlait-il de son intelligence, de sa probité, de son zèle et du bonheur de ses commanditaires. Quand le comte Popinot demanda, par un semblant d'intérêt, à monsieur Matifat, au général Gouraud, gendre de Matifat, à Crevel, s'ils étaient contents de Gaudissard, Gouraud, devenu pair de France, répondit : — On nous dit qu'il nous vole, mais il est si spirituel, si bon enfant, que nous sommes contents... — C'est alors comme dans le conte de La Fontaine, dit l'ancien ministre en souriant. Gaudissard faisait valoir ses capitaux dans des affaires en dehors du théâtre. Il avait bien jugé les Graff, les Schwab et le Brunner, il s'associa dans les entreprises de chemins de fer que cette maison lançait. Cachant sa finesse sous la rondeur et l'insouciance du libertin, du voluptueux, il avait l'air de ne s'occuper que de ses plaisirs et de sa toilette ; mais il pensait à tout, et mettait à profit l'immense expérience des affaires qu'il avait acquise en voyageant. Ce parvenu, qui ne se prenait pas au sérieux, habitait un appartement luxueux, arrangé par les soins de son décorateur, et où il donnait des soupers et des fêtes aux gens célèbres. Fastueux, aimant à bien faire les choses, il se donnait pour un homme coulant, et il semblait d'autant moins dangereux, qu'il avait gardé la platine de son ancien métier, pour employer son expression, en la doublant de l'argot des coulisses. Or, comme au théâtre, les artistes disent crûment les choses, il empruntait assez d'esprit aux coulisses, qui ont leur esprit pour, en le mêlant à la plaisanterie vive du commis voyageur, avoir l'air d'un homme supérieur. En ce moment, il pensait à vendre son privilège et à passer, selon son mot, à d'autres exercices. Il voulait être à la tête d'un chemin de fer, devenir un homme sérieux, un ad

nistrateur, et épouser la fille d'un des plus riches maires Paris, mademoiselle Minard. Il espérait être nommé *puté sur sa ligne* et arriver, par la protection de Popitt, au Conseil d'État.

— A qui ai-je l'honneur de parler ? dit Gaudissard en rêtant sur la Cibot un regard directorial.

— Je suis, monsieur, la femme de confiance de monsieur Pons.

— Eh bien ! comment va-t-il, ce cher garçon ?...

— Mal, très-mal, monsieur.

— Diable ! diable ! j'en suis fâché ; je l'irai voir ; car est un de ces hommes rares...

— Ah ! oui, monsieur, un vrai chérubin... Je me demande encore comment cet homme-là se trouvait dans théâtre...

— Mais, madame, le théâtre est un lieu de correction sur les mœurs... dit Gaudissard. Pauvre Pons !... *ma role d'honneur*, on devrait avoir de la graine pour entretenir cette espèce-là... c'est un homme modèle ; et du ent... Quand croyez-vous qu'il pourra reprendre son rvice ? car le théâtre malheureusement ressemble aux ligences qui, vides ou pleines, partent à l'heure : la toile lève ici tous les jours à six heures... et nous aurons au nous apitoyer, ça ne ferait pas de bonne musique... yons, où en est-il ?...

— Hélas ! mon bon monsieur, dit la Cibot en tirant son ouchoir et en se le mettant sur les yeux, c'est bien terrible à dire, mais je crois que nous aurons le malheur le perdre, quoique nous le soignons comme la prunelle de nos yeux... monsieur Schmucke et moi... même e je viens vous dire que vous ne devez plus compter r ce digne monsieur Schmucke, qui va passer toutes les its... On ne peut pas s'empêcher de faire comme s'il y ait de l'espoir, et d'essayer d'arracher ce digne et cher mme à la mort... Le médecin n'a plus d'espoir...

— Et de quoi meurt-il ?

— De chagrin, de jaunisse, du foie, et tout cela pliqué de bien des choses de famille.

— Et d'un médecin, dit Gaudissard. Il aurait dû p... le docteur Lebrun, notre médecin, ça n'aurait rien c...

— Monsieur en a un qu'est un Dieu... mais qu faire un médecin, malgré son talent, contre t causes?...

— J'avais bien besoin de ces deux braves Casse-ne pour la musique de ma nouvelle féerie...

— Est-ce quelque chose que je puisse faire pour dit la Cibot d'un air digne de Jocrisse.

Gaudissard éclata de rire.

— Monsieur, je suis leur femme de confiance, e bien des choses que ces messieurs...

Aux éclats de rire de Gaudissard, une femr cria : — Si tu ris, on peut entrer, mon vieux.

Et le premier sujet de la danse fit irruption cabinet en se jetant sur le seul canapé qui s'y t C'était Héloïse Brisetout, enveloppée d'une mag écharpe dite *algérienne*.

— Qu'est ce qui te fait rire?... Est-ce madame quel emploi vient-elle?... dit la danseuse en jetan ces regards d'artiste à artiste qui devrait faire l d'un tableau.

Héloïse, fille excessivement littéraire, en reno la Bohême, liée avec de grands artistes, élégant gracieuse, avait plus d'esprit que n'en ont ordinai les premiers sujets de la danse ; en faisant sa qu elle respira dans une cassolette des parfums trants.

— Madame, toutes les femmes se valent quai sont belles, et si je ne renifle pas la peste en flacc je ne me mets pas de brique pilée sur les joues.

— Avec ce que la nature vous en a mis déjà

un fier pléonasme, mon enfant ! dit Héloïse en jetant une œillade à son directeur.

— Je suis une honnête femme...

— Tant pis pour vous, dit Héloïse. N'est fichtre pas entretenue qui veut ! et je le suis, madame, et crânement bien !

— Comment, tant pis ! Vous avez beau avoir les *Algériens* sur le corps et faire votre tête, dit la Cibot, vous n'aurez jamais tant de déclarations que j'en ai reçu, *médème* ! Et vous ne vaudrez jamais la belle écaillère du Cadran-Bleu...

La danseuse se leva subitement, se mit au port d'arme, et porta le revers de sa main droite à son front, comme un soldat qui salue son général.

— Quoi ! dit Gaudissard, vous seriez cette belle écaillère dont me parlait mon père ?

— Madame ne connaît alors ni la cachucha ni la polka ? Madame a cinquante ans passés ! dit Héloïse.

La danseuse se posa dramatiquement et déclama ce vers :

Soyons ami, Cinna !...

— Allons, Héloïse, madame n'est pas de force, laissez-la tranquille.

— Madame serait la nouvelle Héloïse ?... dit la portière avec une fausse ingénuité pleine de raillerie.

— Pas mal, la vieille ! s'écria Gaudissard.

— C'est archidit, reprit la danseuse, le calembour a des moustaches grises, trouvez-en un autre, la vieille... ou prenez une cigarette.

— Pardonnez-moi, madame, dit la Cibot, je suis trop triste pour continuer à vous répondre, j'ai mes deux messieurs bien malades... et j'ai engagé pour les nourrir et leur éviter des chagrins jusqu'aux habits de mon mari, ce matin, qu'en voilà la reconnaissance...

— Oh ! ici la chose tourne au drame ! s'écria la Héroïse. De quoi s'agit-il ?

— Madame, reprit la Cibot, tombe ici comme...

— Comme un premier sujet, dit Héroïse. Je vous fle, allez ! *médème*.

— Allons, je suis pressé, dit Gaudissard. Assez ces comme ça ! Héroïse, madame est la femme de fiance de notre pauvre chef d'orchestre qui se elle vient me dire de ne plus compter sur lui ; dans l'embarras.

— Ah ! le pauvre homme ! mais il faut donner représentation à son bénéfice.

— Ça le ruinerait ! dit Gaudissard, il pourrait demain devoir cinq cents francs aux hospices, qui connaissent pas d'autres malheureux à Paris que leurs. Non, tenez, ma bonne femme, puisque vous rez pour le prix Montyon... Gaudissard sonna, le de théâtre se présenta soudain. — Dites au caiss m'envoyer un billet de mille francs. Asseyez-vous dalle.

— Ah ! pauvre femme, voilà qu'elle pleure !... la danseuse. C'est bête... Allons, ma mère, nous i voir, consolez-vous. — Dis donc, toi Chinois, dit-directeur en l'attirant dans un coin, tu veux m jouer le premier rôle du ballet d'Ariane. Tu te et tu sais comme je puis te rendre malheureux !.

— Héroïse, j'ai le cœur doublé de cuivre, comme frégate.

— Je montrerai des enfants de toi ! j'en empru

— J'ai déclaré notre attachement...

— Sois bon enfant, donne la place de Pons à geot, ce pauvre garçon a du talent, il n'a pas le te promets la paix.

— Mais attends que Pons soit mort... le bo tout d'ailleurs en revenant.

— Oh ! pour ça, non, monsieur... dit la Cibot. Depuis la dernière nuit, qu'il n'était plus dans son bon sens, il a le délire. C'est malheureusement bientôt fini.

— D'ailleurs, fais faire l'intérim par Garangeot ! dit Héloïse, il a toute la Presse pour lui...

En ce moment le caissier entra, tenant à la main deux billets de cinq cents francs.

— Donnez-les à madame, dit Gaudissard. Adieu, ma brave femme, soignez bien ce cher homme, et dites-lui que j'irai le voir, demain ou après... dès que je le pourrai.

— Un homme à la mer, dit Héloïse.

— Ah ! monsieur, des cœurs comme le vôtre ne se trouvent qu'au théâtre. Que Dieu vous bénisse !

— A quelle compte porter cela ? demanda le caissier.

— Je vais vous signer le bon, vous le porterez au compte des gratifications.

Avant de sortir, la Cibot fit une belle révérence à la lanseuse et put entendre une question que fit Gaudissart son ancienne maîtresse.

— Garangeot est-il capable de me trousser la musique de notre ballet des MOHICANS en douze jours ? S'il me tre d'affaire, il aura la succession de Pons !

La portière, mieux récompensée pour avoir causé tant de mal que si elle avait fait une bonne action, supprima toutes les recettes des deux amis, et les priva de leurs moyens d'existence, dans le cas où Pons recouvrerait la santé. Cette perfide manœuvre devait amener en quelques jours le résultat désiré par la Cibot, l'aliénation des tableaux convoités par Élie Magus. Pour réaliser cette première spoliation, la Cibot devait endormir le terrible collaborateur qu'elle s'était donné, l'avocat Fraisier, et obtenir une entière discrétion d'Élie Magus et de Rémonencq.

Quant à l'Auvergnat, il était arrivé par degrés à l'une de ces passions comme les conçoivent les gens sans in-

struction, qui viennent du fond d'une province avec les idées fixes qu'inspire l'isolement dans les campagnes, avec les ignorances des natures primitives, brutalités de leurs désirs qui se convertissent en idées fixes. La beauté virile de madame Cibot, sa vivacité d'esprit de la Halle avaient été l'objet des remarques du brocanteur, qui voulait faire d'elle sa concubine en levant à Cibot, espèce de bigamie beaucoup plus commune qu'on ne le pense, à Paris, dans les classes pauvres. Mais l'avarice fut un nœud coulant qui étouffait de jour en jour davantage le cœur et finit par étouffer la raison. Aussi Rémonencq, en évaluant à quatre mille francs les remises d'Élie Magus et les bénéfices qu'il passa-t-il du délit au crime en souhaitant avoir une femme légitime. Cet amour, purement spéculatif, l'amena, dans les longues rêveries du fumeur, sur le pas de sa porte, à souhaiter la mort du père de sa femme. Il voyait ainsi ses capitaux presque triplés, et savait quelle excellente commerçante serait la Cécile. Quelle belle figure elle ferait dans un magnifique salon sur le boulevard. Cette double convoitise grisait Rémonencq. Il louait une boutique au boulevard de la Madeleine, il l'emplissait des plus belles curiosités de la collection de défunt Pons. Après s'être couché de draps d'or et avoir vu des millions dans les yeux bleues de sa pipe, il se réveillait face à face avec le tailleur, qui balayait la cour, la porte et la rue devant lui, ment où l'Auvergnat ouvrait la devanture de sa boutique et disposait son étalage; car depuis la mort de Pons, Cibot remplaçait sa femme dans les fonctions qui s'étaient attribuées. L'Auvergnat considérait donc le tailleur comme un olivâtre, cuivré, rabougri, comme le seul obstacle qui s'opposait à son bonheur, et il se demandait comment s'en débarrasser. Cette passion croissante pour la Cibot très-fière, car elle atteignait à l'âge

commencent à comprendre qu'elles peuvent

donc, la Cibot, à son lever, examina Rémonencq rêveur, au moment où il arrangeait les étagères de son étalage, et voulut savoir jusqu'où pour-rait aller son amour.

Il vint lui dire l'Auvergnat, les choses vont-elles vous le voulez?

C'est vous qui m'inquiétez, lui répondit la Cibot. Ne promettez, ajouta-t-elle, les voisins finiront de voir vos yeux en manches de veste.

Il alla à la porte et s'enfonça dans les profondeurs du magasin de l'Auvergnat.

Il eut là une idée! dit Rémonencq.

Il dit que je vous parle, dit la Cibot. Les héritiers de monsieur Pons vont se remuer, et ils sont capables de faire bien de la peine. Dieu sait ce qui nous arrive. Ils nous envoient des gens d'affaires qui fourrent partout comme des chiens de chasse. Je ne puis aider monsieur Schmucke à vendre quelques tableaux, mais si vous m'aimez assez pour en garder le secret! mais un secret! que la tête sur le billot ne tombe rien... ni d'où viennent les tableaux, ni les produits. Vous comprenez, monsieur Pons, une affaire enterrée, qu'on trouve cinquante-trois tableaux de soixante-sept, personne n'en saura le nombre ailleurs, si monsieur Pons en a vendu de son vivant, il n'a rien à dire.

Il reprit Rémonencq, pour moi ça m'est égal, mais si monsieur Elie Magus voudra des quittances bien en-

vous ferez aussi votre quittance, pardine! Croyez-moi, ce sera moi qui vous écrirai cela?... Ce sera monsieur Schmucke! mais vous direz à votre Juif, reprit-il, qu'il soit aussi discret que vous,

mon sieur Magus, après cela, je vous ai fait faire, à Paris et à Rémonencq, une fameuse affaire, à condition de partager les bénéfices entre nous trois. Je vous mènerai chez cet avocat, ou cet avocat viendra sans doute.

Vous estimerez tout ce qu'il y a chez monsieur Pons, le prix que vous pouvez en donner, afin que ce monsieur Fraisier ait une certitude de la valeur de la succession. Seulement il ne faut pas qu'il vienne avant notre entrevue, entendez-vous?

— C'est compris, dit le Juif; mais il faut du temps pour voir les choses et en dire le prix.

— Vous aurez une demi-journée. Allez, ça me regarde... Causez de cela, mes enfants, entre vous; pour demain, après-demain, l'affaire se fera. Je vais chez ce monsieur Fraisier lui parler, car il sait tout ce qui se passe ici par le docteur Poulain, et c'est une fameuse scie que de le faire tenir tranquille, ce coco-là.

A moitié chemin de la rue de Normandie à la rue de Perle, la Cibot trouva Fraisier qui venait chez elle, et il était impatient d'avoir, selon son expression, les éléments de l'affaire.

— Tiens! j'allais chez vous, dit-elle.

Fraisier se plaignit de n'avoir pas été reçu par Élie Magus; mais la portière éteignit l'éclair de défiance qui brillait dans les yeux de l'homme de loi, en lui disant que Magus revenait de voyage, et qu'au plus tard le surindemain elle lui procurerait une entrevue avec lui dans son appartement de Pons, pour fixer la valeur de la collection.

— Agissez franchement avec moi, lui répondit Fraisier. C'est plus que probable que je serai chargé des intérêts des héritiers de monsieur Pons. Dans cette position, je n'ai rien de plus à même de vous servir.

Cela fut dit si sèchement, que la Cibot trembla. Cette affaire famélique devait manœuvrer de son

côté comme elle manœuvrait du sien ; et de hâter la vente des tableaux. La Cibot pas dans ses conjectures. L'avocat et le r fait la dépense d'un habillement tout neu afin qu'il pût se présenter, mis décem dame la présidente Camusot de Marville. pour la confection des habits était la set tard apporté à cette entrevue de laque sort des deux amis. Après sa visite à Fraisiier se proposait d'aller essayer son et son pantalon. Il trouva ses habillemen Il revint chez lui, mit une perruque neu cabriolet de remise sur les dix heures d rue de Hanovre, où il espérait pouvoir dience de la présidente. Fraisiier, en crav gants jaunes, en perruque neuve, parfur tugal, ressemblait à ces poisons mis da bouchés d'une peau blanche, dont l'étiq qu'au fil, est coquet, mais qui n'en para dangereux. Son air tranchant, sa figure l maladie cutanée, ses yeux verts, sa sav ceté, frappaient comme les nuages sur un son cabinet, tel qu'il s'était montré aux y c'était le vulgaire couteau avec lequel commis un crime ; mais à la porte de c'était le poignard élégant qu'une jeune l son petit dunkerque.

CHAPITRE XXI

Le Fraisiier en fleur.

*Un grand changement avait eu lieu r
Le vicomte et la vicomtesse Popinot, l'a
sa femme n'avaient pas voulu que le p*

assent se mettre à loyer, et quittassent la maisonnaient en dot à leur fille. Le président et s'installèrent donc au second étage, devenu a retraite de la vieille dame qui voulait aller ours à la campagne. Madame Camusot, qui eleine Vivet, sa cuisinière et son domestique, venue à la gêne de son point de départ, gêne r un appartement de quatre mille francs sans ar un traitement de dix mille francs. Cette ocritas satisfaisait déjà peu madame de Mar- oulait une fortune en harmonie avec son am- is la cession de tous les biens à leur fille la suppression du cens d'éligibilité pour le pré- Amélie voulait faire un député de son mari, car onçait pas à ses plans facilement, et elle ne point d'obtenir l'élection du président dans ement où Marville est situé. Depuis deux mois entait donc monsieur le baron Camusot, car pair de France avait obtenu la dignité de ba- arracher de lui cent mille francs en avance in, disait-elle, d'acheter un petit domaine en- celui de Marville, et rapportant environ deux s nets d'impôts. Elle et son mari seraient là, et auprès de leurs enfants; la terre de Marville rrondie et augmentée d'autant. La présidente ir aux yeux de son beau-père le dépouillement e avait été contrainte pour marier sa fille avec Popinot, et demandait au vieillard s'il pouvait on fils aîné le chemin aux honneurs suprêmes strature, qui ne seraient plus accordés qu'à position parlementaire, et son mari saurait la se faire craindre des ministres. — Ces gens-là t rien qu'à ceux qui leur tordent la cravate au à ce qu'ils tirent la langue, dit-elle. Ils sont Que ne doivent-ils pas à Camusot, Camusot,

en poussant aux ordonnances de juillet, a causé l'élévation de la maison d'Orléans!...

Le vieillard se disait entraîné dans les chemins de fer au delà de ses moyens, et il remettait cette libéralité, laquelle il reconnaissait d'ailleurs la nécessité, lors d'une hausse prévue sur les actions.

Cette quasi-promesse, arrachée quelques jours auparavant, avait plongé la présidente dans la désolation. Il était douteux que l'ex-proprétaire de Marville pût être en mesure lors de la réélection de la chambre, car il lui fallait la possession annale.

Fraisier parvint sans peine jusqu'à Madeleine Vivet. Ces deux natures de vipère se reconnurent pour être sorties du même œuf.

— Mademoiselle, dit doucereusement Fraisier, je désirerais obtenir un moment d'audience de madame la présidente pour une affaire qui lui est personnelle et qui concerne sa fortune; il s'agit, dites-lui bien, d'une succession.... Je n'ai pas l'honneur d'être connu de madame la présidente, ainsi mon nom ne signifierait rien pour elle... Je n'ai pas l'habitude de quitter mon cabinet, mais je sais quels égards sont dus à la femme d'un président, et j'ai pris la peine de venir moi-même, d'autant plus que l'affaire ne souffre pas le plus léger retard.

La question posée dans ces termes-là, répétée et amplifiée par la femme de chambre, amena naturellement une réponse favorable. Ce moment était décisif pour les deux ambitions contenues en Fraisier. Aussi, malgré son intrépidité de petit avoué de province, cassant, âpre et incisif, il éprouva ce qu'éprouvent les capitaines au début d'une bataille d'où dépend le succès de la campagne. En passant dans le petit salon où l'attendait Amélie, il eut ce qu'aucun sudorifique, quelque puissant qu'il fût, n'avait pu produire encore sur cette peau réfractaire et bouchée par d'affreuses maladies; il se sentit une légè-

ans le dos et au front. — Si ma fortune ne se fait dit-il, je suis sauvé, car Poulain m'a promis la jour où la transpiration se rétablirait. — Ma dit-il en voyant la présidente qui vint en négligé, s'arrêta pour saluer, avec cette condescendance, chez les officiers ministériels, est la reconnaissance de la qualité supérieure de ceux à qui ils s'a-

seyez-vous, monsieur, fit la présidente en reconnaissant aussitôt un homme du monde judiciaire.

Madame la présidente, si j'ai pris la liberté de m'adresser à vous pour une affaire d'intérêt qui concerne le président, c'est que j'ai la certitude que monsieur de Marville, dans la haute position qu'il occupe, sait peut-être les choses dans leur état naturel, et qu'il vaudrait sept à huit cent mille francs que les dames, prétendent, selon moi, beaucoup mieux aux affaires que les magistrats, ne dédaignent point...

Monsieur a-t-il parlé d'une succession... dit la présidente rompant.

Madame, éblouie par la somme et voulant cacher son contentement, son bonheur, imitait les lecteurs impatientes qui se précipitent au dénouement du roman.

Monsieur, madame, d'une succession perdue pour vous, n'est pas entièrement perdue, mais que je puis, que je vous faire avoir...

Monsieur, monsieur ! dit froidement madame de Marville, se leva, toisa Fraisier et l'examina d'un œil sagace.

Madame, je connais vos éminentes capacités, je suis sûre de vous. Monsieur Lebœuf, le président du tribunal, et monsieur de Marville, pourra lui donner des renseignements sur moi...

La présidente fit un haut-le-corps si cruellement signifié que Fraisier fut forcé d'ouvrir et de fermer rapidement une parenthèse dans son discours.

— Une femme aussi distinguée que vous va coudre sur-le-champ pourquoi je lui parle d'abord. C'est le chemin le plus court pour arriver à la succession.

La présidente répondit sans parler, à cette fin, par un geste.

— Madame, reprit Fraisier autorisé par le geste, conter son histoire, j'étais avoué à Mantes, mais je devais être toute ma fortune, car j'ai traité de l'échange avec monsieur Levroux, que vous avez sans doute connu.

La présidente inclina la tête.

— Avec les fonds qui m'étaient prêtés, et une somme de mille francs à moi, je sortais de chez Desroches des plus capables avoués de Paris, et j'y étais procureur depuis six ans. J'ai eu le malheur de déplaire au procureur du roi de Mantes, monsieur...

— Olivier Vinet.

— Le fils du procureur général, oui, madame. Il était une petite dame...

— Lui !

— Madame Vatinelle...

— Ah ! madame Vatinelle... elle était bien jeune... de mon temps...

— Elle avait des bontés pour moi : *indè ira*, Fraisier. J'étais actif, je voulais rembourser mes parents ; il me fallait des affaires, je les cherchais ; j'en brassai bientôt à moi seul plus que les autres ministériels. Bah ! j'ai eu contre moi les avoués de Mantes, les notaires et jusqu'aux huissiers. On m'a fait chicane. Vous savez, madame, que lorsqu'on perd un homme dans notre affreux métier, c'est tout fait. On m'a pris occupant dans une affaire perdue par deux parties. C'est un peu léger ; mais dans ce cas, la chose se fait à Paris, les avoués s'y passent et le séné. Cela ne se fait pas à Mantes. M. Bonyonnet, à qui j'avais rendu déjà ce petit

poussé par ses confrères, et stimulé par le procureur du roi, m'a trahi... Vous voyez que je ne vous cache rien. Ce fut un *folle* général. J'étais un fripon, l'on m'a fait plus noir que Marat. On m'a forcé de vendre; j'ai tout perdu. Je suis à Paris, où j'ai tâché de me créer un cabinet d'affaires; mais ma santé ruinée ne me laissait pas deux bonnes heures sur les vingt-quatre de la journée. Aujourd'hui, je n'ai qu'une ambition, elle est mesquine. Vous serez un jour la femme d'un garde des sceaux, peut-être, ou d'un premier président; mais moi, pauvre et chétif, je n'ai pas d'autre désir que d'avoir une place où finir tranquillement mes jours, un cul-de-sac, un poste où l'on végète. Je veux être juge de paix à Paris. C'est une bagatelle pour vous et pour monsieur le président que d'obtenir ma nomination, car vous devez causer assez d'ombrage au garde des sceaux actuel pour qu'il désire vous obliger... Ce n'est pas tout, madame, ajouta Fraissier en voyant la présidente prête à parler et lui faisant un geste. J'ai pour ami le médecin du vieillard de qui monsieur le président devrait hériter. Vous voyez que nous arrivons... Ce médecin, dont la coopération est indispensable, est dans la même situation que celle où vous me voyez : du talent et pas de chance !... C'est par lui que j'ai su combien vos intérêts sont lésés; car au moment où je vous parle, il est probable que tout est fini, que le testament qui déshérite monsieur le président est fait... Ce médecin désire être nommé médecin en chef d'un hôpital, ou des collèges royaux; enfin, vous comprenez, il lui faut une position à Paris, équivalente à la mienne... Pardon si j'ai traité de ces deux choses si délicates; mais il ne faut pas la moindre ambiguïté dans notre affaire. Le médecin est d'ailleurs un homme fort considéré, savant, et qui a sauvé monsieur Pillerault, le grand-oncle de votre gendre, monsieur le vicomte Popillot. Maintenant si vous avez la bonté de me promettre

ces deux places, celle de juge de paix et la sinécure médicale pour mon ami, je me fais fort de vous apporter l'héritage presque intact... Je dis presque intact, car il sera grevé des obligations qu'il faudra prendre avec le légataire et avec quelques personnes dont le concours nous sera vraiment indispensable. Vous n'accomplirez vos promesses qu'après l'accomplissement des miennes.

La présidente, qui depuis un moment s'était croisé les bras, comme une personne forcée de subir un sermon, les décroisa, regarda Fraisier et lui dit :

— Monsieur, vous avez le mérite de la clarté pour tout ce qui vous regarde, mais pour moi vous êtes d'une obscurité...

— Deux mots suffisent à tout éclaircir, madame, dit Fraisier. Monsieur le président est le seul et unique héritier au troisième degré de monsieur Pons. Monsieur Pons est très-malade, il va tester, s'il ne l'a déjà fait, en faveur d'un Allemand, son ami, nommé Schmuke, et l'importance de sa succession sera de plus de sept cent mille francs. Dans trois jours, j'espère avoir des renseignements de la dernière exactitude sur le chiffre...

— Si cela est, se dit à elle-même la présidente foudroyée par la possibilité de ce chiffre, j'ai fait une grande faute en me brouillant avec lui, en l'accablant.

— Non, madame, car sans cette rupture il serait gai comme un pinson, et vivrait plus longtemps que vous, que monsieur le président et que moi... La Providence a ses voies, ne les sondons pas ! ajouta-t-il pour déguiser tout l'odieux de cette pensée. Que voulez-vous, nous autres gens d'affaires, nous voyons le positif des choses. Vous comprenez maintenant, madame, que, dans la haute position qu'occupe monsieur le président de Marville il ne ferait rien, il ne pourrait rien faire dans la situation actuelle. Il est brouillé mortellement avec son cousin, vous ne voyez plus Pons, vous l'avez banni de la société, vous

aviez sans doute d'excellentes raisons pour agir ainsi ; mais le bonhomme est malade, il lègue ses biens à son seul ami. L'un des présidents de la Cour royale de Paris n'a rien à dire contre un testament en bonne forme fait en de pareilles circonstances. Mais, entre nous, madame, il est bien désagréable, quand on a droit à une succession de sept à huit cent mille francs... que sais-je, un million peut-être, et qu'on est le seul héritier désigné par la loi, de ne pas rattraper son bien.. Seulement, pour arriver à ce but, on tombe dans de sales intrigues ; elles sont si difficiles, si vétilleuses, il faut s'aboucher avec des gens placés si bas, avec des domestiques, des sous-ordres, et se serrer de si près, qu'aucun avoué, qu'aucun notaire de Paris ne peut suivre une pareille affaire. Ça demande un avocat sans cause comme moi, dont la capacité soit sérieuse, réelle, le dévouement acquis, et dont la position malheureusement précaire soit de plain-pied avec celle de ces gens-là... Je m'occupe, dans mon arrondissement, des affaires des petits bourgeois, des ouvriers, des gens du peuple... Oui, madame, voilà dans quelle condition m'a mis l'inimitié d'un procureur du roi devenu substitut à Paris aujourd'hui, qui ne m'a pas pardonné ma supériorité... Je vous connais, madame, je sais quelle est la solidité de votre protection, et j'ai aperçu, dans un tel service à vous rendre, la fin de mes misères et le triomphe du docteur Poulain, mon ami...

La présidente restait pensive. Ce fut un moment d'angoisse affreuse pour Fraisier. Vinet, l'un des orateurs du centre, procureur général depuis seize ans, dix fois désigné pour endosser la simarre de la chancellerie, le père du procureur du roi de Mantes, nommé substitut à Paris depuis un an, était un antagoniste pour la hauteuse présidente. Le hautain procureur général ne cachait pas son mépris pour le président Camusot. Fraisier morait et devait ignorer cette circonstance.

— N'avez-vous sur la conscience que le fait d'avoir occupé pour les deux parties ? demanda-t-elle en regardant fixement Fraisier.

— Madame la présidente peut voir monsieur Lebœuf, monsieur Lebœuf m'était favorable.

— Êtes-vous sûr que monsieur Lebœuf donnera à vous de bons renseignements à monsieur de Marville, monsieur le comte Popinot ?

— J'en réponds, surtout monsieur Olivier Vinet n'est tant plus à Mantes ; car, entre nous, ce petit magistrat *seco* faisait peur au bon monsieur Lebœuf. D'ailleurs madame la présidente, si vous me le permettez, j'irai voir à Mantes monsieur Lebœuf. Ce ne sera pas un retard, je ne saurai d'une manière certaine le chiffre de la succession que dans deux ou trois jours. Je veux et dois cacher à madame la présidente tous les ressorts de cette affaire ; mais le prix que j'attends de mon dévouement n'est-il pas pour elle un gage de réussite ?

— Eh bien ! disposez en votre faveur monsieur Lebœuf et si la succession a l'importance, ce dont je doute, qu'il vous accusez, je vous promets les deux places, en cas de succès bien entendu...

— J'en réponds, madame. Seulement vous aurez la bonté de faire venir ici votre notaire, votre avoué, l'ordonnance que j'aurai besoin d'eux, de me donner une procuration pour agir au nom de monsieur le président, et de dire à ces messieurs de suivre mes instructions, de ne rien entreprendre de leur chef.

— Vous avez la responsabilité, dit solennellement la présidente, vous devez avoir l'omnipotence. Mais monsieur Pons est-il bien malade ? demanda-t-elle en souriant.

— Ma foi, madame, il s'en tirerait, surtout soigné par un homme aussi consciencieux que le docteur Poulet. car, mon ami, madame, n'est qu'un innocent espion.

rigé par moi dans vos intérêts, il est capable de sauver ce vieux musicien; mais il y a là, près du malade, une portière qui, pour avoir trente mille francs, le pousserait dans la fosse... Elle ne le tuerait pas, elle ne lui donnera pas d'arsenie, elle ne sera pas si charitable, elle fera pis, elle l'assassinera moralement, elle lui donnera mille impatiences par jour. Le pauvre vieillard, dans une sphère de silence, de tranquillité, bien soigné, caressé par des amis, à la campagne, se rétablirait; mais, tracassé par une madame Évrard qui dans sa jeunesse était une des trente belles écaillères que Paris a célébrées, avide, bavarde, brutale, tourmenté par elle pour faire un testament où elle soit richement partagée, le malade sera conduit fatalement jusqu'à l'induration du foie, il s'y forme peut-être en ce moment des calculs, et il faudra recourir pour les extraire à une opération qu'il ne supportera pas... Le docteur, une belle âme !... est dans une affreuse situation. Il devrait faire renvoyer cette femme...

— Mais cette mégère est un monstre ! s'écria la présidente en faisant sa petite voix flûtée.

Cette similitude entre la terrible présidente et lui fit sourire intérieurement Fraisier, qui savait à quoi s'en tenir sur ces douces modulations factices d'une voix naturellement aigre. Il se rappela ce président, le héros d'un des contes de Louis XI, que ce monarque a signé par le dernier mot. Ce magistrat, doué d'une femme taillée sur le patron de celle de Socrate, et n'ayant pas la philosophie de ce grand homme, fit mêler du sel à l'avoine de ses chevaux en ordonnant de les priver d'eau. Quand sa femme alla le long de la Seine à sa campagne, les chevaux se précipitèrent avec elle dans l'eau pour boire, et le magistrat remercia la Providence qui l'avait si *naturellement* délivré de sa femme. En ce moment, madame de Marville remercia Dieu d'avoir près de Pons une femme qui l'en débarrasserait honnêtement,

— Je ne voudrais pas d'un million, dit-elle, au pré d'une indécatesse... Votre ami doit éclairer monsieur Pons, et faire renvoyer cette portière.

— D'abord, madame, messieurs Schmucke et Poi croient que cette femme est un ange, et renverraie mon ami. Puis cette atroce écaillère est la bienfaitri du docteur, elle l'a introduit chez monsieur Pillerau. Il recommande à cette femme la plus grande douce avec le malade, mais ses recommandations indiquent cette créature les moyens d'empirer la maladie.

— Que pense votre ami de l'état de *mon* cousin? d manda la présidente.

Fraisier fit trembler madame de Marville, par la ju tesse de sa réponse, et par la lucidité avec laquelle pénétra dans son cœur aussi avide que celui de la Cibe

— Dans six semaines, la succession sera ouverte.

La présidente baissa les yeux.

— Pauvre homme! fit-elle en essayant, mais en vai de prendre une physionomie attristée.

— Madame la présidente a-t-elle quelque chose à di à monsieur Lebœuf? Je vais à Mantes par le chem de fer.

— Oui, restez là, je lui écrirai de venir dîner dema avec nous, j'ai besoin de le voir pour nous concerte afin de réparer l'injustice dont vous avez été la victim

Quand la présidente l'eut quitté, Fraisier, qui se juge de paix, ne se ressembla plus à lui-même; il para sait gros, il respirait à pleins poumons l'air du bonhe et le bon vent du succès. Puisant au réservoir inconn de la volonté de nouvelles et fortes doses de cette divi essence, il se sentit capable, à la façon de Rémonenc d'un crime, pourvu qu'il n'en existât pas de preuves, po réussir. Il s'était avancé crânement en face de la pré dente, convertissant les conjectures en réalité, affirmes à tort et à travers, dans le but unique de se faire

tre par elle au sauvetage de cette succession et d'obtenir sa protection. Représentant de deux immenses misères et de désirs non moins immenses, il repoussait d'un indigne dédaigneux son affreux ménage de la rue de la Harpe. Il entrevoyait mille écus d'honoraires chez la Cibot, cinq mille francs chez le président. C'était conquérir un appartement convenable. Enfin, il s'acquittait avec le notaire Poulain. Quelques-unes de ces natures haïssables, âpres et disposées à la méchanceté par la souffrance ou par la maladie, éprouvent les sentiments contraires, à égal degré de violence : Richelieu était aussi l'ami qu'ennemi cruel. En reconnaissance des secours que lui avait donnés Poulain, Fraasier se serait fait hacher pour lui. La présidente, en recevant une lettre à la main, regarda sans être vue par lui, cet homme, qui vivait à une vie heureuse et bien rentée, et elle le trouva moins laid qu'au premier coup d'œil qu'elle avait jeté sur lui : d'ailleurs, il allait la servir, et on regarde l'instrument qui nous appartient autrement qu'on ne regarde celui du voisin.

— Monsieur Fraasier, dit-elle, vous m'avez prouvé que vous étiez un homme d'esprit, je vous crois capable de tout.

Fraasier fit un geste éloquent.

— Eh bien ! reprit la présidente, je vous somme de répondre avec candeur à cette question : Monsieur de Villeval ou moi devons-nous être compromis par suite de vos démarches ?

— Je ne serais pas venu vous trouver, madame, si je n'avais un jour me reprocher d'avoir jeté de la boue sur Paris, n'y en eût-il que gros comme la tête d'une épingle, mais alors la tache paraît grande comme la lune. Vous m'excusez, madame, que, pour devenir juge de paix à Paris, je dois vous avoir satisfait. J'ai reçu, dans ma vie, pour la première leçon, elle a été trop dure pour que je m'ex-

pose à recevoir encore de pareilles étrivières. Enfin, un dernier mot, madame. Toutes mes démarches, quand il s'agira de vous, vous seront préalablement soumises...

— Très-bien; voici la lettre pour monsieur Lencœul. J'attends maintenant les renseignements sur la valeur de la succession.

— Tout est là, dit finement Fraisier en saluant la présidente avec toute la grâce que sa physionomie lui permettait d'avoir.

— Quelle providence! se dit madame Camusot de Marville. Ah! je serai donc riche! Camusot sera député, car en lâchant ce Fraisier dans l'arrondissement de Bolbec, il nous obtiendra la majorité. Quel instrument!

— Quelle providence! se disait Fraisier en descendant l'escalier, et quelle commère que madame Camusot! il me faudrait une femme dans ces conditions-là! Maintenant à l'œuvre.

Et il part pour Mantes où il fallait obtenir les bonnes grâces d'un homme qu'il connaissait fort peu; mais il comptait sur madame Vatinelle à qui, malheureusement il devait toutes ses infortunes, et les chagrins d'amour sont souvent comme la lettre de change protestée d'un bon débiteur, elle porte intérêt.

CHAPITRE XXII

Avis aux vieux garçons.

Trois jours après, pendant que Schmucke dormait, car madame Cibot et le vieux musicien s'étaient déjà partagé le fardeau de garder et de veiller le malade, elle avait eu ce qu'elle appelait une *prise de bec* avec le pauvre Pons. Il n'est pas inutile de faire remarquer une triste particularité de l'hépatite. Les malades dont le foie est plus ou moins attaqué sont disposés à l'impatience, à la

ses colères le soulagent momentanément ; de dans l'accès de fièvre, on sent se déployer en excessives. L'accès passé, l'affaissement, le lisent les médecins, arrive, et les pertes qu'anisme s'apprécient alors dans toute leur grandans les maladies de foie, et surtout dans celles se vient de grands chagrins éprouvés, le paaprès ces emportements à des affaiblissements us dangereux qu'il est soumis à une diète séune sorte de fièvre qui agite le mécanisme ue de l'homme, car cette fièvre n'est ni dans dans le cerveau. Cette agacerie de tout l'être e mélancolie où le malade se prend lui-même Dans une situation pareille, tout cause une irngereuse. La Cibot, malgré les recommanda-cteur, ne croyait pas, elle, femme du peuple ience ni instruction, à ces tiraillements du rveux par le système humoristique. Les expli-M. Poulain étaient pour elles des *idées de mé-*voulait absolument, comme tous les gens du rrir Pons, et pour l'empêcher de lui donner du jambon, une bonne omelette ou du choanille, il ne fallait rien moins que cette pa-e du docteur Poulain :

z une seule bouchée de n'importe quoi à mon-et vous le tueriez comme d'un coup de pistolet. nent des classes populaires est si grand à cet la répugnance des malades pour aller à l'hô-de ce que le peuple croit qu'on y tue les gens donnant pas à manger. La mortalité qu'ont vivres apportés en secret par les femmes à a été si grande, qu'elle a déterminé les mé-crire une visite de corps d'une excessive sé-urs où les parents viennent voir les malades, ur arriver à une brouille momentanée néces-

saire à la réalisation de ses bénéfices immédiats, raconta sa visite au directeur du théâtre, sans oublier sa prise de bec avec mademoiselle Héloïse, la danseuse.

— Mais qu'alliez-vous faire là ? lui demanda pour la troisième fois le malade qui ne pouvait arrêter la Cibo une fois qu'elle était lancée en paroles.

— Four lors, quand je lui ai eu dit son fait, mademoiselle Héloïse qu'a vu ce que j'étais, a mis les pouces, et nous avons été les meilleures amies du monde. — Vous me demandez maintenant ce que j'allais faire là ? dit-elle en répétant la question de Pons.

Certains bavards, et ceux-là sont des bavards de génie, ramassent ainsi les interpellations, les objections et les observations en manière de provision, pour alimenter leurs discours ; comme si la source en pouvait jamais tarir.

— Mais j'y suis allée pour tirer votre monsieur Gaudissard d'embarras, il a besoin d'une musique pour un ballet, et vous n'êtes guère en état, mon chéri, de gri-bouiller du papier et de remplir votre devoir... J'ai donc entendu, comme ça, qu'on appellerait un monsieur Garangeot pour arranger les *Mohicans* en musique...

— Garangeot ! s'écria Pons en fureur, Garangeot, un homme sans aucun talent, je n'ai pas voulu de lui pour premier violon ! C'est un homme de beaucoup d'esprit, qui fait très-bien des feuilletons sur la musique ; mais pour composer un air, je l'en défie !... Et où diable avez-vous pris l'idée d'aller au théâtre ?

— Mais est-il *ostiné*, ce démon-là !... Voyons, mon chat, ne nous emportons pas comme une soupe au lait... Pouvez-vous écrire de la musique dans l'état où vous êtes ? Mais vous ne vous êtes donc pas regardé au miroir ? Voulez-vous un miroir ? Vous n'avez plus que la peau sur les os... vous êtes faible comme un moineau... et vous vous croyez capable de faire vos notes... mais vous ne feriez pas seulement les miennes... Ça me fait penser que

inter chez celle du troisième, qui nous doit dix-s... et c'est bon à ramasser, dix-sept francs ; le bicaire payé, il ne nous reste pas vingt francs... ne dire à cet homme, qui a l'air d'être un bon monsieur Gaudissard... j'aime ce nom-là... j'ai Roger-Bontemps qui m'irait bien... il n'aura rien au foie, celui-là !... Donc, il fallait lui dire où il était... dame ! vous n'êtes pas bien, et il vous a dû être remplacé...

placé ! s'écria Pons d'une voix formidable en se relevant sur son séant.

En général les malades, surtout ceux qui sont dans le danger de la faux de la Mort, s'accrochent à leurs idées de la fureur que déploient les débutants pour leur défense. Aussi son remplacement parut-il être au-dessus de l'horrible et oribond une première mort.

Le docteur me dit, reprit-il, que je vais parfaitement bien ! que je reprendrai bientôt ma vie ordinaire... vous m'avez tué, ruiné, assassiné !...

ta, ta, ta ! s'écria la Cibot, vous voilà parti, vous êtes votre bourreau, vous dites ces douceurs-là, parbleu, à monsieur Schmucke, quand j'ai le mal de tête. J'entends bien ce que vous dites, allez !... c'est un monstre d'ingratitude.

Vous ne savez pas que, si je tarde seulement quelques jours à ma convalescence, on me dira, quand je serai guéri, que je suis une perruque, un vieux, que mon temps est fini, que je suis Empire, rococo ! s'écria ce malade qui voulait vivre. Garangeot se sera fait des amis, dans le monde, depuis le contrôle jusqu'au cintre ! Il aura fait l'apason pour une actrice qui n'a pas de voix, il aura échoué les bottes de M. Gaudissard ; il aura écrit, publié les louanges de tout le monde dans les journaux ; et alors, dans une boutique comme celle de madame Cibot, on sait trouver des poux à

la tête d'un chauve ! Quel démon vous a poussé

— Mais parbleu, monsieur Schmucke a discuté la avec moi pendant huit jours. Que voulez-vous ? Vous voyez rien que vous ! vous êtes un égoïste à vous engager pour vous guérir !... Mais ce pauvre monsieur Schmucke est depuis un mois sur les dents, il marche sur ses boulets, il ne peut plus aller nulle part, ni donner des leçons, ni faire de service au théâtre, car vous voyez donc rien ? il vous garde la nuit et je vous le jour. Aujourd'hui, si je passais les nuits chez moi, j'ai tâché de le faire d'abord, en croyant que vous ne voyez rien, il me faudrait dormir pendant la journée, qui veillerait au ménage et au grain !... Et qu'est-ce que vous, la maladie est la maladie !... et voilà !...

— Il est impossible que ce soit Schmucke qui ait eu cette pensée-là...

— Ne voulez-vous pas à cette heure que ce soit moi qui l'aie prise sous mon bonnet ! Et croyez-vous que nous sommes de fer ? Mais si monsieur Schmucke avait continué son métier, d'aller donner sept ou huit heures et de passer la soirée de six heures et demie à six heures et demie au théâtre à diriger l'orchestre, il serait mort dans dix jours d'ici... Voulez-vous la mort d'un digne homme, qui donnerait son sang pour vous ? Les auteurs de mes jours, on n'a jamais vu de mort comme vous... Qu'avez-vous fait de votre raison, vous l'avez mise au Mont-de-Piété ? Tout s'extermine ici, vous, l'on fait tout pour le mieux, et vous n'êtes pas content... Vous voulez donc nous rendre fous à tous ? moi d'abord je suis fourbue, en attendant le reste.

La Cibot pouvait parler à son aise, la colère empêche de dire un mot, il se roulait dans son lit, articulant péniblement des interjections, il se mourait. Comme les jours, arrivé à cette période, la querelle tournait tout à coup au tendre. La garde se précipita sur le malade.

par la tête, le força de se coucher, ramena sur lui la couverture.

- Peut-on se mettre dans des états pareils ! Après ça, le chat, c'est votre maladie ! C'est ce que dit le bon monsieur Poulain. Voyons, calmez-vous. Soyez gentil, le petit fiston. Vous êtes l'idole de tout ce qui vous touche, que le docteur lui-même vient vous voir juste deux fois par jour ! Qué qu'il dirait s'il vous trouva agité comme cela ? Vous me mettez hors des gonds ! Ce n'est pas bien à vous... Quand on a mam' Cibot pour docteur, on lui doit des égards... Vous criez, vous parlez !... Il vous est défendu ! vous le savez. Parler, ça vous irrite. Pourquoi vous emporter ? C'est vous qui avez tous les torts... vous m'asticotez toujours ! Voyons, raisonnons ! Monsieur Schmucke et moi, qui vous aime comme mes deux yeux, nous avons cru bien faire ! Eh bien ! mon cousin, c'est bien, allez.

- Schmucke n'a pas pu vous dire d'aller au théâtre pour me consulter.

- Faut-il l'éveiller, ce pauvre cher homme qui dort comme un bienheureux, et l'appeler en témoignage ?

- Non ! non ! s'écria Pons. Si mon bon et tendre Schmucke a pris cette résolution, je suis peut-être plus sûr que je ne le crois, dit Pons en jetant un regard plein d'une horrible mélancolie sur les objets d'art qui décoraient sa chambre. Il faudra dire adieu à mes chers tableaux, à toutes ces choses dont je m'étais fait des amis. Adieu, mon divin Schmucke ! — oh ! serait-ce vrai !

Mam' Cibot, cette atroce comédienne, se mit un mouchoir sur les yeux. Cette muette réponse fit tomber le malade dans une sombre rêverie. Abattu par ces deux coups portés dans des endroits si sensibles, la vie sociale et la santé, la perte de son état et la perspective de la mort, il s'affaissa tant, qu'il n'eut plus la force de se mettre en colère. Il resta morne comme un poitrinaire après son agonie.

— Voyez-vous, dans l'intérêt de monsieur Schmidt la Cibot en voyant sa victime tout à fait matée, feriez bien d'envoyer chercher le notaire duquel monsieur Trognon, un bien brave homme.

— Vous me parlez toujours de ce Trognon... (malade.

— Ah ! ça m'est bien égal, lui ou un autre, pourvu que vous me donniez !

Et elle hocha la tête en signe de mépris des riches. Le silence se rétablit.

En ce moment, Schmucke, qui dormait depuis plusieurs heures, réveillé par la faim, se leva, vint dans sa chambre de Pons, et le contempla pendant quelques instants sans mot dire, car madame Cibot s'était mis le doigt sur les lèvres en faisant : — Chut !

Puis elle se leva, s'approcha de l'Allemand pour lui parler à l'oreille, et lui dit : — Dieu merci ! le voilà va s'endormir, il est méchant comme un âne rouge. Que voulez-vous ! il se défend contre la maladie...

— Non, je suis, au contraire, très-patient, répondit la victime d'un ton dolent qui accusait un effroyable tourment ; mais, mon cher Schmucke, elle est allée au théâtre me faire renvoyer...

Il fit une pause, il n'eut pas la force d'achever. La Cibot profita de cet intervalle pour peindre par un signe à Schmucke l'état d'une tête où la raison déménage, et

— Ne le contrariez pas, il mourrait...

— Et, reprit Pons en regardant l'honnête Schmucke, elle prétend que c'est toi qui l'as envoyée...

— *Ui, répondit Schmucke héroïquement, il le va faire. Dais-doi... laisse-nus de sauffer !... C'esde tes bédies que te d'ebuiser à drafaiiller quand du as cin drésor... blis-doi, nus sentrons quelque pric-à-prac ed nus vis nos churs dranquillement tans ein goin, efec cede montame Zipod...*

Elle t'a perverti ! répondit douloureusement Pons. Le malade ne voyant plus madame Cibot, qui s'était en arrière du lit pour pouvoir dérober à Pons les es qu'elle faisait à Schmucke, la crut partie.

Elle m'assassine ! ajouta-t-il.

Comment, je vous assassine ?... dit-elle en se montrant l'œil enflammé, ses poings sur les hanches. Voilà c la récompense d'un dévouement de chien caniche... a de Dieu ! Elle fondit en larmes, se laissa tomber sur fauteuil, et ce mouvement tragique causa la plus fute révolution à Pons. — Eh bien ! dit-elle en se relevant et montrant aux deux amis ces regards de femme neuse qui lancent à la fois des coups de pistolets et du in, je suis lasse de ne rien faire de bien ici en m'ex-ninant le tempérament. Vous prendrez une garde ! deux amis se regardèrent effrayés. — Oh ! quand us vous regarderez comme des acteurs ! C'est dit ! je prier le docteur Poulain de vous chercher une garde, vous allons faire ncs comptes. Vous me rendrez l'ar-it que j'ai mis ici... et que je ne vous aurais jamais emandé... Moi qui suis allée chez monsieur Pillerault emprunter encore cinq cents francs.

— *C'est sa maladie*, dit Schmucke en se précipitant madame Cibot et l'embrassant par la taille ; *ayez te la ience !*

— Vous, vous êtes un ange, que je baiserais la marque vos pas, dit-elle. Mais monsieur Pons ne m'a jamais née ; il m'a toujours z'haïe !... D'ailleurs, il peut croire oje veux être mise sur son testament.

— *Chit ! fus aller le duer !* s'écria Schmucke.

— Adieu, monsieur ! vint-elle dire à Pons en le foudryant par un regard. Pour le mal que je vous veux, *prenez-vous bien. Quand vous serez aimable pour moi, nd vous croirez que ce que je fais est bien fait, je redrai ! Jusque-là, je reste chez moi... Vous étiez mon*

enfant; depuis quand a-t-on vu les enfants se révolter contre leurs mères?... Non, non, monsieur Schmucke, je ne veux rien entendre... Je vous apporterai votre dîner, je vous servirai; mais prenez une garde, demandez-en une à monsieur Poulain.

Et elle sortit en fermant les portes avec tant de violence, que les objets frêles et précieux tremblèrent. Le malade entendit un cliquetis de porcelaine qui fut, de sa torture, ce qu'était le coup de grâce dans le supplice de la roue.

Une heure après, la Cibot, au lieu d'entrer chez Pons, vint appeler Schmucke à travers la porte de la chambre à coucher, en lui disant que son dîner l'attendait dans la salle à manger. Le pauvre Allemand y vint le visage blême et couvert de larmes.

— *Mon baufre Bons exdrafaque*, dit-il, *gar il bredouille que fus édes ine scélérate. C'édre sa maladie*, dit-il pour attendre la Cibot sans accuser Pons.

— Oh! j'en ai assez, de sa maladie! Écoutez, ce n'est ni mon père, ni mon mari, ni mon frère, ni mon enfant. Il m'a prise en grippe, eh bien! en voilà assez! Vous voyez-vous, je vous suivrais au bout du monde; mais quand on donne sa vie, son cœur, toutes ses économies qu'on néglige son mari, que voilà Cibot malade, et qu'on s'entend traiter de scélérate... c'est un peu trop fort, café comme ça...

— *Gavé?*

— Oui, café! Laissons les paroles oiseuses, venons au positif! Pour lors, vous me devez trois mois à ce quatre-vingt-dix francs, ça fait cinq cent soixante-dix plus le loyer que j'ai payé deux fois, que voilà les quittances six cents francs avec le sou pour livre et vos propositions; donc, douze cents moins quelque chose; enfin les deux mille francs, sans intérêt bien entendu au total, trois mille cent quatre-vingt-deux francs

u'il va vous falloir au moins deux mille francs pour la garde, le médecin, les médicaments, l'entretien de la garde. Voilà pourquoi j'empruntais ces mille francs à monsieur Pillerault, dit-elle en montrant le mille francs donné par Gaudissard.

Elle écoutait ce compte avec une stupéfaction croissante, car il était financier comme les chats-savoyards.

Entame Zipod, Bons n'a bas sa déde. Bartonnez-lui, z à le carter, résdez nodre Prosidence... che fus le à chenux.

Elle se prosterna devant la Cibot en baisant le front de ce bourreau.

Adieu, mon bon chat, dit-elle en relevant la tête et l'embrassant sur le front : voilà Cibot maître au lit, je viens d'envoyer chercher le docteur.

Dans ces circonstances-là, je dois mettre mes affaires en ordre. D'ailleurs, Cibot, qui m'a vue revenir en bas, est tombé dans une fureur telle, qu'il ne veut pas que je remette les pieds ici. C'est lui qui exige son argent et c'est le sien, voyez-vous ? Nous autres femmes, nous pouvons rien à cela. Mais en lui rendant son argent cet homme, trois mille deux cents francs, ça le coûte cher. C'est toute sa fortune, à ce pauvre homme, ses économies de vingt-six ans de ménage, le fruit de ses sueurs. Il lui faut son argent demain, il n'y a pas moyen de le lui tortiller... Vous ne connaissez pas Cibot : quand il est en colère, il tuerait un homme. Eh bien ! je pourrais peut-être obtenir de lui de continuer à vous soigner, n'est-ce pas ? Soyez tranquille, je me laisserai dire tout ce qu'il voudra ; je souffrirai ce martyre-là pour vous, qui êtes un ange.

En, che suis ein baufre home qui ème son ami, qui se fie pour le saufer...

de l'argent ?... Mon bon monsieur Schmucke,

une supposition, vous ne me donneriez rien, qu'il faut trouver trois mille francs pour vos besoins! Ma foi, savez-vous ce que je ferais à votre place? Je n'en ferais ni un ni deux, je vendrais sept ou huit méchants tableaux, et je les remplacerais par quelques-uns de ceux qui sont dans votre chambre, retournés contre le mur, faute de place; car un tableau ou un autre, qu'est-ce que ça fait?

— *Et pourquoi?*

— Il est si malicieux! c'est sa maladie, car en santé c'est un mouton! il est capable de se lever, de fureter; et si, par hasard, il venait dans le salon, quoiqu'il soit si faible qu'il ne pourra plus passer le seuil de sa porte, il trouverait toujours son nombre!...

— *C'est chiste!*

— Mais nous lui dirons la vente quand il sera tout à fait bien. Si vous voulez lui avouer cette vente, vous rejetterez tout sur moi, sur la nécessité de me payer. Allez, j'ai bon dos...

— *Che ne buis bas tisboser te choses qui ne m'abbardient bas...* répondit simplement le bon Allemand.

— Eh bien, je vais vous assigner en justice, vous et monsieur Pons.

— *Ce zerait le duer...*

— Choisissez!... Mon Dieu! vendez les tableaux, et dites-le-lui après... vous lui montrerez l'assignation...

— *Eh pien! azicnez-nus... ça sera mon egscusse..., che lui mondrerai le chuchmend...*

Le même jour, à sept heures, madame Cibot, qui était allée consulter un huissier, appela Schmucke. L'Allemand se vit en présence de monsieur Tabareau, qui le somma de payer; et, sur la réponse que fit Schmucke en tremblant de la tête aux pieds, il fut assigné, lui et Pons, devant le tribunal pour se voir condamner au paiement. L'aspect de cet homme, le papier timbré griffonné produisirent un tel effet sur Schmucke, qu'il ne résista plus.

— *Fentez les dableaux*, dit-il les larmes aux yeux.

Le lendemain, à six heures du matin, Élie Magus et Rémonencq décrochèrent chacun leurs tableaux. Deux quittances de deux mille cinq cents francs furent ainsi faites parfaitement en règle.

« Je soussigné, me portant fort pour monsieur Pons, reconnais avoir reçu de monsieur Élie Magus la somme de deux mille cinq cents francs pour quatre tableaux que je lui ai vendus, ladite somme devant être employée aux besoins de monsieur Pons. L'un de ces tableaux, attribué à Durer, est un portrait de femme; le second, de l'école italienne, est également un portrait; le troisième est un paysage hollandais de Breughel; le quatrième, un tableau florentin représentant une Sainte Famille, et dont le maître est inconnu. »

La quittance donnée par Rémonencq était dans les mêmes termes et comprenait un Greuze, un Claude Lorrain, un Rubens et un Van Dyck, déguisés sous les noms de tableaux de l'école française et de l'école flamande.

— *Ced archand me verait groire que ces primporions falent quelque chose...* dit Schmucke en recevant les cinq mille francs.

— Ça vaut quelque chose, dit Rémonencq. Je donnerais bien cent mille francs de tout cela.

L'Auvergnat, prié de rendre ce petit service, remplaça les huit tableaux par des tableaux de même dimension, dans les mêmes cadres, en choisissant parmi des tableaux inférieurs que Pons avait mis dans la chambre de Schmucke. Élie Magus, une fois en possession des quatre chefs-d'œuvre, emmena la Cibot chez lui, sous prétexte de faire leurs comptes. Mais il chanta misère, il trouva des défauts aux toiles, il fallait rentoiler, et il offrit à la Cibot trente mille francs pour sa commission; il les lui fit accepter en lui montrant les papiers étincelants où la Banque a gravé les mots MILLE FRANCS! Magus

condamna Rémonencq à donner pareille somme à la Cibot, en la lui prêtant sur les quatre tableaux qu'il se fit déposer. Les quatre tableaux de Rémonencq parurent si magnifiques à Magus, qu'il ne put se décider à les rendre, et le lendemain il apporta six mille francs de Lénéfice au brocanteur, qui lui céda les quatre toiles par facture. Madame Cibot, riche de soixante-huit mille francs, réclama de nouveau le plus profond secret de ses deux complices ; elle pria le Juif de lui dire comment placer cette somme de manière que personne ne pût la savoir en sa possession.

— Achetez des actions du chemin de fer d'Orléans, elles sont à trente francs au-dessous du pair, vous doublerez vos fonds en trois ans, et vous aurez des chiffons de papier qui tiendront dans un portefeuille.

— Restez ici, monsieur Magus, je vais chez l'homme d'affaires de la famille de monsieur Pons, il veut savoir à quel prix vous prendriez tout le bataclan de là-haut... je vais vous l'aller chercher...

— Si elle était veuve ! dit Rémonencq à Magus, ça serait bien mon affaire, car la voilà riche...

— Surtout si elle place son argent sur le chemin d'Orléans ; dans deux ans ce sera doublé. J'y ai placé mes pauvres petites économies, dit le Juif, c'est la dot de ma fille... Allons faire un petit tour sur le boulevard en attendant l'avocat...

— Si Dieu voulait appeler à lui ce Cibot, qui est bien malade déjà, reprit Rémonencq, j'aurais une fière femme pour tenir un magasin, et je pourrais entreprendre le commerce en grand...

CHAPITRE XXIII

Où Schmucke s'élève jusqu'au trône de Dieu.

— Bonjour, mon cher monsieur Fraisier, dit la Cibot en ton patelin en entrant dans le cabinet de son conseil. Eh bien ! que me dit donc votre portier, que vous en allez d'ici ?...

— Oui, ma chère madame Cibot, je prends, dans la maison du docteur Poulain, l'appartement du premier étage, au-dessus du sien. Je cherche à emprunter deux trois mille francs pour meubler convenablement cet appartement, qui, ma foi, est très-joli ; le propriétaire l'a remis à neuf. Je suis chargé, comme je vous l'ai dit, des intérêts du président de Marville et des vôtres... Je quitte mon métier d'agent d'affaires, je vais me faire inscrire au tableau des avocats, et il faut être très-bien logé. Les avocats de Paris ne laissent inscrire au tableau que des gens qui possèdent un mobilier respectable, une bibliothèque, etc. Je suis docteur en droit, j'ai fait mon stage j'ai déjà des protecteurs puissants... Eh bien ! où en sommes-nous ?

— Si vous vouliez accepter mes économies qui sont à la caisse d'épargne, lui dit la Cibot ; je n'ai pas grand-chose, trois mille francs, le fruit de vingt-cinq ans d'économies et de privations... Vous me feriez une lettre de change, comme dit Rémonecq ; car je suis ignorante, je ne sais que ce qu'on m'apprend.

— Non, les statuts de l'ordre interdisent à un avocat de souscrire des lettres de change ; je vous en ferai un peu portant intérêt à cinq pour cent, et vous me le rendez si je vous trouve douze cents francs de rente viagère dans la succession du bonhomme Pons.

La Cibot, prise au piège, garda le silence.

— Qui ne dit mot consent, reprit Fraissier. Appartenez-moi ça demain.

— Ah ! je vous payerai bien volontiers vos honoraires d'avance, dit la Cibot, c'est être sûr que j'aurai mes rentes.

— Où en sommes-nous ? reprit Fraissier en faisant un signe de tête affirmatif. J'ai vu Poullain hier au soir ; il paraît que vous menez votre malade grand train... Encore un assaut comme celui d'hier, et il se formera des calculs dans la vésicule du fiel... Soyez douce avec lui, voyez-vous, ma chère madame Cibot, il ne faut pas se créer des remords. On ne vit pas vieux.

— Laissez-moi donc tranquille, avec vos remords !... N'allez-vous pas encore me parler de la guillotine ? Monsieur Pons, c'est un vieil *ostiné* ! vous ne le connaissez pas ! c'est lui qui me fait *endever* ! Il n'y a pas un plus méchant homme que lui ; ses parents avaient raison, il est sournois, vindicatif et *ostiné* !... Monsieur Magus est à la maison, comme je vous l'ai dit, et il vous attend.

— Bien ! j'y serai en même temps que vous. C'est de la valeur de cette collection que dépend le chiffre de votre rente ; s'il y a huit cent mille francs, vous aurez quinze cents francs viagers... c'est une fortune !

— Eh bien ! je vais leur dire d'évaluer les choses en conscience.

Une heure après, pendant que Pons dormait profondément, après avoir pris des mains de Schmucke une potion calmante, ordonnée par le docteur, mais dont la dose avait été doublée à l'insu de l'Allemand par la Cibot Fraissier, Rémonencq et Magus, ces trois personnages patibulaires, examinèrent pièce à pièce les dix-sept cent objets dont se composait la collection du vieux musicien. Schmucke s'étant couché, ces corbeaux flairant leur cadavre furent maîtres du terrain.

— Ne faites pas de bruit, disait la Cibot toutes les

ue Magus s'extasiait et discutait avec Rémonencq en instruisant de la valeur d'une belle œuvre.

C'était un spectacle à navrer le cœur que celui de ces quatre cupidités différentes soupesant la succession pendant le sommeil de celui dont la mort était le sujet de leurs convoitises. L'estimation des valeurs contenues dans le salon dura trois heures.

— En moyenne, dit le vieux Juif crasseux, chaque chose ici vaut mille francs...

— Ce serait dix-sept cent mille francs ! s'écria Fraisier stupéfait.

— Non pas pour moi, reprit Magus, dont l'œil prit des teintes froides. Je ne donnerais pas plus de huit cent mille francs ; car on ne sait pas combien de temps on gardera ça dans un magasin... Il y a des chefs-d'œuvre qui ne se vendent pas avant dix ans, et le prix d'acquisition est doublé par les intérêts composés ; mais je payerais la somme comptant.

— Il y a dans la chambre des vitraux, des émaux, des miniatures, des tabatières en or et en argent, fit observer Rémonencq.

— Peut-on les examiner ? dit Fraisier.

— Je vas voir s'il dort bien, répliqua la Cibot.

Et, sur un signe de la portière, les trois oiseaux de proie entrèrent.

— Là sont les chefs-d'œuvre ! dit en montrant le salon Magus, dont la barbe blanche frétillait par tous ses poils, mais ici sont les richesses ! Et quelles richesses ! les souverains n'ont rien de plus beau dans leurs trésors.

Les yeux de Rémonencq, allumés par les tabatières, reluisaient comme des escarboucles. Fraisier, calme, froid comme un serpent qui se serait dressé sur sa queue, allongait sa tête plate et se tenait dans la pose que les peintres prêtent à Méphistophélès. Ces trois différents vases, allérés d'or comme les diables le sont des rosées

du paradis, dirigèrent, sans s'être concertés, un regard sur le possesseur de tant de richesses, car il avait fait un de ces mouvements inspirés par le cauchemar. Tout à coup, sous le jet de ces trois rayons diaboliques, le malade ouvrit les yeux et jeta des cris perçants.

— Des voleurs ! Les voilà ! A la garde ! on m'assassine ! Évidemment il continuait son rêve tout éveillé, car il s'était dressé sur son lit, les yeux agrandis, blancs, fixes, sans pouvoir bouger. Élie Magus et Rémonencq gagnèrent la porte ; mais ils y furent cloués par ce mot : — Magus ici !... je suis trahi. Le malade était éveillé par l'instinct de la conservation de son trésor, sentiment au moins égal à celui de la conservation personnelle. — Madame Cibot, qui est monsieur ? cria-t-il en frissonnant à l'aspect de Fraisier qui restait immobile.

— Pardieu ! est-ce que je pouvais le mettre à la porte dit-elle en clignant de l'œil et faisant signe à Fraisier. Monsieur s'est présenté tout à l'heure au nom de votre famille...

Fraisier laissa échapper un mouvement d'admiration pour la Cibot.

— Oui, monsieur, je venais de la part de madame la présidente de Marville, de son mari, de sa fille, vous témoignent leurs regrets ; ils ont appris fortuitement votre maladie, et ils voudraient vous soigner eux-mêmes... Ils vous offrent d'aller à la terre de Marville pour y recouvrer la santé ; madame la vicomtesse Popinot, la petite Cécile, que vous aimez tant, sera votre garde-malade. Elle a pris votre défense auprès de sa mère, elle l'a fait revenir de l'erreur où elle était.

— Et ils vous ont envoyé, mes héritiers ! s'écria Porcindigné, en vous donnant pour guide le plus habile cornaisseur, le plus fin expert de Paris ?... Ah ! la charge est bonne ! reprit-il en riant d'un rire de fou. Vous venez évaluer mes tableaux, mes curiosités, mes tabatières

des miniatures!... Évaluez! vous avez un homme qui n-seulement a les connaissances en toutes choses, mais il peut acheter, car il est dix fois millionnaire... Mes ers parents n'attendent pas longtemps ma succession, il avec une ironie profonde, ils m'ont donné le coup pouce... Ah! madame Cibot, vous vous dites ma mère, vous introduisez les marchands, mon concurrent et Camusot ici pendant que je dors... Sortez tous!...

Et le malheureux, surexcité par la double action de colère et de la peur, se leva décharné.

— Prenez mon bras, monsieur, dit la Cibot en se précipitant sur Pons pour l'empêcher de tomber. Calmez-vous donc, ces messieurs sont sortis.

— Je veux voir le salon!... dit le moribond.

La Cibot fit signe aux trois corbeaux de s'envoler; puis elle saisit Pons, l'enleva comme une plume, et le recoucha, malgré ses cris. En voyant le malheureux collectionneur tout à fait épuisé, elle alla fermer la porte de l'appartement. Les trois bourreaux de Pons étaient encore sur le palier, et lorsque la Cibot les vit, elle leur dit de l'attendre, en entendant cette parole de Fraisier àigus : — Écrivez-moi une lettre signée de vous deux, par laquelle vous vous engagerez à payer neuf cent mille francs comptant la collection de monsieur Pons, et nous venons à vous faire faire un beau bénéfice.

Puis il souffla dans l'oreille de la Cibot un mot, un mot que personne ne put entendre, et il descendit avec deux marchands à la loge.

— Madame Cibot, dit le malheureux Pons quand la troisième revint, sont-ils partis?...

— Qui... partis?... demanda-t-elle.

— Ces hommes?...

— Quels hommes?... Allons, vous avez vu des hommes? Elle. Vous venez d'avoir un coup de fièvre chaude, sans moi vous alliez passer par la fenêtre, et vous

me parlez encore d'hommes... Allez-vous rester toujours comme ça?...

— Comment, là, tout à l'heure, il n'y avait pas monsieur qui s'est dit envoyé par ma famille...

— Allez-vous *m'ostiner* encore? reprit-elle. Ma foi, avez-vous où l'on devrait vous mettre? à *Chalenton*! Vous voyez des hommes...

— Élie Magus, Rémonencq...

— Ah! pour Rémonencq, vous pouvez l'avoir vu, et il est venu me dire que mon pauvre Cibot va si mal, qu'il va vous planter là pour reverdir. Mon Cibot avait tout, voyez-vous! Quand mon homme est malade, moi je ne connais plus personne. Tâchez de rester tranquille et de dormir une couple d'heures, car j'ai dit d'envoyer chercher monsieur Poulain, et je reviendrai avec lui. Buvez et soyez sage.

— Il n'y avait personne dans ma chambre, là, tout à l'heure quand je me suis éveillé?...

— Personne! dit-elle. Vous aurez vu monsieur Rémonencq dans vos glaces.

— Vous avez raison, madame Cibot, dit le malade devenant doux comme un mouton.

— Eh bien! vous voilà raisonnable, adieu, mon cher rubin, restez tranquille, je serai dans un instant à vous.

Quand Pons entendit fermer la porte de l'appartement, il rassembla ses dernières forces pour se lever, car se dit :

— On me trompe! on me dévalise! Schmucke est un enfant qui se laisserait lier dans un sac!...

Et le malade, animé par le désir d'éclaircir la scène affreuse qui lui semblait trop réelle pour être une vision, put gagner la porte de sa chambre, il l'ouvrit péniblement, et se trouva dans son salon, où la vue de ses chères toiles, de ses statues, de ses bronzes florentins, de ses porcelaines, le ranima. Le collectionneur, en re-

les jambes nues, la tête en feu, put faire le tour des rues qui se trouvaient tracées par les crédençes noires dont la rangée partageait le salon en deux. Au premier coup d'œil du maître, il compta tout, et son musée au complet. Il allait rentrer, lorsqu'un regard fut attiré par un portrait de Greuse mis à la chevalier de Malte, de Sébastien del Piombo. Son sillonna son intelligence comme un éclair ciel orageux. Il regarda la place occupée par les tableaux capitaux, et les trouva remplacés tous. Le pauvre homme furent tout à coup couverts de noir, il fut pris par une faiblesse, et tomba par terre. Cet évanouissement fut si complet, qu'il resta là pendant deux heures, et il fut trouvé par son valet, quand l'Allemand, réveillé, sortit de sa chambre pour venir voir son ami. Schmucke eut mille peines à le moribond et à le recoucher ; mais quand il revint à la parole à ce quasi-cadavre, et qu'il reçut un regard, des paroles vagues et bégayées, le pauvre Albin, au lieu de perdre la tête, devint un héros d'acier. Sous la pression du désespoir, cet homme-enfant eut des inspirations comme en ont les femmes aimantes en travail. Il fit chauffer des serviettes (il trouva des chauds), il sut entortiller les mains de Pons, il lui enroula ceux de l'estomac ; puis il prit ce front moite et sec ses mains, et il appela la vie avec une puissante volonté digne d'Apollonius de Thyane. Il baisa sur les yeux comme ces Marie que les grands artistes italiens ont sculptées dans leurs bas-reliefs apotropaïques, baisant le Christ. Ces efforts divins, cette œuvre de vie dans une autre, cette œuvre de mère et de Dieu fut couronnée d'un plein succès. Au bout d'une heure, Pons réchauffé prit forme humaine : la couleur revint aux yeux, la chaleur extérieure rappliqua dans les organes. Schmucke fit boire

à Pons de l'eau de mélisse mêlée à du vin, l'esprit s'infusa dans ce corps, l'intelligence rayonna de nouveau sur ce front naguère insensible comme une Pons comprit alors à quel saint dévouement, à puissance d'amitié cette résurrection était due.

— Sans toi, je mourais ! dit-il en se sentant le doucement daigné par les larmes du bon Allemand et qui pleurait tout à la fois.

En entendant cette parole, attendue dans le désespoir, qui vaut celui du désespoir, le pauvre Schmuecke dont toutes les forces étaient épuisées, s'affaissa comme un ballon crevé. Ce fut à son tour de tomber, il s'allongea sur un fauteuil, joignit les mains et remercia par une fervente prière. Un miracle venait pour s'accomplir ! Il ne croyait pas au pouvoir de sa prière, mais à celui de Dieu qu'il avait invoqué. Or, le miracle était un effet naturel et que les médecins ont constaté souvent. Un malade entouré d'affection, soutenu par des gens intéressés à sa vie, à ses chances, est sauvé, là où succombe un sujet gardé par des soins indifférents. Les médecins ne veulent pas voir en ceci l'effet d'un magnétisme involontaire, ils attribuent ce résultat à des soins intelligents, à l'exacte observation des ordonnances ; mais beaucoup de mères connaissent la vertu de ces ardentcs projections d'un constant

— Mon bon Schmuecke !...

— *Ne parle pas, che d'endendrai bar le cueir... repose !* dit le musicien en souriant.

— Pauvre ami ! noble créature !... Enfant de Dieu ! seul être qui m'ait aimé !... dit Pons avec des interjections, en trouvant dans sa voix des modulations inconnues.

L'âme, près de s'envoler, était toute dans ces pensées qui donnèrent à Schmuecke des jouissances presque à celles de l'amour.

si j'ai ed che teulentrai ein lion ! che drafaiillera

oute, mon bon, et fidèle, et adorable ami ! laisse-
ler, le temps me presse, car je suis mort, je ne
rai pas de ces crises répétées.

ucke pleura comme un enfant.

oute donc, tu pleureras après... dit Pons. Chrô-
'aut te soumettre. On m'a volé, et c'est la Cibot...
le te quitter, je dois t'éclairer sur les choses de
u ne les sais pas... On a pris huit tableaux qui
t des sommes considérables.

irtonne-moi, che les ai fentus...

ni !

oi... dit le pauvre Allemand, *ni édiens assignés au*
...

signés ?... par qui ?...

ldans !

ucke alla chercher le papier timbré laissé par
r, et l'apporta.

lut attentivement ce grimoire. Après lecture, il
omber le papier, et garda le silence. Cet observa-
travail humain, qui jusqu'alors avait négligé le
finit par compter tous les fils de la trame ourdie
Cibot. Sa verve d'artiste, son intelligence d'élève
adémie de Rome, toute sa jeunesse lui revint pour
es instants.

on bon Schmucke, obéis-moi militairement.
l descends à la loge, et dis à cette affreuse femme
oudrais revoir la personne qui m'est envoyée par
usin le président, et que, si elle ne vient pas, j'ai
ion de léguer ma collection au Musée ; qu'il s'agit
mon testament.

ucke s'acquitta de la commission ; mais, au pre-
ot, la Cibot répondit par un sourire.

tre chor malade a cu, mon bon monsieur

Schmucke, une attaque de fièvre chaude, et il a cru voir du monde dans sa chambre. Je vous donne ma parole d'honnête femme que personne n'est venu de la part de la famille de notre cher malade.

Schmucke revint avec cette réponse, qu'il répéta toutuellement à Pons.

— Elle est plus forte, plus madrée, plus astucieuse, plus machiavélique que je ne le croyais, dit Pons souriant, elle ment jusque dans sa loge ! Figurez-vous qu'elle a, ce matin, amené ici un Juif, nommé Elie Magnus, Rémonencq et un troisième qui m'est inconnu mais qui est plus affreux à lui seul que les deux autres. Elle a compté sur mon sommeil pour évaluer ma succession, le hasard a fait que je me suis éveillé, je les ai vus tous trois soupesant mes tabatières. Enfin, l'inconnu s'est dit envoyé par les Camusot, j'ai parlé avec lui. Cette infâme Cibot m'a soutenu que je rêvais... Mon ami Schmucke, je ne rêvais pas !... J'ai bien entendu cet homme, il m'a parlé... Les deux marchands se sont effrayés et ont pris la porte... J'ai cru que la Cibot se mentirait !... Cette tentative est inutile. Je vais tendre un autre piège où la scélérate se prendra... Mon pauvre ami, tu prends la Cibot pour un ange, c'est une femme qui m'a, depuis un mois, assassiné dans un but cupide. Je n'ai pas voulu croire à tant de méchanceté chez une femme qui nous avait servis fidèlement pendant quelques années. Ce doute m'a perdu... Combien t'a-t-elle donné des huit tableaux ?

— Cinq mille francs.

— Bon Dieu, ils en valaient vingt fois autant ! s'écria Pons, c'est la fleur de ma collection. Je n'ai pas le temps d'intenter un procès, d'ailleurs ce serait te mettre en cause comme la dupe de ces coquins... Un procès tuerait ! Tu ne sais pas ce que c'est que la justice ! c'est l'égoût de toutes les infamies morales... A voir tant ?

ars, des âmes comme la tienne y succombent. Et puis seras assez riche. Ces tableaux m'ont coûté quatre mille francs, je les ai depuis trente-six ans... Mais nous avons été volés avec une habileté surprenante. Je sais sur le bord de ma fosse, je ne me soucie plus que de toi... toi, le meilleur des êtres. Or, je ne veux pas que tu sois dépouillé, car tout ce que je possède est à toi. Donc, faut te défier de tout le monde, et tu n'as jamais eu de fiancée. Dieu te protège, je le sais; mais il peut t'ôter pendant un moment, et tu seras flibusté comme un vaisseau marchand. La Cibot est un monstre, elle me fait peur et tu vois en elle un ange, je veux te la faire connaître, va la prier de t'indiquer un notaire, qui reçoive ton testament... et je te la montreai les mains dans le dos.

Schmucke écoutait Pons comme s'il lui avait raconté l'apocalypse. Qu'il existât une nature aussi perverse que pouvait être celle de la Cibot, si Pons avait raison, c'était pour lui la négation de la Providence.

— *Mon baufre ami Bons se drouse si mdle*, dit l'Allemand en descendant à la loge et s'adressant à madame Cibot, *qu'ile feud vaire son desdandand, alex chercher ein notaire...*

Ceci fut dit en présence de plusieurs personnes, car l'état de Cibot était presque désespéré. Rémonencq, sa sœur, deux portières accourues des maisons voisines, deux domestiques des locataires de la maison, et le locataire du premier étage sur le devant de la rue stationnèrent sous la porte cochère.

— Ah ! vous pouvez bien aller chercher un notaire vous-même, s'écria la Cibot les larmes aux yeux, et faire votre testament par qui vous voudrez.. Ce n'est que quand mon pauvre Cibot est à la mort que je quitterai son lit... Je donnerais tous les Pons du monde pour sauver Cibot... un homme qui ne m'a jamais causé

pour deux onces de chagrin pendant trente ans de ménage!...

Et elle rentra, laissant Schmucke tout interdit.

— Monsieur, dit à Schmucke le locataire du premier étage, monsieur Pons est-il donc bien mal?...

Ce locataire, nommé Jolivard, était un employé de l'enregistrement au bureau du Palais.

— *Il a vailli murir dud à l'heure!* répondit Schmucke avec une profonde douleur.

— Il y a près d'ici, rue Saint-Louis, monsieur Trignon, notaire, fit observer monsieur Jolivard. C'est le notaire du quartier.

— Voulez-vous que je l'aille chercher? demanda Remonencq à Schmucke.

— *Pien folondiers...* répondit Schmucke, *car si mon tème Zibod ne beut bas carter mon ami, che ne fîtrais bas guider tans l'état à il esd...*

— Madame Cibot nous disait qu'il devenait fou!... reprit Jolivard.

— *Bons, vou?* s'écria Schmucke frappé de terreur. *Ch mais il n'a i dand t'esbrit..., et c'esd ce qui m'inguiède b sa sandé...*

Toutes les personnes qui composaient l'attroupement écoutaient cette conversation avec une curiosité bien naturelle; et qui la grava dans leur mémoire. Schmucke qui ne connaissait pas Fraisier, ne put faire attention à cette tête satanique et à ces yeux brillants. Fraisier, en jetant deux mots dans l'oreille de la Cibot, avait été l'auteur de la scène hardie, peut-être au-dessus des moyens de la Cibot, mais qu'elle avait jouée avec une supériorité magistrale. Faire passer le moribond pot fou, c'était une des pierres angulaires de l'édifice bâti par l'homme de loi. L'incident de la matinée avait bien servi Fraisier; et, sans lui, peut-être la Cibot, dans son trouble, se serait-elle démentie, au moment où l'

hmucke était venu lui tendre un piège, en la le rappeler l'envoyé de la famille. Rémonencq, venir le docteur Poulain, ne demandait pas que de disparaître. Et voici pourquoi :

CHAPITRE XXVI

Les ruses d'un testateur.

monencq, depuis dix jours, remplissait le rôle de la nce, ce qui déplaît singulièrement à la justice, prétention est de la représenter à elle seule. Ré-q voulait se débarrasser à tout prix du seul qui s'opposait à son bonheur. Pour lui, le bon-était d'épouser l'appétissante portière, et de tri-capitaux. Or, Rémonencq, en voyant le petit buvant de la tisane, avait eu l'idée de convertir isposition en une maladie mortelle, et son état de eur lui en avait donné le moyen.

latin, pendant qu'il fumait sa pipe, le dos appuyé nbranle de la porte de sa boutique, et qu'il rêvait au magasin sur le boulevard de la Madeleine où it madame Cibot, superbement vêtue, ses yeux ent sur une rondelle en cuivre fortement oxydée. de nettoyer économiquement sa rondelle dans la de Cibot lui vint subitement. Il attacha ce cuivre, omme une pièce de cent sous, par une petite fi-et, pendant que la Cibot était occupée chez ses urs, il allait tous les jours savoir des nouvelles de i le tailleur. Durant cette visite de quelques mi-il faisait tremper la rondelle en cuivre ; t, en ent, il la reprenait par la ficelle. Cette légère ad-le cuivre chargé de son oxyde, communément

appelé vert-de-gris, introduisit secrètement un poison délétère dans la tisane bienfaisante, mais en proportions homœopathiques, ce qui fit des ravages incalculables. Voici quels furent les résultats de cette homœopathie criminelle. Le troisième jour, les cheveux du Cibo tombèrent, les dents tremblèrent dans les gencives, et l'économie de cette organisation fut troublée par cette imperceptible dose de poison. Le docteur Poulain se creusa la tête en apercevant l'effet de cette tisane, car il était assez savant pour reconnaître l'existence d'un agent destructeur. Il emporta la tisane, à l'insu de tout le monde, et il en opéra l'analyse lui-même; mais n'y trouva rien. Le hasard voulut que, ce jour-là, le docteur Poulain, effrayé de ses œuvres, n'eût pas mis sa fatale signature. Le docteur Poulain s'en tira vis-à-vis de lui-même et de la science en supposant que, par suite d'une humidité dentaire, dans une loge humide, le sang de ce tailleur accroupi sur une table, devant cette fenêtre qui ne cessait d'avoir pu se décomposer, faute d'exercice, et surtout d'une perpétuelle aspiration des émanations d'un ruisseau infect. La rue de Normandie est une de ces vieilles rues de Paris, chaussée fendue, où la ville de Paris n'a pas encore mis de bornes-fontaines, et dont le ruisseau noir roulement les eaux ménagères de toutes les maisons; les eaux s'infiltrèrent sous les pavés, et y produisent cette odeur particulière à la ville de Paris.

La Cibo, elle, allait et venait, tandis que son travailleur intrépide, était toujours devant cette machine, assis comme un fakir. Les genoux du tailleur, qui s'étaient ankylosés, le sang se fixait dans le buste, les jambes amaigrées, tortues, devenaient des membres presque inutiles. Aussi le teint fortement cuivré de Cibo, qui savait-il naturellement maladif depuis fort longtemps, la bonne santé de la femme et la maladie de l'homme, semblèrent au docteur un fait naturel.

— Quelle est donc la maladie de mon pauvre Cibot? avait demandé la portière au docteur Poulain.

— Ma chère madame Cibot, répondit le docteur, il meurt de la maladie des portiers... son étiollement général annonce une incurable viciation du sang.

Un crime sans objet, sans aucun gain, sans aucun intérêt, finit par effacer dans l'esprit du docteur Poulain ses premiers soupçons. Qui pouvait vouloir tuer Cibot? sa femme? le docteur lui vit goûter à la tisane de Cibot, en la suçant. Une assez grande quantité de crimes échappent à la vengeance de la société, c'est en général ceux qui se commettent, comme celui-ci, sans les preuves effrayantes d'une violence quelconque : le sang répandu, la strangulation, les coups, enfin les procédés maladroits; mais surtout quand le meurtre est sans intérêt apparent, et commis dans les classes inférieures. Le crime est toujours dénoncé par son avant-garde, par des haines, par des cupidités visibles, dont sont instruits les gens aux yeux de qui l'on vit. Mais, dans les circonstances où se trouvaient le petit tailleur, Rémonencq et la Cibot, personne n'avait intérêt à chercher la cause de la mort, excepté le médecin. Ce portier maladif, cuivré, sans fortune, adoré de sa femme, était sans fortune et sans ennemis. Les motifs et la passion du brocanteur se cachaient dans l'ombre tout aussi bien que la fortune de la Cibot. Le médecin connaissait à fond la portière et ses sentiments, il la croyait capable de tourmenter Pons; mais il la savait sans intérêt ni force pour un crime; d'ailleurs, elle buvait une cuillerée de tisane toutes les fois que le docteur venait et qu'elle donnait à boire à son mari. Poulain, le seul de qui pouvait venir la lumière, eut à quelque hasard de maladie, à l'une de ces étonnantes exceptions qui rendent la médecine un si périlleux métier. Et en effet, le petit tailleur se trouva malheureusement, par suite de son existence rabougrie,

dans des conditions de mauvaise santé telles que imperceptible addition d'oxyde de cuivre devait lui ner la mort. Les commères, les voisins se comport aussi de manière à innocenter Rémonencq, en just cette mort subite.

— Ah ! s'écriait l'un, il y a bien longtemps que je ne monsieur Cibot n'allait pas bien.

— Il travaillait trop, c't homme-là ! répondit un si s'est brûlé le sang.

— Il ne voulait pas m'écouter, s'écriait un voisi lui conseillais de se promener le dimanche, de fa lundi, car ce n'est pas trop de deux jours par se pour se divertir.

Enfin, la rumeur du quartier, si délatrice, et q justice écoute par les oreilles du commissaire de p ce roi de la basse classe, expliquait parfaitement la du petit tailleur. Néanmoins, l'air pensif, les yeux in de M. Poulain, embarrassaient beaucoup Rémon aussi, voyant venir le docteur, se proposa-t-il ave pressement à Schmucke pour aller chercher ce moi Trognon que connaissait Fraisier.

— Je serai revenu pour le moment où le testam fera, dit Fraisier à l'oreille de la Cibot, et, malgré douleur, il faut veiller au grain.

Le petit avoué, qui disparut avec la légèreté ombre, rencontra son ami le médecin.

— Eh ! Poulain, s'écria-t-il, tout va bien. Nous so sauvés !... Je te dirai ce soir comment ! Cherche q est la place qui te convient ! tu l'auras ! Et moi ! je sui de paix. Tabareau ne me refusera plus sa fille... Qu toi, je me charge de te faire épouser mademoisell tel, la petite-fille de notre juge de paix.

Fraisier laissa Poulain sur la stupéfaction que ce les paroles lui causèrent, et sauta sur le boulevard c une balle ; il fit signe à l'omnibus et fut, en dix mi

posé par ce coche moderne à la hauteur de la rue de l'oiseul. Il était environ quatre heures, Fraisier était en retard de trouver la présidente seule, car les magistrats ne se présentent guère le Palais avant cinq heures.

Madame de Marville reçut Fraisier avec une distinction qui prouva que, selon sa promesse, faite à madame Vatielle, monsieur Lebœuf avait parlé favorablement de son ancien avoué de Mantes. Amélie fut presque chatte avec Fraisier, comme la duchesse de Montpensier dut l'être avec le duc de Clément; car ce petit avoué, c'était son couteau. Mais quand Fraisier présenta la lettre collective, par laquelle Élie Magus et Rémonencq s'engageaient à prendre en bloc la collection de Pons pour une somme de neufcent mille francs payée comptant, la présidente lança sur son homme d'affaires un regard d'où jaillissait la somme. Ce fut une nappe de convoitise qui roula jusqu'à l'avoué.

— Monsieur le président, lui dit-elle, m'a chargé de vous inviter à dîner demain; nous serons en famille: vous serez pour convives monsieur Godeschal, le successeur de maître Desroches mon avoué; puis Berthier, notre notaire, mon gendre et ma fille... Après le dîner, nous recevrons vous et moi, le notaire et l'avoué, la petite conférence que vous avez demandée, et où je vous remettrai mes pouvoirs. Ces deux messieurs obéiront, comme vous le exigez, à vos inspirations, et veilleront à ce que *tout cela* passe bien. Vous aurez la procuration de monsieur de Marville dès qu'elle vous sera nécessaire...

— Il me la faudra pour le jour du décès...

— On la tiendra prête.

— Madame la présidente, si je demande une procuration, si je veux que votre avoué ne paraisse pas, c'est bien dans mon intérêt que dans le vôtre. Quand je me donne, moi, je me donne tout entier. Aussi, madame, quand je vous rendrai la même fidélité, la même confiance à mes protecteurs, je n'ose dire de vous me

clients. Vous pouvez croire qu'en agissant ainsi, je veux m'accrocher à l'affaire ; non, non, madame ; s'il se commettait des choses répréhensibles... car, en matière de succession, on est entraîné... surtout par un poids de neufcent mille francs... eh bien, vous ne pouvez pas désavouer un homme comme maître Godeschal, la probité même ; mais on peut rejeter tout sur ledos d'un méchant petit homme d'affaires...


La présidente regarda Fraisier avec admiration.

— Vous devez aller bien haut ou bien bas, lui dit-elle. À votre place, au lieu d'ambitionner cette retraite de juge de paix, je voudrais être procureur du roi... à Mantes ! et faire un grand chemin.

— Laissez-moi faire, madame ! La justice de paix est un cheval de curé pour monsieur Vitel, je m'en ferai un cheval de bataille.

La présidente fut amenée ainsi à sa dernière confidence avec Fraisier.

— Vous me paraissez dévoué si complètement à nos intérêts, dit-elle, que je vais vous initier aux difficultés de notre position et à nos espérances. Le président, lors du mariage projeté pour sa fille et un intrigant qui, depuis, s'est fait banquier, désirait vivement augmenter la terre de Marville de plusieurs herbages, alors à vendre. Nous nous sommes dessaisis de cette magnifique habitation pour marier ma fille comme vous savez ; mais je souhaite bien vivement, ma fille étant fille unique, acquérir le reste de ces herbages. Ces belles prairies ont été déjà vendues en partie, elles appartiennent à un Anglais qui retourne en Angleterre, après avoir demeuré là pendant vingt ans ; il a bâti le plus charmant cottage dans une délicieuse situation, entre le parc de Marville et les prés qui dépendaient autrefois de la terre, et il a racheté, pour se faire un parc, des remises, des petits bois, des jardins à des prix fous. Cette habitation av



ndances forme fabrique dans le paysage, et elle
 quée aux murs du parc de ma fille. On pourrait
 herbages et l'habitation pour sept cent mille
 ar le produit net des prés est de vingt mille
 Mais si monsieur Wadmann apprend que c'est
 achetons, il voudra sans doute deux ou trois
 e francs de plus, car il les perd, si, comme cela
 matière rurale, on ne compte l'habitation pour

, madame, vous pouvez, selon moi, si bien re-
 a succession comme à vous, que je m'offre à
 rôle d'acquéreur à votre profit, et je me charge
 avoir la terre au meilleur marché possible par
 seing privé, comme cela se fait pour les mar-
 e biens... Je me présenterai à l'Anglais en cette
 — Je connais ces affaires là, c'était à Mantes ma-
 . Vatinelle avait doublé la valeur de son étude,
 vaillais sous son nom.

à votre liaison avec la petite madame Vatinelle.
 e doit être bien riche aujourd'hui.

madame Vatinelle dépense beaucoup... Ainsi,
 nquille, madame, je vous servirai l'Anglais
 nt...

ous arriviez à ce résultat, vous auriez des droits
 à ma reconnaissance... Adieu, mon cher mon-
 isier. A demain...

r sortit en saluant la présidente avec moins de
 que la dernière fois.

line demain chez le président Marville !... se
 isier. Allons, je tiens ces gens-là. Seulement,
 maître absolu de l'affaire, il faudrait que je
 conseil de cet Allemand, dans la personne de
 , l'huissier de la justice de paix ! ce Tabareau,
 efuse sa fille, une fille unique, me la donnera
 juge de paix. Mademoiselle Tabareau, cette

grande fille rousse et poitrinaire, est propriétaire du chef de sa mère d'une maison à la place Royale ; je serai donc éligible. A la mort de son père, elle aura bien encore six mille livres de rente. Elle n'est pas belle ; mais, mon Dieu ! pour passer de zéro à dix-huit mille francs de rente, il ne faut pas regarder à la planche !...

Et, en revenant par les boulevards à la rue de Normandie, il se laissait aller au cours de ce rêve d'or. Il se laissait aller au bonheur d'être à jamais hors du besoin ; il pensait à marier mademoiselle Vitel, la fille du juge de paix, à son ami Poulain. Il se voyait, de concert avec le docteur, un des rois du quartier, il dominerait les élections municipales, militaires et politiques. Les boulevards paraissent courts, lorsqu'en s'y promenant on promène ainsi son ambition à cheval sur la fantaisie.

Lorsque Schmucke remonta près de son ami Pons, i lui dit que Cibot était mourant, et que Rémonencq était allé chercher monsieur Trognon, notaire. Pons fut frappé de ce nom, que la Cibot lui jetait si souvent dans ses interminables discours, en lui recommandant ce notaire comme la probité même. Et alors le malade, dont la défiance était devenue absolue dès le matin, eut une idée lumineuse qui compléta le plan formé par lui pour se jouer de la Cibot, et la dévoiler tout entière au crédule Schmucke.

— Schmucke, dit-il en prenant la main du pauvre Al lemand hébété par tant de nouvelles et d'événements, i doit régner une grande confusion dans la maison ; si le portier est à la mort, nous sommes à peu près libres pour quelques moments, c'est-à-dire sans espions, car on nous espionne, s'is-en sûr ! Sors, prends un cabriolet, va au théâtre, dis à mademoiselle Héloïse notre première danseuse, que je veux la voir avant de mourir, et qu'elle vienne à dix heures et demie après son service. De là tu iras chez tes deux amis Schwab et Brunner, et tu

ieras d'être ici demain à neuf heures du matin, de venir demander de mes nouvelles, en ayant l'air de passer ici et de monter me voir...

Voici quel était le plan forgé par le vieil artiste en se sentant mourir. Il voulait enrichir Schmucke en l'inscrivant son héritier universel ; et, pour le soustraire à toutes les chicanes possibles, il se proposait de dicter son testament à un notaire, en présence de témoins, afin qu'on ne supposât pas qu'il n'avait plus sa raison, pour ôter aux Camusot tout prétexte d'attaquer ses dernières dispositions. Ce nom de Trognon lui fit entrevoir quelque machination, il crut à quelque vice de son projeté par avance, à quelque infidélité préméditée par la Cibot, et il résolut de se servir de ce Trognon pour se faire dicter un testament olographe qu'il cachèrait et serrerait dans le tiroir de sa commode. Il comptait montrer à Schmucke, en le faisant cacher dans un des cabinets de son alcôve, la Cibot s'emparant de ce testament, le décachetant, le lisant et le recachetant. Mais le lendemain à neuf heures, il voulait anéantir ce testament olographe par un testament devant notaire, tout en règle et indiscutable. Quand la Cibot l'avait vu égaré, de fou, de visionnaire, il avait reconnu la haine et la vengeance, l'avidité de la présidente ; car, au lit depuis deux mois, le pauvre homme, pendant ses insomnies, pendant ses longues heures de solitude, avait revécu les événements de sa vie au crible.

Les sculpteurs antiques et modernes ont souvent posé, sur chaque côté de la tombe, des génies qui tiennent des torches allumées. Ces lueurs éclairent aux mourants le tableau de leurs fautes, de leurs erreurs, en leur éclairant les chemins de la mort. La sculpture représente là les grandes idées, elle formule un fait humain. L'agonie est la sagesse. Souvent on voit de simples jeunes filles, à peine le plus tendre, avoir une raison centenaire, devenir

prophètes, juger leur famille, n'être les dupes d'aucune comédie. C'est là la poésie de la Mort. Mais, chose étrange et digne de remarque ! on meurt de deux façons différentes. Cette poésie de la prophétie, ce don de bien voir soit en avant, soit en arrière, n'appartient qu'aux mourants dont la chair seulement est atteinte, qui périssent par la destruction des organes de la vie charnelle. Ainsi les êtres attaqués, comme Louis XIV, par la gangrène, les poitrinaires, les malades qui périssent comme Ponton par la fièvre, comme madame de Mortsauf par l'estomac ou comme les soldats par des blessures qui les saisissent en pleine vie, ceux-là jouissent de cette lucidité sublimée et font des morts surprenantes, admirables ; tandis que les gens qui meurent par des maladies pour ainsi dire intelligentielles, dont le mal est dans le cerveau, dans l'appareil nerveux qui sert d'intermédiaire au corps pour fournir le combustible de la pensée, ceux-là meurent tout entiers. Chez eux, l'esprit et le corps sombrent à la fois. Les uns, âmes sans corps, réalisent les spectres bibliques ; les autres sont des cadavres. Cet homme vierge et Caton friand, ce juste presque sans péchés, pénétrant tardivement dans les poches de fiel qui composaient le cœur de la présidente. Il devina le monde sur le point de le quitter. Aussi, depuis quelques heures avait-il prié gaiement son parti, comme un joyeux artiste, pour qui tout est prétexte à charge, à raillerie. Les derniers liens qui l'unissaient à la vie, les chaînes de l'admiration, les nœuds puissants qui rattachaient le connaisseur aux chefs-d'œuvre de l'art, venaient d'être brisés le matin. En se voyant volé par la Cibot, Pons avait dit adieu chrétienement aux pompes et aux vanités de l'art, à sa collection, à ses amitiés pour les créateurs de tant de belles choses, et il voulait uniquement penser à la mort, à la façon de nos ancêtres qui la comptaient comme une des fêtes du chrétien. Dans sa tendresse pour Schma

essayaît de le protéger du fond de son cercueil. Pensée paternelle fut la raison du choix qu'il fit son dernier sujet de la danse, pour avoir du secours contre les perfidies qui l'entouraient, et qui ne pardonnaient sans doute pas à son légataire universel.

Mme Brisetout était une de ces natures qui restent dans une position fausse, capable de toutes les entreprises possibles contre des adorateurs payants, elle de l'école de Jenny Cadine et des Josépha ; mais elle était camarade et ne redoutant aucun pouvoir humain, elle ne se dérangeait pas de les voir tous faibles, et habituée qu'elle était à se mêler avec les sergents de ville au bal peu champêtre du dimanche et au carnaval. — Si elle a fait donner ma part à son protégé Garangeot, elle se croira d'autant plus obligée de me servir, se dit Pons. Schmucke put remarquer sans qu'on fit attention à lui, dans la confusion qui régnait dans la loge, et il revint avec la plus excessive rapidité, pour ne pas laisser trop longtemps Pons tout

M. Trognon arriva pour le testament, en même temps que Schmucke. Quoique Cibot fût à la mort, sa femme s'occupa le notaire, l'introduisit dans la chambre à coucher, et se retira d'elle-même, en laissant ensemble Schmucke, M. Trognon et Pons, mais elle s'arma d'une glace à main d'un travail curieux, et prit position devant la porte, qu'elle laissa entre-bâillée. Elle pouvait ainsi facilement entendre, mais voir tout ce qui se dirait et qui se passerait dans ce moment suprême pour

Monsieur, dit Pons, j'ai malheureusement toutes les infirmités, car je sens que je vais mourir ; et par la volonté de Dieu, sans doute, aucune des souffrances de la vie ne m'est épargnée !... Voici monsieur Schmucke... le notaire salua Schmucke.

C'est le seul ami que j'aie sur la terre, dit Pons, et

je veux l'instituer mon légataire universel ; dites quelle forme doit avoir mon testament, pour que mon ami, qui est Allemand, qui ne sait rien de nos lois, puisse recueillir ma succession sans aucune contestation.

— On peut toujours tout contester, monsieur, dit le notaire, c'est l'inconvénient de la justice humaine. En matière de testament, il en est d'inattaquables..

— Lequel ? demanda Pons.

— Un testament fait par-devant notaire, en présence de témoins qui certifient que le testateur jouit de ses facultés, et si le testateur n'a ni femme, ni enfants, ni père, ni frère...

— Je n'ai rien de tout cela, toutes mes affections réunies sur la tête de mon cher ami Schmucke, voici...

Schmucke pleurait.

— Si donc vous n'avez que des collatéraux éloignés, la loi vous laissant la libre disposition de vos meubles et immeubles, si vous ne les léguez pas à des conditions, la morale réproouve, car vous avez dû voir des testaments attaqués à cause de la bizarrerie des testateurs, un testament par-devant notaire est inattaquable. En effet, l'identité de la personne ne peut être niée, le notaire a constaté l'état de sa raison, et la signature ne peut donner lieu à aucune discussion... Néanmoins, un testament olographe, en bonne forme et clair, est aussi peu discuté.

— Je me décide, pour des raisons à moi connues, d'écrire sous votre dictée un testament olographe, et de confier à mon ami que voici... Cela se peut-il ?...

— Très-bien, dit le notaire... Voulez-vous écrire, je vais dicter...

— Schmucke, donne-moi ma petite écritoire de Bâle, Monsieur, dictez-moi tout bas ; car, ajouta-t-il, on nous écoute.

moi donc avant tout quelles sont vos intentions, dit le notaire.

Après dix minutes, la Cibot, que Pons entrevoyait à la glace, vit cacheter le testament, après que le notaire eut examiné pendant que Schmucke allumait sa pipe; puis Pons le remit à Schmucke en lui disant : « Mettez-le dans une cachette pratiquée dans son secrétaire. » Le notaire demanda la clé du secrétaire, l'attacha à son bouton de son mouchoir, et mit le mouchoir dans sa poche. Le notaire, nommé par politesse exécuteur testamentaire, et à qui Pons laissait un tableau de ces choses que la loi permet de donner, sortit et trouva madame Cibot dans le salon. — Monsieur! monsieur Pons a-t-il pensé à

ne vous attendez pas, ma chère, à ce qu'un notaire divulgue les secrets qui lui sont confiés, répondit Trognon. Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il y a bien des cupidités déjouées et bien des espérances déçues. Monsieur Pons a fait un beau testament, monsieur, un testament patriotique et que j'approuve.

Elle ne figure pas à quel degré de curiosité la Cibot était enflammée par de telles paroles. Elle descendit et se rendit près de Cibot, en se promettant de se faire accompagner par mademoiselle Rémonencq, et d'aller lire tranquillement entre deux et trois heures du matin.

CHAPITRE XXV

Le Testament postiche.

Le soir de mademoiselle Héloïse Brisetout, à dix heures du soir, parut assez naturelle à la Cibot; mais elle eut si peur que la danseuse ne parlât des mille

francs donnés par Gaudissard, qu'elle accompagna le premier sujet en lui prodiguant des politesses et des flatteries comme à une souveraine.

— Ah! ma chère, vous êtes bien mieux sur votre terrain qu'au théâtre, dit Héloïse en montant l'escalier, vous engage à rester dans votre emploi!

Héloïse, amenée en voiture par Bixiou, son ami, cœur, était magnifiquement habillée, car elle allait à une soirée de Mariette, l'un des plus illustres premiers sujets de l'Opéra. M. Chapoulot, ancien passementier à la rue Saint-Denis, le locataire du premier étage, qui venait de l'Ambigu-Comique avec sa fille, fut ébloui comme sa femme, en rencontrant pareille toilette et si jolie créature dans leur escalier.

— Qui est-ce, madame Cibot? demanda madame Chapoulot.

— C'est une rien du tout!... une sauteuse, qu'on peut voir quasi-nue tous les soirs pour quarante sous... répondit la portière à l'oreille de l'ancienne passementière.

— Victorine! dit madame Chapoulot à sa fille, ma petite, laisse passer madame!

Ce cri de mère épouvantée fut compris d'Héloïse, qui se retourna.

— Votre fille est donc pire que l'amadou, madame, que vous craignez qu'elle ne s'incendie en me touchant!

Héloïse regarda M. Chapoulot d'un air agréable en souriant.

— Elle est, ma foi, très-jolie à la ville! dit monsieur Chapoulot en restant sur le palier.

Madame Chapoulot pinça son mari à le faire crier, le poussa dans l'appartement.

— En voilà, dit Héloïse, un second qui s'est donné genre d'être un quatrième.

— Mademoiselle est cependant habituée à monter, dit la Cibot en ouvrant la porte de l'appartement.

Eh bien! mon vieux, dit Héloïse en entrant dans la bre où elle vit le pauvre musicien étendu, pâle et e appauvrié, ça ne va donc pas bien? Tout le monde éâtre s'inquiète de vous; mais vous savez! quoiqu'on on cœur, chacun a ses affaires, et on ne trouve pas henre pour aller voir ses amis. Ga udissard parle de r ici tous les jours, et tous les matins il est pris par nnuis de l'administration. Néanmoins nous vous ai- s tous.

Madame Cibot, dit le malade, faites-moi le plaisir ous laisser avec mademoiselle, nous avons à causer tre et de ma place de chef d'orchestre... Schmucke nduira bien madame.

Schmucke, sur un signe de Pons, mit la Cibot à la e et tira les verrous.

Ah! le gredin d'Allemand! voilà qu'il se gâte aussi, .. se dit la Cibot en entendant ce bruit significatif, monsieur Pons qui lui apprend ces horreurs-là...

vous me paierez cela, mes petits amis... se dit la t en descendant. Bah! si cette saltimbanque de sau- e lui parle des mille francs, je leur dirai que c'est farce de théâtre...

elle s'assit au chevet de Cibot, qui se plaignait or le feu dans l'estomac, car Rémonencq venait de lonner à boire en l'absence de sa femme.


Ma chère enfant, dit Pons à la danseuse pendant Schmucke renvoyait la Cibot, je ne me fie qu'à vous e me choisir un notaire honnête homme, qui vienne voir demain matin, à neuf heures et demie pré- t, mon testament. Je veux laisser toute ma fortune on ami Schmucke. Si ce pauvre Allemand était et de persécutions, je compte sur ce notaire pour le eiller, pour le défendre. Voilà pourquoi je désire un ire considéré, très-riche, au-dessus des considéra- : qui font fléchir les gens de loi; car mon pauvre

légataire doit trouver un appui en lui. Je me défie Berthier, successeur de Cardot, et vous qui connais tant de monde...

- Eh! j'ai ton affaire! dit la danseuse, le notaire Florine, de la comtesse du Bruel, Léopold Hannequin un homme vertueux qui ne sait pas ce qu'est une rette! C'est comme un père de hasard, un brave homme qui vous empêche de faire des bêtises avec l'argent qu'il gagne; je l'appelle le père aux rats, car il a inculqué principes d'économie à toutes mes amies. D'abord, il me donne, mon cher, soixante mille francs de rente, outre l'étude. Puis il est notaire comme on était notaire autrefois! Il est notaire quand il marche, quand il dort; il ne fait que de petits notaires et de petites mères... Enfin c'est un homme lourd et pédant; n'est-ce pas? c'est un homme à ne fléchir devant aucune puissance quand il est dans ses fonctions... Il n'a jamais eu de femme, c'est père de famille fossile! et c'est adoré de sa femme, qui ne le trompe pas quoique femme de notaire. Que veux-tu? il n'y a pas mieux dans Paris en fait de notaire. C'est patriarche; ça n'est pas drôle et amusant comme était Cardot avec Malaga, mais ça ne lèvera jamais le pied, comme le petit Chose qui vivait avec Anania! j'enverrai mon homme demain matin à huit heures... Tu peux dormir tranquillement. D'abord, j'espère que tu guériras, et que tu nous feras encore de la musique; mais, après tout, vois-tu, la vie est si triste, les entrepreneurs chipotent, les rois carottent, les ministres tripotent, les gens riches économisent... Les artistes n'ont plus de ça! dit-elle en se frappant le cœur c'est un temps à mourir... Adieu, vieux!

— Je te demande avant tout, Héloïse, la plus grande discrétion.

— Ce n'est pas une affaire de théâtre, dit-elle, sacré, ça, pour une artiste.



— Quel est ton monsieur, ma petite ?

— Le maire de ton arrondissement, monsieur Baubyer, un homme aussi bête que feu Crevel ; car tu sais, Crevel, un des anciens commanditaires de Gaudissard, il est mort il y a quelques jours, et il ne m'a rien laissé, pas même un pot de pommade ! C'est ce qui me fait te dire que notre siècle est dégoûtant.

— Et de quoi est-il mort ?

— De sa femme !... S'il était resté avec moi, il vivrait encore ! Adieu, mon bon vieux ! je te parle de crevaisson, parce que je te vois dans quinze jours d'ici te promenant sur le boulevard et flairant de jolies petites curiosités, car tu n'es pas malade, tu as les yeux plus vifs que ne te les ai jamais vus...

Et la danseuse s'en alla, sûre que son protégé Garantot tenait pour toujours le bâton de chef d'orchestre. Garangeot était son cousin germain. Toutes les portes avaient entre-bâillées, et tous les ménages sur pied regardèrent passer le premier sujet. Ce fut un événement dans la maison.

Fraisier, semblable à ces bouledogues qui ne lâchent pas le morceau où ils ont mis la dent, stationnait dans la loge auprès de la Cibot, quand la danseuse passa sous la porte cochère et demanda le cordon. Il savait que le testament était fait, il venait de sonder les dispositions de la portière ; car maître Trognon, notaire, avait refusé de dire un mot sur le testament tout aussi bien à Fraisier qu'à madame Cibot. Naturellement, l'homme de loi regarda la danseuse et se promit de tirer parti de cette visite *in extremis*.

— Ma chère madame Cibot, dit Fraisier, voici pour vous le moment critique.

— Ah !... oui, dit-elle, mon pauvre Cibot !... quand je pense qu'il ne jouira pas de ce que je pourrais avoir !...

— Il s'agit de savoir si monsieur Pons vous a légué

quelque chose; enfin, si vous êtes sur le testament ou vous êtes oubliée, dit Fraisiér en continuant. Je représente les héritiers naturels, et vous n'aurez rien d'eux dans tous les cas... Le testament est olographe, est, par conséquent, très-attaquable... Savez-vous si notre homme l'a mis?...

— Dans une cachette du secrétaire, et il en a pris clef, répondit-elle; il l'a nouée au coin de son mouchoir et il a serré le mouchoir sous son oreiller... J'ai tout vu.

— Le testament est-il cacheté?

— Hélas! oui!

— C'est un crime que de soustraire un testament et le supprimer, mais ce n'est qu'un délit de le regarder, dans tous les cas, qu'est-ce que c'est? des peccadils qui n'ont pas de témoins! A-t-il le sommeil dur, notre homme?...

— Oui; mais quand vous avez voulu tout examiner tout évaluer, il devait dormir comme un sabot, et il s'est réveillé... Cependant, je vais voir! Ce matin, j'irai réveiller monsieur Schmucke sur les quatre heures du matin, et, si vous voulez venir, vous aurez le testament à votre disposition pendant dix minutes...

— Eh bien, c'est entendu, je me lèverai sur les quatre heures, et je frapperai tout doucement...

— Mademoiselle Rémonencq, qui me remplacera pendant la nuit, sera prévenue et tirera le cordon; mais frappez à la fenêtre, pour n'éveiller personne.

— C'est entendu, dit Fraisiér; vous aurez de la lumière, n'est-ce pas? une bougie, cela me suffira...

A minuit, le pauvre Allemand, assis dans un fauteuil navré de douleur, contemplait Pons, dont la figure creusée, comme l'est celle d'un moribond, s'affaissait, après tant de fatigues, à faire croire qu'il allait expirer.

— Je pense que j'ai juste assez de force pour aller jusqu'à demain soir, dit Pons avec philosophie. Mon

endra sans doute, mon pauvre Schmucke, dans la nuit de demain. Dès que le notaire et tes deux amis seront partis, tu iras chercher notre bon abbé Duplanty, le curé de l'église de Saint-François. Ce digne homme ne se sait pas malade, et je veux recevoir les saints sacrements demain à midi.

Il se fit une longue pause.

— Dieu n'a pas voulu que la vie fût pour moi comme la rêvais, reprit Pons. J'aurais tant aimé une femme, des enfants, une famille!... Être chéri de quelques êtres, dans un coin, était toute mon ambition! La vie est amère pour tout le monde, car j'ai vu des gens avoir tout ce que j'ai tant désiré vainement, et ne pas se trouver heureux... Sur la fin de ma carrière, le bon Dieu m'a fait trouver une consolation inespérée en me donnant un ami comme toi!... Aussi n'ai-je pas à me reprocher de t'avoir méconnu ou mal apprécié... mon bon Schmucke; je t'ai donné mon cœur et toutes mes forces aimantes... Ne crains pas, Schmucke, ou je me tairai! Et c'est si doux pour moi de te parler de nous... Si je t'avais écouté, je n'en serais pas sûr. J'aurais quitté le monde et mes habitudes, et je n'en aurais pas reçu des blessures mortelles. Enfin, je ne veux pas m'occuper que de toi...

— *Dû as dort!...*

— Ne me contrarie pas, écoute-moi, cher ami... Tu as l'innocence, la candeur d'un enfant de six ans qui n'aurait jamais quitté sa mère, c'est bien respectable; il me semble que Dieu doit prendre soin lui-même des êtres qui te ressemblent. Cependant, les hommes sont si méchants, que je dois te prémunir contre eux. Tu vas donc perdre ta noble confiance, ta sainte crédulité, cette grâce des âmes pures qui n'appartient qu'aux gens de génie et de cœurs comme le tien... Tu vas voir bientôt madame de... *bot*, qui nous a bien observés par l'ouverture de la porte entre-baillée, venir prendre ce faux testament..

Je présume que la coquine fera cette expédition ce matin, quand elle te croira endormi. Ecoute-moi bien, suis mes instructions à la lettre... M'entends-tu ?

manda le malade.

Schmucke, accablé de douleur, saisi par une affreuse palpitation, avait laissé aller sa tête sur le dos du fauteuil et paraissait évanoui.

— *Ui, che d'endans ! mais gomme si tu édais à deux ce bas te moi... il me zemble que che m'envonce dans la dor avec toi !...* dit l'Allemand que la douleur écrasait.

Il se rapprocha de Pons et il lui prit une main qu'il mit entre ses deux mains, et il fit ainsi mentalement une fervente prière.

— Que marmottes-tu là en allemand ?...

— *Chai brié Dieu de nus abbeler à lui ensemble !...*

pondit-il simplement après avoir fini sa prière.

Pons se pencha péniblement, car il souffrait au fond des douleurs intolérables. Il put se baisser jusqu'à Schmucke et il le baisa sur le front, en épanchant son âme comme une bénédiction sur cet être comparable à l'agneau qui repose aux pieds de Dieu.

— Voyons, écoute-moi, mon bon Schmucke, il faut obéir aux mourants...

— *J'égoude !*

— On communique de ta chambre dans la mienne par la petite porte de ton alcôve, qui donne dans l'un des corridors de la mienne.

— *Ui, mais c'est engompré te d'apleaux.*

— Tu vas dégager cette porte à l'instant, sans faire trop de bruit...

— *Ui...*

— Débarrasse le passage des deux côtés, chez toi comme chez moi ; puis tu laisseras la tienne entre-bâillée. Quand la Cibot viendra te remplacer près de moi (elle est venue d'arriver ce matin une heure plus tôt), tu

comme à l'ordinaire dormir, et tu paraîtras bien fatigué. Tâche d'avoir l'air endormi... Dès qu'elle sera mise dans son fauteuil, passe par ta porte et reste en observation, là, en entr'ouvrant le petit rideau de mousseline de cette porte vitrée, et regarde bien ce qui se passera... Tu comprends?...

— *Che t'ai compris, ti grois que ta scélérate brilera le desdaman...*

— Je ne sais pas ce qu'elle fera, mais je suis sûr que tu ne la prendras plus pour un ange après. Maintenant, fais-moi de la musique, réjouis-moi par quelque'une de tes improvisations... Ça t'occupera, tu perdras tes idées noires, et tu rempliras cette triste nuit par tes poèmes...

Schmucke se mit au piano. Sur ce terrain, et au bout de quelques instants, l'inspiration musicale, excitée par le tremblement de la douleur et l'irritation qu'elle lui causait, emporta le bon Allemand, selon son habitude, au delà des mondes. Il trouva des thèmes sublimes sur lesquels il broda des caprices exécutés tantôt avec la douleur et la perfection raphaélésques de Chopin, tantôt avec la fougue et le grandiose dantesque de Liszt, les deux organisations musicales qui se rapprochent le plus de celle de Paganini. L'exécution, arrivée à ce degré de perfection, met en apparence l'exécutant à la hauteur du poète, il est au compositeur ce que l'acteur est à l'auteur, un divin traducteur des choses divines. Mais, dans cette nuit, où Schmucke fit entendre par avance à Pons les concerts du paradis, cette délicieuse musique qui fait tomber des mains de sainte Cécile ses instruments, il fut à la fois Beethoven et Paganini, le créateur et l'interprète ! Inimitable comme le rossignol, sublime comme le ciel sous lequel il chante, varié, feuillu comme la forêt qu'il emplit de ses roulades, il se surpassa, et plongea le vieux musicien qui l'écoutait dans l'extase que Raphaël a peinte, et qu'on va voir à Bologne. Cette poésie

fut interrompue par une affreuse sonnerie. La bonne des locataires du premier étage vint prier Schmucke, de la part de ses maîtres, de finir ce sabbat. Madame, monsieur et mademoiselle Chapoulot étaient éveillés, ne pouvaient plus se rendormir, et faisaient observer que la journée était assez longue pour répéter les musiques de théâtre, et que dans une maison du Marais on ne devait pas *pianoter* pendant la nuit... Il était environ trois heures du matin. A trois heures et demie, selon les prévisions de Pons, qui semblait avoir entendu la conférence de Fraissier et de la Cibot, la portière se montra. Le malade jeta sur Schmucke un regard d'intelligence qui signifiait : — N'ai-je pas bien deviné ? Et il se mit dans la position d'un homme qui dort profondément.

L'innocence de Schmucke était une croyance si forte chez la Cibot, et c'est là un des plus grands moyens et la raison du succès de toutes les ruses de l'enfance, qu'elle ne put le soupçonner de mensonge quand elle le vit venir à elle et lui dire d'un air à la fois dolent et joyeux. — *Ile hâ ei eine nouitte derriple ! t'ine achitacion tiabolique ! Chai édé opligé de vatre de la misicque bir le galmer, ed les loguadaires ti bremier édache sont mondés bir muvair daire !... C'esde avvreur, car il s'achissait de la fe te mon hami. Che suis si vadigué l'avoir choué dudde la nouitte, que che zugombe ce madin.*

— Mon pauvre Cibot aussi va bien mal, et encore une journée comme celle d'hier, il n'y aura plus de ressources !... Que voulez-vous ? à la volonté de Dieu !

— *Fus édes eine cueir si honède, eine ame si pelle, que s le bère Zibod meurd nus ffrons ensemble !* dit le rusé Schmucke.

Quand les gens simples et droits se mettent à dissimuler, ils sont terribles, absolument comme les enfants, dont les pièges sont dressés avec la perfection que déploient les sauvages.

— Eh bien ! allez dormir, mon fiston ! dit la Cibot, vous avez les yeux si fatigués, qu'ils sont gros comme poing. Allez ! ce qui pourrait me consoler de la perte

Cibot, ce serait de penser que je finirais mes jours comme un bon homme comme vous. Soyez tranquille, je vais donner une danse à madame Chapoulot... Est-ce qu'une mercière retirée peut avoir de pareilles exigences ? Schmucke alla se mettre en observation dans le poste où il s'était arrangé. La Cibot avait laissé la porte de son appartement entre-bâillée, et Fraisier, après être entré, ferma tout doucement, lorsque Schmucke se fut enfoncé chez lui. L'avocat était muni d'une bougie allumée et d'un fil de laiton excessivement léger, pour pouvoir décacheter le testament. La Cibot put d'autant plus ôter le mouchoir où la clef du secrétaire était cachée, et qui se trouvait sous l'oreiller de Pons, que le valet lade avait exprès laissé passer son mouchoir dessous son traversin, et qu'il se prêtait à la manœuvre de la clef en se tenant le nez dans la ruelle et dans une pose où il laissait pleine liberté de prendre le mouchoir. La Cibot alla droit au secrétaire, l'ouvrit en s'efforçant de faire le moins de bruit possible, trouva le ressort de la serrure, et courut le testament à la main dans le salon. Cette circonstance intrigua Pons au plus haut degré. Quant à Schmucke, il tremblait de la tête aux pieds comme s'il avait commis un crime.

— Retournez à votre poste, dit Fraisier en recevant le testament de la Cibot, car, s'il s'éveillait, il faut qu'il vous trouve là.

Après avoir décacheté l'enveloppe avec une habileté qui prouvait qu'il n'en était pas à son coup d'essai, Fraisier fut plongé dans un étonnement profond en lisant cette pièce curieuse.

CECI EST MON TESTAMENT.

« Aujourd'hui quinze avril mil huit cent quarant cinq, étant sain d'esprit, comme ce testament, rédigé en concert avec monsieur Trognon, notaire, le démontrer sentant que je dois mourir prochainement de la maladie dont je suis atteint depuis les premiers jours de février dernier j'ai dû, voulant disposer de mes biens, tracer mes dernières volontés que voici.

» J'ai toujours été frappé des inconvénients qui nuisent aux chefs-d'œuvre de la peinture, et qui souvent ont entraîné leur destruction. J'ai plaint les belles toiles d'être condamnées à toujours voyager de pays en pays, sans être jamais fixées dans un lieu où les admirateurs des chefs-d'œuvre pussent aller les voir. J'ai toujours pensé que les pages vraiment immortelles des fameux maîtres devraient être des propriétés nationales, et mises incessamment sous les yeux des peuples comme la lumière, chef-d'œuvre de Dieu, sert à tous ses enfants.

» Or, comme j'ai passé ma vie à rassembler, à choisir quelques tableaux, qui sont de glorieuses œuvres de plus grands maîtres, que ces tableaux sont francs, sans retouche, ni repeints, je n'ai pas pensé sans chagrin que ces toiles, qui ont fait le bonheur de ma vie, pouvaient être vendues aux criées; aller, les unes chez les Anglais, les autres en Russie, dispersées comme elles étaient avant leur réunion chez moi; j'ai donc résolu de les soustraire à ces misères, ainsi que les cadres magnifiques qui les servent de bordure, et qui sont tous dus à d'habiles ouvriers.

» Donc, par ces motifs, je donne et lègue au roi, pour faire partie du Musée du Louvre, les tableaux dont compose ma collection, à la charge, si le legs est accepté, de faire à mon ami Wilhelm Schmucke une redevance viagère de deux mille quatre cents francs.

» Si le roi, comme usufruitier du Musée, n'accepte pas ce legs avec cette charge, lesdits tableaux feront

tu legs que je fais à mon ami Schmucke de toutes
choses que je possède, à la charge de remettre la
cassandre de Goya à mon cousin le président Camu-
tableau de fleurs d'Abraham Mignon, composé de
à monsieur Trognon, notaire, que je nomme
écuteur testamentaire, et de servir deux cents
de rente à madame Cibot, qui fait mon ménage
dix ans.

Enfin, mon ami Schmucke donnera la Descente de
craie de Rubens, esquisse de son célèbre tableau d'An-
ma paroisse, pour en décorer une chapelle, en
mément des bontés de monsieur le vicaire Du-
à qui je dois de pouvoir mourir en chrétien et
sûr, etc. »

C'est la ruine ! se dit Fraisier, la ruine de toutes
possessions ! Ah ! je commence à croire tout ce que
le notaire m'a dit de la malice de ce vieux artiste !...
Comment bien ? vint demander la Cibot.

Notre monsieur est un monstre, il donne tout au
à l'État. Or, on ne peut plaider contre l'État !...
L'État est inattaquable. Nous sommes volés, rui-
nouillés, assassinés !...

Il ne m'a-t-il donné ?...

Deux cents francs de rente viagère...

Une belle poussée !... Mais c'est un gredin fini !...

Alors, dit Fraisier, je vais remettre le testament
à ce gredin dans l'enveloppe.

CHAPITRE XXVI

Où la femme Sauvage reparait.

Après que madame Cibot eut le dos tourné, Fraisier sub-
repticement une feuille de papier blanc au testa-
ment, qu'il mit dans sa poche ; puis il recacha l'enve-

loppe avec tant de talent qu'il montra le cachet
dame Cibot quand elle revint, en lui demandan
pouvait y apercevoir la moindre trace de l'opéra
Cibot prit l'enveloppe, la palpa, la sentit pleine,
pira profondément. Elle avait espéré que Fraisie
brûlé lui-même cette fatale pièce.

— Eh bien ! que faire, mon cher monsieur F
demanda-t-elle.

— Ah ! ça vous regarde ! Moi, je ne suis pas l
mais si j'avais les moindres droits à cela, dit-il e
trant la collection, je sais bien comment je ferais

— C'est ce que je vous demande... dit assez
ment la Cibot.

— Il y a du feu dans la cheminée... répliqua
se levant pour s'en aller.

— Au fait, il n'y a que vous et moi qui saurons
dit la Cibot.

— On ne peut jamais prouver qu'un testament a
reprit l'homme de loi.

— Et vous ?

— Moi ?... si monsieur Pons meurt sans testam
vous assure cent mille francs.

— Ah ! ben oui ! dit-elle, on vous promets de
d'or, et quand on tient les choses, qu'il s'agit de
on vous carotte comme...

Elle s'arrêta bien à temps, car elle allait parle
Magus à Fraisier...

— Je me sauve ! dit Fraisier. Il ne faut pas, da
intérêt, que l'on m'ait vu dans l'appartement ; m
nous retrouverons en bas, à votre loge.

Après avoir fermé la porte, la Cibot revint, l
ment à la main, dans l'intention bien arrêtée de
au feu ; mais quand elle entra dans la chambre et
s'avança vers la cheminée, elle se sentit prise par l
bras !... Elle se vit entre Pons et Schmucke, qui

et l'autre adossés à la cloison, de chaque côté de la porte.

Ah ! cria la Cibot.

Il tomba la face en avant dans des convulsions affreuses, réelles ou feintes, on ne sut jamais la vérité. Ce spectacle produisit une telle impression sur Pons, qu'il tomba pris d'une faiblesse mortelle, et Schmucke laissa la tête par terre pour recoucher Pons. Les deux amis étaient comme des gens qui, dans l'exécution d'une tâche pénible, ont outrepassé leurs forces. Quand Pons fut couché, que Schmucke eut repris un peu de souffle, il entendit des sanglots. La Cibot, à genoux, fondait en larmes, et tendait les mains aux deux amis en mimant par une pantomime très-expressive.

C'est pure curiosité ! dit-elle en se voyant l'objet de l'attention des deux amis, mon bon monsieur Pons ! c'est tout des femmes, vous savez ! Mais je n'ai su comment aller lire votre testament, et je le rapportais !...

Hélez fis-en ! dit Schmucke qui se dressa sur ses pieds en se grandissant de toute la grandeur de son intention. *Fus édes eine monsdre ! fus afez essayé te duer von Bons. Il a raison ! fis édes plis qu'ein monsdre, es tamnée !*

La Cibot, voyant l'horreur peinte sur la figure du bon Allemand, se leva fière comme Tartufe, jeta sur Schmucke un regard qui le fit trembler, et sortit en emportant sous sa robe un sublime petit tableau de Metzger. Le Magus avait beaucoup admiré, et dont il avait dit : *C'est un diamant !* La Cibot trouva dans sa loge Fraiher qui l'attendait, en espérant qu'elle aurait brûlé l'enveloppe et le papier blanc par lequel il avait remplacé le testament ; il fut bien étonné de voir sa cliente effrayée, visage renversé.

Qu'est-il arrivé ?

Il est arrivé, mon cher monsieur Fraisher, que, *prétexte de me donner de bons conseils et de me*

diriger, vous m'avez fait perdre à jamais mes rentes la confiance de ces messieurs...

Et elle se lança dans une de ces trombes de paroles auxquelles elle excellait.

— Ne dites pas de paroles oiseuses ! s'écria sèchement Fraisier en arrêtant sa cliente. Au fait ! au fait ! et vite.

— Eh bien, et voilà comment ça s'est fait.

Elle raconta la scène telle qu'elle venait de se passer.

— Je ne vous ai rien fait perdre, répondit Fraisier. Ces deux messieurs doutaient de votre probité, puis ils vous ont tendu ce piège ; ils vous attendaient, ils épiaient !... Vous ne me dites pas tout... ajouta l'homme d'affaires en jetant un regard de tigre sur la portière.

— Moi ! vous cacher quelque chose !... après tout que nous avons fait ensemble !... dit-elle en frissonnant.

— Mais, ma chère, je n'ai rien commis de reprochable ! dit Fraisier en manifestant ainsi l'intention de sa visite nocturne chez Pons.

La Cibot sentit ses cheveux lui brûler le crâne, et le froid glacial l'enveloppa.

— Comment?... dit-elle hébétée.

— Voilà l'affaire criminelle toute trouvée !... vous pouvez être accusée de soustraction de testament ! pondit froidement Fraisier.

La Cibot fit un mouvement d'horreur.

— Rassurez-vous, je suis votre conseil, reprit-elle. Je n'ai voulu que vous prouver combien il est facile, d'une manière ou d'une autre, de réaliser ce que je vous disais. Voyons ! qu'avez-vous fait pour que cet Allemand se soit caché dans la chambre à votre insu ?...

— Rien, c'est la scène de l'autre jour, quand j'ai sonné à monsieur Pons qu'il avait eu la berlue. Depuis ce jour-là, ces messieurs ont changé du tout au tout à l'égard. Ainsi vous êtes la cause de tous mes malheurs.

ais perdu de mon empire sur monsieur Pons, de l'Allemand, qui parlait déjà de m'épouser, prendre avec lui, c'est tout un !

son était si plausible, que Fraisier fut obligé d'acquiescer.

— Venez-vous, reprit-il, je vous ai promis de tenir ma parole. Jusqu'à présent, tout, dans la maison, était hypothétique ; maintenant, elle vaut de Banque... Vous n'aurez pas moins de douze mille francs de rente viagère... Mais il faudra, ma chère sœur, obéir à mes ordres, et les exécuter avec fermeté.

— mon cher monsieur Fraisier, dit avec une sérénité la portière entièrement matée.

— Adieu, répartit Fraisier en quittant la loge pour aller chercher le dangereux testament.

Il était chez lui tout joyeux, car ce testament était si favorable.

— Mais, pensait-il, une bonne garantie contre la défection de madame la présidente de Marville. Si elle ne tenait pas sa parole, elle perdrait la suc-

— Ce jour-là, Rémonencq, après avoir ouvert sa boutique, avoir laissée sous la garde de sa sœur, vint, par habitude prise depuis quelques jours, voir comme allait son bon ami Cibot, et trouva la portière qui lui montrait le tableau de Metz, en se demandant comment cette petite planche peinte pouvait valoir tant d'argent. — Ah ! c'est le seul, dit-il en regardant par-dessus son épaule la Cibot, que monsieur Magus regrette de ne pas avoir dit qu'avec cette petite chose-là, il ne manquait rien à son bonheur.

— Et qu'en donnerait-il ? demanda la Cibot.

— Si vous me promettez de m'épouser dans l'année, répondit Rémonencq, je me charge.

d'avoir vingt mille francs d'Élie Magus, et si vous m'épousez pas, vous ne pourrez jamais vendre ce tableau plus de mille francs.

— Et pourquoi ?

— Mais vous seriez obligée de signer une quittance comme propriétaire, et vous auriez alors un procès avec les héritiers. Si vous êtes ma femme, c'est moi qui vendrai à monsieur Magus, et on ne demande rien à un marchand que l'inscription sur son livre d'achats. J'écrirai que monsieur Schmucke me l'a vendu. Allez mettre cette planche chez moi... si votre mari mourait, vous pourriez être bien tracassée, et personne ne traversera drôle que j'aie chez moi un tableau... Vous me connaissez bien. D'ailleurs, si vous voulez, je vous en fais une reconnaissance.

Dans la situation criminelle où elle était surprise, l'avidement portière souscrivit à cette proposition, qui la lia pour toujours au brocanteur.

— Vous avez raison, apportez-moi votre écriture, et elle en serrant le tableau dans sa commode.

— Voisine, dit le brocanteur à voix basse en entraînant la Cibot sur le pas de la porte, je vois bien que nous sauverons pas notre pauvre ami Cibot ; le docteur Poul désespérait de lui hier soir, et disait qu'il ne passerait pas la journée... C'est un grand malheur ! Mais après tout, vous n'étiez pas à votre place ici... Votre place, c'est dans un beau magasin de curiosités sur le boulevard des Capucines. Savez-vous que j'ai gagné bien près de cent mille francs depuis dix ans, et que si vous en avez un jour tant, je me charge de vous faire une belle fortune. Vous êtes ma femme... Vous seriez bourgeoise... Je vous servirai par ma sœur qui ferait le ménage, et...

Le séducteur fut interrompu par les plaintes dantesques du petit tailleur dont l'agonie commençait.

— Allez-vous-en, dit la Cibot, vous êtes un méchant.

« Parler de ces choses-là, quand mon pauvre homme est dans de pareils états... »

« Ah ! c'est que je vous aime, dit Rémonencq, à tout faire pour vous avoir... »

« Si vous m'aimiez, vous ne diriez rien en ce moment », répondit-elle.

Rémonencq rentra chez lui, sûr d'épouser la Cibot. Les dix heures, il y eut à la porte de la maison un bruit d'émeute, car on administra les sacrements à M. Cibot. Tous les amis des Cibot, les concierges, les portiers de la rue de Normandie et des rues adjacentes, les voisins de la loge, le dessous de la porte cochère et les passants sur la rue. On ne fit alors aucune attention à M. Léopold Hannequin, qui vint avec un de ses confrères à Schwab et Brunner, qui purent arriver chez M. Cibot sans être vus de madame Cibot. La portière de la maison voisine, à qui le notaire s'adressa pour savoir à quelle adresse demeurerait Pons, lui désigna l'appartement. M. Brunner, qui vint avec Schwab, il était déjà venu au musée Pons, il passa sans rien dire, et montra le chemin à son associé... Pons annula formellement son testament de la veille, et institua Schmucke son légataire universel. Une fois cette cérémonie accomplie, Pons, après avoir remercié Schwab et Brunner, et avoir remercié vivement à M. Léopold Hannequin les intérêts de Schmucke, tomba dans une faiblesse telle, par suite de l'énergie qu'il avait déployée, et dans la scène qui suivit avec la Cibot et dans ce dernier acte de la vie de Pons, que Schmucke pria Schwab d'aller prévenir M. Duplanty, car il ne voulait pas quitter le chevet de son ami, et Pons réclamait les sacrements.

« Allée au pied du lit de son mari, la Cibot, d'ailleurs aidée par les deux amis, ne s'occupa point du testament de Schmucke ; mais les événements de cette nuit, le spectacle de l'agonie résignée de Pons qui

mourait héroïquement, avaient tellement serré le co de Schmucke, qu'il ne sentit pas la faim.

Néanmoins, vers les deux heures, n'ayant pas vu le Allemand, la portière, autant par curiosité que par ir rêt, pria la sœur de Rémonencq d'aller voir si Schmu n'avait pas besoin de quelque chose. En ce moment mé l'abbé Duplanty, à qui le pauvre musicien avait fai confession suprême, lui administrait l'extrême-onct Mademoiselle Rémonencq troubla donc cette cérém par des coups de sonnette réitérés. Or, comme Pons a fait jurer à Schmucke de ne laisser entrer personne, il craignait qu'on ne le volât, Schmucke laissa sor mademoiselle Rémonencq, qui descendit fort effrayé dit à la Cibot que Schmucke ne lui avait pas ouve porte. Cette circonstance bien marquée fut notée par l sier. Schmucke, qui n'avait jamais vu mourir perso allait éprouver tous les embarras dans lesquels on trouve à Paris avec un mort sur les bras, surtout s aide, sans représentant ni secours. Fraisier, qui sa que les parents vraiment affligés perdent alors la tête, depuis le matin, après son déjeuner, station dans la loge en conférence perpétuelle avec le doct Poulain, conçut alors l'idée de diriger lui-même tous mouvements de Schmucke.

Voici comment les deux amis, le docteur Poulain Fraisier s'y prirent pour obtenir cet important sultat.

Le bedeau de l'église Saint-François, ancien r ehand de verreries, nommé Cantinet, demeurait rue d léans, dans la maison mitoyenne de celle du doc Poulain. Or, madame Cantinet, une des receveuses d location des chaises, avait été soignée gratuitement pa docteur Poulain, à qui naturellement elle était liée la reconnaissance et à qui elle avait conté souvent les malheurs de sa vie. Les deux Casse-noisettes, q

les dimanches et les jours de fête, allaient aux offices à saint-François, étaient en bons termes avec le bedeau, suisse, le donneur d'eau bénite, enfin avec cette milice ecclésiastique appelé à Paris le *bas clergé*, à qui les fidèles doivent par donner de petits pourboires. Madame Cantinet connaissait donc aussi bien Schmucke que Schmucke connaissait. Cette dame Cantinet était affligée de deux vices qui permettaient à Fraisier de faire d'elle un aveugle involontaire instrument. Le jeune Cantinet, passionné pour le théâtre, avait refusé de suivre le chemin de l'église où il pouvait devenir suisse, en débutant dans les fonctions du Cirque-Olympique, et il menait une vie échelonnée qui navrait sa mère, dont la bourse était souvent mise à sec par des emprunts forcés. Puis Cantinet, adonné aux liqueurs et à la paresse, avait été forcé de quitter le commerce par ces deux vices. Loin de s'être corrigé, ce malheureux avait trouvé dans ses fonctions un aliment à ses deux passions : il ne faisait rien, et il buvait avec les cochers des noces, avec les gens des pompes funèbres, avec les malheureux secourus par le curé, de manière à cardinaliser la figure dès midi.

Madame Cantinet se voyait vouée à la misère dans ses vieux jours, après avoir, disait-elle, apporté douze mille francs de dot à son mari. L'histoire de ces malheurs, cent fois racontée au docteur Poulain, lui suggéra l'idée de se servir d'elle pour faciliter chez Pons et Schmucke le placement de madame Sauvage, comme cuisinière et femme de peine. Présenter madame Sauvage était chose impossible, car la défiance des deux Casse-noisettes était devenue absolue, et le refus d'ouvrir la porte à mademoiselle Rémonencq avait suffisamment éclairé Fraisier à ce sujet. Mais il parut évident aux deux amis que les vieux musiciens accepteraient aveuglément une personne qui serait offerte par l'abbé Duplanty. Madame Cantinet, dans leur plan, serait accompagnée de madame Sauvage.

et la bonne de Fraisier, une fois là, vaudrait F lui-même.

Quand l'abbé Duplanty arriva sous la porte-co il fut arrêté pendant un moment par la foule de a Cibot qui donnait des marques d'intérêt au plus et au plus estimé des concierges du quartier.

Le docteur Poulain salua l'abbé Duplanty, le part, et lui dit :—Je vais aller voir ce pauvre mo Pons; il pourrait encore se tirer d'affaire; il s'agi le décider à subir l'opération de l'extraction d culs qui se sont formés dans la vésicule; on les s toucher, ils déterminent une inflammation qui c la mort; et peut-être serait-il encore temps de la quer. Vous devriez bien faire servir votre influer votre pénitent en l'engageant à subir cette opérat répondez de sa vie, si pendant qu'on la pratique accident fâcheux ne se déclare.

— Dès que j'aurai reporté le saint-ciboire à l'égl reviendrai, dit l'abbé Duplanty, car monsieur Sch est dans un état qui réclame quelques secours reli

— Je viens d'apprendre qu'il est seul, dit le d Poulain. Ce bon Allemand a eu ce matin un petite cation avec madame Cibot, qui fait depuis dix ans nage de ces messieurs, et ils se sont brouillés mor nement sans doute; mais il ne peut pas rester sai dans les circonstances où il va se trouver. C'est de charité que de s'occuper de lui. Dites donc, Ca dit le docteur en appelant à lui le bedeau, den donc à votre femme si elle veut garder monsieur et veiller au ménage de monsieur Schmucke p quelques jours à la place de madame Cibot... qui, leurs, sans cette brouille, aurait toujours eu bes se faire remplacer. C'est une honnête femme, dit teur à l'abbé Duplanty.

— On ne peut pas mieux choisir, répondit le t

ar elle a la confiance de la fabrique pour la perception de la location des chaises.

Quelques moments après, le docteur Poulain suivait le chevet du lit les progrès de l'agonie de Pons, que Schmucke suppliait vainement de se laisser opérer. Le vieux musicien ne répondait aux prières du pauvre Allemand désespéré que par des signes de tête négatifs, entre-
célés de mouvements d'impatience. Enfin, le moribond rassembla ses forces, lança sur Schmucke un regard affreux et lui dit :— Laisse-moi donc mourir tranquillement !...

Schmucke faillit mourir de douleur ; mais il prit la main de Pons, la baisa doucement, et la tint dans ses deux mains, en essayant de lui communiquer encore une fois sa propre vie. Ce fut alors que le docteur Poulain entendit sonner et alla ouvrir la porte à l'abbé Duplanty.

— Notre pauvre malade, dit Poulain, commence à se débattre sous l'étreinte de la mort. Il aura expiré dans quelques heures ; vous enverrez sans doute un prêtre pour veiller cette nuit. Mais il est temps de donner madame Antinet et une femme de peine à monsieur Schmucke, car il est incapable de penser à quoi que ce soit, je crains pour sa raison, et il se trouve ici des valeurs qui doivent être gardées par des personnes pleines de probité.

L'abbé Duplanty, bon et digne prêtre, sans méfiance ni malice, fut frappé de la vérité des observations du docteur Poulain ; il croyait d'ailleurs aux qualités du médecin du quartier ; il fit donc signe à Schmucke de venir lui parler, en se tenant au seuil de la chambre mortuaire. Schmucke ne put se décider à quitter la main de Pons qui crispait et s'attachait à la sienne comme s'il tombait dans un précipice et qu'il voulût s'accrocher à quelque chose pour n'y pas rouler. Mais, comme on sait, les moments sont en proie à une hallucination qui les pousse à *emparer de tout*, comme des gens empressés d'emporter *avant un incendie* leurs objets les plus précieux, et Pons

lâcha Schmucke pour saisir ses couvertures et les sembler autour de son corps par un horrible et significatif mouvement d'avarice et de hâte.

— Qu'allez-vous devenir, seul avec votre ami mort le bon prêtre à l'Allemand qui vint alors l'écouter, êtes sans madame Cibot...

— *C'esde eine monsdre qui a dué Bons !* dit-il.

— Mais il vous faut quelqu'un auprès de vous ? rep docteur Poulain, car il faudra garder le corps cette

— *Che le carterai, che brierai Tieu !* répondit l'inn Allemand.

— Mais il faut manger !... Qui, maintenant, vous votre cuisine ? dit le docteur.

— *La touleur m'ode l'abbédit !*... répondit naïve Schmucke.

— Mais, dit Poulain, il faut aller déclarer le décès des témoins, il faut déponiller le corps, l'ensevelir cousant dans un linceul, il faut aller commander le voi aux pompes funèbres, il faut nourrir la garde doit garder le corps et le prêtre qui veillera, ferez cela tout seul ?... On ne meurt pas comme des c dans la capitale du monde civilisé !

Schmucke ouvrit des yeux effrayés, et fut saisi court accès de folie.

— *Mais Bons ne mûrera bas... che le sauferai !*...

— Vous ne resterez pas longtemps sans prendre u de sommeil, et alors qui vous remplacera ? car i s'occuper de monsieur Pons, lui donner à boire, fai remèdes...

— *Ah ! c'esde frai !*... dit l'Allemand.

— Eh bien, reprit l'abbé Duplanty, je pense à donner madame Cantinet, une brave et honnête fem

Le détail de ses devoirs sociaux envers son ami hébété tellement Schmucke, qu'il aurait voulu avec Pons.

C'est un enfant ! dit le docteur Poulain à l'abbé anty.

Eine avant !... répéta machinalement Schmucke. Allons ! dit le vicaire, je vais parler à madame inet et vous l'envoyer.

Ne vous donnez pas cette peine, dit le docteur, elle va voisine, et je retourne chez moi.

Mort est comme un assassin invisible contre lequel le mourant ; dans l'agonie il reçoit les derniers s, il essaye de les rendre et se débat. Pons en était à scène suprême, il fit entendre des gémissements, mêlés de cris. Aussitôt, Schmucke, l'abbé Duplanty, ain accoururent au lit du moribond. Tout à coup, , atteint dans sa vitalité par cette dernière blessure, ranche les liens du corps et de l'âme, recouvra pour quelques instants la parfaite quiétude qui suit l'agonie, vint à lui, la sérénité de la mort sur le visage et re-a ceux qui l'entouraient d'un air presque riant.

Ah ! docteur, j'ai bien souffert, mais vous aviez raison je vais mieux... Merci, mon bon abbé, je me demandais où était Schmucke !...

- Schmucke n'a pas mangé depuis hier au soir, et il quatre heures ; vous n'avez plus personne auprès de s, et il serait dangereux de rappeler madame Cibot...

- Elle est capable de tout ! dit Pons en manifestant son horreur au nom de la Cibot. C'est vrai, Schmucke soin de quelqu'un de bien honnête.

- L'abbé Duplanty et moi, dit alors Poulain, nous ns pensé à vous deux...

- Ah ! merci, dit Pons, je n'y songeais pas.

- Et il vous propose madame Cantinet...

- Ah ! la loueuse de chaise ! s'écria Pons. Oui, c'est une excellente créature.

- Elle n'aime pas madame Cibot, reprit le docteur, le aura bien soin de monsieur Schmucke...

— Envoyez-la-moi, mon bon monsieur Duplanty... elle et son mari, je serai tranquille. On ne volera rien ici...

Schmucke avait repris la main de Pons et la tenait avec joie, en croyant la santé revenue.

— Allons-nous-en, monsieur l'abbé, dit le docteur, je vais envoyer promptement madame Cantinet; je m'y connais : elle ne trouvera peut-être pas monsieur Pons vivant.

CHAPITRE XXVII

La mort comme elle est.

Pendant que l'abbé Duplanty déterminait le moribond à prendre pour garde madame Cantinet, Fraisier avait fait venir chez lui la loueuse de chaises, et la soumettait à sa conversation corruptive, aux ruses de sa puissance chicanière, à laquelle il était difficile de résister. Aussi madame Cantinet, femme sèche et jaune, à grandes dents, à lèvres froides, hébétée par le malheur, comme beaucoup de femmes du peuple, et arrivée à voir le bonheur dans les plus légers profits journaliers, eut-elle bientôt consenti à prendre avec elle madame Sauvage comme femme de ménage. La bonne de Fraisier avait déjà reçu le mot d'ordre. Elle avait promis de tramer une toile en fil de fer autour des deux musiciens, et de veiller sur eux comme l'araignée veille sur une mouche prise. Madame Sauvage devait avoir pour loyer de ses peines un débit de tabac : Fraisier trouvait ainsi le moyen de se débarrasser de sa prétendue nourrice, et mettait auprès de madame Cantinet un espion et un gendarme dans la personne de la Sauvage. Comme il dépendait de l'appareil des deux amis une chambre de domestique et v

de cuisine, la Sauvage pouvait coucher sur un lit de paille et faire la cuisine de Schmucke. Au moment où les femmes se présentèrent, amenées par le docteur Lain, Pons venait de rendre le dernier soupir, sans que Schmucke s'en fût aperçu. L'Allemand tenait encore dans ses mains la main de son ami, dont la chaleur s'en allait par degrés. Il fit signe à madame Cantinet de ne pas parler ; mais la soldatesque madame Sauvage le surprenant tellement par sa tournure, qu'il laissa échapper un cri de frayeur, à laquelle cette femme mâle était habituée.

Madame, dit madame Cantinet, est une dame de bien ; elle répond monsieur Duplanty ; elle a été cuisinière pour un évêque, elle est la probité même, elle fera la cuisine.

Ah ! vous pouvez parler haut ! s'écria la puissante athlétique Sauvage, le pauvre monsieur est mort !... Avant de passer. Schmucke jeta un cri perçant, il sentit la main de Pons glacée qui se raidissait, et il resta les yeux fixes, arrêtés sur ceux de Pons, dont l'expression était devenue fou, sans madame Sauvage, qui, sans doute habituée à ces sortes de scènes, alla vers le lit en tenant un miroir, elle le présenta devant les lèvres du mort, et comme aucune respiration ne vint ternir la glace, elle sépara vivement la main de Schmucke de la main du mort.

Quittez-la donc, monsieur, vous ne pourriez plus respirer ; vous ne savez pas comme les os vont se durcir ! à cause de la vite le refroidissement des morts. Si l'on n'apprête pas un mort pendant qu'il est encore tiède, il faut plus tard lui casser les membres...

C'est fut donc cette terrible femme qui ferma les yeux du pauvre musicien expiré ; puis, avec cette habitude de gardes-malades, métier qu'elle avait exercé pendant des années, elle déshabilla Pons, l'étendit, lui colla les mains

de chaque côté du corps, et lui ramena la couverture sur le nez, absolument comme un commis fait un paquet dans un magasin.

— Il faut un drap pour l'ensevelir ; où donc en prendre un?... demanda-t-elle à Schmucke, que ce spectacle frappa de terreur.

Après avoir vu la Religion procédant avec un profond respect de la créature destinée à un si grand avenir dans le ciel, ce fut une douleur à dissoudre les éléments de la pensée, que cette espèce d'emballage où son ami était traité comme une chose.

— *Vaides gomme jus fitrez!*... répondit machinalement Schmucke.

Cette innocente créature voyait mourir un homme pour la première fois. Et cet homme était Pons, le seul ami, le seul être qui l'eût compris et aimé!...

— Je vais alors demander à madame Cibot où sont les draps, dit la Sauvage.

— Il va falloir un lit de sangle pour coucher cette dame, dit madame Cantinet à Schmucke.

Schmucke fit un signe de tête et fondit en larmes. Madame Cantinet laissa ce malheureux tranquille; mais, au bout d'une heure, elle revint et lui dit :

— Monsieur, avez-vous de l'argent à nous donner pour acheter ?

Schmucke tourna sur madame Cantinet un regard à désarmer les haines les plus féroces ; il montra le visage blanc, sec et pointu du mort, comme une raison qui répondait à tout.

— *Brenez doub et laissez-moi bleurer et brier*, dit-il en s'agenouillant.

Madame Sauvage était allée annoncer la mort de Pons à Fraisier, qui courut en cabriolet chez la présidente, lui demander, pour le lendemain, la procuration qui lui donnait le droit de représenter les héritiers.

— Monsieur, dit à Schmuke madame Cantinet, une heure après sa dernière question, je suis allée trouver adame Cibot, qui est donc au fait de votre ménage, n qu'elle me dise où sont les choses ; mais, comme elle ent de perdre monsieur Cibot, elle m'a presque *agonie* sottises... Monsieur, écoutez-moi donc...

Schmuke regarda cette femme, qui ne se doutait pas sa barbarie ; car les gens du peuple sont habitués à bir passivement les plus grandes douleurs morales.

— Monsieur, il faut du linge pour un linceul, il faut l'argent pour un lit de sangle, afin de coucher cette me ; il en faut pour acheter de la batterie de cuisine, s plats, des assiettes, des verres, car il va venir un être pour passer la nuit, et cette dame ne trouve absolument rien dans la cuisine.

Mais, monsieur, répéta la Sauvage, il me faut ce-ndant du bois, du charbon, pour apprêter le dîner, et ne vois rien ! Ce n'est d'ailleurs pas bien étonnant, usque la Cibot vous fournissait tout...

— Mais, ma chère dame, dit madame Cantinet en ontrant Schmuke qui gisait aux pieds du mort dans un at d'insensibilité complète, vous ne voulez pas me oire, il ne répond à rien.

— Eh bien, ma petite, dit la Sauvage, je vais vous ontrer comment l'on fait dans ce cas-là.

La Sauvage jeta sur la chambre un regard comme en ttent les voleurs pour deviner les cachettes où doit se ouver l'argent. Elle alla droit à la commode de Pons, le tira le premier tiroir, vit le sac où Schmucke avait is le reste de l'argent provenant de la vente des ta-eaux, et vint le montrer à Schmuke, qui fit un signe ; consentement machinal.

— Voilà de l'argent, ma petite ! dit la Sauvage à ma-me Cantinet ; je vais le compter, en prendre pour ache-e ce qu'il faut, du vin, des vivres, des bougies, enfin

tout, car ils n'ont rien... Cherchez-moi dans la ce un drap pour ensevelir le corps. On m'a bien dit pauvre monsieur était simple ; mais je ne sais qu'il est, il est pis. C'est comme un nouveau-né lui entonner son manger...

Schmucke regardait les deux femmes et ce qu'elles faisaient, absolument comme un fou les aurait regardées. Brisé par la douleur, absorbé dans un état quasi-tique, il ne cessait de contempler la figure fascinateuse de Pons, dont les lignes s'épuraient par l'effet d'absolu de la mort. Il espérait mourir, et tout lui paraissait différent. La chambre eût été dévorée par un incendie, il n'aurait pas bougé.

— Il y a douze cent cinquante-six francs... dit la Sauvage.

Schmucke haussa les épaules. Lorsque la Sauvage fut procéder à l'ensevelissement de Pons et mettre le drap sur le corps, afin de couper le linceul et le cercueil, il y eut une lutte horrible entre elle et le Allemand. Schmucke ressembla tout à fait à un homme qui mord tous ceux qui veulent toucher au cadavre de son maître. La Sauvage, impatientée, saisit l'Allemand, le plaça sur un fauteuil et l'y maintint avec une herculéenne.

— Allons, ma petite, cousez le mort dans son cercueil dit-elle à madame Cantinet.

Une fois l'opération terminée, la Sauvage ramena Schmucke à sa place, au pied du lit, et lui dit :

— Comprenez-vous ? il fallait bien troussez ce mort en mort.

Schmucke se mit à pleurer ; les deux femmes se levèrent et allèrent prendre possession de la cuisine. Elles apportèrent à elles deux en peu d'instantes les choses nécessaires à la vie. Après avoir fait leur premier mémoire de trois cent soixante francs, la

Il à préparer un diner pour quatre personnes, et diner ! Il y avait le faisan des savetiers, une oie e, comme pièce de résistance, une omelette aux tures, une salade de légumes et le pot au feu sa- entel, dont tous les ingrédients étaient en quantité aient exagérée, que le bouillon ressemblait à de la de viande. A neuf heures du soir, le prêtre envoyé e vicaire pour veiller Pons vint avec Cantinet, qui ta quatre cierges et des flambeaux d'église. Le pré- ouva Schmucke couché le long de son ami, dans le le tenant étroitement embrassé. Il fallut l'autorité religion pour obtenir de Schmucke qu'il se séparât orps. L'Allemand se mit à genoux, et le prêtre s'ar- sa commodément dans le fauteuil. Pendant que le e lisait ses prières, et que Schmucke, agenouillé at le corps de Pons, priait Dieu de le réunir à Pons un miracle, afin d'être enseveli dans la fosse de son madame Cantinet était allée au Temple acheter un sangle et un coucher complet, pour madame Sau- ; car le sac de douze cent cinquante-six francs au pillage. A onze heures du soir, madame Canti- rint voir si Schmucke voulait manger un morceau. lemand fit signe qu'on le laissât tranquille.

Le souper vous attend, monsieur Pastelot, dit alors ueuse de chaises au prêtre.

hmucke, resté seul, sourit comme un fou qui se voit d'accomplir un désir comparable à celui des fem- grosses. Il se jeta sur Pons et le tint encore une fois tement embrassé. A minuit, le prêtre revint, et nucke, grondé par lui, lâcha Pons et se remit en re. Au jour, le prêtre s'en alla. A sept heures du in, le docteur Poulain vint voir Schmucke affectueu- ent et voulut l'obliger à manger ; mais l'Allemand e refusa.

Si vous ne mangez pas maintenant, vous sentirez

la faim à votre retour, lui dit le docteur ; car il faut qu vous alliez à la mairie, avec un témoin, pour y déclarer le décès de monsieur Pons et faire dresser l'acte...

— *Moi ?* dit l'Allemand avec effroi.

— Et qui donc ?... Vous ne pouvez pas vous en dispenser, puisque vous êtes la seule personne qui l'ait nourri...

— *Che n'ai boint de champes...* répondit Schmucke implorant l'assistance du docteur Poulain.

— Prenez une voiture, répondit doucement l'hygiste docteur. J'ai déjà constaté le décès. Demandez qu'un de la maison pour vous accompagner. Ces dames garderont l'appartement en votre absence.

On ne se figure pas ce que sont ces tiraillements de loi sur une douleur vraie. C'est à faire haïr la civilisation, à faire préférer les coutumes des sauvages. A neuf heures, madame Sauvage descendit Schmucke en le portant sous les bras, et il fut obligé, dans le fiacre, prier Rémonencq de venir avec lui certifier le décès Pons à la mairie. Partout, et en toute chose, éclata Paris l'inégalité des conditions, dans ce pays ivre d'égalité. Cette immuable force de choses se trahit jusqu dans les effets de la mort. Dans les familles riches, parent, un ami, les gens d'affaires, évitent ces affreux détails à ceux qui pleurent ; mais en ceci, comme dans la répartition des impôts, le peuple, les prolétaires seuls, souffrent tout le poids de la douleur.

— Ah ! vous avez bien raison de le regretter, dit Rémonencq à une plainte échappée au pauvre martyr, c'était un bien brave homme, un bien honnête homme qui laisse une belle collection ; mais savez-vous, monsieur, que vous, qui êtes étranger, vous allez vous trouver dans un grand embarras, car on dit partout que vous êtes l'héritier de monsieur Pons.

Schmucke n'écoutait pas ; il était plongé dans une

leur, qu'elle avoisinait la folie. L'âme a son tétanos comme le corps.

- Et vous seriez bien de vous faire représenter par conseil, par un homme d'affaires.

- *Ein home t'avvaires!* répéta Schmucke machinalement.

- Vous verrez que vous aurez besoin de vous faire représenter. A votre place, moi, je prendrais un homme d'expérience, un homme connu dans le quartier, un homme de confiance... Moi, dans toutes mes petites affaires, je me sers de Tabareau, l'huissier... Et en donnant votre procuration à son premier clerc, vous n'auriez aucun souci.

Cette insinuation, soufflée par Fraisier, convenue entre Rémonencq et la Cibot, resta dans la mémoire de Schmucke; car, dans les instants où la douleur fige pour ainsi dire l'âme en arrêtant les fonctions, la mémoire retient toutes les empreintes que le hasard y fait arriver. Schmucke écoutait Rémonencq, en le regardant d'un œil complètement dénué d'intelligence, que le brocanteur ne lui dit plus rien.

- S'il reste imbécile comme cela, pensa Rémonencq, j'aurais bien lui acheter tout le bataclan de là-haut pour cent mille francs, si c'est à lui... — Monsieur, nous allons à la mairie.

Rémonencq fut forcé de sortir Schmucke du fiacre et de le prendre sous le bras pour le faire arriver jusqu'au bureau des actes de l'état civil, où Schmucke donna sa signature à une noce. Schmucke dut attendre son tour, car, à cause de ces hasards fréquents à Paris, le commis avait déjà six actes de décès à dresser. Là, ce pauvre Allemand devait être en proie à une passion égale à celle de Jésus.

- *Monsieur est monsieur Schmucke?* dit un homme

vêtu de noir en s'adressant à l'Allemand stupéfait à s'entendre appeler par son nom.

Schmucke regarda cet homme de l'air hébété qu'il avait eu en répondant à Rémonencq.

— Mais, dit le brocanteur à l'inconnu, que lui voulez-vous? Laissez donc cet homme tranquille, vous voyez bien qu'il est dans la peine.

— Monsieur vient de perdre son ami, et sans doute se propose d'honorer dignement sa mémoire, car il est son héritier, dit l'inconnu. Monsieur ne lésinera sans doute pas... il achètera un terrain à perpétuité pour la sépulture. Monsieur Pons aimait tant les arts! Ce serait bien dommage de ne pas mettre sur son tombeau la Musique, la Peinture et la Sculpture,.. trois belles figures en pied, éplorées...

Rémonencq fit un geste d'Auvergnat pour éloigner cet homme, et l'homme répondit par un autre geste, pour ainsi dire commercial, qui signifiait : — « Laissez-moi donc faire mes affaires! » et que comprit le brocanteur.

— Je suis le commissionnaire de la maison Sonet et compagnie, entrepreneurs de monuments funéraires, reprit le courtier, que Walter Scott eût surnommé le *jeune homme des tombeaux*. Si monsieur voulait nous charger de la commande, nous lui éviterions l'ennui d'aller à la ville acheter le terrain nécessaire à la sépulture et l'ami que les arts ont perdu...

Rémonencq hocha la tête en signe d'assentiment et poussa le coude à Schmucke.

— Tous les jours, nous nous chargeons, pour les familles, d'aller accomplir toutes les formalités, disait toujours le courtier encouragé par ce geste de l'Auvergnat. Dans le premier moment de sa douleur, il est bien difficile à un héritier de s'occuper par lui-même de ces détails, et nous avons l'habitude de ces petits services pour nos clients?

monuments, monsieur, sont tarifés à tant le mètre pierre de taille ou en marbre... Nous creusons les es pour les tombes de famille... Nous nous chargeons tout, au plus juste prix. Notre maison a fait le magnifique monument de la belle Esther Gobseck et de Lucien Rubempré, l'un des plus magnifiques ornements du Père-Lachaise. Nous avons les meilleurs ouvriers, et je gage monsieur à se défier des petits entrepreneurs... nous ne font que de la camelotte, ajouta-t-il en voyant arriver un autre homme vêtu de noir qui se proposait de parler pour une autre maison de marbrerie et de sculpture.

On a souvent dit que la mort était la fin d'un voyage, mais on ne sait pas à quel point cette similitude est réelle. Un mort, un mort de qualité surtout, est accueilli au *sombre rivage* comme un voyageur qui débarque, et que tous les courtiers d'hôtellerie fatiguent de leurs recommandations. Personne, à l'exception de quelques philosophes ou de quelques familles sûres de vivre, ne se font construire des tombes comme elles ont des enfants, personne ne pense à la mort et à ses conséquences matérielles. La mort vient toujours trop tôt; et d'ailleurs, un sentiment bien entendu empêche les héritiers de la supporter possible. Aussi, presque tous ceux qui perdent leurs pères, leurs mères, leurs femmes ou leurs enfants, sont-ils immédiatement assaillis par ces courtiers d'affaires, qui profitent du trouble où jette la douleur pour prendre une commande. Autrefois, les entrepreneurs de monuments funéraires, tous groupés aux environs de la célèbre cimetière du Père-Lachaise, où ils formaient une rue qu'on devrait appeler rue des Tombeaux, assaillaient les héritiers aux environs de la tombe ou au *dehors du cimetière*; mais insensiblement la concurrence, le génie de la spéculation, les a fait gagner du terrain, et ils sont descendus aujourd'hui dans la ville

jusqu'aux abords des mairies. Enfin, les courtiers pénètrent souvent dans la maison mortuaire, un plan de tombe à la main.

— Je suis en affaire avec monsieur, dit le courtier à la maison Sonet au courtier qui se présentait.

— Décès Pons!... Où sont les témoins!... dit le garçon de bureau.

— Venez... monsieur, dit le courtier en s'adressant à Rémonencq.

Rémonencq pria le courtier de soulever Schmucke, qui restait sur son banc comme une masse inerte ; ils le menèrent à la balustrade derrière laquelle le rédacteur des actes de décès s'abrite contre les douleurs publiques. Rémonencq, la providence de Schmucke, fut aidé par le docteur Poulain, qui vint donner les renseignements nécessaires sur l'âge et le lieu de naissance de Pons. Le mandataire ne savait qu'une seule chose, c'est que Pons était son ami. Une fois les signatures données, Rémonencq et le docteur, suivis du courtier, mirent le pauvre Allemand en voiture, dans laquelle se glissa l'enragé courtier, qui voulait une solution pour la commande. La Sauvage, après l'observation sur le pas de la porte cochère, montra Schmucke presque évanoui dans ses bras, aidée par Rémonencq et par le courtier de la maison Sonet.

— Il va se trouver mal!... s'écria le courtier, qui voulait terminer l'affaire qu'il disait commencée.

— Je le crois bien ! répondit madame Sauvage, qui pleure depuis vingt-quatre heures, et il n'a rien voulu prendre. Rien ne creuse l'estomac comme le chagrin.

— Mais, mon cher client, lui dit le courtier de la maison Sonet, prenez donc un bouillon. Vous avez tant de choses à faire : il faut aller à l'hôtel de ville, acheter le terrain nécessaire pour le monument que vous voulez élever à la mémoire de cet ami des arts, et qui doit témoigner de votre reconnaissance.

« cela n'a pas de bon sens, dit madame Cantinet
cke en arrivant avec un bouillon et du pain.

«gez, mon cher monsieur, si vous êtes si faible
reprit Rémonencq, songez à vous faire représen-
uelqu'un, car vous avez bien des affaires sur les
aut commander le convoi ! Vous ne voulez pas
terre votre ami comme un pauvre.

«ons, allons, mon cher monsieur ? dit la Sauvage
sant un moment où Schmucke avait la tête in-
r le dos du fauteuil.

«tonna dans la bouche de Schmucke une cuille-
tage, et lui donna presque malgré lui à manger
un enfant.

«ntenant, si vous étiez sage, monsieur, puisque
lez vous livrer tranquillement à votre douleur,
ndriez quelqu'un pour vous représenter...

«sque monsieur, dit le courtier, a l'intention d'é-
magnifique monument à la mémoire de son ami,
à me charger de toutes les démarches, je les

«est-ce que c'est ? qu'est-ce que c'est ? dit la Sau-
onsieur vous a commandé quelque chose ! Qui
s-vous ?

«n des courtiers de la maison Sonet, ma chère
s plus forts entrepreneurs de monuments funé-
... dit-il en tirant une carte et la présentant à la
e Sauvage.

«bien ! c'est bon, c'est bon !... on ira chez vous
a le jugera convenable ; mais ne faut pas abuser
dans lequel se trouve monsieur. Vous voyez bien
sieur n'a pas sa tête...

«vous voulez vous arranger pour nous faire avoir
nde, dit le courtier de la maison Sonet à l'oreille
ne Sauvage en l'amenant sur le palier, j'ai pou-
ous offrir quarante francs.

— Eh bien, donnez-moi votre adresse, dit madame Sauvage en s'humanisant.

Schmucke, en se voyant seul et se trouvant mieux par cette indigestion d'un potage au pain, retourna promptement dans la chambre de Pons, où il se mit en prières. Il était perdu dans les abîmes de la douleur, lorsqu'il fut tiré de son profond anéantissement par un jeune homme vêtu de noir qui lui dit pour la onzième fois un : — Monsieur?... que le pauvre martyr entendit d'autant mieux, qu'il se sentit secoué par la manche de son habit.

— *Qu'y a-t-il encore ?...*

— Monsieur nous devons au docteur Gannal une découverte sublime; nous ne contestons pas sa gloire, il a renouvelé les miracles de l'Égypte; mais il y a eu des perfectionnements, et nous avons obtenu des résultats surprenants. Donc, si vous voulez revoir votre ami, tel qu'il était de son vivant...

— *Le refoir !... s'écria Schmucke; me parlera-t-il ?*

— Pas absolument !... il ne lui manquera que la parole, reprit le courtier d'embaumement; mais il restera pour l'éternité comme l'embaumement vous le montrera. L'opération exige peu d'instant. Une incision dans la carotide et l'injection suffisent; mais il est grand temps... Si vous attendiez encore un quart d'heure, vous ne pourriez plus avoir la douce satisfaction d'avoir conservé le corps.

— *Hâlis-tu au tiaple !... Bons est une âme... et cede âme est au ciel.*

— Cet homme est sans aucune reconnaissance, dit le jeune courtier d'un des rivaux du célèbre Gannal en passant sous la porte cochère, il refuse de faire embaumer son ami !

— Que voulez-vous, monsieur ! dit la Cibot, qui venait de faire embaumer son chéri. C'est un héritier, un légataire. Une fois son affaire faite, le défunt n'est plus rien pour eux.

CHAPITRE XXVIII

Continuation du martyre de Schmucke, où l'on apprendra comment l'on meurt à Paris.

Une heure après, Schmucke vit venir dans la chambre madame Sauvage, suivie d'un homme vêtu de noir et qui paraissait être un ouvrier.

— Monsieur, lui dit-elle, Cantinet a eu la complaisance de vous envoyer monsieur, qui est le fournisseur des bières de la paroisse.

Le fournisseur des bières s'inclina d'un air de commiseration et de condoléance, mais, en homme sûr de son fait et qui se sait indispensable, il regarda la mort en connaisseur.

— Comment monsieur veut-il *cela*? En sapin, en bois de chêne simple, ou en bois de chêne doublé de plomb? Le bois de chêne doublé de plomb est comme il faut. Le corps, dit-il, a la mesure ordinaire.

Il tâta les pieds pour toiser le corps.

— Un mètre soixante-dix ! ajouta-t-il. Monsieur pense sans doute à commander le service funèbre à l'église ?

Schmucke jeta sur cet homme des regards comme en font les fous avant de faire un mauvais coup.

— Monsieur, vous devriez, dit la Sauvage, prendre quelqu'un qui s'occuperait de tous ces détails-là pour vous.

— Oui, dit enfin la victime.

— Voulez-vous que j'aille vous chercher monsieur Tabareau, car vous allez avoir bien des affaires sur les bras ? Monsieur Tabareau, voyez-vous, c'est le plus honnête homme du quartier.

— *Ui, monsieur Dapareau ! on m'en a parlé ..* répondit Schmucke vaincu.

— Eh bien, monsieur va être tranquille, et libre de se livrer à sa douleur, après une conférence avec son fondé de pouvoir.

Vers deux heures, le premier clerc de monsieur Tabareau, jeune homme qui se destinait à la carrière d'huisier, se présenta modestement. La jeunesse a d'étonnants privilèges, elle n'effraye pas. Ce jeune homme, appelé Villemot, s'assit auprès de Schmucke, et attendit le moment de lui parler. Cette réserve toucha beaucoup Schmucke.

— Monsieur, lui dit-il, je suis le premier clerc de monsieur Tabareau, qui m'a confié le soin de veiller ici à vos intérêts, et de me charger de tous les détails de l'enterrement de votre ami... Êtes-vous dans cette intention ?

— *Fus ne me sauferez pas la fie, gar che n'ai pas long-dans à fifre, mais fus me laisserez dranquille ?*

— Oh ! vous n'aurez pas un dérangement, répondit Villemot.

— *Hé bien ! que vaud-il vair bir cela ?*

— Signer ce papier où vous nommez monsieur Tabareau votre mandataire, relativement à toutes les affaires de la succession.

— *Pien ! tonnez !* dit l'Allemand en voulant signer sur-le-champ.

— Non, je dois vous lire l'acte.

— *Lissez !*

Schmucke ne prêta pas la moindre attention à la lecture de cette procuration générale, et il la signa. Le jeune homme prit les ordres de Schmucke pour le convoi, pour l'achat du terrain où l'Allemand voulut avoir sa tombe, et pour le service de l'église, eu lui disant qu'il n'éprouverait plus aucun trouble, ni aucune demande d'argent.

— *Bir afoir la tranquillité, je tonnerais doud ce que*

, dit l'infortuné, qui de nouveau s'agenouilla
corps de son ami.

triomphait, le légataire ne pouvait pas faire
ement hors du cercle où il le tenait enfermé
uvage et par Villemot.

pas de douleur que le sommeil ne sache vain-
i, vers la fin de la journée, la Sauvage trouva-
mucke étendu au bas du lit où gisait le corps
et dormant; elle l'emporta, le coucha, l'arran-
nellement dans son lit, et l'Allemand y dormit
lendemain. Quand Schmucke s'éveilla, c'est-à-
ad, après cette trêve, il fut rendu au sentiment
uleurs, le corps de Pons était exposé sous la
hère, dans la chapelle ardente à laquelle ont
convois de troisième classe; il chercha donc
et son ami dans cet appartement qui lui parut
où il ne trouva rien que d'affreux souvenirs.
ge, qui gouvernait Schmucke avec l'autorité
urrice sur son marmot, le força de déjeuner
ller à l'église. Pendant que cette pauvre vic-
ontraignait à manger, la Sauvage lui fit obser-
des lamentations dignes de Jérémie, qu'il ne
pas d'habit noir. La garde-robe de Schmucke,
ie par Cibot, en était arrivée, avant la maladie
comme le dîner, à sa plus simple expression, à
italons et deux redingotes!...

s allez aller comme vous êtes à l'enterrement
eur? C'est une monstruosité à vous faire hon-
out le quartier!

commend fulez-fus que c'hy alle?

s en deuil!...

teuille!...

convenances...

*gonfences!... che me viche pien de doubts ces
dit le pauvre homme arrivé au dernier degré*

d'exaspération où la douleur puisse porter une âme d'enfant.

— Mais c'est un monstre d'ingratitude, dit la Sauvage en se tournant vers un monsieur qui se montra soudain dans l'appartement, et qui fit frémir Schmucke.

Ce fonctionnaire, magnifiquement vêtu de drap noir en culotte noire, en bas de soie noire, à manchets blanches, décoré d'une chaîne d'argent à laquelle pendait une médaille, cravaté d'une cravate de mousseline blanche très-correcte, et en gants blancs ; ce type officiel, frappé au même coin pour les douleurs publiques, tenait à la main une baguette en ébène, insigne de ses fonctions, et sous le bras gauche un tricorné à cocard tricolore.

— Je suis le maître des cérémonies, dit ce personnage d'une voix douce.

Habitué par ses fonctions à diriger tous les jours des convois et à traverser toutes les familles plongées dans une même affliction, réelle ou feinte, cet homme, ainsi que tous ses collègues, parlait bas et avec douceur ; était décent, poli, convenable par état, comme une statue représentant le génie de la Mort. Cette déclaration causa un tremblement nerveux à Schmucke, comme s'il eût vu le bourreau.

— Monsieur est-il le fils, le frère, le père du défunt ? demanda l'homme officiel.

— *Che zuis doud cela, et plis..., che zuis son ami !...* dit Schmucke à travers un torrent de larmes.

— Êtes-vous l'héritier ? demanda le maître des cérémonies.

— *L'héritier...* répéta Schmucke, *doud m'esd égal monde.*

Et Schmucke reprit l'attitude que lui donnait sa douleur morne.

— Où sont les parents, les amis ? demanda le maître des cérémonies.

— *Les foilà dous !* s'écria Schmucke en montrant les leaux et les curiosités. *Chamais ceux-là n'ond vaid vrir mon pon Bons!... Foilà doud ce qu'il aimait afec i !*

— Il est fou, monsieur, dit la Sauvage au maître des émonies, allez, c'est inutile de l'écouter.

Schmucke s'était assis et avait repris sa contenance liot, en essuyant machinalement ses larmes. En ce ment, Villemot, le premier clerc de maître Tabareau, rut ; et le maître des cérémonies, reconnaissant celui i était venu commander le convoi, lui dit : — Eh bien ! nsieur, il est temps de partir... le char est arrivé ; is j'ai rarement vu de convoi pareil à celui-ci. Où sont parents, les amis ?

— Nous n'avons pas eu beaucoup de temps, reprit nsieur Villemot, monsieur était plongé dans une telle leur qu'il ne pensait à rien ; mais il n'y a qu'un pa-it...

Le maître des cérémonies regarda Schmucke d'un air pitié, car cet expert en douleur distinguait bien le i du faux, et il vint près de Schmucke.

— Allons, mon cher monsieur, du courage !... Songez onorer la mémoire de votre ami.

— Nous avons oublié d'envoyer des billets de faire t, mais j'ai eu le soin d'envoyer un exprès à monsieur président de Marville, le seul parent de qui je vous lais... Il n'y a pas d'amis... Je ne crois pas que les is du théâtre où le défunt était chef d'orchestre, vien-it... Mais monsieur est, je crois, légataire universel.

— Il doit alors conduire le deuil, dit le maître des émonies. — Vous n'avez pas d'habit noir ? de-nda le maître des cérémonies en avisant le costume Schmucke.

— *Che zuis doud en noir à l'indérière!... dit le pauvre Allemand d'une voix déchirante, et si pien en noir, q'che seîs la mord en moi... Dieu me vera la craze de m'în à mon ami dans la dombe, ed che l'en remercie!...*

Et il joignit les mains.

— Je l'ai dit à notre administration, qui a déjà introduit de perfectionnements, reprit le maître des cérémonies en s'adressant à Villemot; elle devrait avoir un vestiaire et louer des costumes d'héritier... c'est une chose qui devient de jour en jour plus nécessaire... Mais puisque monsieur hérite, il doit prendre le manteau de deuil, et celui que j'ai apporté l'enveloppera tout entier si bien qu'on ne s'apercevra pas de l'inconvenance de son costume...

— Voulez-vous avoir la bonté de vous lever ? dit-il Schmucke.

Schmucke se leva, mais il vacilla sur ses jambes.

— Tenez-le, dit le maître des cérémonies au premier clerc, puisque vous êtes son fondé de pouvoir.

Villemot soutint Schmucke en le prenant sous le bras, et alors le maître des cérémonies saisit cet ami et horrible manteau noir que l'on met aux héritiers pour suivre le char funèbre de la maison mortuaire à l'église en le lui attachant par des cordons de soie noire sous le menton.

Et Schmucke fut paré en héritier.

— Maintenant, il nous survient une grande difficulté, dit le maître des cérémonies. Nous avons quatre glaces du poêle à garnir... S'il n'y a personne, qui les tiendra?... Voici dix heures et demie, dit-il en consultant sa montre, on nous attend à l'église.

— Ah ! voici Fraisier ! s'écria fort imprudemment Villemot.

Mais personne ne pouvait recueillir cet aveu de complaisance.

est ce monsieur ? demanda le maître des céré-

e'est la famille.

lle famille ?

amille déshéritée. C'est le fondé de pouvoir de
le président Camusot.

il dit le maître des cérémonies, avec un air de
on. Nous aurons au moins deux glands tenus,
vous et l'autre par lui.

tre des cérémonies, heureux d'avoir deux glands
lla prendre deux magnifiques paires de gants de
ncs, et les présenta tour à tour à Fraisier et à
d'un air poli.

messieurs voudront bien prendre chacun un des
poêle !... dit-il.

r, tout en noir, mis avec prétention, cravate
l'air officiel, faisait frémir, il contenait cent
le procédure.

ontiers, monsieur, dit-il.

pouvait nous arriver seulement deux personnes,
ître des cérémonies, les quatre glands seraient

moment arriva l'infatigable courtier de la mai-
t, suivi du seul homme qui se souvint de Pons,
it à lui rendre les derniers devoirs. Cet homme
gagiste du théâtre, le garçon chargé de mettre
ions sur les pupitres à l'orchestre, et à qui Pons
ous les mois une pièce de cinq francs, en le sa-
re de famille.

! Dobinard (Topinard)... s'écria Schmucke en
ssant le garçon. *Du ame Bons, doi!*...

s, monsieur, je suis venu tous les jours, le ma-
r des nouvelles de monsieur...

les chours ! baufre Dobinard !... dit Schmucke
t la main au garçon de théâtre.

— Mais on me prenait sans doute pour un parent on me recevait bien mal ! J'avais beau dire que j'étais au théâtre et que je venais savoir des nouvelles de mon père Pons, on me disait qu'on connaissait ces couleurs — demandais à voir ce pauvre malade ; mais on ne m'a jamais laissé monter.

— *L'invincible Zibod !...* dit Schmucke en serrant son cœur la main calleuse du garçon de théâtre.

— C'était le roi des hommes, ce brave monsieur Tous les mois, il me donnait cent sous... Il savait j'ai trois enfants et une femme. Ma femme est à l'école.

— *Che bardacherai mon bain avec toi !* s'écria Schmucke dans la joie d'avoir près de lui un homme qui avait du talent Pons.

— Monsieur veut-il prendre un des glands du perron dit le maître des cérémonies ; nous aurons ainsi quatre.

Le maître des cérémonies avait facilement débauché le courtier de la maison Sonet à prendre un des glands surtout en lui montrant la belle paire de gants qu'il avait selon les usages, devait lui rester.

— Voici dix heures trois quarts !... il faut absolument descendre... l'église attend... dit le maître des cérémonies.

Et ces six personnes se mirent en marche à travers les escaliers.

— Fermez bien l'appartement et restez-y, dit le maître des cérémonies aux deux femmes qui restaient sur le perron surtout si vous voulez être gardienne, madame Caron ! Ah ! ah ! c'est quarante sous par jour !...

Par un hasard qui n'a rien d'extraordinaire à Paris se trouvait deux catalpaques sous la porte cochée ; conséquemment deux convois, celui de Cibot, le concierge, et celui de Pons. Personne ne venait rendre aucun témoignage d'affection au brillant catafalque.

ni des arts, et tous les portiers du voisinage affluaient aspergeaient la dépouille mortelle du portier d'un jet de goupillon. Ce contraste de la foule accourue au convoi de Cibot, et de la solitude dans laquelle restait Pons, eut lieu non-seulement à la porte de la maison, mais encore dans la rue, où le cercueil de Pons ne fut touché que par Schmucke, que soutenait un croquemort, et l'héritier défailait à chaque pas. De la rue de Normandie à la rue d'Orléans, où l'église Saint-François est située, les deux convois allèrent entre deux haies de curieux ; car, ainsi qu'on l'a dit, tout fait événement dans le quartier. On remarquait donc la splendeur du char funéraire, d'où pendait un écusson sur lequel était brodé un grand P, et qui n'avait qu'un seul homme à sa suite ; tandis que le simple char, celui de la dernière classe, était accompagné d'une foule immense. Heureusement, Schmucke, hébété par le monde aux fenêtres et par la curiosité que formaient les badauds, n'entendait rien et ne voyait ce concours de personnes qu'à travers le voile de ses larmes.

— Ah ! c'est le Casse-noisette... disait l'un, le musicien, vous savez !

— Quelles sont donc les personnes qui tiennent les cordons ?...

— Bah ! des comédiens !

— Tiens, voilà le convoi de ce pauvre père Cibot ! En voilà un travailleur du moins ! quel dévorant !

— Il ne sortait jamais cet homme-là !

— Jamais il n'a fait le lundi !


— Aimait-il sa femme !

— En voilà une malheureuse !

Rémonencq était derrière le char de sa victime, et recevait des compliments de condoléance sur la perte de son voisin.

Les deux convois arrivèrent à l'église, où Cantinier,

d'accord avec le suisse, eut soin qu'aucun mendiant ne parlât à Schmucke. Villemot avait promis à l'héritier qu'il serait tranquille, et il satisfaisait à toutes les dépenses, en veillant sur son client. Le modeste corbillard de Cibot, escorté de soixante à quatre-vingts personnes, fut accompagné par tout ce monde jusqu'au cimetière. A la sortie de l'église, le convoi de Pons eut quatre voitures de deuil : une pour le clergé, les trois autres pour les parents ; mais une seule fut nécessaire, car le courtier de la maison Sonet était allé, pendant la messe, prévenir M. Sonet du départ du convoi, afin qu'il pût présenter le dessin et le devis du monument au légataire universel au sortir du cimetière. Fraisier, Villemot, Schmucke et Topinard tinrent dans une seule voiture ; les deux autres, au lieu de retourner à l'administration, allèrent à vide au Père-Lachaise. Cette course inutile de voitures à vide a lieu souvent. Lorsque les morts ne jouissent d'aucune célébrité, n'attirent aucun concours de monde, il y a toujours trop de voitures. Les morts doivent avoir été bien aimés dans leur vie pour qu'à Paris, où tout le monde voudrait trouver une vingt-cinquième heure à chaque journée, on suive un parent ou un ami jusqu'au cimetière. Mais les cochers perdraient leur pourboire s'ils ne faisaient pas leur besogne ; aussi, pleines ou vides, les voitures vont-elles à l'église, au cimetière, et reviennent-elles à la maison mortuaire, où les cochers demandent un pourboire. On ne se figure pas le nombre des gens pour qui la mort est un abreuvoir. Le bas clergé de l'église, les pauvres, les croquemorts, les cochers, les fossoyeurs, ces natures spongieuses, se retirent gonflées en se plongeant dans un corbillard. De l'église, où l'héritier, à sa sortie, fut assailli par une nuée de pauvres, aussitôt réprimée par le suisse, jusqu'au Père-Lachaise, le pauvre Schmucke alla comme les criminels allaient du Palais à la place de Grève. Il menait son propre con-



ant dans sa main la main du garçon Topinard, le seul
 ame qui eût dans le cœur un vrai regret de la mort
 Pons. Topinard, excessivement touché de l'honneur
 on lui avait fait en lui confiant un des cordons du
 le, et content d'aller en voiture, possesseur d'une
 re de gants, commençait à entrevoir dans le convoi
 Pons une des grandes journées de sa vie. Abîmé de
 leur, soutenu par le contact de cette main à laquelle
 on avait un cœur, Schmucke se laissait rouler absolu-
 ment comme ces malheureux veaux conduits en char-
 te à l'abattoir. Sur le devant de la voiture se tenaient
 Fraisier et Villemot. Or, ceux qui ont eu le malheur
 d'accompagner beaucoup des leurs au champ du repos
 sent que toute hypocrisie cesse en voiture durant le
 trajet, qui, souvent, est fort long, de l'église au cime-
 tière de l'Est, celui des cimetières parisiens où se sont
 tenué rendez-vous toutes les vanités, tous les luxes, et
 qui est si riche en monuments somptueux. Les indifférents
 commencent la conversation, et les gens les plus tristes
 essaient de se distraire en les écouter et se distraire.

— Monsieur le président était déjà parti pour l'au-
 dience, disait Fraisier à Villemot, et je n'ai pas trouvé
 le temps d'aller l'arracher à ses occupations au Palais,
 mais il était toujours venu trop tard. Comme il est l'héritier
 naturel et légal, mais qu'il est déshérité au profit de
 monsieur Schmucke, j'ai pensé qu'il suffisait à son fondé
 pouvoir d'être ici.

Topinard prêta l'oreille.

— Qu'est-ce donc que ce drôle qui tenait le quatrième
 rang ? demanda Fraisier à Villemot.

— C'est le courtier d'une maison qui fait le monument
 funéraire, et qui voudrait obtenir la commande d'une
 tombe où il se propose de sculpter trois figures en mar-
 bre, la Musique, la Peinture et la Sculpture versant des
 larmes sur le défunt.

— C'est une idée, reprit Fraisier. Le bonhomme rit bien cela ; mais ce monument-là coûtera bien à huit mille francs.

— Oh ! oui.

— Si monsieur Schmucke fait la commande, peut pas regarder la succession, car on pourrait avoir une succession par de pareils frais.

— Ce serait un procès, mais on le gagnerait.

— Eh bien, reprit Fraisier, ça le regardera. C'est une bonne farce à faire à ces entrepreneurs. Fraisier à l'oreille de Villemot, car si le testament cassé, ce dont je réponds... ou s'il n'y avait pas de testament, qui est-ce qui les payerait ?

Villemot eut un rire de singe. Le premier cle Tabareau et l'homme de loi se parlèrent alors à basse et à l'oreille ; mais, malgré le rouspét de la ville et tous les empêchements, le garçon de théâtre, habitué à tout deviner dans le monde des coulisses, devina ces deux gens de justice méditaient de plonger le pauvre Allemand dans des embarras, et il finit par entendre le significatif de *Clichy* ! Dès lors, le digne et honnête sergent du monde comique résolut de veiller sur l'ami de

Au cimetière, où par les soins du courtier de l'ancien sonnet, Villemot avait acheté trois mètres de terrain à la ville, en annonçant l'intention d'y faire construire un magnifique monument, Schmucke fut conduit par le maître des cérémonies, à travers une foule de curieux à la fosse où l'on allait descendre Pons. Mais à l'aspect de ce trou carré au-dessus duquel quatre hommes tenaient avec des cordes la bière de Pons sur laquelle le défunt disait sa dernière prière, l'Allemand fut pris d'un tressaillement de cœur, qu'il s'évanouit.

CHAPITRE XXIX

L'on voit que ce que l'on appelle ouvrir une succession consiste à fermer toutes les portes.

Topinard, aidé par le courtier de la maison Sonet, et M. Sonet lui-même, emporta le pauvre Allemand dans l'établissement du marbrier, où les soins les plus empressés et les plus généreux lui furent prodigués par madame Sonet et par madame Vitelot, épouse de l'associé M. Sonet. Topinard resta là, car il avait vu Fraisier, et la figure lui semblait patibulaire, s'entretenir avec le courtier de la maison Sonet.

À la bout d'une heure, vers deux heures et demie, le pauvre innocent Allemand recouvra ses sens. Schmucke avait rêver depuis deux jours. Il pensait qu'il se réveillerait et qu'il trouverait Pons vivant. Il eut tant de serpillées mouillées sur le front, on lui fit respirer tant de menthol et de vinaigres, qu'il ouvrit les yeux. Madame Sonet fit apporter à Schmucke à boire un bon bouillon gras, car on avait mis le pot-au-feu chez les marbriers.

— Ça ne nous arrive pas souvent de recueillir ainsi des clients qui sentent aussi vivement que cela ; mais ça ne se voit encore tous les deux ans..!

Enfin Schmucke parla de regagner la rue de Normandie.

— Monsieur, dit alors Sonet, voici le dessin qu'a fait le notaire exprès pour vous, il a passé la nuit!... Mais il a été bien inspiré ! ça sera beau...

— Ça sera l'un des plus beaux du Père-Lachaise!.. dit la petite madame Sonet. Mais vous devez honorer la mémoire d'un ami qui vous a laissé toute sa fortune...

Le projet, censé fait exprès, avait été préparé pour de l'usage, le fameux ministre; mais la veuve avait voulu

confier ce monumeni à Stidmann; le projet de ces industriels fut alors rejeté, car on eut horreur d'un monument de pacotille. Ces trois figures représentaient alors les journées de juillet, où se manifesta ce grand ministre. Depuis, avec des modifications, Sonet et Vitelot avaient fait des *trois glorieuses*, l'Armée, la Finance et la Famille pour le monument de Charles Keller, qui fut encore exécuté par Stidmann. Depuis onze ans, ce projet était adapté à toutes les circonstances de famille; mais en le calquant, Vitelot avait transformé les trois figures en celles des génies de la Musique, de la Sculpture et de la Peinture.

— Ce n'est rien si l'on pense aux détails et aux constructions; mais en six mois nous arriverons... dit Vitelot. Monsieur, voici le devis et la commande... sept mille francs, non compris les praticiens.

— Si monsieur veut du marbre, dit Sonet plus spécialement marbrier, ce sera douze mille francs, et monsieur s'immortalisera avec son ami...

— Je viens d'apprendre que le testament sera attaqué dit Topinard à l'oreille de Vitelot, et que les héritiers rentreront dans leur héritage; allez voir monsieur le président Camusot, car ce pauvre innocent n'aura pas un liard...

— Vous nous amenez toujours des clients comme cela! dit madame Vitelot au courtier en commençant une querelle.

Topinard reconduisit Schmucke à pied, rue de Nocard, car les voitures de deuil s'y étaient dirigées.

— *Ne me guiddez pas!*... dit Schmucke à Topinard.

Topinard voulait s'en aller, après avoir remis le pauvre musicien entre les mains de la dame Sauvage.

— Il est quatre heures, mon cher monsieur Schmucke et il faut que j'aille dîner... ma femme, qui est ou-

comprendrait pas ce que je suis devenu. Vous savez... héâtre ouvre à cinq heures trois quarts...

— *Vi, che le sais... mais sonchez que chez zuis seul sur terre, sans ein ami. Fous qui afez bleuré Bons, églai-moi, chez zuis tans eine nouitte brovonte, ed Bons m'a pu j'étais enduré de goguins...*

Je m'en suis déjà bien aperçu, je viens de vous empêcher d'aller coucher à Clichy !

— *Gligy ?..* s'écria Schmucke, *che ne gombrends pas...*

— Pauvre homme ! Eh bien ! soyez tranquille, je viens vous voir, adieu.

— *Atié ! à piendód !...* dit Schmucke en tombant quasi mort de lassitude.

— Adieu ! môssieu ! dit madame Sauvage à Topinard en air qui frappa le gagiste.

— Oh ! qu'avez-vous donc, la bonne ?.. dit railleusement le garçon de théâtre. Vous vous posez là comme un titre de mélodrame.

— Traître vous-même ! De quoi vous mêlez-vous ici ? Illez-vous pas vouloir faire les affaires de monsieur ! et carotter ?

— Lecarotter !... servante !.. reprit superbement Topinard. Je ne suis qu'un pauvre garçon de théâtre, mais je suis aux artistes, et apprenez que je n'ai jamais rien demandé à personne ! Vous a-t-on demandé quelque chose ? Vous doit-on ?... eh ! la vieille ?...

— Vous êtes garçon de théâtre, et vous vous nommez ?.. nanda la virago.

— Topinard, pour vous servir...

— Bien des choses chez vous, dit la Sauvage, et mes compliments à médème, si môssieur est marié... C'est tout ce que je voulais savoir.

— Qu'avez-vous donc, ma belle ?... dit madame Canot qui survint.

— *J'ai, ma petite, que vous allez rester là, surveiller*

le dîner, je vais donner un coup de pied jusqu'au monsieur...

— Il est en bas, il cause avec cette pauvre Cibot, qui pleure toutes les larmes de son corps, dit la Cantinnet.

La Sauvage dégringola par les escaliers avec une rapidité, que les marches tremblaient sous ses pas.

— Monsieur... dit-elle à Fraisier en l'attirant à quelques pas de madame Cibot.

Et elle désigna Topinard au moment où le gai théâtre passait fier d'avoir déjà payé sa dette à son fauteur, en empêchant par une ruse inspirée par les lisses, où tout le monde a plus ou moins d'esprit, que, l'ami de Pons de tomber dans un piège. A gagiste se promettait-il de protéger le musicien orchestre contre les pièges qu'on tendrait à sa bourse ?

— Vous voyez bien ce petit misérable !... c'est une pièce d'honnête homme qui veut fourrer son nez dans les affaires de monsieur Schmucke.

— Qui est-ce ? demanda Fraisier.

— Oh ! un rien du tout...

— Il n'y a pas de rien du tout en affaires...

— Hé ! dit-elle, c'est un garçon de théâtre, nommé Topinard...

— Bien, madame Sauvage ! continuez ainsi, vous n'avez rien de votre débit de tabac.

Et Fraisier reprit la conversation avec madame Cibot.

— Je dis donc, ma chère cliente, que vous n'avez pas joué franc jeu avec nous, et que nous ne sommes à rien avec un associé qui nous trompe !

— Et en quoi vous ai-je trompé ?... dit la Cantinnette en mettant les poings sur les hanches. Croyez-vous que je me ferez trembler avec vos regards de verjus et d'airs de givre ?... Vous cherchez de mauvaises raisons pour vous débarrasser de vos promesses, et vous

nnête homme. Savez-vous ce que vous êtes ? Vous êtes
 e canaille. Oui, oui, grattez-vous le bras !... mais em-
 chez ça....

— Pas de mots de colère, ma mie, dit Fraïsier. Ecou-
 -moi ! Vous avez fait votre pelote... Ce matin, pendant
 préparatifs du convoi, j'ai trouvé ce catalogue, en
 ble, écrit tout entier de la main de monsieur Pons,
 par hasard mes yeux sont tombés sur ceci :

Et il lut en ouvrant le catalogue manuscrit :

*(N° 7. Magnifique portrait peint sur marbre, par Sébas-
 tien del Piombo, en 1546, vendu par une famille qui l'u
 ait enlever de la cathédrale de Terni. Ce portrait, qu
 raît pour pendant un évêque, acheté par un Anglais, re-
 présente un chevalier de Malte en prières et se trouvait
 au-dessus du tombeau de la famille Rossi. Sans la date,
 on pourrait attribuer cette œuvre à Raphaël. Ce morceau
 ne semble supérieur au portrait de Buccio Bandinetti, du
 Musée, qui est un peu sec, tandis que ce chevalier de
 Malte est d'une fraîcheur due à la conservation de la
 peinture sur la LAVAGNA (ardoise).)*

— En regardant, reprit Fraïsier, à la place n° 7, j'ai
 uvé un portrait de dame signé Chardin, sans n° 7 !...
 ndant que le maître des cérémonies complétait son
 mbre de personnes pour tenir les cordons du poêle,
 i vérifié les tableaux, et il y a huit substitutions de
 les ordinaires et sans numéros à des œuvres indiquées
 mme capitales par feu monsieur Pons et qui ne se
 uvent plus... Et enfin, il manquait un petit tableau sur
 is, de Metz, désigné comme un chef-d'œuvre...

— Est-ce que j'étais gardienne de tableau ? moi ! dit la
 bot.

— Non, mais vous étiez femme de confiance, faisant
 ménage et les affaires de monsieur Pons, et s'il y a
 l...

— *Vol !* apprenez, monsieur, que les tableaux ont été

vendus par monsieur Schmucke, d'après les ordres de monsieur Pons, pour subvenir à ses besoins.

— A qui ?

— A messieurs Elie Magus et Rémonencq...

— Combien ?

— Mais, je ne m'en souviens pas !...

— Ecoutez, ma chère madame Cibot, vous avez votre pelote, elle est dodue !... reprit Fraisier. J'ai l'œil sur vous, je vous tiens... Servez-moi, je me tairai. Dans tous les cas, vous comprenez que vous ne pouvez compter sur rien de la part de monsieur le président musot, du moment où vous avez jugé convenable de dépouiller.

— Je savais bien, mon cher monsieur Fraisier, que cela tournerait en os de boudin pour moi... répondit Cibot adoucie par les mots : « *Je me tairai !* »

— Voilà, dit Rémonencq en survenant, que vous avez querelle à madame ; ça n'est pas bien ! La vente des tableaux a été faite de gré à gré avec monsieur Pons, Elie Magus et moi, que nous sommes restés trois jours de nous accorder avec le défunt, qui rêvait sur des tableaux ! Nous avons des quittances en règle, et nous avons donné, comme cela se fait, quelques pièces d'orante francs à madame, elle n'a eu que ce que nous donnons dans toutes les maisons bourgeoises où nous concluons un marché. Ah ! mon cher monsieur, ne croyez pas tromper une femme sans défense, vous ne serez pas le bon marchand !... Entendez-vous, monsieur le faiseur d'affaires ? Monsieur Magus est le maître du jeu, et si vous ne filez pas doux avec madame, ne lui donnez pas ce que vous lui avez promis, attends à la vente de la collection, vous verrez vous perdrez si vous avez contre vous monsieur et moi, qui saurons amener les marchands...

sept à huit cent mille francs, vous ne ferez seulement pas deux cent mille francs !

— C'est bon ! c'est bon, nous verrons ! Nous ne vendrons pas, dit Fraisier, ou nous vendrons à Londres.

— Nous connaissons Londres ! dit Rémonencq, et monsieur Magus y est aussi puissant qu'à Paris.

— Adieu, madame, je vais éplucher vos affaires, dit Fraisier ; à moins que vous ne m'obéissiez toujours, ajouta-t-il.

— Petit filou !...

— Prenez garde, dit Fraisier, je vais être juge de paix !

On se sépara sur des menaces dont la portée était bien appréciée de part et d'autre.

— Merci, Rémonencq ! dit la Cibot, c'est bien bon pour une pauvre veuve de trouver un défenseur.

Le soir, vers dix heures, au théâtre, Gaudissard manda dans son cabinet le garçon de théâtre de l'orchestre. Gaudissard, debout devant la cheminée, avait pris une attitude napoléonienne, contractée depuis qu'il conduisait tout un monde de comédiens, de danseurs, de figurants, de musiciens, de machinistes, et qu'il traitait avec des auteurs. Il passait habituellement sa main droite dans son gilet, en tenant sa bretelle gauche, et il se mettait la tête de trois quarts en jetant son regard dans le vide.

— Ah ça ! Topinard, avez-vous des rentes ?

— Non, monsieur.

— Vous cherchez donc une place meilleure que la vôtre ? demanda le directeur.

— Non, monsieur... répondit le gagiste en devenant blême.

— Que diable, ta femme est ouvreuse aux premières. *J'ai su respecter en elle mon prédécesseur déchu. Je t'ai donné l'emploi de nettoyer les quinquets des coulisses*

pendant le jour ; enfin, tu es attaché aux partitions. Ce n'est pas tout ! tu as des feux de vingt sous pour faire les monstres et commander les diables quand il y a des enfers. C'est une position enviée par tous les gagistes, et tu es jalouse, mon ami, au théâtre, où tu as des ennemis.

— Des ennemis !... dit l'ainé.

— Et tu as trois enfans, dont l'ainé joue les rôles d'enfant, avec des feux de cinquante centimes !...

— Monsieur...

— Laisse-moi parler... dit Gaudissard d'une voix foudroyante. Dans cette position-là, tu veux quitter le théâtre...

— Monsieur...

— Tu veux te mêler de faire des affaires, de mettre ton doigt dans des successions !... Mais, malheureux, tu serais écrasé comme un œuf ! J'ai pour protecteur Son Excellence Monseigneur le comte Popinot, homme d'esprit et d'un grand caractère, que le roi a eu la sagesse de rappeler dans son conseil... Cet homme d'Etat, ce politique supérieur, je parle du comte Popinot, a marié son fils à la fille du président de Marville, un des hommes les plus considérables et les plus considérés de l'ordre supérieur judiciaire, un des flambeaux de la cour, au Palais. Tu connais le Palais ? Eh bien ! il est l'héritier de son cousin Pons, notre ancien chef d'orchestre, au convoi de qui tu es allé ce matin. Je ne te blâme pas d'être allé rendre les derniers devoirs à ce pauvre homme. Mais tu ne resterais pas en place si tu te mêlais des affaires de ce digne monsieur Schmucke, à qui je veux beaucoup de bien, mais qui va se trouver en délicatesse avec les héritiers de Pons... Et comme cet Allemand m'est de peu, que le président et le comte Popinot me sont de beaucoup, je t'engage à laisser ce digne Allemand se dépêtrer tout seul de ses affaires. Il y a un Dieu par

aller pour les Allemands, et tu serais très-mal en sous-jeu! vois-tu, reste gagiste!... tu ne peux pas mieux dire!

— Suffit, monsieur le directeur, dit Topinard navré. Schmucke, qui s'attendait à voir le lendemain ce pauvre garçon de théâtre, le seul être qui eût pleuré Pons, perdit ainsi le protecteur que le hasard lui avait envoyé. Le lendemain, le pauvre Allemand sentit à son réveil l'immense perte qu'il avait faite, en trouvant l'appartement vide. La veille et l'avant-veille, les événements et les hasards de la mort avaient produit autour de lui cette agitation, ce mouvement où se distraient les yeux. Mais le silence qui suit le départ d'un ami, d'un père, d'un fils, d'une femme aimée, pour la tombe, le terne et froid silence du lendemain est terrible, il est glacial. Ramené par une force irrésistible dans la chambre de Pons, le pauvre homme ne put en soutenir l'aspect, il recula, vint s'asseoir dans la salle à manger où madame Sauvage servait le déjeuner. Schmucke s'assit et ne put en manger. Tout à coup une sonnerie assez vive retentit, et trois hommes noirs apparurent, à qui madame Antinet et madame Sauvage laissèrent le passage libre. Le premier était d'abord monsieur Vitel, le juge de paix, et monsieur son greffier. Le troisième était Fraisier, plus sec, plus âpre que jamais, en ayant subi le désappointement d'un testament en règle qui annulait l'arme puissante, audacieusement volée par lui.

— Nous venons, monsieur, dit le juge de paix avec douceur à Schmucke, apposer les scellés ici...

Schmucke, pour qui ces paroles étaient du grec, regarda d'un air effaré les trois hommes.

— Nous venons à la requête de monsieur Fraisier, avocat, mandataire de monsieur Camusot de Marville, héritier de son cousin, le feu sieur Pons... ajouta le notaire.

— Les collections sont là, dans ce vaste salon, et dans la chambre à coucher du défunt, dit Fraisier.

— En bien ! passons. Pardon, monsieur, déjeunez faites, dit le juge de paix.

L'invasion de ces trois hommes noirs avait glacé le pauvre Allemand de terreur.

— Monsieur, dit Fraisier en dirigeant sur Schmuck un de ces regards venimeux qui magnétisaient ses victimes comme une araignée magnétise une mouche, monsieur, qui a su faire faire à son profit un testament devant notaire, devait bien s'attendre à quelque résistance de la part de la famille. Une famille ne se laisse pas dépouiller par un étranger sans combattre, et nous verrons monsieur, qui l'emportera, de la fraude, de la corruption ou de la famille !... Nous avons le droit, comme héritier de requérir l'apposition des scellés ; les scellés seront mis et je veux veiller à ce que cet acte conservatoire soit exercé avec la dernière rigueur, et il le sera.

— *Mon Dieu ! mon Dieu ! qu'aïche vaud au ciel ?* dit l'innocent Schmucke.

— On jase beaucoup de vous dans la maison, dit le Sauvage ; il est venu pendant que vous dormiez un petit jeune homme, habillé tout en noir, un freluquet, le premier clerc de monsieur Hannequin, et il voulait vous parler à toute force ; mais comme vous dormiez et que vous étiez si fatigué de la cérémonie d'hier, je lui ai dit que vous aviez signé un pouvoir à monsieur Villemot le premier clerc de Tabareau, et qu'il eût, si c'était pour affaires, à l'aller voir. — « Ah ! tant mieux, qu'a dit ce petit jeune homme, je m'entendrai bien avec lui. Nous allons déposer le testament au tribunal, après l'avoir présenté au président. » Pour lors je l'ai prié de nous envoyer monsieur Villemot dès qu'il le pourrait. Soyez tranquille, mon cher monsieur, dit le Sauvage, vous aurez des gens pour vous défendre. Et l'on ne

pas la laine sur le dos. Vous allez avoir quel-
a bec et ongles ! monsieur Villemot va leur dire
Moi, je me suis déjà mise en colère après cette
ueuse de mame Cibot, une portière qui se mêle
ses locataires, et qui soutient que vous filoutez
ne aux héritiers, que vous avez chambré mon-
is, que vous l'avez mécanisé, qu'il était fou à
ous l'ai remouchée de la belle manière, la scélé-
ous êtes une voleuse et une canaille ! que je lui
vous irez au tribunal pour tout ce que vous
à vos messieurs... » Et elle a tu sa gueule.

leur, dit le greffier en venant chercher Schmucke,
re présent à l'apposition des scellés dans la
mortuaire ?

des ! vaines ! dit Schmucke, *che bressime que che*
mourir di nguile ?

a toujours le droit de mourir, dit le greffier en
c'est là notre plus forte affaire que les succes-
is j'ai rarement vu des légataires universels
testateurs dans la tombe.

rai, moi ! dit Schmucke, qui se sentit après tant
des douleurs intolérables au cœur.

voilà monsieur Villemot ! s'écria la Sauvage.
sird Fillemod, dit le pauvre Allemand, *rebre-*
si...

cours, dit le premier clerc. Je viens vous ap-
que le testament est tout à fait en règle, et sera
ment homologué par le tribunal, qui vous en-
possession... Vous aurez une belle fortune...

eine pelle vordine ! s'écria Schmucke au déses-
re soupçonné de cupidité.

attendant, dit la Sauvage, qu'est-ce que fait
e juge de paix avec ses bougies et ses petites
ruban de fil ?

— Ah ! il met les scellés... Venez, monsieur Schmucke, vous avez le droit d'y assister.

— Non, hâlez-y.

— Mais pourquoi les scellés, si monsieur est chez lui, et si tout est à lui ? dit la Sauvage en faisant du droit à la manière des femmes, qui toutes exécutent le Code à leur fantaisie.

— Monsieur n'est pas chez lui, madame, il est chez monsieur Pons ; tout lui appartiendra, sans doute, mais quand on est légataire, on ne peut prendre les choses dont se compose la succession que par ce que nous appelons un envoi en possession. Cet acte émane du tribunal. Or, si les héritiers dépossédés de la succession par la volonté du testateur forment opposition à l'envoi en possession, il y a procès... Et comme on ne sait à qui reviendra la succession, on met toutes les valeurs sous les scellés, et les notaires des héritiers et du légataire procéderont à l'inventaire dans le délai voulu par la loi. Et voilà.

En entendant ce langage pour la première fois de sa vie, Schmucke perdit tout à fait la tête, il la laissa tomber sur le dossier du fauteuil où il était assis, il la sentait si lourde, qu'il lui fut impossible de la soutenir. Villemot alla causer avec le greffier et le juge de paix, et assista, avec le sang-froid des praticiens, à l'apposition des scellés, qui, lorsque aucun héritier n'est là, ne va pas sans quelques lazzis et sans observations sur les choses qu'on enferme ainsi, jusqu'au jour du partage. Enfin les quatre gens de loi fermèrent le salon, et rentrèrent dans la salle à manger, où le greffier se transporta. Schmucke regarda faire machinalement cette opération, qui consistait à sceller du cachet de la justice de paix un ruban de fil sur chaque vantail des portes, quand elles sont à deux vantaux, ou à sceller l'ouverture des armoires ou des portes simples en cachetant les deux lèvres de la paroi.

— Passons à cette chambre, dit Fraiser en désignant

chambre de Schmucke dont la porte donnait dans la salle à manger.

— Mais c'est la chambre à monsieur ! dit la Sauvage s'élançant et se mettant entre la porte et les gens de justice.

— Voici le bail de l'appartement, dit l'affreux Fraisier, nous l'avons trouvé dans les papiers, et il n'est pas au nom de messieurs Pons et Schmucke, il est au nom seul de monsieur Pons. Cet appartement tout entier appartient à la succession, et... d'ailleurs, dit-il en ouvrant la porte de la chambre de Schmucke, tenez, monsieur le juge de paix, elle est pleine de tableaux.

— En effet, dit le juge de paix, qui donna sur-le-champ acte de cause à Fraisier.

CHAPITRE XXX

Les fruits de Fraisier.

— Attendez, messieurs, dit Villemot. Pensez-vous que nous allons mettre à la porte le légataire universel, dont jusqu'à présent la qualité n'est pas contestée ?

— Si ! si ! dit Fraisier ; nous nous opposons à la déli-
vrance du legs.

— Et sous quel prétexte ?

— Vous le saurez, mon petit ! dit railleusement Fraisier. En ce moment, nous ne nous opposons pas à ce que le légataire retire ce qu'il déclarera être à lui dans cette chambre ; mais elle sera mise sous les scellés. Et monsieur ira se loger où bon lui semblera.

— Non, dit Villemot, monsieur restera dans sa chambre !...

— Et comment ?

— Je vais vous assigner en référé, reprit Villemot, pour

voir dire que nous sommes locataires par moitié de cet appartement, et vous ne nous en chasserez pas... Otez les tableaux, distinguez ce qui est au défunt, ce qui est à mon client, mais mon client y restera... mon petit!...

— *Che m'en irai!* dit le vieux musicien, qui retrouve de l'énergie en écoutant cet affreux débat.

— Vous ferez mieux! dit Fraisier. Ce parti vous épargnera des frais, car vous ne gagneriez pas l'incident. Le bail est formel. ..

— Le bail! le bail! dit Villemot, c'est une question de bonne foi...

— Elle ne se prouvera pas, comme dans les affaires criminelles, par des témoins... Allez-vous vous jeter dans des expertises, des vérifications... des jugements interlocutoires et une procédure?

— *Non! non!* s'écria Schmucke effrayé, *ché téménache, ché m'en fais.*


La vie de Schmucke était celle d'un philosophe, cynique sans le savoir, tant elle était réduite au simple. Il ne possédait que deux paires de souliers, une paire de bottes, deux habillements complets, douze chemises, douze foulards, douze mouchoirs, quatre gilets et une pipe superbe que Pons lui avait donnée avec une poche à tabac brodée. Il entra dans la chambre, surexcité par la fièvre de l'indignation, il y prit toutes ses hardes, et les mit sur une chaise.

— *Doud ceci esd à moi!*... dit-il avec une simplicité digne de Cincinnatus; *le biano esd aussi à moi.*

— Madame... dit Fraisier à la Sauvage, faites-vous aider emportez-le et mettez-le sur le carré, ce piano!

— Vous êtes trop dur aussi, dit Villemot à Fraisier. Monsieur le juge de paix est maître d'ordonner ce qu'il veut, il est souverain dans cette matière.

— Il y a des valeurs, dit le greffier en montrant la chambre.



- D'ailleurs, fit observer le juge de paix, monsieur de bonne volonté.

- On n'a jamais vu de client pareil, dit Villemot inné, qui se retourne contre Schmucke. Vous êtes moume une chiffé.

- *Qu'imborte où l'on meird*, dit Schmucke en sortant. *hommes ond des fixaches de digre... Ch'enferrai germes baufres avaires*, dit-il.

- Où monsieur va-t-il ?

- *A la crase te Tieu !* répondit le légataire universel faisant un geste sublime d'indifférence.

- Faites-le-moi savoir dit Villemot.

- Suis-le, dit Fraisier à l'oreille du premier clerc.

Madame Cantinet fut constituée gardienne des scellés, sur les fonds trouvés on lui alloua une provision de quarante francs.

- Ça va bien, dit Fraisier à monsieur Vitel quand Schmucke fut parti. Si vous voulez donner votre démission en ma faveur, allez voir madame la présidente de ville, vous vous entendrez avec elle.

- Vous avez trouvé un homme de beurre ! dit le juge de paix en montrant Schmucke qui regardait dans la cour la dernière fois les fenêtres de l'appartement.

- Oni, l'affaire est dans le sac ! répondit Fraisier. Vous pourrez marier sans crainte votre petite-fille à Poulet, il sera médecin en chef des Quinze-Vingts.

- Nous verrons ! Adieu, monsieur Fraisier, dit le juge de paix d'un air de camaraderie.

- C'est un homme de moyens, dit le greffier, il ira, le matin.

Il était alors onze heures, le vieil Allemand prit machinalement le chemin qu'il faisait avec Pons en pensant à son cousin ; il le voyait sans cesse, il le croyait à ses côtés, et il

arriva devant le théâtre d'où sortait son ami Topina qui venait de nettoyer les quinquets de tous les portails en pensant à la tyrannie de son directeur.

— Ah ! foilà mon affutre ! s'écria Schmucke en arrêt le pauvre gagiste. *Dobinant, tu has ein lochemand, toi*

— Oui, monsieur...

— *Ein ménache ?...*

— Oui, monsiéür...

— *Beux-du me brentre en baïstion ? Oh ! che bay pien, c'hai neiffe cende vrans de randes.... ed che n'ai pèin londemps à ffré.... che nè te chènèrât boînt... manche de doud !... Mon seil pèssion est de blinèr ma bêt Ed gomme ti es le seil qui ai blauré Bons afec moi, d'aime !*

— Monsieur, ce serait avec bien du plaisir ; mais à bord figurez-vous que monsieur Gaudissard m'a fic une perruque soignée...

— *Eine berruc ?*

— Une façon de dire qu'il m'a lavé la tête.

— *Lafé la dède ?*

— Il m'a grondé de m'être intéressé à vous... il faudrait donc être bien discret, si vous veniez chez moi mais je doute que vous y restiez, car vous ne savez ce que c'est que le ménage d'un pauvre diable comme moi...

— *Ch'aime mieux le baufre ménache d'in hôme de ci qui a bleuré Bons, que les Duileries afec des hômes à, de digres ! Ché sors de foir des digres chez Bons qui mancher dut !...*

— Venez, monsieur, dit le gagiste, et vous verrez. Mais... Enfin, il y a une soupente... Consultons madame Topinard.

Schmucke suivit comme un mouton Topinard, qui conduisit dans une de ces affreuses localités qu'on pourrait appeler les cancers de Paris. La chose se no

din. C'est un passage étroit, bordé de maisons comme on bâtit par spéculation, qui débouche rue de la Harpe, dans cette partie de la rue ombragée par le bâtiment du théâtre de la Porte-Saint-Martin, les verreries de Paris. Ce passage, dont la voie est en contre-bas de la chaussée de la rue, s'enfonce sur une pente vers la rue des Mathurins-du-Temple. La cité finit par une rue intérieure qui la barre en la forme d'un T. Ces deux ruelles, ainsi disposées, contiennent une trentaine de maisons à six et sept étages, dont les cours intérieures, dont tous les appartements contiennent des magasins, des industries, des ateliers en tout genre. C'est le faubourg Saint-Antoine moderne. On y fait des meubles, on y cisèle les cuivres, on y coud des costumes pour les théâtres, on y traverse, on y peint les porcelaines, on y fabrique toutes les fantaisies et les variétés de l'article Paris. Productif comme le commerce, ce passage, tout plein d'allants et de venants, de charrettes, de voitures, est d'un aspect repoussant, et la population qui vit là est en harmonie avec les choses et les lieux. C'est un peuple des fabriques, peuple intelligent dans les travaux manuels, mais dont l'intelligence s'y absorbe. Il demeurerait dans cette cité florissante comme dans une prison à cause des bas prix des loyers. Il habitait la maison dans l'entrée à gauche. Son appartement, situé au sixième étage, avait vue sur cette zone de la rue qui subsistent encore et qui dépendent des trois derniers grands hôtels de la rue de Bondy.

L'appartement de Topinard consistait en une cuisine et deux chambres. Dans la première de ces deux chambres vivaient les enfants. On y voyait deux petits lits superposés et un berceau. La seconde était la chambre de Topinard. On mangeait dans la cuisine. Au-dessus se trouvait un faux grenier élevé de six pieds, et

couvert en zinc, avec un châssis à tabatière pour fenêtre. On y parvenait par un escalier en bois blanc appelé, dans l'argot du bâtiment, *échelle de meunier*. Cette pièce, donnée comme chambre de domestique, permettait d'annoncer le logement de Topinard, comme un appartement complet, et de le taxer à quatre cent francs de loyer. A l'entrée, pour masquer la cuisine, il existait un tambour cintré, éclairé par un œil-de-bœuf sur la cuisine, et formé par la réunion de la porte de la première chambre et par celle de la cuisine, en tout trois portes. Ces trois pièces carrelées en briques, tendues d'affreux papier à six sous le rouleau, décorées de cheminées dites à la capucine, peintes en peinture vulgaire, couleur de bois, contenaient ce ménage de cinq personnes dont trois enfants. Aussi chacun peut-il entrevoir les égratignures profondes que faisaient les trois enfants à la hauteur où leurs bras pouvaient atteindre. Les riches n'imagineraient pas la simplicité de la batterie de cuisine, qui consistait en une cuisinière, un chaudron, un gril, une casserole, deux ou trois marabouts, et une poêle à frire. La vaisselle en faïence, brune et blanche, valait bien douze francs. La table servait à la fois de table de cuisine et de table à manger. Le mobilier consistait en deux chaises et deux tabourets. Sous le fourneau en hotte se trouvait la provision de charbon et de bois. Et dans un coin s'élevait le baquet où se savonnait souvent, pendant la nuit, le linge de la famille. La pièce où se tenaient les enfants, traversée par des cordes à sécher le linge, était bariolée d'affiches de spectacle et de gravures prises dans des journaux ou provenant des prospectus des livres illustrés. Évidemment l'aîné de la famille Topinard, dont les livres de classe se voyaient dans un coin, était chargé du ménage, lorsqu'à six heures, le père et la mère venaient leur service au théâtre. Dans beaucoup de familles de la classe inférieure, dès qu'un enfant atteint à l'âge de

u sept ans, il joue le rôle de la mère vis-à-vis de ses sœurs et de ses frères.

On conçoit, sur ce léger croquis, que les Topinard étaient, selon la phrase devenue proverbiale, pauvres mais honnêtes. Topinard avait environ quarante ans, et la femme ancienne coryphée des chœurs, maîtresse, dit-on, du directeur en faillite à qui Gaudissard avait succédé, avait avoir trente ans. Lolotte avait été belle femme, mais les malheurs de la précédente administration avaient tellement réagi sur elle qu'elle s'était vue dans la nécessité de contracter avec Topinard un mariage de nécessité. Elle ne mettait pas en doute que dès que leur ménage se verrait à la tête de cent cinquante francs, Topinard réaliserait ses serments devant la loi, ne fût-ce que pour légitimer ses enfants qu'il adorait. Le matin, pendant ces moments libres, madame Topinard cousait pour le magasin du théâtre. Ces courageux gagistes réalisaient par des travaux gigantesques neuf cents francs par an.

— Encore un étage ! disait depuis le troisième Topinard Schmucke, qui ne savait seulement pas s'il descendait ou s'il montait, tant il était abîmé dans la douleur.

Au moment où le gagiste, vêtu de toile blanche comme tous les gens de service, ouvrit la porte de la chambre, on entendit la voix de madame Topinard criant : — Allons ! enfants, taisez-vous, voilà papa !

Et comme sans doute les enfants faisaient ce qu'ils voulaient de papa, l'ainé continua de commander une charge en souvenir du Cirque-Olympique, à cheval sur la manche à balai, le second à souffler dans un fifre de fer-blanc, et le troisième à suivre de son mieux le gros de l'armée. La mère cousait un costume de théâtre.

— Taisez-vous, cria Topinard d'une voix formidable, tu je tape ! — Faut toujours leur dire cela, ajouta-t-il tout bas à Schmucke. — Tiens, ma petite, dit le gagiste à

l'ouvreuse, voici monsieur Schmucke, l'ami de ce pauvre monsieur Pons, il ne sait pas où aller, et il veut venir chez nous; j'ai eu beau l'avertir que nous n'étions pas flamants, que nous étions au sixième, que nous avions qu'une soupente à lui offrir, il y tient...

Schmucke s'était assis sur une chaise que la femme lui avait avancée, et les enfants, tout interdits par l'arrivée d'un inconnu, s'étaient ramassés en un groupe pour se livrer à cet examen approfondi, muet et silencieux qui distingue l'enfance, habituée comme les chiens à flairer plutôt qu'à juger. Schmucke se mit à regarder le groupe si joli où se trouvait une petite fille, âgée de quatre ans, celle qui soufflait dans la trompette et qui avait de si magnifiques cheveux blonds.

— *Elle a l'air d'une bedide Allemande !* dit Schmucke en lui faisant signe de venir à lui.

— Monsieur serait là bien mal, dit l'ouvreuse; je n'étais pas obligée d'avoir mes enfants près de moi, mais je vous la propose, elle, elle proposerait bien notre chambre.

Elle ouvrit la chambre et y fit passer Schmucke. La chambre était tout le luxe de l'appartement. Le parquet d'acajou était orné de rideaux en calicot bleu, bordés de franges blanches. Le même calicot bleu, drapé en rideaux, garnissait la fenêtre. La commode, le secrétaire, les chaises, quoique en acajou, étaient tenues propres et brillantes. Il y avait sur la cheminée une pendule et des flambeaux évidemment donnés jadis par le failli, dont le portrait affreux de Pierre Grassou, se trouvait dessus de la commode. Aussi les enfants à qui l'endroit du lieu réservé était défendue essayèrent-ils d'y jeter des regards curieux.

— Monsieur serait bien là, dit l'ouvreuse.

— *Non, non,* répondit Schmucke. *Hé ! che n'ai pas de temps à perdre, che ne seu qu'un goin bir mourir.*

La porte de la chambre fermée, on monta à

isarde, et dès que Schmucke y fut, il s'écria ? —
*là mon avvaire. A/and d'être afec Bons, che n'édais
 nais mieux loché que zela...*

— Eh bien ! il n'y a qu'à acheter un lit de sangle,
 x matelas, un traversin, un oreiller, deux chaises et
 table. Ce n'est pas la mort d'un homme... ça peut
 ter cinquante écus, avec la cuvette, le pot, et un petit
 is de lit..

Out fut convenu. Seulement les cinquante écus man-
 ient. Schmucke, qui se trouvait à deux pas du théâ-
 pensa naturellement à demander ses appointements
 directeur, en voyant la détresse deses nouveaux amis.
 lla scr-le-champ au théâtre, et y trouva Gaudissard.
 directeur reçut Schmucke avec la politesse un peu
 due qu'il déployait pour les artistes, et fut étonné de
 lemande faite par Schmucke d'un mois d'appointe-
 nts. Néanmoins, vérification faite, la réclamation se
 uva juste.

— Ah ! diable ! mon brave ! lui dit le directeur, les
 emands savent toujours bien compter, même dans
 larmes... je croyais que vous auriez été sensible à la
 tification de mille francs ! une dernière année d'ap-
 ntements que je vous ai donnée, et que cela valait
 ittance !

— *Nus n'afons rien rési*, dit le bon Allemand. *Ed si che
 is à fus, c'esde que che zuis tans la rie et sans eine liart...
 qui afex-fus remis la cradivigation ?*

— A votre portière !...

— *Madame Zibod !...* s'écria le musicien. *Elle a dus
 us, elle l'a follé, t'ie l'a senti... Elle fouloit prtler son
 damand... C'esde eine goguine ! eine monsdre.*

— Mais, mon brave, comment êtes-vous sans le sou,
 is la rue, sans asile, avec votre position de légalaire
 versel ? Ça n'est pas logique, comme nous disons.

vous aurez d'eux une somme et une rente et vous vivrez tranquille...

— *Che ne feux pas audre chose !* répondit Schn

— Eh bien ! laissez-moi vous arranger cela, dissard à qui, la veille, Fraisier avait dit son pl

Gaudissard pensa pouvoir se faire un mérite à la jeune vicomtesse Popinot et de sa mère de la sion de cette sale affaire, et il serait au moins c d'État un jour, se disait-il.

— *Che fus tonne mes bouvoirs...*

— Eh bien ! voyons ! D'abord tenez, dit le l des théâtres du boulevard, voici cent écus... Il y sa bourse quinze louis et les tendit au musicien à vous, c'est six mois d'appointements que voi et puis, si vous quittez le théâtre, vous me les Comptons ! que dépensez-vous par an ? Que voi pour être heureux ? Allez ! allez ! faites-vous u Sardanapale !...

— *Che n'ai besoin que t'eine habilement d'ij d'édée.*

Nous sommes à quatre cent soixante-huit, mettons cinq cents avec les cravates et les mouchoirs, et cent francs de blanchissage... six cents livres! Après, que vous faut-il pour vivre?... trois francs par jour?...

— *Non, c'esde dreb!...*

— Enfin, il vous faut aussi des chapeaux... Ça fait quinze cents francs et cinq cents francs de loyer, deux mille. Voulez-vous que je vous obtienne deux mille francs de rente viagère... bien garanties...

— *Et mon dapac?*

— Deux mille quatre cents francs!... Ah! papa Schmucke, vous appelez ça le tabac? Eh bien, on vous flanquera du tabac. C'est donc deux mille quatre cents francs de rente viagère...

— *Ze n'esd bas dud! che feuz eine xôme! gondand...*

— Les épingles!... c'est cela! Ces Allemands! ça se dit naïf; vieux Robert Macaire!... pensa Gaudissard. Que voulez-vous? répéta-t-il. Mais plus rien après.

— *C'est bir aguidder ein tedde zagrée.*

— Une dette! se dit Gaudissard; quel filou! c'est pis qu'un fils de famille! il va inventer des lettres de change! Il faut finir roide! ce Fraisier ne voit pas en grand! Quelle dette, mon brave? dites!...

— *Il n'y a qu'eine hôme qui aid bleuré Bons afec moi... il u eine chentille bedide file qui a les geveux mantiviques, ch'ai gru foir dud à l'heire le chénie de ma bausre Allemagne que che n'aurais chamais tû quidder... Paris n'est bas pon pir les Allemands, on se mogue l'eux...* dit-il en faisant le petit geste de tête d'un homme qui croit voir clair dans les choses de ce bas monde.

— Il est fou! se dit Gaudissard.

Et, pris de pitié pour cet innocent, le directeur eut une larme à l'œil.

— *Ha! fous me gombrenez! monsir le tirecdir! eh peeu! vâ hôme à la bedide file est Dobinard, qui serd l'orguestre*

et allime les lambes; Bons l'aimait et le segourait, c'est seil qui aid aggombagné mon inique ami au gonfoi, à elise, au simedièrè... Che fuz drois mille vrancs bir la drois mille vrancs bir la bedide fle...

— Pauvre homme ! se dit Gaudissard.

Ce féroce parvenu fut touché de cette noblesse et cette reconnaissance pour une chose de rien aux yeux du monde, et qui, aux yeux de cet agneau divin, pesait comme le verre d'eau de Bossuet, plus que les victoires des conquérants. Gaudissard cachait sous ses vanes sous sa brutale envie de parvenir, et de se hausser jusqu'à son ami Popinot, un bon cœur, une bonne nature. Donc, il effaça ses jugements téméraires sur Schmucke et passa de son côté.

— Vous aurez tout cela ! mais je ferai mieux, cher Schmucke. Topinard est un homme de probité.

— *Oi, che l'ai fu dud à l'heure, dans son baufre nache, où il est gontand avec ses enfants...*

— Je lui donnerai la place de caissier, car le père Fdrand me quitte...

— *Ha ! que Tieu fus pénisse !* s'écria Schmucke.

— Eh bien ! mon bon et brave homme, venez à quatorze heures, ce soir, chez monsieur Berthier, notaire, il sera prêt, et vous serez à l'abri du besoin pour le reste de vos jours... Vous toucherez vos six mille francs, et vous serez aux mêmes appointements, avec Garangeot, ce que vous faisiez avec Pons.

— *Non !* dit Schmucke, *che ne fîfrai boind !... che blis le cueir à rien... che me sens addaqué...*

— Pauvre mouton ! se dit Gaudissard en saluant l'homme qui se retirait. On vit de côtelettes après cela. Et comme dit le sublime Béranger :

Pauvres moutons, toujours on vous tondra

Et il chanta cette opinion politique pour chasser son émotion.

— Faites avancer ma voiture ! dit-il à son garçon de bureau.

Il descendit et cria au cocher : — Rue de Hanovre ! L'ambitieux avait reparu tout entier ! Il voyait le Conseil d'État.

CHAPITRE XXXI

Conclusion.

Schmucke achetait en ce moment des fleurs, et il les apporta presque joyeux avec des gâteaux pour les enfants de Topinard.

— *Che tonne les câteaux !*... dit-il avec un sourire.

Ce sourire était le premier qui vint sur ses lèvres depuis trois mois, et qui l'eût vu, en eût frémi.

— *Che les tonne à eine gondission.*

— Vous êtes trop bon, monsieur, dit la mère.

— *La bedide file m'emprassera et meddra les fleirs sans geveux, en les dressant comme vont les bedides Allemandes !*

— Olga, ma fille, faites tout ce que veut monsieur... dit l'ouvreuse en prenant un air sévère.

— *Ne croutez pas ma bedide Allemande !*... s'écria Schmucke, qui voyait sa chère Allemagne dans cette petite fille.

— Tout le bataclan vient sur les épaules de trois commissionnaires !... dit Topinard en entrant.

— *Ah ! fit l'Allemand, mon ami, foici teux sante orances pir dud payer... Mais vous avez une chantille femme, fus l'épouser, n'est-ce pas ? Che fus donne mille écus... La bedide file aura eine toute te mille écus que vous blâchez en*

son nom. Ed fus ne serez plis cachisde... fus allez édre le gaissier du théâtre...

— *Mol. la place du père Baudrand ?*

— *Ui.*

— *Qui vous a dit cela ?*

— *Monsieur Cautissard !*

— *Oh ! c'est à devenir fou de joie !... Eh ! dïs donc, Rosalie, va-t-on bisquer au théâtre !... Mais ce n'est pas possible, reprit-il.*

— *Notre bienfaiteur ne peut loger dans une mansarde.*

— *Pah ! pur quelques jurs que chai à fifre ! dit Schmucke, c'esde bien pon ! Atien ! che fais au zimedière... foir ce qu'on a vaid te Pons... ed gommer les fleurs per sa dompe !*

Madame Camusot de Marville était en proie aux plus vives alarmes. Fraisier tenait conseil chez elle avec Godeschal et Berthier. Berthier, le notaire, et Godeschal, l'avoué, regardaient le testament fait par deux notaires en présence de deux témoins comme inattaquable, à cause de la manière nette dont Léopold Hannequin l'avait formulé. Selon l'honnête Godeschal, Schmucke, si son conseil actuel parvenait à le tromper, finirait par être éclairé, ne fût-ce que par un de ces avocats qui, pour se distinguer, ont recours à des actes de générosité, de délicatesse. Les deux officiers ministériels quittèrent donc la présidente en l'engageant à se défier de Fraisier, sur qui naturellement ils avaient pris des renseignements. En ce moment Fraisier, revenu de l'apposition des scellés, minutait une assignation dans le cabinet du président, où madame de Marville l'avait fait entrer sur l'invitation des deux officiers ministériels, qui voyaient l'affaire trop sale pour qu'un président s'y frottât, selon leur mot, et qui avaient voulu donner leur opinion à madame de Marville, sans que Fraisier les écoutât.

Eh bien ! madame, où sont ces messieurs ? demanda l'ancien avoué de Mantes.

— Partis ! en me disant de renoncer à l'affaire ! répondit madame de Marville.

— Renoncer ! dit Fraisier avec un accent de rage connue. Écoutez, madame...

Et il lut la pièce suivante :

« A la requête de, etc....., je passe le verbiage.

« Attendu qu'il a été déposé entre les mains de monsieur le président du tribunal de première instance, un testament reçu par maître Léopold Hennequin et Alexandre Crottat, notaires à Paris, accompagnés de deux témoins, les sieurs Brunner et Schwab, étrangers domiciliés à Paris, par lequel testament le sieur Pons, décédé, a disposé de sa fortune au préjudice du requérant, son héritier naturel et légal, au profit d'un sieur Schmucke, Allemand ;

« Attendu que le requérant se fait fort de démontrer que le testament est l'œuvre d'une odieuse captation, et le résultat de manœuvres réprouvées par la loi ; qu'il sera prouvé par des personnes éminentes que l'intention du testateur était de laisser sa fortune à mademoiselle Cécile, fille de mondit sieur de Marville ; et que le testament, dont le requérant demande l'annulation, a été arraché à la faiblesse du testateur quand il était en pleine démence ;

« Attendu que le sieur Schmucke, pour obtenir ce legs universel, a tenu en charte privée le testateur, qu'il a empêché la famille d'arriver jusqu'au lit du mort, et que, le résultat obtenu, il s'est livré à des actes noirs d'ingratitude qui ont scandalisé la maison et tous les gens du quartier qui, par hasard, étaient témoins pour rendre les derniers devoirs au portier de la maison où est décédé le testateur ;

» Attendu que des faits plus graves encore, et dont l
 » requérant recherche en ce moment les preuves, seront
 » articulés devant messieurs les juges du tribunal;

» J'ai, muissier soussigné, etc., etc., audit nom, assigné
 » le sieur Schmucke, parlant, etc., à comparaître devant
 » messieurs les juges composant la première chambre du
 » tribunal, pour voir dire que le testament reçu par moi
 » des Hannequin et Crottat, étant le résultat d'une cap
 » tation évidente, sera regardé comme nul et de nul effet
 » et j'ai, en outre, audit nom, protesté contre la qualité
 » et capacité de légataire universel que pourrait prendre
 » le sieur Schmucke, entendant le requérant s'opposer
 » comme de fait il s'oppose, par sa requête en date d'au
 » jourd'hui, présentée à monsieur le président, à l'enve
 » en possession demandée par ledit sieur Schmucke, et j
 » lui ai laissé copie du présent, dont le coût est de...» et

— Je connais l'homme, madame la présidente, et quand il aura lu ce poulet, il transigera, il consultera Tabareau, Tabareau lui dira d'accepter nos propositions. Donnez-vous les mille écus de rente viagère ?

— Certes, je voudrais bien en être à payer le premier terme.

— Ce sera fait avant trois jours. Car cette assignation le saisira dans le premier étourdissement de sa douleur car il regrette Pons, ce pauvre bonhomme. Il a pris cette perte très au sérieux.

— L'assignation lancée peut-elle se retirer ? dit la présidente.

— Certes, madame, on peut toujours se désister.

— Eh bien ! monsieur, dit madame Camusot, faites-le aller toujours ! Oui, l'acquisition que vous m'avez ménagée en vaut la peine ! J'ai d'ailleurs arrangé l'affaire de la démission de Vitel, mais vous payerez les soir

lle francs à ce Vitel sur les valeurs de la succession us... Ainsi, voyez, il faut réussir...

— Vous avez sa démission ?

— Oui, monsieur ; monsieur Vitel se fie à monsieur Marville...

— Eh bien ! madame, je vous ai déjà débarrassée des dixante mille francs que je calculais devoir être donnés à cette ignoble portière, cette madame Cibot. Mais je tiens toujours à avoir le débit de tabac pour la femme Saugé, et la nomination de mon ami Poulain à la place vacante de médecin en chef des Quinze-Vingts.

— C'est entendu, tout est arrangé.

— Eh bien ! tout est dit... Tout le monde est pour vous dans cette affaire, jusqu'à Gaudissard, le directeur du théâtre, que je suis allé trouvé hier, et qui m'a promis d'aplatir le gagiste qui pourrait déranger nos projets.

— Oh ! je le sais ! monsieur Gaudissard est tout acquis à Popinot !

Fraisier sortit. Malheureusement il ne rencontra pas Gaudissard, et la fatale assignation fut lancée aussitôt.

Tous les gens cupides comprendront, autant que les gens honnêtes l'exécuteront, la joie de la présidente à Paris, vingt minutes après le départ de Fraisier, Gaudissard vint apprendre sa conversation avec le pauvre Schmucke. La présidente approuva tout, elle sut un gré infini au directeur du théâtre de lui enlever tous ses scrupules par des observations qu'elle trouva pleine de sagesse.

— Madame la présidente, dit Gaudissard, en venant, je pensais que ce pauvre diable ne saurait que faire de sa fortune ! C'est une nature d'une simplicité de patriarche ! C'est naïf, c'est Allemand, c'est à empailler, à mettre sous verre comme un petit Jésus de cire !... C'est à dire que, selon moi, il est déjà fort embarrassé de ses

deux mille cinq cents francs de rente, et vous le provequez à la débauche...

— C'est d'un bien noble cœur, dit la présidente, d'enrichir ce garçon qui regrette notre cousin. Mais moi je déplore la petite *bisbille* qui nous a brouillés, monsieur Pons et moi; s'il était revenu, tout lui aurait été pardonné. Si vous saviez, il manque à mon mari. Monsieur de Marville a été au désespoir de n'avoir pas reçu d'avis de cette mort, car il a la religion des devoirs de famille, il aurait assisté au service, au convoi, à l'enterrement, et moi-même je serais allée à la messe...

— Eh bien ! belle dame, dit Gaudissard, veuillez faire préparer l'acte ; à quatre heures, je vous amènerai l'Allemand... Recommandez-moi, madame, à la bienveillance de votre charmante fille, la vicomtesse Popinot; qu'elle dise à mon illustre ami, son bon et excellent père, à ce grand homme d'État, combien je suis dévoué à tous les siens, et qu'il me continue sa précieuse faveur. J'ai dû la vie à son oncle, le juge, et je lui dois ma fortune... Je voudrais tenir de vous et de votre fille la haute considération qui s'attache aux gens puissants et bien posés. Je veux quitter le théâtre, devenir un homme sérieux.

— Vous l'êtes!... monsieur, dit la présidente.

— Adorable ! reprit Gaudissard en baisant la main sèche de madame de Marville.

A quatre heures, se trouvaient réunis dans le cabinet de monsieur Berthier, notaire, d'abord Fraisier, rédacteur de la transaction, puis Tabareau, mandataire de Schmucke, et Schmucke lui-même, amené par Gaudissard. Fraisier avait eu soin de placer en billets de banque les six mille francs demandés, et six cents francs pour le premier terme de la rente viagère, sur le bureau du notaire et sous les yeux de l'Allemand qui, stupéfait de voir

rgent, ne prêta pas la moindre attention à l'acte qu'il lisait. Ce pauvre homme, saisi par Gaudissard, et ramené du cimetière où il s'était entretenu avec Pons,

lui avait promis de le rejoindre, ne jouissait de toutes ses facultés déjà bien ébranlées par tant de soucis. Il n'écoula donc pas le préambule de l'acte qui lui représentait comme assisté de maître Tabareau, son mandataire et son conseil, et où on rappela les causes du procès intenté par le président dans l'intérêt de sa fille. L'Allemand jouait un triste rôle, car, pendant l'acte, il donnait gain de cause aux époux par ses assertions de Fraisier; mais il fut si joyeux de voir Pons pour la famille Topinard, et si heureux de voir, selon ses petites idées, le seul homme qui aimait sa fille, qu'il n'entendit pas un mot de cette transaction. Au milieu de l'acte un clerc entra dans la salle.

Monsieur, il y a là, dit-il à son patron, un homme qui veut parler à monsieur Schmucke...

Le mandataire, sur un geste de Fraisier, haussa les épaules indifféremment.

— Nous dérangez donc jamais quand nous signons des actes. Demandez le nom de ce... Est-ce un homme important? est-ce un créancier...

Le clerc revint et dit : — Il veut absolument parler à monsieur Schmucke.

Quel nom?

Il s'appelle Topinard.

— Très bien. Signez tranquillement, dit Gaudissard à son mandataire. Finissez, je vais savoir ce qu'il nous veut.

Gaudissard avait compris Fraisier, et chacun d'eux sentait un danger.

— Veux-tu faire ici? dit le directeur au gagiste. Tu ne veux donc pas être caissier? Le premier mérite d'un caissier, c'est la discrétion.

— Monsieur !

— Va donc à tes affaires, tu ne seras jamais rien si tu te mêles de celles des autres.

— Monsieur, je ne mangerai pas de pain dont toutes les bouchées me resteraient dans la gorge !... — Monsieur Schmucke ! criait il...

Schmucke, qui avait signé, qui tenait son argent à la main, vint à la voix de Topinard.

— *Voici pir la bedite Allemande et pir fus...*

— Ah ! mon cher monsieur Schmucke, vous avez enrichi des monstres, des gens qui veulent vous ravir l'honneur. J'ai porté cela chez un brave homme, un avoué qui connaît ce Fraisier, et il dit que vous devez punir tant de scélératesse en acceptant le procès et qu'ils reculeront... Lisez.

Et cet imprudent ami donna l'assignation envoyée à Schmucke, cité Bordin. Schmucke prit le papier, le lut, et en se voyant traité comme il l'était, ne comprenant rien aux gentilleses de la procédure, il reçut un coup mortel. Ce gravier lui boucha le cœur. Topinard reçut Schmucke dans ses bras ; ils étaient alors tous deux sous la porte cochère du notaire. Une voiture vint à passer, Topinard y fit entrer le pauvre Allemand, qui subissait les douleurs d'une congestion sérieuse au cerveau. La vue était troublée ; mais le musicien eut encore la force de tendre l'argent à Topinard. Schmucke ne succomba point à cette première attaque, mais il ne recouvra point la raison ; il ne faisait que des mouvements sans conscience ; il ne mangea point ; il mourut en dix jours sans se plaindre, car il ne parla plus. Il fut soigné par madame Topinard, et fut obscurément enterré côte à côte avec Pons, par les soins de Popinard, la seule personne qui suivit le convoi de ce fils de l'Allemagne.

Fraisier, nommé juge de paix, et très-intime dans

raison du président et très-apprécié par la présidente, qui n'a pas voulu lui voir épouser la fille à Tabareau; il promet infiniment mieux que cela à l'habile homme qui, selon elle, elle doit non-seulement l'acquisition des prairies de Marville et le cottage, mais encore l'élection de monsieur le président, nommé député à la réélection générale de 1846.]

Tout le monde désirera sans doute savoir ce qu'est devenue l'héroïne de cette histoire, malheureusement trop éridique dans ces détails, et qui, superposée à la précé-
dente, dont elle est la sœur jumelle, prouve que la grande force sociale est le caractère. Vous devinez, ô amateurs, connaisseurs et marchands, qu'il s'agit de la collection de Pons ! Il suffira d'assister à une conversation tenue chez le comte Popinot, qui montrait, il y a peu de jours, sa magnifique collection à des étrangers.

— Monsieur le comte, disait un étranger de distinction, vous possédez des trésors !

— Oh ! milord, dit modestement le comte Popinot, en fait de tableaux, personne, je ne dirai pas à Paris, mais en Europe, ne peut se flatter de rivaliser avec un inconnu, un Juif nommé Elie Magus, vieillard maniaque, le chef des tableaumanes. Il a réuni cent et quelques tableaux qui sont à décourager les amateurs d'entreprendre des collections. La France devrait sacrifier sept à huit millions et acquérir cette galerie à la mort de ce richard... Quant aux curiosités, ma collection est assez belle pour qu'on en parle...

— Mais comment un homme aussi occupé que vous l'êtes, dont la fortune primitive a été si loyalement gagnée dans le commerce...

— De drogues, dit Popinot, a pu continuer à se mêler de drogues...

— Non, reprit l'étranger, mais où trouvez-vous le

temps de chercher ? Les curiosités ne viennent pas à vous...

— Mon père avait déjà, dit la vicomtesse Popinot, un noyau de collection, il aimait les arts, les belles-œuvres ; mais la plus grande partie de ses richesses vient de moi !

— De vous, madame ?... si jeune ! vous aviez ces vices-là, dit un prince russe.

Les Russes sont tellement imitateurs, que toutes les maladies de la civilisation se répercutent chez eux. La bricabracomanie fait rage à Pétersbourg, et par suite du courage naturel à ce peuple, il s'ensuit que les Russes ont causé dans l'article, dirait Rémonencq, un renchérissement de prix qui rendra les collections impossibles. Et ce prince était à Paris uniquement pour collectionner.

— Prince, dit la vicomtesse, ce trésor m'est échu par succession d'un cousin qui m'aimait beaucoup et qui avait passé quarante et quelques années, depuis 1805, à ramasser dans tous les pays, et principalement en Italie, tous ces chefs-d'œuvre...

— Et comment l'appellez-vous ? demanda le milord.

— Pons ! dit le président Camusot.

— C'était un homme charmant, reprit la présidente de sa petite voix flûtée, plein d'esprit, original, et avec cela beaucoup de cœur. Cet éventail que vous admirez, milord, qui est celui de madame de Pompadour, il me l'a remis un matin en me disant un mot charmant que vous me permettrez de ne pas répéter...

Et elle regarda sa fille.

— Dites-nous le mot, demanda le prince russe, madame la vicomtesse.

— Le mot vaut l'éventail !... reprit la vicomtesse dont le mot était stéréotypé. Il a dit à ma mère qu'il était bien temps que ce qui avait été mis dans les mains du vice restât dans les mains de la vertu.

Le milord regarda madame Camusot de Marville d'un air de doute extrêmement flatteur pour une femme si sèche.

— Il dînait trois ou quatre fois par semaine chez moi, reprit-elle, il nous aimait tant ! nous savions l'apprécier, les artistes se plaisent avec ceux qui goûtent leur esprit. Mon mari était d'ailleurs son seul parent. Et quand cette succession est arrivée à M. de Marville qui ne s'y attendait nullement, monsieur le comte a préféré acheter tout en bloc plutôt que de voir vendre cette collection à la criée ; et nous aussi nous avons mieux aimé la vendre ainsi, car il est si affreux de voir disperser de belles choses qui avait tant amusé ce cher cousin ! Elie Magus fut alors l'appréciateur, et c'est ainsi, milord, que j'ai pu avoir le cottage bâti par votre oncle, et où vous nous ferez le plaisir de venir nous voir.

Le caissier du théâtre, dont le privilège cédé par Gaudissard a passé depuis un an dans d'autres mains, est toujours monsieur Topinard ; mais monsieur Topinard est devenu sombre, misanthrope, et parle peu ; il passe pour avoir commis un crime, et les mauvais plaisants du théâtre prétendent que son chagrin vient d'avoir épousé Lolotte. Le nom de Fraisier cause un soubresaut à l'honnête Popinard. Peut-être trouvera-t-on singulier que la seule âme digne de Pons se soit trouvée dans le troisième dessous d'un théâtre des boulevards.

Madame Rémonencq, frappée de la prédiction de madame Fontaine, ne veut pas se retirer à la campagne, elle reste dans son magnifique magasin du boulevard de la Madeleine, encore une fois veuve. En effet, l'Auvergnat, après s'être fait donner par contrat de mariage les biens au dernier vivant, avait mis à portée de sa femme un petit verre de vitriol, comptant sur une erreur, et sa femme, dans une intention excellente, ayant mis ailleurs le petit verre. Rémonencq l'avala. Cette fin, digne

de ce scélérat, prouve en faveur de la Providence, que les peintres de mœurs sont accusés d'oublier, peut-être à cause des dénouements de drames qui en abusent.

Excusez les fautes du copiste !

Paris, juillet 1846 — mai 1847.

FIN DU COUSIN PONS.

TABLE

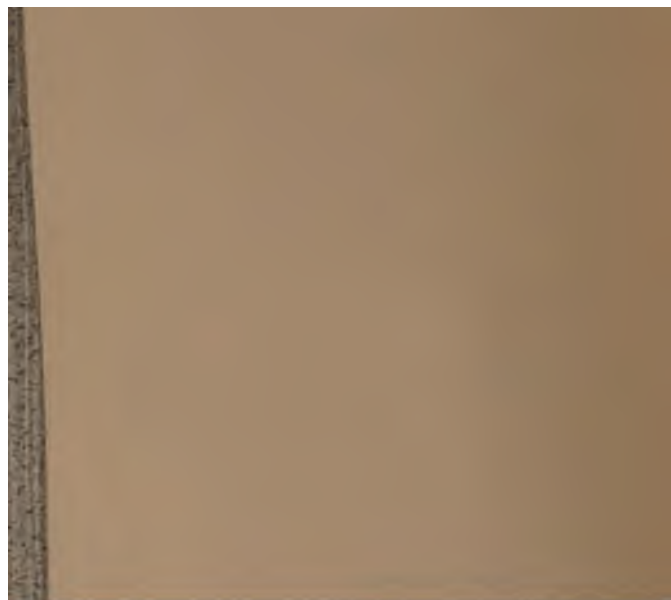
	Pages
Un glorieux débris de l'Empire.	1
La fin d'un grand prix de Rome.	6
Les deux casse-noisettes.	17
Une des mille jouissances des collectionneurs.	23
Une des mille avanies que doit essayer un pique-assiette.	41
Spécimen de portier (mâle et femelle).	46
Un vivant exemplaire de la fable des <i>Deux Pigeons</i>	52
Où l'on voit que les enfants prodiges finissent par devenir banquiers et millionnaires, quand ils sont de Francfort-Sur-Mein.	63
Où l'on apporte à la présidente un objet d'art un peu plus précieux qu'un éventail.	75
Une idée allemande.	87
Pons enseveli sous le gravier.	100
L'or est une chimère (paroles de M. Scribe, musique de Meyerbeer, décora de Rémonencq).	12

XIII.	Fraité des sciences occultes.	127
XIV.	Un personnage des contes d'Hoffmann.	131
IV.	Ragots et politique des vieilles portières.	146
XVI.	Corruption parlementée.	160
XVII.	Histoire de tous les debuts à Paris.	172
XVIII.	Un homme de loi.	181
XIX.	Le fin mot de Fraisier.	194
XX.	La Cibot au théâtre.	201
XXI.	Le Fraisier en fleur.	221
XXII.	Avis aux vieux garçons.	231
XXIII.	Où Schmucke s'élève jusqu'au trône de Dieu	241
XXIV.	Les ruses d'un testateur	251
XXV.	Le testament postiche.	261
XXVI.	Où la femme sauvage reparait.	281
XXVII.	La mort comme elle est.	291
XXVIII.	Continuation du martyre de Schmucke, où l'on ap- prendra comment l'on meurt à Paris.	301
XXIX.	Où l'on voit que ce que l'on appelle ouvrir une suc- cession consiste à fermer toutes les portes.	311
XXX.	Les fruits de Fraisier.	331
XXXI.	Conclusion.	341

FIN DE LA TABLE.

3







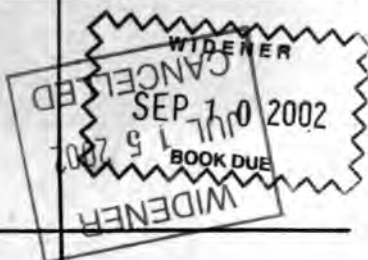




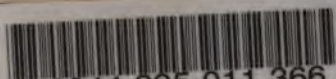
The borrower must return this item on or before the last date stamped below. If another user places a recall for this item, the borrower will be notified of the need for an earlier return.

Non-receipt of overdue notices does not exempt the borrower from overdue fines.

**Harvard College Widener Library
Cambridge, MA 02138 617-495-2413**



**Please handle with care.
Thank you for helping to preserve
library collections at Harvard.**



3 2044 005 011 366

